

LIBRAIRIE MODERNE

MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume

EN VENTE :

Chimère, 4 vol., par EUGÈNE MOUTON.

Contes modernes, 1 vol., par GASTON BERGERET.

Céleste Prudhomat, 1 vol., par GUSTAVE GUICHES.

SOUS PRESSE :

Un Coup de fusil, par GEORGES DUVAL.

Axël, par le Comte VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

La Marie Bleue, par CH. DE BORDEU.

La Grande Babylone, par EDGAR MONTEIL.

Le Docteur Hatt, par PAUL AVENEL.

Mirage, par RIOUX DE MAILLOU.

Mam'zelle Vertu (nouvelle édition), par HENRI
LAVEDAN.

ADOLPHE

RACOT

LA

BRÈCHE

AUX

Loups

PRIX

3 fr. 50

LIBRAIRIE

MODERNE

1887

ADOLPHE RACOT

LA BRÈCHE

Aux Loups

PARIS

LIBRAIRIE MODERNE

MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOIT

1887

(Tous droits réservés.)

LA BRÈCHE

Aux Loups

*Il a été tiré de cet Ouvrage
sur papier de Hollande*

DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

R.263

George Bonnor
ghistelles
ADOLPHE RACOT

oct. 1888.

LA BRÈCHE

Aux Loups

Deuxième mille

PARIS

LIBRAIRIE MODERNE

MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOIT

1887

(Tous droits réservés.)



A

M. ALEXANDRE DUMAS

Acceptez, maître et ami aimé, la dédicace de ce livre, comme un témoignage de respectueuse et reconnaissante affection. Voyez-y aussi, je vous prie, l'hommage de l'admiration que je partage entre votre illustre père et vous.

A. R.

LA

BRÈCHE AUX LOUPS

I

Dix heures du soir allaient sonner. L'omnibus qui fait le trajet de l'Odéon aux Batignolles venait de descendre à grand bruit la rue des Saints-Pères et s'engageait au tournant du pont, lorsque le conducteur se décida à gravir l'impériale pour y faire sa recette. Cette recette ne devait pas lui prendre beaucoup de temps. On touchait aux derniers jours de novembre, et une bise peu engageante vous soufflait au visage. Aussi l'impériale ne comptait qu'un seul voyageur : un enfant d'une douzaine d'années, vêtu proprement, mais trop sommairement pour la saison, d'une petite veste et d'un pantalon noir. Il avait relevé son collet, enfoncé sur ses yeux un petit chapeau de feutre noir usé, et ses deux mains disparaissaient sous ses manches, tandis qu'il serrait entre ses deux genoux un immense carton à dessins fermé des nœuds d'un ruban de fil. A son regard baissé, à la gravité de ses traits intelligents et réfléchis, un être moins indifférent qu'un conducteur d'omnibus

aurait jugé que cet enfant était plus absorbé par une méditation précoce qu'engourdi par la température cruelle.

« Votre place ! » dit le conducteur.

Le petit voyageur tressaillit comme réveillé tout à coup, et, sans répondre, sans desserrer d'entre ses jambes le grand carton qui paraissait l'objet de sa préoccupation particulière, il porta la main à la poche de son gilet. Il en tira une pièce de dix centimes, replongea sa main pour trouver les cinq centimes nécessaires à l'appoint et, étouffant un soupir de honte douloureuse, se leva tout droit, maintenant d'une main le précieux carton et de l'autre retournant toutes ses poches. Mais le sou était absent.

« Ah ça ! reprit le conducteur, impatienté de grelotter si longtemps, est-ce que c'est pour demain ? »

— Pardonnez-moi, monsieur, dit l'enfant dont la voix trembla ; je ne me suis plus souvenu, tout à l'heure, en montant : je n'ai plus que ces deux sous.

— Ah ! bon, fit le conducteur d'un ton insolent, nous aimons à nous faire voiturer à l'œil ! »

L'enfant releva la tête ; son visage aux lignes calmes et régulières, aux grands yeux noirs attristés, devint pâle : dans son regard passa un éclair. Il s'était rassis : il se remit debout.

« Faites arrêter, je vais descendre, dit-il.

— Descendre ? s'écria le conducteur en ricanant : vous croyez qu'on descend comme ça, et que je vais faire arrêter pour vous ma voiture !

— C'est à cause de mon carton, sans cela je descendrais bien tout seul.

— Vous vous expliquerez au bureau du Palais-Royal, reprit l'homme d'un ton bourru. »

Il descendit, jurant et sacrant, et tout le long de la

traversée du pont et du Carrousel l'enfant, frissonnant de honte, l'entendit raconter avec des éclats de voix l'incident aux voyageurs de l'intérieur, qui n'y paraissaient, du reste, prêter aucune attention.

Arrivé au bureau du Palais-Royal, un contrôleur héla l'enfant.

« Hé ! là-haut, vous n'avez pas de quoi payer votre place ? »

L'enfant, à cette apostrophe publique, car il y avait là beaucoup de personnes attendant, n'eut pas la force de répondre. Il fit un signe de tête, se leva, prit son grand carton comme il put et se mit en mesure de descendre. Mais on était alors en 1875 : l'immense omnibus à escalier ne devait apparaître que deux ou trois ans plus tard, et la présence du grand carton à dessins rendait presque impossible la descente de l'omnibus primitif, à marchepieds. Pendant que le malheureux redoublait d'efforts, le contrôleur échangeait quelques mots avec le conducteur. Tout à coup, il cria :

« Ne descendez pas : vous pouvez rester. C'est payé.

— Non, répliqua l'enfant, je veux descendre. Seulement, monsieur, ajouta-t-il en se penchant vers le conducteur, ayez l'obligeance de tenir mon carton, un instant seulement.

— Votre carton ! il faut encore servir monsieur ! »

Et le conducteur, saisissant le carton qu'on lui tendait, le lança sur le trottoir.

« Vous êtes un drôle, » dit une voix claire et tranquille.

Tout le monde se tourna vers celui qui venait de parler. C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, aux manières distinguées, à la toilette correcte sans affectation de mode, de taille moyenne, aux traits fins et un peu ironiques. Sans plus s'occuper du conducteur qui, un instant interdit, répliquait par quelques

jurons, il se dirigea vers le carton, le ramassa et le remit à l'enfant qui venait à lui.

« Allons ! fit le contrôleur, mettant fin à la scène et imposant silence à son subordonné. C'est vous qui avez eu tort : monsieur avait payé la place, il fallait être poli. Filez ! »

L'omnibus repartit, et il n'y eut bientôt plus sur le trottoir de la place du Palais-Royal que des passants indifférents et les deux acteurs de l'incident : l'enfant et son défenseur.

Celui-ci, après lui avoir rendu l'objet du litige, fixa pendant quelques secondes sur ce petit visage intelligent et fier un regard observateur, soutenu d'un monocle vissé dans l'arcade sourcillière et qui ajoutait encore à l'expression du visage calme et railleur.

Un peu interloqué par ce regard, le petit porta la main à son chapeau et dit :

« Je vous remercie, monsieur, d'avoir payé ma place. Je n'avais que deux sous, parce que j'ai acheté un pain d'un sou en sortant de ma leçon. Mais je vous le rendrai. Je me nomme Pierre Dastugue... »

L'inconnu fit un mouvement :

« Tiens ! s'écria-t-il, il y a eu un député de ce nom-là.

— C'est mon oncle, répliqua l'enfant d'une voix timide.

— Votre oncle ? Népomucène Dastugue, l'ancien député de Château-Chinon ?

— Oui.

— Mais il est fort riche ? »

L'enfant baissa la tête, puis vivement, comme pressé de se soustraire à un interrogatoire :

« Adieu, monsieur. Je vous ai dit mon nom ; nous habitons, ma mère et moi, bien loin d'ici, aux Bati-gnolles. Si vous voulez à votre tour me donner votre

nom et votre adresse, j'irai vous porter moi-même, demain...

— Je me nomme Chantecroix, répondit le jeune homme. »

Et, pendant un instant, il fixa de nouveau son regard sur l'enfant, comme pour lire sur son visage si ce nom produisait quelque effet. Mais l'enfant resta impassible. Alors le jeune homme haussa les épaules et murmura :

« Suis-je bête ! comme si les enfants s'occupaient de nous. »

Puis, plus haut :

« Mais, comme je ne suis jamais chez moi, ajouta-t-il, mon adresse ne vous servirait à rien du tout. Faisons mieux : le temps est froid, mais sec, la nuit est belle. Je vais vous accompagner jusqu'aux Batignolles. Vous me raconterez votre histoire en chemin : c'est mon état, mon petit ami, d'écouter des histoires, et quelque chose me dit que la vôtre me payera au delà du petit service que je vous ai rendu. Est-ce convenu ? »

Pierre Dastugue se tut : une rougeur fugitive couvrit ses joues. Enfin, il répliqua d'un ton embarrassé :

« C'est que maman est un peu malade en ce moment, et comme il est déjà bien tard...

— Oh ! soyez tranquille, fit Chantecroix en riant : je n'ai pas l'indiscrétion de me présenter chez les gens à onze heures du soir. Je vous accompagnerai jusqu'à votre porte, voilà tout, et nous nous reverrons plus tard.

— Excusez-moi, alors, monsieur, mais ça m'ennuie que vous ne me donniez pas votre adresse, pour que j'aille vous rendre tout de suite...

— Dites-moi, interrompit Chantecroix : si votre mère est malade, comment se fait-il que vous la laissiez ainsi, seule ? »

Pierre Dastugue poussa un soupir : sa fierté naturelle

se révoltait un peu devant la persistance des questions de son interlocuteur inconnu ; mais, d'autre part, le ton de Chantecroix était si doux, si sympathique, si pénétrant, qu'il se sentait attiré malgré lui vers cet ami que le ciel semblait lui envoyer. Enfin, les deux promeneurs avaient commencé à arpenter la rue de Richelieu. Les passants s'y faisaient plus rares, et ce silence relatif encourageait aux confidences. L'enfant répondit :

« C'est que presque toute la journée je suis pris par mon travail, et je n'ai que le soir pour dessiner.

— Ah ! vous dessinez.

— Oui, monsieur, il y a près de la rue Gay-Lussac un vieil ami de mon père, un peintre, qui veut bien me donner des leçons. J'y vais quand je puis : voilà deux soirs que j'ai manqué. Mais ma mère se porte beaucoup mieux, et c'est ce qui m'a décidé à la laisser seule.

— Et votre père... le frère du député ?

— Il est mort il y a déjà quatre ans.

— Vous laissant pauvres ?

— Nous avons été riches ! répliqua l'enfant en redressant sa petite taille. Mon père possédait des fermes, des prés, il avait un grand flottage de bois... près de Château-Chinon... C'est le pays, vous savez : il n'y a que du bois à vendre et des animaux à élever, mais je suis bête, vous ne pouvez pas savoir ça...

— Je le sais parfaitement. Continuez.

— Est-ce que vous seriez Morvandiau ? s'écria l'enfant d'une voix joyeuse.

— Peut-être bien. Vous disiez donc que votre père...

— Mon père était un homme de génie, ma mère me le dit toujours, et elle a raison, reprit Pierre Dastugue qui mit à ces paroles une sorte d'orgueil enthousiaste. Malheureusement, il était bon et faible, et il s'est ruiné.

— Mais votre oncle, son frère, ne pouvait donc pas le sauver? »

L'enfant, de nouveau, baissa la tête sans répondre.

« Les biens, les travaux commencés, que sont-ils devenus? » poursuivit Chantecroix.

Pierre Dastugue restait silencieux. Chantecroix eut un hautain mouvement des lèvres :

« Tout cela, aujourd'hui, appartient à votre oncle, n'est-il pas vrai?

— Je vous en prie, fit l'enfant avec effort, ne parlons plus de ces choses : ma mère me l'a défendu. »

Chantecroix posa sa main fine et gantée sur l'épaule de Pierre Dastugue.

« Vous êtes un brave enfant, dit-il. Je comprends. Il y a longtemps que personne ne fait plus son devoir. Mais votre oncle a un fils... votre cousin Hector...

— Vous connaissez Hector?

— Un peu : en voilà un qui promet de donner de l'agrément à sa famille! »

L'enfant ne pouvait remarquer l'accent d'amertume, de mépris écrasant, avec lequel Chantecroix avait prononcé ces derniers mots. Il répondit :

« Nous ne le voyons jamais. Du reste, nous ne pouvons plus aller habiter là-bas la petite maison qui nous reste. Mais, ajouta-t-il comme en se parlant à lui-même, nous y retournerons un jour, le jour où je serai devenu peintre, car je le deviendrai.

— De l'ambition ? Bien cela, fit Chantecroix. Nous avons la vocation à ce que je vois. »

Comme honteux de s'être laissé aller à ses espérances d'avenir, l'enfant rougit de nouveau et changeant le cours de la conversation :

« Je suis vraiment honteux de vous faire voyager si

loin et si tard ! reprit-il. Nous voici déjà au boulevard Clichy.

— Ça m'amuse, dit Chantecroix. Ah ! vous voulez arriver : eh bien ! mon enfant, si vous n'y mettez pas trop longtemps, je vous y aiderai peut-être. »

Et il demeura pendant quelques instants silencieux. Dix minutes après, l'enfant, tournant la rue Lécuse, s'engageait dans une sorte de cité de pauvre apparence, ouvrant sur la rue Nollet. Chantecroix le suivait encore. Pierre Dastugue s'arrêta devant une petite porte donnant sur un couloir étroit et obscur.

« C'est ici, dit-il. »

Au même instant, une voiture s'arrêta au bout de la cité. Un homme en descendit, jeune d'allure, et mis avec beaucoup d'élégance. Il s'avança d'un pas rapide et s'arrêta juste devant la porte de l'allée après en avoir vérifié le numéro, au moment où Chantecroix venait de jeter à Pierre Dastugue ces mots :

« A bientôt ! »

Chantecroix s'éloignait ; tout à coup il tressaillit : il avait pu distinguer le profil du visiteur nocturne.

« Pardieu ! voilà qui est singulier ! » murmura-t-il.

Il continuait sa route, en ralentissant le pas sans affectation, quand il entendit distinctement l'homme sorti de la voiture adresser à Pierre Dastugue cette question :

« Pardon, mon enfant, est-ce que vous habitez cette maison ? »

— Oui, monsieur.

— En ce cas, vous pouvez me rendre un grand service. »

II

Chantecroix, ralentissant son pas, n'avait pas perdu un mot de ce court dialogue.

« C'est parfaitement lui, dit-il en lui-même. Que diable peut-il avoir à faire à une pareille heure dans un quartier perdu, et quel service peut lui rendre cet enfant ? »

Il se retourna à la faveur d'un coin d'ombre dans lequel il était parvenu, et dans la lueur indécise de l'unique réverbère éclairant la cité, il vit l'inconnu remettre à Pierre Dastugue un papier qui ressemblait à une lettre.

Puis, à quelques mots de l'enfant que Chantecroix n'entendit pas, l'homme à la voiture répondit d'un ton dégagé :

« Oh ! tout de suite si vous voulez, ou demain seulement : peu m'importe. »

Et après avoir touché légèrement de la main son chapeau, il regagna d'un pas rapide la rue où stationnait un coupé de cercle de bonne apparence et sans numéro.

Il appuyait la main sur la poignée de la portière, quand il se sentit touché à l'épaule. Il fit un bond involontaire et se rassérénant

« Chantecroix ! s'écria-t-il.

— C'est bien moi, mon cher Cambasse. Ah ça ! qu'est-ce que vous avez ; on dirait que je vous ai fait peur ?

— Non, vous vous trompez, répondit l'inconnu, dont la voix conservait encore un léger tremblement. Mais convenez que votre rencontre, vous le plus Parisien des Parisiens, dans un quartier désert, à pareille heure, est faite pour surprendre.

— C'est vous qui êtes le Parisien que vous dites :

vous l'êtes, et c'est même tout ce que vous êtes, répliqua Chantecroix, tempérant d'un sourire le sens un peu acerbe de ses paroles. Moi, je veux tout connaître, tout voir, je vais partout, vous le savez : le monde ne finit pas pour moi comme pour vous au théâtre des Variétés. Il est donc tout naturel que l'on me rencontre dans une forêt ou dans un salon et même en lieu pire !

— Et pourrait-on savoir, mon cher Chantecroix, ce qui vous amenait dans cette cité perdue, car je m'en souviens à présent, c'est vous que j'ai croisé tout à l'heure en y arrivant.

— Curieux...

— Dame ! c'est si drôle.

— Je flânais tout bonnement. Mais vous, vous êtes venu exprès. Qui diable vous a conduit dans un pareil désert ?

— Une corvée insignifiante, voilà tout. »

Chantecroix comprit qu'il ne tirerait rien de son compagnon. Il reprit :

« Où allez-vous de ce pas ?

— Au cercle.

— Eh bien ! jetez-moi sur le boulevard. Nous causerons mieux en voiture. Le froid de la nuit commence à piquer en diable. »

La voiture repartit.

Le ton de familiarité des deux hommes indiquait des relations anciennes, et cependant il y avait dans l'accent, jusque dans l'attitude de celui qui portait le nom de Cambasse, comme un léger embarras, un certain sentiment d'infériorité. Néanmoins tous deux, à en juger par leur toilette, appartenaient au même monde, parisien, élégant, aisé. Chantecroix paraissait, comme nous l'avons dit, vingt-huit ans au plus, et encore ses cheveux, un peu argentés aux tempes, contrastaient-ils

avec l'air de jeunesse robuste de sa physionomie ouverte, franche et tranquille. Cambasse, très noir, les cheveux naturellement frisés, touffus et luisants, la barbe courte, taillée en pointe, le visage d'une blancheur italienne, tirant sur l'ivoire, le nez mince et courbé, présentait le type d'une beauté plus parfaite que celle de son compagnon. Mais son regard était loin d'offrir la même franchise, la même sérénité d'expression.

« Vous jouez donc toujours ? reprit Chantecroix, en refusant d'un geste un cigare que Cambasse lui offrait.

— Vous n'aurez plus longtemps à faire là-dessus le moraliste à mon endroit, répliqua Cambasse. Je vais ce soir au cercle pour la dernière fois.

— Pas possible ?

— Et même, mon cher ami, je suis ravi de vous rencontrer, car, sans ce hasard, j'aurais certainement quitté Paris en regrettant de ne pas vous faire mes adieux.

— Quitter Paris, vous !

— Demain matin, à la première heure.

— Et vous allez ?

— En Amérique, probablement au Canada. »

Chantecroix était devenu très grave. Il examinait son compagnon du coin de l'œil, avec un air de doute et de réflexion profonde. Il reprit :

« Vous êtes donc ruiné, mon pauvre Cambasse ?

— On ne se ruine jamais quand on n'a aucune fortune. Mais je suis fatigué de cette vie absurde. J'ai là-bas des relations, je crois même quelques parents. D'autres y ont réussi. Je vais à mon tour tenter le sort.

— Voulez-vous que je vous dise franchement ma pensée ? reprit Chantecroix.

— C'est assez votre habitude.

— Me le reprochez-vous ?

— Non, fit Cambasse avec un peu d'amertume ; vous savez, mon cher, que je préfère votre conversation même à celle d'un ami.

— Vous avez de l'esprit, pour quelqu'un qui n'en fait pas son état. Eh bien ! votre départ m'a tout l'air d'une fuite. »

Cambasse fit un mouvement brusque.

« Une fuite, pourquoi ? répéta-t-il.

— Pour cause de créanciers... »

Cambasse haussa les épaules.

« Ou pour cause de femme, acheva Chantecroix. »

Cambasse baissa la tête et murmura d'un ton qu'il voulait rendre indifférent :

« Vous vous trompez ; il n'y a dans mon existence aucun embarras de ce genre.

— Vous n'êtes donc plus amoureux ? »

Cette fois, les yeux de Cambasse lancèrent deux éclairs ; il reprit :

« Si c'est à mon aventure avec cette pensionnaire de Saint-Denis que vous faites allusion, vous retardez, mon cher. Il y a plus de six mois que c'est rompu et que je n'en ai plus de nouvelles.

— Pardon ! fit Chantecroix d'un ton grave ; il me semblait que l'aventure, comme vous l'appeliez, était plus sérieuse. Dans ce temps-là, vous parliez de vous marier. »

Cambasse éclata de rire.

« Épouser une fille sans le sou, de noblesse mesquine, moi ?

— Je connais vos principes là-dessus et vous m'étonniez un peu ; je sais que vous descendez authentiquement du Campo-Basso, qui fut ministre de Charles le Téméraire... et lui fut ensuite autre chose, d'où votre nom francisé de comte de Cambasse. — Excellente

famille, — poursuivit Chantecroix. Mais je ne sais de cette affaire que ce que vous m'en avez confié vous-même il y a deux ans. Il s'agissait de la fille d'un colonel...

— Tué à l'ennemi, oui. Sa fille, qui n'avait plus de famille, entra à Saint-Denis. Elle en sortit, donna des leçons, puis des concerts, car elle était excellente musicienne. Je la rencontrai, il n'y a rien là que de banal. Dieu merci, c'est fini, et vous m'obligerez, mon cher Chantecroix, en ne me parlant plus de ce souvenir qui m'est très pénible.

— Ainsi, vous avez abandonné cette femme ?

— Nous nous sommes quittés, voilà tout.

— Quand je pense, reprit Chantecroix d'un ton railleur où perçait un mépris à peine dissimulé, quand je pense que vous avez failli vous battre pour elle, puisque c'est alors que vous vîntes me trouver... »

Cambasse fit un mouvement affirmatif.

« Oui, contre le commandant Guiscard... l'ancien tuteur... J'avais été son secrétaire, à Paris, pendant la guerre.

— Je sais, c'est chez lui que vous aviez vu pour la première fois M^{lle} de Prélac. »

Les sourcils de Cambasse se contractèrent violemment. Il eut un geste brusque et reprit d'un ton d'irritation :

« Eh bien ! oui, je l'avoue, j'ai eu tort. Mais j'ai fait ce que cent autres, mille autres ont fait. Je ne peux, à mon âge, enchaîner, lier ma vie. J'ai vingt-six ans, un nom ; il me faut la fortune et je l'aurai. C'est pourquoi je pars, et pas pour une autre cause, croyez-le.

— Allons ! murmura Chantecroix avec un soupir moitié triste et moitié gai, encore une femme à la mer ! »

Et redevenant grave :

« Êtes-vous bien sûr de ne pas vous repentir ? »

Cambasse, de nouveau, haussa les épaules. Son visage présentait en ce moment une expression de dureté presque menaçante.

— Au surplus, reprit Chantecroix, ce sont vos affaires et elles ne m'intéressent qu'à mon point de vue d'écrivain et de journaliste : au point de vue spéculatif. Je vous suis déjà dans la vie depuis pas mal d'années et vous me donnez l'idée d'une étude que je ferai quelque jour.

— Une étude ?

— Oui : un don Juan conçu autrement que les autres ; tous les don Juan, vous le savez, meurent dans l'impénitence finale, convaincus que la femme qu'ils rêvaient n'existe pas. Le mien, un jour, fait le compte des *mille e tre* avec son valet Leporello. Il les passe en revue. Une seule frappe son souvenir. « Oui, monsieur, dit « Leporello, vous avez raison. C'était la vraie, c'était « celle-là qui vous aimait, qui vous eût aimé toujours. — « Je crois, répond don Juan, le diable m'emporte, que « tu as raison. J'ai été un scélérat, et pis que cela, un « sot. Il faut la retrouver à tout prix. — Hélas ! mon- « sieur, elle est morte il y a huit jours, désespérée. — « Malheur à moi ! crie don Juan : trop tard ! Ma vie est « à jamais perdue. J'ai passé à côté de mon rêve sans « le voir. » Là-dessus, don Juan perd toute énergie, tombe dans un abattement atroce et devient le jouet de Leporello, qui se venge sur lui de tous les coups de bâton qu'il en a reçus. Voilà mon don Juan, mon cher Cambasse, le trouvez-vous original ? »

Cambasse se mordit les lèvres ; mais sans doute Chantecroix exerçait sur lui une influence impossible à dominer, car il se borna à répondre :

« Assez original, mais vous me faites trop d'honneur

et votre imagination s'abuse. Je suis précisément le contraire de don Juan : il considèrait l'amour comme le but de la vie ; moi je le considère comme l'obstacle, et quand je ne puis le briser...

— Vous le fuyez, interrompit froidement Chantecroix. C'est bien ce que je disais. Pourquoi vous en défendre ? »

Cambasse regarda fixement son compagnon :

« Eh bien ! quand cela serait, ne me montré-je pas encore le plus fort ? »

— En ce monde, répliqua Chantecroix, il n'y a qu'une manière d'être fort : c'est d'être bon.

— Avec cela que vous êtes bon, vous ! s'écria Cambasse avec un rire aigu. Vous êtes l'écrivain le plus redouté, le journaliste le plus dangereux ; avec votre livre : *Du goût dans la Révolution*, vous avez bouleversé toutes les idées nouvelles. Vous mordez tout le monde, et en dix duels vous avez trouvé le moyen de blesser dix adversaires, sans attraper une égratignure. Je vous conseille de parler de bonté. »

Chantecroix sourit dédaigneusement et répondit :

« Je puis vous donner le secret de ce que vous croyez mon bonheur : je n'ai pas un seul remords.

— Ce qui veut dire que moi j'en aurai un jour ? fit Cambasse en riant cette fois cyniquement. Je vous donne rendez-vous dans cinq ans, mon cher, et vous verrez si ma manière de comprendre la vie ne vaut pas la vôtre.

— Accepté ! » dit Chantecroix.

La voiture s'arrêtait. Les deux hommes descendirent devant la porte d'un grand cercle brillamment éclairé.

« Vous ne montez pas un instant ? reprit Cambasse.

— Vous savez bien que je ne joue jamais.

— En ce cas, adieu, jusqu'à la fortune.

— Je tâcherai de ne pas manquer au rendez-vous. »

Les deux hommes échangèrent une poignée de main. Cambasse franchit la porte du cercle d'un pas allègre, et Chantecroix, après avoir allumé un cigare, ce qui peut surprendre après le refus qu'il avait opposé un quart d'heure auparavant à l'offre de son compagnon, poursuivit sa route en murmurant :

« Que diable ce malfaiteur allait-il faire dans la maison de ce petit ? »

III

Cependant Pierre Dastugue tournait et retournait entre ses petits doigts la lettre que lui avait remise l'inconnu en le priant de la faire parvenir. La mise élégante de M. de Cambasse, son ton d'assurance presque impératif avaient produit sur l'enfant une impression infaillible, et il s'était borné à incliner la tête, en signe d'assentiment, sans trouver un mot de réponse.

Il regarda l'enveloppe de la lettre, pour y vérifier le nom que lui avait d'ailleurs indiqué l'inconnu en baissant la voix, et il lut :

Mademoiselle Bernard.

Ce nom ne disait absolument rien à Pierre Dastugue. Il habitait, depuis peu de jours, avec sa mère, une pauvre chambre meublée dans cette cité perdue à quelque mille mètres du brillant parc Monceau. Tous deux, le cœur gros, avaient dû déguerpir d'un autre logis, non moins modeste, des environs de la rue Saint-Honoré, dont le propriétaire avait tout à coup doublé le prix, en vue, disait-il, d'habituer petit à petit à la prochaine Exposition projetée à trois ans plus tard, en 1878. La

fenêtre donnait sur un bout de jardin maigre, mais dont la verdure chétive, quand revenait le printemps, réjouissait l'enfant et la mère, habitués à mener une vie saine et libre au milieu des forêts du Nivernais. La maison de la cité n'avait guère pour locataires que quelques employés ou ouvriers partant le matin, revenant le soir, et se couchant de bonne heure pour économiser la lumière. Ni M^{me} Dastugue ni son fils ne connaissaient donc leurs voisins, et l'indisposition de la veuve, causée par l'excès de travail, dont avait parlé l'enfant à Chantecroix, ne lui avait pas même permis le hasard d'une rencontre, dans le corridor froid sur lequel ouvraient la plupart des chambres.

La maison n'ayant pas de concierge, il ne fallait pas songer à se procurer des renseignements. Pierre Dastugue se mit donc à graver à tâtons, la lettre dans une main, son carton dans l'autre, l'escalier étroit de bois poussiéreux qui conduisait au premier étage. Au second, inhabité, on ne parvenait que par une échelle.

Son projet était de rentrer d'abord chez lui et de demander à sa mère si elle avait entendu parler de M^{lle} Bernard. Mais, comme il se dirigeait vers la petite porte, située assez loin, il vit une raie de lumière se projeter dans le corridor. Cette raie sortait d'une autre porte, plus proche. En arrivant en face, l'enfant machinalement tourna les yeux et aperçut une femme qui semblait attendre et guetter.

Un soupçon lui vint, subitement ; il s'approcha, posa son carton le long du mur, mit le chapeau à la main et dit :

« Mademoiselle Bernard.

— C'est moi, mon enfant, entrez.

— Oh ! ce n'est pas la peine, mademoiselle ; je n'ai à vous remettre que cette lettre.

— Je vous en prie, entrez. »

A l'âge du petit Pierre, on ne songe guère à observer les mouvements de la physionomie et les intonations de la voix; aussi ne remarqua-t-il pas plus l'accent d'émotion contenue de ces derniers mots, qu'il n'avait pris garde au ton fiévreux des premiers, et encore moins à la pâleur et au tremblement de la jeune fille.

Elle paraissait avoir de dix-neuf à vingt ans tout au plus, car la fraîcheur et l'expression de jeunesse ne trompent pas. Mais elle était grande, bien formée, et sa taille cambrée et fine, ses bras d'un dessin pur faisaient valoir la simple robe de laine noire, montante, dont elle était vêtue. Quand la lumière de la bougie unique, brûlant dans la chambre presque nue, éclaira le visage de la jeune fille, Pierre Dastugue éprouva une commotion singulière; déjà rêveur et avide d'idéal comme tous les enfants doués d'une imagination précoce, il fut frappé de l'incomparable charme de cette tête, de l'expression de pureté de deux yeux noirs presque voilés de cils longs et dorés comme la chevelure, opulente, à reflets d'or fauve, de ce blond vénitien tant aimé des maîtres du xvi^e siècle. Les lèvres pâlies, la maigreur des joues, une sorte de gravité triste dans toute l'attitude, ajoutaient encore à l'effet que venait de produire sur Pierre Dastugue l'apparition de la jeune femme.

Il lui tendit la lettre; elle la saisit brusquement, d'une main blanche, effilée, qui frémissait. Puis, avant de l'ouvrir :

« Qui vous a remis cette lettre ?

— Un monsieur que je ne connais pas, il y a cinq minutes.

— Où vous l'a-t-il remise ?

— En bas, à la porte.

— Il est venu ! » s'écria la jeune fille, malgré elle.

Et, se tordant les mains, froissant la lettre à la briser, elle répéta, à demi inconsciente :

« Il est venu... et il n'a pas eu le courage... »

Debout, à quelques pas, l'enfant la contemplait. Il ne comprenait pas, mais vaguement il sentait qu'il était témoin, sinon acteur, dans un drame mystérieux et tragique. Il se taisait. La jeune fille courut à la petite table de bois blanc sur laquelle brûlait la bougie dans un chandelier de cuisine, déchira l'enveloppe et déplia la lettre. Quelque chose tomba à terre. Pierre Dastugue se précipita pour le ramasser, et, tout à coup, honteux, sans qu'il sût pourquoi, il se rejeta en arrière.

Ce qui venait de tomber, c'était un billet de banque ; un billet de cent francs.

La jeune fille aussi l'avait vu ; elle étouffa un cri, et sans ramasser le billet, s'appuyant de la main droite à la petite table comme si elle se défiait de ses forces, elle se mit à lire la lettre. Son haleine haletante, les sanglots qui lui faisaient bondir la poitrine chassaient la flamme fumeuse de la bougie dont le va-et-vient rendait la lecture encore plus longue et plus difficile. Mais la jeune fille parcourait, devinait plutôt qu'elle ne lisait. Quand elle en sut assez, quand elle n'eut plus un doute, ses yeux s'ouvrirent, démesurément agrandis, ses lèvres voulurent laisser passer un appel qui ne vint pas : elle battit l'air de ses deux mains, et tout à coup tomba sur le parquet, tout de son long, comme morte.

Toute cette scène, qui ne dura pas une minute, avait été suivie par Pierre Dastugue avec une terreur, puis avec une angoisse inexprimables. D'un bond, il s'élança au dehors, tâchant en vain de crier : la voix s'étouffait dans son gosier d'enfant. Il parvint à la porte de sa chambre et s'y rua. La porte s'ouvrit : une femme d'une

quarantaine d'années, sans beauté, mais aux traits doux et résignés, aux cheveux déjà gris, s'avança et reçut dans ses bras l'enfant effaré.

« Viens ! finit par articuler Pierre, viens ! »

La mère ne dit rien. Elle avait dû voir tant de choses tristes depuis qu'elle vivait seule avec son fils, sans famille et sans appui, qu'elle ne s'étonnait plus. Seulement, elle se mit à courir avec lui. Ils entrèrent dans la chambre et y retrouvèrent la jeune fille étendue sans mouvement.

« Aide-moi, » dit M^{me} Dastugue.

Elle souleva les épaules et la tête inertes. L'enfant, avec une vigueur surprenante, après avoir roulé la robe autour des pieds, chaussés de pantoufles de soie qui avaient été élégantes, débris de temps plus heureux, aida la veuve, et l'évanouie fut ainsi portée sur un lit de fer, qui, seul avec deux chaises, la petite table et une commode de noyer, meublait cette pièce plus triste qu'une tombe.

M^{me} Dastugue se pencha sur le visage mortellement pâle de la jeune fille.

« Et toi, maman, dit l'enfant à voix basse, revenant à sa première préoccupation, es-tu reposée ? Tu ne souffres plus, dis ?

— Non, mon chéri. Je vais beaucoup mieux. Attends ! je reviens. »

Elle sortit vivement et revint, rapportant un petit flacon de verre de Bohême, à ornements d'argent ciselé, luxe étrange dans un tel intérieur, souvenir sans doute du passé disparu. Elle approcha ce flacon ouvert des narines de la jeune fille, tandis que de l'autre main elle appuyait doucement sur son front un linge blanc, plié, trempé dans l'eau fraîche.

L'évanouie fit un léger mouvement ; son sein se sou-

leva par saccades, elle entr'ouvrit les yeux, regarda, cherchant à reconnaître et à se rappeler.

« Chut ! dit d'une voix douce M^{me} Dastugue ; reposez-vous, mademoiselle, je suis une amie.

— Une amie... une amie !... balbutia la jeune fille, ne pouvant encore réussir à rassembler ses idées. »

Et avec effort, essayant de se redresser :

« J'ai encore des amis... moi... moi... »

Sa tête retomba et tout à coup de ses yeux les larmes jaillirent, débordantes, entremêlées de sanglots sourds.

C'était plus que l'enfant n'en pouvait supporter ; son petit cœur n'y tint plus :

« Elle pleure, s'écria-t-il ; elle pleure ! »

Et lui-même se mit à pleurer.

M^{me} Dastugue étendit la main vers son fils :

« Laisse, dit-elle, et n'aie pas de chagrin. Sans les larmes, il y a longtemps que je serais morte. Elles lui font du bien. »

Cet accès de désespoir ne fut pas de longue durée ; la jeune fille, comme honteuse d'y avoir cédé, s'essuya vivement les yeux et essaya de se redresser ; mais la secousse avait été trop forte, et ce fut en vain.

« Reposez-vous un peu, reprit doucement la veuve. Je veillerai auprès de vous.

— C'est inutile... je ne veux gêner personne.

— Il n'y aura aucune gêne pour moi, poursuivit M^{me} Dastugue, sans paraître remarquer l'accent amer et presque blessant de cette réplique. J'ai un travail de lingerie à terminer, je l'apporterai ici, et, de cette façon, si vous avez besoin de quelque chose... »

Comme elle parlait, les yeux fixés sur le carreau de la chambre, elle aperçut à son tour le billet de banque de cent francs qui y gisait toujours. Elle se leva pour le ramasser, mais la jeune fille vit son mouvement ; par

un effort de volonté surhumaine elle se trouva debout, saisit le billet et, chancelante, l'approcha de la flamme de la bougie.

« Oh ! fit simplement la veuve, sans même faire un pas, mais d'un ton de reproche douloureux, oh ! vous allez brûler ce billet, quand il y a tant de gens qui ont faim ! »

La jeune fille abaissa la main, froissant le papier bleu.

« C'est vrai, murmura-t-elle, je suis folle. Je n'ai pas le droit de repousser même cette insulte. »

Et allant à M^{me} Dastugue, elle lui tendit sa main en ajoutant :

« Pardonnez-moi, madame, je suis malheureuse, et la douleur rend mauvaise.

— Espérez, dit la veuve.

— Je n'ai plus rien à espérer.

— Avez-vous des parents ?

— Plus un seul.

— Des amis ? »

La jeune fille hésita un instant; puis, secouant la tête, elle répéta :

« Plus un seul. Celui qui me restait m'a fermé sa porte.

— Qu'allez-vous faire ? »

Un geste de désespoir répondit seul.

« Vous n'avez donc jamais eu de mère ? continua la veuve. »

La jeune fille tressaillit de tout son corps. M^{me} Dastugue reprit :

« Quand on a votre âge, on ne meurt pas, on recommence la vie. Je ne suis rien, mais je crois ; voulez-vous que je vous aide ? »

Et, sans attendre de réponse, la veuve se tourna vers son fils :

« Pierre, va dormir, mon enfant. Je rentrerai bientôt. Laisse-nous seules. »

L'enfant contempla une dernière fois la jeune fille, tombée dans une sorte de prostration, et sortit.

IV

L'histoire d'Antonine de Prélac, car il est temps de rendre son nom véritable à la jeune fille qui avait pris, dans ce misérable logis, le nom banal de M^{lle} Bernard, cette histoire était celle de beaucoup d'autres et devait sa fatalité à une suite de malheurs, à un concours de circonstances contre lesquels peuvent seules se garantir des âmes trempées d'énergie et de volonté. Élevée par une mère qui l'adorait, mais dont les goûts de luxe et de dépense faisaient le désespoir du colonel de Prélac, soldat dénué de tout patrimoine, Antonine avait perdu sa mère au début de l'année 1870, des suites d'un refroidissement pris au bal. Le colonel, dont elle était l'idole, avait ressenti de cette mort une douleur atroce. Il reçut la nouvelle d'une guerre prochaine comme l'espoir d'une délivrance.

Ayant confié Antonine à la femme de son plus ancien ami, le commandant Guiscard, sachant bien que, quoi qu'il arrivât, elle serait pour eux un enfant d'adoption, il s'était jeté dans la mêlée, pour conquérir promptement l'épaulette de général ou mourir. Ce n'étaient pas les trois étoiles d'or, c'était la mort qui était venue, à la bataille de Rezonville, sous Metz. Plus heureux que lui, le commandant Guiscard, rentré à Paris après les premiers désastres, avait échappé aux balles, et, la guerre finie, n'oublia point l'enfant de son compagnon d'armes. Fille de légionnaire tué à l'ennemi, Antonine

entra à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis, y fit des études brillantes et en sortit munie de tous les diplômes, à un âge où d'autres acquièrent à peine le premier. Elle était douée d'un talent de musicienne que sa mère, de très bonne heure, avait développé en elle, et qui devait, selon toute probabilité, contribuer encore à lui fournir des ressources et à aider à son établissement.

Le commandant Guiscard était un officier intrépide, sorti du rang, tandis que M. de Prélac était sorti de Saint-Cyr. Il eût donné tout son sang pour épargner celui de son ami et pour défendre Antonine contre un danger, mais il devait à son éducation première, ou plutôt à son absence d'éducation, une brusquerie de manières, des façons parfois violentes, qui devaient paraître singulières et même pénibles à une enfant sortie d'un milieu aristocratique et habituée à toutes les délicatesses de la vie. La femme du commandant était aussi la meilleure créature du monde; bien qu'elle eût apporté, fille de commerçants, un petit avoir à son mari qui n'avait que son épée, elle s'était de bonne heure façonnée à une obéissance passive, absolue, et professait pour le commandant une affection mêlée de terreur. Elle savait d'ailleurs que son mari l'aimait, et le seul regret du vieux soldat était de n'avoir pas d'enfants. Il n'avait envié son ami de Prélac que le jour de la naissance d'Antonine, et quand la jeune fille s'était trouvée confiée à lui, il s'était bien promis de se consacrer à son bonheur en remplaçant son père.

Malheureusement, Antonine ne pouvait se rendre un compte exact de cette affection profonde, dissimulée sous des formes brèves et rudes. De plus, la société de M^{me} Guiscard était loin de satisfaire ses aspirations et ses goûts. Esprit ardent, facile aux entraînements et aux rêves, Antonine avait déjà beaucoup lu. Elle dévo-

rait les poètes contemporains à quinze ans, elle savait par cœur Victor Hugo et Sully-Prudhomme, et plus d'une fois la surintendante de la maison de Saint-Denis, ceinte du ruban de la grand'croix de l'Ordre, qui donne à son costume sévère tant de gravité solennelle, avait dû admonester en personne l'incorrigible liseuse, irréprochable à cette passion près. Mais Antonine désarmait toujours la grande maîtresse par sa franchise et la séduction de son esprit.

La conversation entre l'énigmatique Chantecroix et M. de Cambasse, dans la nuit où se passaient les scènes qui précèdent, a déjà appris qu'un personnage tout différent du commandant Guiscard, par les façons et le caractère, s'était introduit dans cet intérieur presque dès l'arrivée d'Antonine : Gaston de Cambasse, jeune, brillant, porteur d'un nom ancien, appartenait à ce monde parisien qui ne s'inquiète jamais de la source du luxe, pourvu qu'on paraisse. Il avait pris du service aussitôt la guerre déclarée. Le hasard le mit en rapports avec le commandant Guiscard ; il en devint, comme il l'avait rappelé à Chantecroix, le secrétaire, ou plutôt l'auxiliaire. Il vit Antonine encore enfant, annonçant déjà une beauté éclatante.

Cavalier élégant, causeur doué d'une assurance qui, aux yeux de beaucoup de gens, passe pour de l'esprit et du savoir, Gaston de Cambasse ne pouvait manquer de frapper l'imagination de la fille du colonel de Prélac, transplantée dans un intérieur qui n'était pas le sien. Lorsqu'elle sortit de Saint-Denis, il parla, il rappela les souvenirs, les angoisses du siège. Enfin, il prononça le mot de mariage ; seulement il s'était vanté lorsqu'il avait laissé entendre à Chantecroix qu'il s'était dérobé à une union disparate. Le commandant, un jour, avait entrevu le manège de Cambasse. Il avait pris des ren-

seignements sur un homme qu'après tout il ne connaissait que par hasard, et le résultat de ces renseignements avait été une invitation formelle à cesser de fréquenter la maison.

Cambasse se l'était tenu pour dit ; mais passionnément amoureux, il n'avait pas renoncé à son but. A peu près dans tous les salons où elle produisait son talent, elle voyait apparaître Gaston. Certaines querelles maladroites du commandant et aussi l'ennui, le désir fou d'une autre vie, achevèrent ce que les obsessions d'un désœuvré, passé maître en séductions, avaient commencé. Un jour, Antonine ne revint pas, et une courte lettre apprit au commandant sa résolution d'épouser l'homme qu'elle aimait. Une congestion qui mit le vieux soldat au lit pour un mois empêcha seule un éclat terrible.

« Je les tuerai ! criait-il. Mon colonel me l'ordonne : je l'entends, je les tuerai ! »

Mais à cette fureur succéda un profond désespoir, et, comme on l'a vu, M. de Cambasse n'eut pas à poursuivre les préparatifs de la rencontre qu'il avait crue d'abord inévitable, et pour laquelle il s'était adressé à Chantecroix.

On sait le reste : l'indifférence, la lassitude, l'abandon final. Mais il y avait un détail sur lequel Cambasse, dans sa conversation avec Chantecroix, s'était gardé de souffler mot.

Antonine était devenue mère. Ce lien, un enfant, loin d'attacher Gaston, lui avait paru une chaîne intolérable. L'enfant, une petite fille, avait été placée en nourrice aux environs de Paris. Cet éloignement ne suffisait pas. Bientôt vint la rupture, accompagnée de récriminations amères. Cambasse cessa même de continuer à Antonine le secours dérisoire qu'il lui accordait. Elle essaya de se

suffire, elle donna des leçons, courut le cachet, mais une fièvre qui la mit entre la vie et la mort l'obligea à faire argent de ses dernières ressources. Ce fut alors que, dominant sa fierté, espérant peut-être encore dans un impossible retour, elle se décida à adresser à Cambasse un appel suprême, au nom de son enfant. Cambasse reçut la lettre au Cercle où il dînait, et l'on a vu que la rencontre de Pierre Dastugue lui avait épargné même l'ennui d'essuyer une dernière scène, et d'offrir à la femme qu'il avait perdue une aumône insultante.

Dans l'état d'abattement et de désespoir où se trouvait en ce moment M^{lle} de Prélac, le secours d'une sympathie désintéressée devait vaincre les résistances de fierté de la jeune fille. Elle dit qui elle était et avoua sa faute, son départ, sa vie compromise à jamais. Mais, retenue par un sentiment étrange, invincible, qu'elle ne pouvait définir elle-même, elle n'avoua pas qu'elle était mère. Elle songeait déjà à un projet que son énergie, un instant abattue, lui faisait concevoir.

Cet enfant, elle l'aimait sans doute, et elle sentait un affreux déchirement de cœur à l'idée qu'elle eût pu l'aimer librement, hautement, fière et heureuse.

Mais Antonine, résolue à recommencer sa vie, se disait avec douleur que cet enfant serait un obstacle vivant à son effort. Elle était donc condamnée à en cacher l'existence au monde dans lequel elle voulait rentrer, et à se priver des baisers de ce petit être, jusqu'au jour où elle aurait regagné une indépendance, sinon une fortune, par le travail.

« Mais que faire, qu'entreprendre, où aller ? répétait Antonine. Où retrouver du travail ? Paris me fait peur.

— Peut-être, dit M^{me} Destugue, vous servirai-je. Si j'étais instruite comme vous, j'aurais pu profiter des offres de service d'une vieille amie qui dirige à Saint-

Germain une grande institution. Malheureusement, de mon temps, on n'apprenait pas tant de choses aux filles. Je n'ai aucun brevet, et tous mes talents consistent à savoir faire mes robes moi-même, comme je faisais celles de la pauvre fille que j'ai perdue. »

Dominant l'impression de ce souvenir, elle reprit en affectant un ton enjoué :

« J'ai su tenir ma maison quand j'en avais une, j'ai tâché d'élever mon fils comme j'ai été élevée, dans le respect de soi-même et dans une fierté sans orgueil ; mais je ne sais pas autre chose. Voulez-vous que j'aille à Saint-Germain, que je vous y conduise, que je vous y présente ? »

— Oh ! madame, murmura Antonine.

— Soyez tranquille, reprit M^{me} Dastugue ; je vous recommanderai comme mon amie, comme ma fille ; tout ce qui s'est dit ici, ce soir, est éteint, est mort. Dites, le voulez-vous ? »

Le lendemain, dans la matinée, les deux femmes arrivaient à Saint-Germain et gagnaient l'institution Sainte-Lucie, qui occupait à peu de distance du château, sur le versant terminé par le pavillon Henri IV, un des sites les plus pittoresques de la vieille ville de Louis XIV. Sur la présentation de M^{me} Dastugue, la directrice, M^{me} Dambray, qui paraissait lui porter véritablement l'affection la plus sincère, dit à M^{lle} de Prélac qu'en effet elle avait besoin en ce moment d'une institutrice, mais que le grand nombre d'aptitudes qu'elle était forcée d'en exiger rendait la recherche bien difficile. Au bout d'une demi-heure, Antonine avait fourni de tels documents et de telles preuves, que M^{me} Dambray, ouvrant de grands yeux, lui tendit la main en disant :

« C'est moi qui vous remercie d'être venue ici, made-

moiselle, et la place que je vous offre est encore au-dessous de vos mérites. »

On convint que M^{lle} de Prélac pouvait entrer en fonctions immédiatement.

— Je vous demande vingt-quatre heures, dit-elle d'une voix un peu fiévreuse. »

M^{me} Dastugue regarda Antonine avec une expression de surprise, mais se tut. Au retour, elle fut frappée du mutisme de la jeune fille et de la contraction douloureuse de ses traits. Elle essaya en vain d'en deviner la cause. Antonine attribua son émotion à un malaise passager. Arrivée à la gare Saint-Lazare, elle appela une voiture et dit à M^{me} Dastugue :

« Pardonnez-moi, ne m'interrogez pas. Je vais remplir un devoir.

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? fit la veuve effrayée de la pâleur de la jeune fille.

— A ce soir, répliqua Antonine. »

Et elle disparut. Quelques heures plus tard, la nuit déjà tombée, elle rentrait, plus pâle et plus fiévreuse encore. Longtemps il sembla à M^{me} Dastugue, plus attristée que curieuse, qu'Antonine, retirée dans sa chambre, sanglotait. Le lendemain, on monta une lettre à l'adresse de M^{lle} Bernard ; cette lettre ne contenait que ces mots :

« J'accepte l'enfant, au nom de mon colonel, mais « aux conditions que vous fixez vous-même : il est à « moi, et pour lui vous êtes morte. »

Suivait la signature du commandant Guiscard.

Antonine avait embrassé son enfant une dernière fois avant de l'envoyer au commandant.

Désormais, elle était libre.

V

Environ quinze jours après ces incidents, un homme d'une soixantaine d'années, encore robuste, carré des épaules, un peu obèse, les traits communs, mais portant dans ses gros yeux gris à fleur de tête, dans l'épanouissement de son large visage et jusque dans son allure à la fois pesante et satisfaite, un air d'assurance et de contentement de soi-même, sortait du Grand-Hôtel, et, tournant la rue Royale, s'engageait dans la rue Saint-Honoré.

Vêtu de noir, avec une recherche visible de gravité, cet homme avait dans toute sa personne ce je ne sais quoi de gauche qui trahit le manque d'habitude de Paris. Les habits, quoique de fin drap, manquaient d'élégance. Les souliers, larges, carrés du bout, indiquaient le défaut complet de race. Le faux-col aigu, à l'ancienne mode, supportant un double menton classique, visait à une solennité doctrinale depuis longtemps fossile. Sous le gilet retombait une grosse chaîne d'or à laquelle pendaient des breloques d'un temps disparu, une clef carrée, style empire, et une grosse agate.

« Tiens, Geoffroy ! dit en riant un jeune homme qui venait en sens inverse, à un ami qui l'accompagnait. »

L'acteur Geoffroy obtenait en ce moment un grand succès au théâtre du Palais-Royal dans le *Panache*. Mais le promeneur, qui n'avait pas entendu l'apostrophe, absorbé qu'il était dans une sorte de contemplation digestive, n'y aurait rien compris s'il l'avait entendue. Il continua sa route du même pas régulier et tranquille, s'arrêta à l'extrémité du palais de l'Élysée pour s'orienter, et, prenant enfin à droite, enfila la rue Cambacérès,

encore rue de la Ville-l'Évêque à cette époque non complètement laïcisée, franchit d'un pas fier la porte des bureaux du ministère de l'intérieur.

Le concierge, galonné de rouge et décoré de la médaille militaire, se tenait debout devant la loge. L'homme solennel s'avança et dit, sans toucher son chapeau :

« Le secrétaire de monsieur le ministre de l'intérieur, je vous prie.

— C'est que monsieur le secrétaire ne pourra guère vous recevoir aujourd'hui. On est dans le travail des élections, et...

— Il y sera pour moi, interrompit le visiteur. Veuillez lui faire parvenir cette carte. »

La carte portait ces noms, qualités et domicile :

NÉPOMUCÈNE DASTUGUE

Propriétaire et Négociant

à Luzy (Nièvre).

Moins de dix minutes plus tard, le visiteur, qui attendait assis dans un petit salon, vit une porte s'ouvrir et une voix appela :

« Monsieur Dastugue. »

M. Dastugue entra. Le secrétaire du ministre, jeune homme à la physionomie agréable, avait appartenu à la presse. Enchanté d'être devenu de petit journaliste grave fonctionnaire, il se délectait de son importance. Il invita à s'asseoir l'homme solennel, et dit, en lui montrant un énorme amas de dossiers et de papiers couvrant un bureau d'ébène et débordant jusque sur les chaises :

« Vous voyez, cher monsieur, combien nous sommes accablés. Le ministre m'a chargé de vous prier d'at-

tendre quelques instants, après quoi vous serez introduit.

« Nous allons, si vous le voulez bien, causer de votre affaire, de façon à épargner une répétition inutile à M. le ministre. Du reste, nos derniers renseignements nous ont appris que tout se présente à merveille dans l'arrondissement de Château-Chinon, et vous n'avez sans doute qu'à les confirmer. »

Le gros homme se rengorgea dans son faux-col et répliqua :

« En effet, monsieur le secrétaire, confiant dans l'appui que le gouvernement veut bien m'accorder, je crois avoir assez bien réussi à préparer ma candidature aux prochaines élections.

— La mort de M. le comte de Paradèze, député à l'Assemblée nationale, vous rendait la tâche plus facile.

— Pas tant que cela, reprit M. Dastugue d'un ton important. Il y a dans ce diable de pays un élément révolutionnaire qui gagne du terrain, et c'est miracle qu'aucune candidature avancée ne se soit produite jusqu'ici contre la mienne. Il y a près de chez moi, à Luzy, un aubergiste, nommé Margouët, qui est une peste. Il a transformé sa maison en club, et y mène une campagne que je qualifierai de déplorable.

— Margouët..., Margouët..., répéta le secrétaire, qui se mit à feuilleter un dossier; attendez donc. Oui, voici : Margouët, Jean-Isidore, aubergiste..., ancien bonapartiste militant. »

M. Dastugue s'agita, comme mal à l'aise.

« Pardon, fit le secrétaire en souriant. J'oubliais, cher monsieur, que vous-même, aux élections de 1869, fûtes élu comme candidat officiel. Ces temps-là sont loin de nous, Dieu merci !

— Oui, répliqua le gros homme un peu rassuré; j'ai soutenu M. Thiers de tout mon pouvoir, et mon programme est le sien, en réservant, bien entendu, les concessions auxquelles pourra obliger le progrès des idées dans l'intérêt du pays, mais sans jamais toucher à ses forces vitales. »

Le secrétaire réprima l'accès de gaieté que provoquait cette phrase de Joseph Prud'homme, et reprit :

« Vous ne serez pas combattu par nous, c'est entendu. Évidemment le maréchal, qui, comme vous savez, a ses idées à lui, regrette M. de Paradèze, dont il était l'ami personnel. Mais M. de Paradèze est mort, et le seul homme qui pouvait essayer de le remplacer est, je crois, impossible.

— De qui parlez-vous ?

— Mais de ce grand chasseur... de cette espèce de sauvage.

— M. de Chanvallon?... s'écria Dastugue. Ah ! bien, quand celui-là s'occupera d'autre chose que de ses chasses, il fera chaud.

— Nous le savons. C'est pourquoi vous êtes l'homme qui convient : gros propriétaire, grand éleveur..., bien-faiteur de la contrée. »

Népomucène Dastugue baissa les yeux.

« Oh ! murmura-t-il, vous allez trop loin.

— Si ! vous faites beaucoup de bien, poursuivit le secrétaire, qui, en sa qualité d'ancien homme d'esprit, s'amusait beaucoup de ses fonctions nouvelles et semblait prendre plaisir à jouer du Dastugue. J'ai même été surpris de ne pas voir figurer votre apostille au bas d'une requête qui vient d'être adressée à Son Excellence et que je n'ai pas encore mise sous ses yeux. »

Le candidat se redressa ; sans savoir pourquoi, il devint très rouge : il pressentait un désagrément imprévu.

Le secrétaire attira à lui une grande lettre dépliée :
« Tenez, dit-il en la désignant du doigt, c'est une demande signée de M^{me} veuve Dastugue, tendant à l'admission gratuite de son fils à une école.

— Ma belle-sœur ! s'écria Népomucène Dastugue en levant les bras en l'air avec une expression de reproche douloureux. Et voici la première nouvelle, et elle n'est pas venue me trouver, elle ne m'a pas même écrit ?

— Un peu de fierté, sans doute...

— On n'a pas le droit d'être fier quand on n'a rien ! répliqua le candidat d'un ton sentencieux et bourru. Elle eût mieux fait de s'y prendre plus tôt, au lieu d'encourager son fils dans une soi-disant vocation de peintre où il mourra de faim.

— Oh ! cher monsieur, aujourd'hui les peintres ne meurent plus de faim, bien au contraire ! fit le secrétaire en riant.

— N'importe, on n'a pas ces ambitions-là quand on est sans le sou. J'ai élevé mon fils dans des idées plus sérieuses, plus pratiques.

— C'est vrai, vous avez un fils.

— Et une fille.

— Grand, votre fils ?

— Il vient de finir son droit. Il a fait quelques folies, mais c'est de son âge ; je suis certain qu'il ne se perdra jamais dans l'inutile.

— Nous pourrions quelque jour en faire un sous-préfet, dit le secrétaire en clignant de l'œil.

— Vous êtes trop aimable... Mais revenons à cette pétition. Puisque ma belle-sœur consent enfin à se séparer de son fils, je suis tout prêt à la servir, si toutefois vous pensez que mon faible appui lui sera de quelque secours. S'il en est temps encore, voulez-vous me permettre d'apostiller la lettre ? »

Le secrétaire se leva, invita M. Dastugue à s'asseoir dans son fauteuil et lui tendant une plume :

« Faites toujours, dit-il d'un ton un peu dédaigneux. Mais je me proposais d'user moi-même de tout mon crédit. »

Le candidat demeura la plume en l'air.

« Vous connaissez donc ma belle-sœur ? s'écria-t-il d'un air effaré.

— Nullement ; mais j'ai reçu en faveur de sa demande une lettre de recommandation de quelqu'un que j'aime beaucoup et qui, précisément parce qu'il n'est pas des nôtres, est une puissance à ménager.

— Qui se nomme ?

— Chantecroix. »

Népomucène Dastugue parut chercher, puis secouant la tête :

« Connais pas ! dit-il. »

Le secrétaire se mit à rire.

« C'est dommage, répliqua-t-il. Vous ne lisez donc pas les journaux ?

— Je ne lis que les journaux de mes opinions... Mais vous avez dit : c'est dommage. Pourquoi ?

— Écrivez l'apostille ; je vous répondrai ensuite. »

Quand M. Dastugue eut fini :

« Eh bien ! reprit le secrétaire, vous auriez pu nous renseigner : nous désirerions beaucoup connaître les origines de Chantecroix. Il est répandu partout, il a du talent, il mène une existence irréprochable et cependant sa vie est une énigme. Nul ne sait d'où il vient, d'où il sort. Moi qui l'ai connu, à ses débuts dans la presse, je n'ai jamais pu lui tirer un mot là-dessus. Il est fermé comme un coffre-fort ; je sais seulement qu'il a quitté la France fort jeune, qu'il a beaucoup voyagé et qu'il est à l'abri de tout souci du lendemain.

Mais, et c'est ici que je pensais à vous, le hasard nous a fait découvrir que Chantecroix avait des rapports d'affaires avec le Morvan, avec les environs de Château-Chinon, précisément. Voilà pourquoi je vous demandais si, d'aventure, vous ne connaissiez pas ce nom. »

Népomucène Dastugue parut chercher de nouveau, mais il secoua encore une fois la tête :

« Chantecroix... pas du tout ! dit-il. Attendez donc !... Il y a en effet un Cantecroix, mais non pas un Chantecroix ; le marquis de Cantecroix, qui a quitté le pays le soir du 24 février 1848 et qui n'y a jamais reparu.

— Était-il marié ?

— Non.

— Alors, cela n'a aucun rapport. D'ailleurs, le nom n'est pas le même. N'en parlons plus. Mais ce marquis, pourquoi a-t-il quitté le pays ?

— On ne l'a jamais su ; et même, monsieur le secrétaire, c'est une bien drôle d'histoire, allez ! Depuis le jour où il est parti, jamais personne, entendez-vous, personne n'a franchi, je ne dirai pas même la porte de son château, mais la grille de son parc. Tout cela est confié à un garde, enragé et féroce, qui a des ordres formels et laisse tout périr, pourrir ou pousser au hasard.

— Depuis 1848 ? Vingt-neuf ans ! Est-ce possible ?

— C'est comme je vous le dis, reprit Népomucène Dastugue. C'est au point, monsieur le secrétaire, que les paysans n'appellent plus cet endroit-là que Cantecroix-le-Diable, et qu'on n'ose plus y passer quand vient la nuit. Et rien à faire ! Le notaire a des ordres précis, comme le garde. Que de terrain perdu et gâché, sans parler des meubles ! Ah ! monsieur le secrétaire, il y a longtemps que le gouvernement aurait dû intervenir ! »

Un huissier entra au même instant, de la part du

ministre. Si curieux que fût le secrétaire de continuer la conversation, il dut y renoncer et reconduire le candidat de Château-Chinon, en rêvant malgré lui à cette étrange histoire de *Belle au bois dormant*.

VI

Ainsi qu'on vient de l'apprendre par la conversation de Népomucène Dastugue et du secrétaire du ministre, Chantecroix avait revu son petit protégé. Des circonstances imprévues l'avaient seulement empêché de retourner dès le lendemain à la cité solitaire et perdue où la présence de M. Cambasse l'avait si fort étonné. Sa curiosité s'était du reste calmée à la nouvelle du départ de ce dernir. Quoique menant, grâce au jeu et à quelques opérations de bourse un train assez brillant, Cambasse avait été plus d'une fois réduit aux expédients. Il était donc possible, vraisemblable même, qu'il eût affaire parfois à des emprunteurs borgnes et qu'il possédât des relations singulières. Chantecroix remit donc à plus tard l'éclaircissement qu'il souhaitait. Il envoya son domestique rue de La Bruyère vérifier si Cambasse avait véritablement quitté Paris : Cambasse avait dit vrai, et déjà l'écriteau annonçant la location du petit appartement meublé qu'il occupait pendait au-dessus de la porte.

« Je ne lui aurais pas cru cette énergie, pensa Chantecroix quand le domestique lui eut confirmé le fait. Mais il faut une autre nature que celle-là pour rapporter une fortune du nouveau monde, et c'est un vilain début pour réussir que de laisser derrière soi une mauvaise action. »

Peut-être Chantecroix s'en serait-il tenu à cette orai-

son funèbre et ses travaux lui eussent-ils fait oublier même sa rencontre nocturne avec l'enfant, si le soir, en parcourant un journal, ses yeux n'étaient tombés sur ces lignes :

« M. Népomucène Dastugue, le grand éleveur de la « Nièvre, qui fut député à la fin de l'empire, vient « d'arriver à Paris. On sait que M. Dastugue, qui s'est « loyalement rallié à la politique de M. Thiers, se porte « candidat, dans la circonscription de Château-Chinon, « au siège laissé vacant par la mort de M. de Para- « dèze. »

« Enfin ! s'écria Chantecroix en repoussant le journal, il brûle ses vaisseaux. Cela devait arriver. Demain, j'irai porter cette nouvelle à mon petit Pierre, qui, moins que jamais, doit compter désormais, ainsi que sa mère, sur la protection d'un oncle aussi occupé. »

Quand, le lendemain, Chantecroix gravit le petit escalier qui conduisait au logis habité par la veuve et son fils, il y avait déjà plusieurs heures que M^{lle} de Prélac avait quitté la maison pour n'y plus rentrer. Il avait donc perdu, sans s'en douter, l'unique chance qu'il aurait eue, en se livrant à une enquête, de découvrir la personne mystérieuse à laquelle Cambasse avait écrit, car il était évident que M^{me} Dastugue garderait le silence le plus absolu sur ses courtes relations avec Antonine.

Chantecroix frappa doucement : la veuve vint ouvrir ; il entra, et vit qu'elle était seule.

« Pardon, madame, dit-il, le chapeau à la main, de me présenter chez vous sans avoir l'honneur de vous connaître ; mais votre fils, que j'ai rencontré l'avant-dernière nuit, a dû vous parler de moi ?

— Ah ! répondit M^{me} Dastugue en souriant, c'est vous, monsieur, qui avez eu cette bonté de défendre mon

pauvre enfant. Il me l'a raconté et il vous en garde, comme moi, une profonde reconnaissance.

— La chose n'en vaut guère la peine, fit Chantecroix, qui examinait d'un regard rapide l'intérieur nu et froid du logis, composé de deux pièces à peine meublées, mais votre fils m'a témoigné assez de confiance pour me dire quelques mots de votre situation et, comme je connais beaucoup de monde, je serais heureux de pouvoir vous servir, ou du moins vous aider. »

M^{me} Dastugue considéra avec un peu de surprise cet inconnu aux manières élégantes et cordiales, qui tout à coup semblait tomber du ciel pour apporter à tant de misère un soutien inespéré.

« Si peu, reprit-elle, que j'aie le temps de lire, il me semble que votre nom, que m'a dit mon fils, ne m'est pas inconnu : vous êtes sans doute l'écrivain dont on parle si souvent ?

— J'écris quelquefois, en effet. Mais il ne faudrait pas que cette qualité vous effrayât. On me trouve assez original ; pour moi, la littérature est un moyen, non un but. Oubliez-la donc et voyez en moi non pas précisément un compatriote, car je connais peu le Morvan, mais un fils de compatriote, très désireux d'être utile à vous d'abord, et à un enfant qui me paraît pris d'une vocation véritable.

— Votre père était du Morvan ? fit M^{me} Dastugue avec intérêt.

— Oui, mais il a quitté le pays de très bonne heure, répliqua Chantecroix avec vivacité, comme pressé de parler d'autre chose. Votre fils veut devenir peintre, n'est-il pas vrai ?

— Il en a le rêve, reprit la veuve. Vous savez, monsieur, quelle course énorme il fait chaque soir pour pouvoir profiter des leçons du maître qui s'intéresse à lui.

— Où est-il en ce moment ?

— Dans un bureau où il gagne quarante francs par mois.

— Et son éducation, son instruction ?

— Je lui ai appris tout ce que je sais ; c'est bien peu. J'aurais voulu pouvoir l'envoyer au collège, mais il a tenu absolument à travailler pour m'aider un peu.

— Voulez-vous que je m'occupe d'obtenir pour lui une bourse et, pour vous, un emploi qui vous permette d'attendre qu'il soit en état de continuer utilement la carrière qui lui plaît ?

— Hélas ! monsieur, reprit la veuve, je n'ai aucun titre à faire valoir ; mon mari n'occupait aucune fonction officielle et, quant à moi, je n'ai que mes yeux et mon aiguille pour tout bien.

— Ne vous inquiétez pas des titres, fit Chantecroix ; d'après le peu que je sais de votre histoire, votre mari est le frère de l'ancien député de Château-Chinon, qui va très probablement se présenter aux élections pour la nouvelle Chambre ; la fortune a trahi votre mari, qui s'est ruiné en voulant trop entreprendre ; mais, néanmoins, c'est à lui qu'on doit la prospérité du pays, et son frère, qui a su profiter de sa ruine, a recueilli le bénéfice sans avoir été à la peine. Et à propos de Népomucène Dastugue, comment, avec sa fortune, vous laisse-t-il dans un tel dénûment ? Ne vous êtes-vous jamais adressée à lui ? »

M^{me} Dastugue eut un mouvement de fierté résolue.

« Je l'ai fait une seule fois, pour mon fils, mais il y a mis une condition que je ne pouvais accepter : la vente de la petite maison où se sont écoulées les seules douces années de ma vie ; lorsque tout a été liquidé, vendu, cette maison est demeurée mon unique avoir.

Je ne la vendrai jamais, espérant qu'un jour Dieu m'accordera la grâce d'aller y mourir. »

Tandis qu'elle parlait, Chantecroix, distraitemment, avait attiré à lui deux ou trois livres placés sur une petite table : c'étaient un volume de l'histoire du moyen âge, de Michelet, et deux tomes dépareillés de Corneille.

« L'enfant est sérieux, dit-il avec un sourire ; il serait dommage de ne pas lui faire donner l'instruction qui lui manque. Mais consentiriez-vous à vous en séparer ?

— Pour son avenir, je consentirais à tout.

— Eh bien, reprit Chantecroix, donnez-moi quelques détails précis sur les travaux et les entreprises de votre mari, et ce soir je vous apporterai à signer une demande qui, je l'espère, aboutira. Quant à vous, je sais un château, aux environs de Paris, où l'on cherche une personne sûre et dévouée pour tout diriger ; si la place vous convient, je m'en occuperai dès demain.

— On me permettra de voir quelquefois mon Pierre ?

— Tant que vous voudrez, et, le reste du temps, je serai là pour suivre ses progrès et veiller sur lui. »

M^{me} Dastugue joignit les mains :

« Ah ! s'écria-t-elle, qui êtes-vous donc, et que vous ai-je fait pour mériter toutes les peines que vous allez prendre ? Moi qui, hier encore, désespérais de la vie !

— Ne me remerciez pas, dit Chantecroix, je ne sais pas de plaisir plus grand que d'être utile et de jouer de temps en temps le rôle de la Providence. Vous voyez qu'elle avait ses vues en faisant oublier à votre petit Pierre qu'il lui manquait un sou pour prendre l'omnibus. »

Il se leva et se dirigea vers la porte. M^{me} Dastugue l'accompagna jusqu'au dehors. Quand il se retrouva dans le corridor froid, Chantecroix fut repris, malgré

lui, du souvenir de la lettre de Cambasse. Il dit à la veuve :

« Cette maison paraît bien peu habitée. Avez-vous des voisins ? »

— Des employés et des ouvriers, je crois.

— Et des femmes ?

— Aucune, » répondit M^{me} Dastugue avec une simplicité qui fit penser à Chantecroix : « Allons, il n'y avait rien, et j'ai tort de m'obstiner à cette aventure insignifiante. »

Le soir même, il rédigeait, faisait signer par la veuve et emportait la pétition que le hasard de la visite de Népomucène Dastugue au ministère allait appuyer, sans que Chantecroix se doutât de l'apostille arrachée au candidat de Château-Chinon.

Quelques jours après, Pierre Dastugue entra au lycée. Il avait le cœur gros, mais il songeait que Chantecroix lui avait dit : « Tu pourras continuer tes études de dessin, » et il était un peu consolé. De son côté, M^{me} Dastugue prenait possession de la place de confiance que lui avait découverte Chantecroix, dans un château distant de Chartres de quelques kilomètres.

Elle n'avait pas été sans remarquer l'espèce d'empressement farouche avec lequel Antonine s'était hâtée de disparaître, comme si la jeune fille avait redouté, en continuant ses relations avec son ancienne voisine, d'être obligée à de nouvelles confidences. Avec sa bonté habituelle, M^{me} Dastugue avait mis l'oubli de celle qu'elle avait consolée et sauvée sur le compte d'une fierté un peu outrée, et elle ne s'était pas cru le droit de retourner à Saint-Germain prendre des nouvelles.

Pour elle, Antonine n'était qu'un souvenir déjà effacé, reste d'une rencontre fortuite comme Paris en offre tant, et elle ne formait qu'un vœu du fond du cœur, c'est que

le découragement ne prit pas de nouveau un jour la jeune fille et qu'elle réussit à se créer un avenir de travail et d'honneur.

Quant au petit Pierre, il montra que Chantecroix avait bien auguré de lui. Il se mit ardemment à l'étude et donna des preuves d'une intelligence précoce qui lui assurait de grands succès universitaires s'il eût voulu poursuivre. Mais sa passion pour la peinture ne cessait de le dominer, et Chantecroix fut le premier à reconnaître, au bout de quelques années, qu'il était préférable de tourner toutes les aptitudes de l'enfant du côté du but de ses ambitions.

Il entra à l'École des beaux-arts et s'y fit bientôt remarquer par son imagination active et ses progrès techniques. Ce fut pour ses professeurs un grand étonnement et une déception profonde lorsqu'il refusa de concourir pour le prix de Rome, qu'à leur avis il avait toutes les chances d'enlever.

Chantecroix lui-même, qui n'avait cessé de le protéger, ne put vaincre cette résistance singulière.

« Je vais avoir dix-huit ans, dit Pierre Dastugue. Ma mère a assez travaillé; je me sens maintenant capable de gagner ce qu'il faut pour deux. Qui sait combien d'années lui restent à vivre et si je ne regretterais pas ces trois ans passés à Rome, loin d'elle.

— Tu parles comme un sage, répliqua Chantecroix, et ce n'est pas moi qui te reprocherai de préférer le devoir à l'ambition. Mais prends bien garde ! il en est pour les artistes comme pour les écrivains : nous vivons dans un temps où il est facile de gagner largement sa vie en dépensant son talent en menue monnaie ; seulement l'âge arrive et l'on n'a fait ni un tableau ni un livre. Est-ce cela que tu veux !

— Non, dit Pierre en secouant la tête ; je n'oublierai

pas vos conseils, et vous verrez que je sais profiter de vos leçons. »

Quelque temps après, la mère et le fils s'installèrent dans un modeste rez-de-chaussée de la rue de Babylone, ouvrant sur un petit jardin qui leur donnait l'illusion et le souvenir de la campagne qu'ils regrettaient depuis si longtemps. Les travaux ne manquaient pas à Pierre Dastugue, et un jour que Chantecroix était venu passer la soirée auprès de lui, et qu'il s'inquiétait encore de son avenir, il le conduisit dans l'atelier, encore bien pauvre, qu'il s'était ménagé et lui montra une esquisse.

— C'est toi qui as fait cela ? s'écria Chantecroix en embrassant le jeune peintre. Tu avais raison, Pierre, va droit devant toi, mais arme-toi de courage, car les temps deviennent durs pour les esprits libres. Du reste, je serai là. »

VII

Les jours s'écoulaient pour Antonine, monotones et tristes. Et cependant cette existence nouvelle était acceptée par elle sans regret et sans révolte. Il lui semblait doux, après la catastrophe qui avait brisé sa jeunesse, de se retremper dans la retraite, loin des bruits du monde. Quoique ayant avoué son nom véritable à M^{me} Dambray, elle lui avait demandé la permission de reprendre celui de M^{lle} Bernard, sous lequel elle avait caché sa misère, car elle tenait à se faire complètement oublier, et le nom de Prélac, tombant dans une oreille curieuse, eût pu réveiller de dangereux souvenirs. Assurément, dans le gouffre parisien, de semblables incidents ne tardent pas à s'éteindre, mais l'orgueil d'Antonine était résolu à accepter tous les sacrifices pour

séparer d'un abîme le passé du présent et surtout de l'avenir.

Cet avenir quel serait-il ? Elle n'en avait aucun soupçon et pour le moment n'y songeait même pas. Résignée à son rôle nouveau, elle se plongeait dans un travail absorbant, épuisant ses connaissances, employant ses heures de loisir à des leçons particulières, et se perfectionnant encore dans l'art musical, où elle excellait. L'institution Sainte-Lucie ne tarda pas à bénéficier, dans des proportions imprévues, de cette institutrice exceptionnelle ; sa réputation s'en accrut, et M^{me} Dambray bénissait le hasard heureux qui lui avait apporté ce nouveau de fortune.

Elle avait pris Antonine en grande affection, et quoique la jeune fille gardât toujours envers elle cette réserve un peu froide qui paraissait due plus encore à une volonté raisonnée qu'à son caractère naturel, la directrice feignait de ne pas s'en apercevoir. Peut-être eut-elle parfois comme le pressentiment qu'un drame avait traversé la vie d'Antonine, mais elle ne chercha jamais à le découvrir. M^{lle} de Prélac était orpheline, sans parents, sans amis, seule au monde. M^{me} Dambray ne s'inquiétait pas d'en savoir davantage et ne songeait qu'à garder auprès d'elle cette auxiliaire devenue l'honneur et la fortune de la maison.

La clientèle de l'institution Sainte-Lucie était noble et opulente. On y comptait beaucoup de jeunes filles appartenant à des familles provinciales que le renom du pensionnat et aussi le site délicieux de cette partie de Saint-Germain, moitié ville, moitié parc, avaient séduites. Parmi ces jeunes filles, il en était une qui, dès les premiers jours de l'arrivée d'Antonine, avait éprouvé pour M^{lle} de Prélac une sorte d'attraction sympathique. C'était une enfant blonde, un peu frêle, aux grands

yeux bleus profonds et distraits, d'une beauté douce et charmante et qui jouissait de soins particuliers de la part de M^{me} Dambray. On la nommait Marthe de Chanvallon ; son père, grand chasseur, passait à peu près toute l'année dans son château du Morvan et dans les forêts, qu'il parcourait encore, d'un pas allègre, malgré ses cinquante-cinq ans sonnés et sa goutte.

Douée d'une excessive sensibilité nerveuse, un peu étrange chez la fille d'un tel Nemrod, Marthe ressentait pour la musique une passion dominante. Cette passion contribua à la rapprocher plus encore que les autres élèves de la nouvelle institutrice. Antonine, à son tour, se sentit attirée vers cette enfant qui n'avait plus de mère, et que son père, en trois ans, n'était pas venu voir une seule fois. M^{me} Dambray fut heureuse de la sympathie émue d'Antonine, et un soir crut devoir se laisser aller à quelques confidences :

« M. de Chanvallon, lui dit-elle, avait épousé à plus de quarante ans, déjà à moitié brisé par une vie à outrance de chasse et de plaisirs, une jeune fille beaucoup plus jeune que lui, de haute naissance. Élevée dans des habitudes un peu mondaines, elle ne put s'habituer à la vie isolée, presque sauvage affectionnée par son mari, au fond des bois du Morvan, dans un château dont le nom seul est effrayant.

— On l'appelle ? demanda Antonine.

— La Brèche aux loups.

— Et d'où ce nom ?

— Du site même : l'extrémité du parc se termine, dit-on, par un rocher, ou plutôt un véritable mur de pierre qui, au milieu, par on ne sait quel accident de la nature, se trouve brisé en deux, laissant un passage étroit, une brèche. Au delà de la brèche, c'est un précipice. Marthe, dont les souvenirs d'enfant sont très

précis, vous en parlerez mieux que je ne saurais le faire. Vous pensez si un tel lieu était propice à égayer une jeune femme.

— M. de Chanvallon ne venait-il donc jamais à Paris?

— Il l'avait pris en horreur et ne connaissait plus que ses chevaux et ses chiens. Ce n'était pas un méchant homme, mais il était, je crois même qu'il est encore, doué d'un égoïsme farouche. M^{me} de Chanvallon, honnête femme, résignée et stoïque, fut prise d'une maladie de langueur. Elle mourut deux ans après la naissance de sa fille. Vous n'imaginez pas ce qu'était cette pauvre enfant, quand un jour M. de Chanvallon me l'amena : une petite paysanne à demi sauvage. Son air rustique et son parler patois formaient un contraste étrange avec ses yeux si doux et son tempérament délicat. Il y a déjà longtemps de cela. Vous voyez ce qu'elle est devenue : toute rêveuse et d'imagination.

— Regrette-t-elle sa solitude?

— Vous le lui demanderez, car elle en parle très rarement. Mais je suis un peu effrayée à l'idée que, dans peu d'années sans doute, elle me sera reprise pour retourner à la Brèche aux loups. Sans doute le nom et la fortune de M. de Chanvallon assureraient à Marthe un mari ; mais ses chasses lui laisseront-elles le temps d'y songer?

— Il n'aime donc pas sa fille ? demanda Antonine.

— Il l'aime à sa manière, comme un homme qui eût sans doute préféré un garçon... Et enfin j'ai toujours soupçonné dans ce mariage quelque drame mystérieux.

— Un drame ?

— M. de Chanvallon passait pour fort jaloux, et ce sentiment n'a pas dû être étranger à la mort précocée de sa jeune femme.

— Pauvre enfant murmura Antonine. Elle était émue. M^{me} Dambray lui prit les mains, les serra et poursuivit :

— Vous voyez, mademoiselle, que Marthe est un enfant qu'il faut aimer et défendre. »

Dès ce jour, l'enfant trouva dans M^{lle} de Prélac une amie, presque une mère. Marthe de Chanvallon semblait s'épanouir tout à coup à la chaleur vivifiante d'une affection de femme qu'elle n'avait jamais connue. L'été et surtout aux vacances, lorsque la pension était vide d'élèves, Antonine emmenait Marthe promener aux environs; elle la conduisit même à Paris, bien qu'elle éprouvât pour la grande ville une aversion presque haineuse. Par une pente naturelle, l'enfant avait été conduite au tutoiement, cette marque suprême de confiance et d'abandon.

« Quand je serai retournée à la Brèche aux loups, tu viendras m'y voir, n'est-ce pas? » dit-elle un jour à Antonine, comme toutes deux, assises au bord de la terrasse de l'institution, contemplaient ce paysage admirable dont on ne se lasse jamais : la vallée de Saint-Germain, et au loin les villages pittoresques qui dressent leurs clochers à travers les coteaux, sous le ciel immense.

M^{lle} de Prélac eut un sourire :

« A quoi pensez-vous? répliqua-t-elle; je ne connais pas M. de Chanvallon, et une jeune fille, seule comme je le suis, sans parents, sans personne, ne peut aller dans un château sans châtelaine. »

Marthe était devenue pensive :

« C'est vrai, tu es seule... Moi aussi, » ajouta-t-elle, comme se parlant à elle-même.

Puis, après un silence :

— Alors, quand je serai partie, je ne te reverrai jamais, plus jamais...

— Qui sait ! » fit Antonine, dont le cœur, cependant bien meurtri, bondissait à cette voix attendrie et triste.

Elle voulut se hâter de changer au moins le ton de l'entretien, et dit :

« Il paraît que c'est très beau, la Brèche aux loups ? »

— Oh ! oui, c'est beau !

— Mais un peu sauvage ?

— Tout à fait ! »

Marthe avait prononcé ce mot avec ravissement. M^{lle} de Prélac ne put s'empêcher de rire :

— Voilà la petite coureuse des bois qui reparait !

— Oh ! les bois, les forêts, les rochers ! s'écria M^{lle} de Chanvallon, ce serait si bon avec quelqu'un à aimer. »

Un mot vint aux lèvres d'Antonine. Ce mot : « Et votre père ? » elle n'osa le prononcer, et toutes deux rentrèrent à l'institution Sainte-Lucie, vaguement attristées et n'échangeant plus que de rares paroles.

Mais le temps s'écoulait.

L'heure prévue par M^{me} Dambray arriva : les études de Marthe étaient terminées, et à seize ans elle n'avait plus rien à apprendre de ce qu'on enseigne à la pension.

Une lettre de M. de Chanvallon annonça bientôt que le chasseur, se décidant à rompre par extraordinaire avec ses habitudes, allait quitter le Morvan pour venir lui-même chercher sa fille à Saint-Germain et la ramener à la Brèche aux loups.

Il sembla à Antonine, lorsqu'elle apprit cette nouvelle, que quelque chose se brisait en elle. Quant à Marthe, elle affecta une sorte d'indifférence fiévreuse, redoublant d'affection et de baisers envers M^{lle} de Prélac, et répétant sans cesse :

« Tu verras que nous nous retrouverons ! Tu verras ! »

Le jour où l'on vint annoncer à M^{me} Dambray l'arrivée

de M. de Chanvallon, Antonine et Marthe étaient ensemble ; l'enfant prenait sa dernière leçon de musique. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et Marthe suivit la directrice en criant, de la porte :

« Sois tranquille, je ne partirai pas comme ça sans t'embrasser. »

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand une servante vint prier M^{lle} Bernard de vouloir bien se rendre au salon.

Antonine semblait comme abîmée dans un rêve. Elle dit :

« C'est bien ! »

Et elle sortit.

Au moment où elle entra dans le salon où se trouvaient M^{me} Dambray et Marthe, un homme se leva et, après avoir fixé un regard assez long sur la nouvelle venue, inclina la tête dans un mouvement qui trahissait l'éducation correcte et l'usage du monde.

Cet homme, haut de près de six pieds, gros en proportion, paraissait toucher à la soixantaine ; les cheveux entièrement blancs, coupés ras, en brosse, la moustache épaisse et tombante aux extrémités donnaient l'idée d'un vieux chef d'escadron, idée qu'appuyait encore un pantalon bouffant, à l'ancienne mode. Il avait l'œil bleu, clair et dur, le visage replet, et aussi un commencement d'obésité. On sentait qu'il était visiblement gêné dans la redingote correcte mais trop longue qui emprisonnait son vaste corps.

« Monsieur de Chanvallon, dit M^{me} Dambray.

— Mademoiselle, dit le gentilhomme, je sais toutes les bontés que vous avez eues pour Marthe et je vous en remercie. »

Ce fut tout ; il se rassit, sans paraître écouter la réponse un peu émue de M^{lle} de Prélac et, quelques

minutes plus tard, il prenait congé, tandis qu'Antonine allait aider Marthe à ses préparatifs de départ.

Les mois se passèrent. Un dimanche d'août, Antonine, un peu souffrante de la chaleur excessive, était remontée dans sa chambre, et, debout devant la fenêtre, elle regardait distraitemment, au loin, la foule des promeneurs et des touristes. Tout à coup elle recula vivement : dans cette foule, il lui avait semblait reconnaître, vêtu avec une extrême élégance, l'homme à qui elle devait la ruine de sa vie : M. de Cambasse.

« Non, c'est impossible, murmura-t-elle ; je me suis trompée. »

Elle revint à la fenêtre ; l'homme qu'elle avait pris pour M. de Cambasse avait disparu.

« Si c'était lui pourtant ! pensa Antonine. Oh ! à quel bout du monde fuir pour ne jamais le rencontrer ! »

Elle passa une nuit agitée. Dans la matinée, M^{me} Dambray la fit mander auprès d'elle :

« Mon enfant, dit M^{me} Dambray, j'ai à vous parler de choses graves ; votre avenir peut-être, à coup sûr la vie d'une enfant en dépend ; écoutez-moi. »

VIII

Antonine eut un tressaillement ; tout de suite, elle devina qu'il s'agissait de Marthe, et, rapprochant de cette idée la vision de la veille, il se fit dans son cerveau comme une lumière de délivrance. Depuis le départ de M^{lle} de Chanvallon, elle souffrait d'un ennui indéfinissable. Elle rapprochait ce souvenir d'un autre, plus cher et plus cruel, et elle reconnaissait avec terreur qu'elle était décidément trop seule et qu'elle avait trop pré-

sumé de ses forces en acceptant cette vie de recluse sans enfant et sans amour.

Plus d'une fois elle avait repassé dans sa mémoire le récit de M^{me} Dambray, l'indifférence presque hostile de M. de Chanvallon pour sa fille, cependant douce et aimante, le mystère étrange qui semblait planer sur cette demeure de la Brèche aux loups, que son imagination se représentait isolée au milieu des bois et à demi sauvage. Elle songeait à cette ombre disparue, dont Marthe avait à peine gardé le souvenir vague, et qui avait été M^{me} de Chanvallon. Elle entrevoyait une demeure sombre, un drame d'injuste jalousie, et elle disait : »

« Elle aussi a été malheureuse ! »

Et elle ajoutait, entraînée par ses pensées :

« Plus injustement que moi, peut-être ! »

Et alors l'image de Marthe apparaissait devant Antonine, et il semblait à M^{lle} de Prélac que cette image était voilée de larmes et l'appelait. L'obsession était devenue si forte, si douloureuse, que l'institutrice, pour la vaincre, avait déjà songé à un parti violent, à un départ de cette maison où tout lui rappelait des souvenirs à jamais éteints, quand l'apparition de la veille avait tout à coup réveillé, plus forte, cette résolution dans son esprit.

Les paroles de M^{me} Dambray lui firent refluer le sang au cœur.

« Marthe ! s'écria-t-elle.

— Ah ! fit M^{me} Dambray en lui saisissant les mains, vous avez deviné, et l'élan de votre cœur ne me fait plus douter du sacrifice que j'ai à vous proposer.

— Un sacrifice ?

— Depuis son retour dans le Morvan, Marthe, m'avez-vous dit, vous a écrit plusieurs fois ?

— Oui ; sa dernière lettre est même ancienne de deux mois.

— Elle ne pouvait plus vous écrire : elle a été prise d'un malaise subit, d'une sorte d'ennui, de prostration qui, vainement combattus par les médecins, commencent à inquiéter même son père. »

Ce « même son père » avait dans la bouche de M^{me} Dambray une signification tragique.

« Pauvre, pauvre enfant ! dit Antonine très émue.

— Je crois, poursuivit M^{me} Dambray, vous en avoir assez dit pour vous faire deviner le caractère sombre, défiant de M. de Chanvallon, le peu d'affection qu'il a toujours témoigné à sa fille, par suite de cette malheureuse jalousie qui a dû abrégér les jours de sa femme. Mais cependant M. de Chanvallon a toujours pris soin de l'éducation de Marthe ; il ne lui a jamais rien refusé, et il m'écrit qu'une seule personne, autant que son instinct peut en juger, rendrait à sa fille la santé : vous, Antonine. »

M^{lle} de Prélac fit un mouvement.

« Oui, dit M^{me} Dambray : je suis officiellement chargée par M. de Chanvallon de vous demander si vous consentiriez à quitter Paris, car Saint-Germain, c'est Paris ; à venir vous enterrer au fond du Morvan, dans un château perdu, pour y continuer en quelque sorte auprès de Marthe le rôle que vous avez si bien tenu ici : plus que le rôle d'une institutrice, le rôle d'une mère. »

La jeune femme était agitée d'un tremblement nerveux. Elle répondit enfin :

« Une proposition aussi brusque... Oh ! madame, pardonnez-moi, mais j'étais si loin de m'attendre...

— J'oubliais d'ajouter, interrompit M^{me} Dambray, que la lettre que voici me donne pleins pouvoirs pour traiter

avec vous au nom de M. de Chanvallon. Il possède encore une grande fortune, dont il ne fait rien, dit-il, et il irait volontiers jusqu'à douze mille francs par an, pour... »

Un cri étouffé, un geste de reproche interrompirent à son tour M^{me} Dambray.

« Ah ! madame, fit Antonine, dont la voix tremblait, que m'importe l'argent, s'il dépend vraiment de moi de rendre la vie à une enfant qui se meurt !

— L'argent est quelque chose, répliqua M^{me} Dambray, du ton d'une femme qui sait compter avec les intérêts matériels. Vous êtes seule au monde, ma chère Antonine : vous n'avez d'autres ressources que votre savoir et vos talents ; je ne parle pas de votre beauté, puisque la seule fois que j'ai prononcé devant vous le mot de mariage, vous l'avez repoussé avec une vivacité qui ressemblait à de l'indignation. J'ai souvent pensé que le jour où l'âge me rendrait incapable de diriger cette maison, je ne pourrais mieux faire que de vous en transmettre l'autorité ; mais j'ai de grandes charges, des parents pauvres à soutenir, des nièces à doter, et je dois lutter le plus longtemps possible contre les atteintes de la vieillesse. D'un autre côté, la passion de la solitude, l'horreur du monde, que vous avez toujours témoignées, me font croire que, pour vous, l'isolement au milieu des forêts du Morvan ne différera guère de l'isolement sur un coteau de Saint-Germain. Enfin, pour vous, il y a peut-être un avenir plus immédiat dans l'offre de M. de Chanvallon. »

Antonine, les yeux fixés au parquet, se taisait. La vision de M. de Cambasse passa devant ses yeux ; elle eut peur.

« Vous ne répondez rien ? reprit M^{me} Dambray. Ah ! croyez que ce que je vous en dis n'est que par devoir,

car votre départ causera dans ma maison un vide peut-être impossible à combler.

— Voulez-vous, pouvez-vous, demanda M^{lle} de Prélac, me lire la lettre de M. de Chanvallon ? »

Elle avait relevé sa belle tête, à laquelle le temps coulant plus doux et le calme de la réflexion et de l'étude avaient imprimé un caractère de gravité sereine. Ses joues étaient animées d'une légère rougeur aux pommettes.

« Voici la lettre, répondit M^{me} Dambray. »

M^{lle} de Prélac la parcourut ; à mesure qu'elle lisait, son regard devenait plus fixe, comme si elle en commentait intérieurement chaque phrase et chaque mot. Quand elle eut fini, elle remit la lettre à M^{me} Dambray, en disant simplement :

« Je suis prête.

— Merci pour Marthe et pour sa mère, répliqua M^{me} Dambray d'une voix presque solennelle. Vous avez sans doute vu, à la fin de la lettre, que M. de Chanvallon, par un sentiment de convenance et de politesse un peu inattendu chez ce sauvage, annonce son intention de venir chercher lui-même votre consentement et de vous servir de compagnon de voyage. Dans le Morvan, vous le savez, il n'y a pas encore de chemin de fer partout, et on ne va pas à la Brèche aux loups comme de Paris à Versailles.

— L'âge de M. de Chanvallon me permet d'accepter son offre, comme il m'autorise à prendre auprès de sa fille le rôle qu'il me destine, répondit froidement Antoinette. Vous chargez-vous, madame, de lui écrire, ou dois-je moi-même?...

— Vous-même, je pense, cela vaudrait mieux ; du reste, quelques lignes suffiront. Mettez-vous là, ajouta-t-elle en désignant à la jeune femme une petite table

où se trouvait une papeterie complète. Ces résolutions-là doivent être prises vite. »

Antonine écrivit tout de suite environ le tiers d'une page, signa et tendit le papier à M^{me} Dambray.

« C'est bien cela ; très fier, très dévoué. Ah ! ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais que vous avez de la race.

— Madame, répliqua Antonine, je vous dois tout, puisque c'est vous qui me donnez l'occasion d'un grand devoir à remplir. »

M^{me} Dambray, très émue, l'embrassa.

« Ainsi, vous n'êtes pas trop effrayée ?

— Quelque chose me dit, répliqua M^{lle} de Prélac d'une voix étouffée, et comme répondant à un pressentiment de sa conscience, que tout cela arrive par un ordre supérieur et que j'ai une tâche sacrée à accomplir à la Brèche aux loups. »

Lorsque les pensionnaires de l'institution de Sainte-Lucie apprirent le prochain départ de M^{lle} Bernard, ce fut une désolation. La jeune femme s'était fait aimer, et toutes regrettaient en elle la compagne spirituelle et charmante plus encore que la maîtresse incomparable. Il se trouva des parents qui, sur les instances de leurs filles, accoururent à Saint-Germain pour tâcher de combattre une résolution aussi désespérante. Mais Antonine n'hésitait plus.

Moins d'une semaine plus tard, M. de Chanvallon arriva.

Il était en costume de voyage et avait amené une voiture et des chevaux de poste à l'ancienne mode.

« Je n'ai pris à Paris, en arrivant ce matin, dit-il, que deux heures de repos, et le temps de passer chez mon agent de change. Nous repartons tout à l'heure ; j'ai tenu, mademoiselle, ajouta-t-il en saluant Antonine,

à bien vous prouver que je suis venu exprès pour vous... »

Il eut un moment d'arrêt, et finit brusquement :

« Et pour M^{lle} de Chanvallon. »

Il ne dit pas : « Pour ma fille. »

Antonine et M^{me} Dambray échangèrent un regard. M. de Chanvallon, sans y prendre garde, continua :

« Vous trouverez peut-être singulier que je sois venu en poste, avec des percherons. Mais c'est ma manière. Je suis du vieux temps, moi, et puis c'est plus commode pour les bagages... car vous en avez sans doute ? ajouta-t-il. Toutes les femmes en ont ; c'est la mode.

— Oh ! fit en souriant Antonine, le mien n'embarrassera guère la voiture, car il n'est pas gros.

— Pas gros ? j'aime ça : nous nous entendrons, fit le chasseur avec un gros rire. Je ne vous dis pas que vous aurez à la Brèche aux loups tous les plaisirs, mais enfin, vous verrez, on y vit comme ailleurs, et je crois que M^{lle} de Chanvallon vous a dit un mot du pays.

— En effet, dit Antonine, qui put enfin ajouter : M^{lle} Marthe n'était pas plus souffrante, lorsque vous l'avez quittée, monsieur ?

— Non, répondit M. de Chanvallon, d'un ton un peu brusque. Elle sait que je suis venu vous chercher. »

Une heure après, la voiture, enlevée au grand trot des deux vigoureux percherons attelés en poste, brûlait la route de Paris. C'était l'automne, le soir tombait et jetait sur le paysage encore vert une ombre mélancolique et douce. Enfoncé dans un angle, M. de Chanvallon semblait dormir ; mais peut-être était-il agité malgré lui par quelque préoccupation impossible à chasser, ou par quelque malaise nerveux, car Antonine remarqua les crispations de ses lèvres sous ses grosses moustaches grises et la contraction de ses poings, gros à assommer

un bœuf. Elle se détourna pensive et se mit à contempler les arbres qui fuyaient, les villages qu'on traversait et le pas des portes où les naturels du pays accouraient voir passer comme une trombe cet équipage d'une autre époque.

On arriva ainsi d'une traite à la gare de Lyon ; durant tout le voyage, M. de Chanvallon n'avait pas prononcé quatre paroles. Quand la voiture s'arrêta, il fit un bond, comme réveillé d'un rêve par l'homme qui ouvrait la portière, et dit :

« Déjà ! »

Il mit pied à terre, un peu lourdement, et il allait s'éloigner, quand tout à coup il s'écria :

« Quelle distraction ! »

Et, revenant à la voiture, il offrit gauchement son bras tendu à Antonine, qui descendit sans s'y appuyer.

Quand la voiture, débarrassée du bagage de M^{lle} de Prélac, fut repartie, M. de Chanvallon consulta sa montre :

« Nous avons près d'une heure ! dit-il ; j'ai faim. Avez-vous faim, vous ? »

— Non, monsieur, répondit Antonine.

— Venez tout de même ; vous me tiendrez compagnie. »

Et, toujours sans offrir son bras à la jeune femme, il se dirigea vers le buffet, où Antonine le suivit. C'était un gros mangeur et un fort buveur que M. de Chanvallon, et quand le train rapide se fut mis en marche, la jeune femme considéra cet homme, ce taureau, maintenant alourdi par l'âge, rude et terrible encore. Elle le vit qui dormait déjà dans un coin du coupé, et elle murmura :

« Où Dieu me conduit-il ? »

IX

Le Morvan, dont le nom celtique se retrouve presque sous la même forme dans une montagne d'Écosse, désigne aujourd'hui par extension la partie la plus accidentée, la plus abrupte du Nivernais, en empiétant même sur la Bourgogne, du côté d'Autun. Forêts immenses, solitudes profondes, prairies alternant avec des roches porphyriques et granitiques, rouges, nues et sauvages, contrastant avec des étangs et des cours d'eau limpide, tels sont les principaux caractères de ce pays, assez peu éloigné de Paris, et qui pourtant égale en pittoresque farouche les sites les plus accidentés et les moins accessibles des Alpes et des Pyrénées.

L'arrondissement de Château-Chinon est encore sans chemins de fer ; l'on y voyage à présent comme au temps de l'ancienne France, dans ces affreuses et incommodes diligences jaunes, à deux compartiments, hautes sur roues, basses de plafond, où les membres s'ankylosent au bout de deux heures et ressentent les tortures du lit de Procuste.

Les aspérités du terrain, jointes au peu de ressources qu'offre la contrée, y rendront probablement impraticables longtemps encore les perfectionnements de la circulation. Mais ce que le Morvan perd en facilités de communication, il le regagne en originalité de sites, en grandeur simple et presque terrifiante. En certains endroits, le Parisien, subitement transporté, se croirait au bout du monde, dans un désert désolé au fond de forêts et de gouffres inconnus.

Quand des hauteurs environnantes, et même des routes qui sillonnent le Nivernais du côté de Cercy-la-



Tout, on aperçoit, se détachant sur le ciel, à l'ouest, cette masse montagneuse et noire qui compose le massif du Morvan proprement dit, on rêve à quelque contrée séparée du reste du département, vivant de sa vie propre, ayant conservé, presque inaccessible, les usages et les mœurs d'il y a deux siècles. Et, en effet, les révolutions ni les nouvelles délimitations géographiques n'y ont rien changé. La réglementation des sous-préfectures n'empêche pas le paysan nivernais de vous dire fièrement en désignant du doigt la masse noire à demi enfouie dans la brume :

« Là-haut, c'est Château-Chinon, la capitale du Morvan ! »

Le Morvan commence à un bourg dont le nom indique la situation : la Roche, ou, pour employer le mot officiellement géographique et administratif, la Roche-Millay. C'est une roche, en effet, surplombant la route, bordée de forêts, surtout sur le côté gauche, qui, défilé d'abord, s'élargit bientôt et finit par atteindre en serpentant les hauteurs où Château-Chinon est assis. Suivons cette route, nous rencontrerons sur son parcours les principales localités où se retrouveront la plupart des personnages dont on connaît déjà la physionomie.

C'est d'abord, à une hauteur déjà respectable, la propriété de M. Népomucène Dastugue, composée d'une belle maison d'habitation et deux fermes modèles affectées principalement à l'élevage, de vastes chantiers de bois attendant le flottage sur le petit cours d'eau qui coule le long de leur limite, enfin de prés verts qu'on ne devinerait guère derrière l'épais rideau de forêts et de rochers. A deux kilomètres à peine, dans le même canton qui a pour chef-lieu Luzy, s'élève sur un plateau également boisé le château de Paradèze, habité par la veuve du défunt député de Château-Chinon et par son

filis, le marquis Rupert. La marquise est une sainte aussi vénérée qu'aimée dans le pays dont elle est la bienfaitrice, et si son fils, aujourd'hui âgé de vingt-deux ans, avait eu quelques années de plus au moment de l'élection Dastugue, il eût probablement succédé au marquis défunt, son père, dans la représentation de l'arrondissement de Château-Chinon. Enfin, au-dessus même de Château-Chinon, voici Montsauche, village qui forme le point le plus élevé du Morvan. C'est à deux kilomètres à peine de Montsauche qu'est situé le château de M. de Chanvallon, dont le parc se termine, ne pouvant aller au delà, à la Brèche aux loups.

Les Chanvallon avaient été jadis les seigneurs les plus redoutés et les propriétaires les plus riches de cette partie du Morvan ; on les distinguait alors en deux familles : les Chanvallon-la-Brèche, dont le titulaire actuel était le dernier descendant, les Chanvallon-la-Roche, éteints depuis plus de quarante ans et dont la fortune, terres et forêts, avait fait retour à l'autre branche. Aujourd'hui, cette grandeur était fort déchue ; sans doute M. de Chanvallon était toujours un grand propriétaire territorial ; mais, sacrifiant presque tous ses intérêts à sa fureur de chasser, il abandonnait la culture à ses fermiers et avait même fait reboiser une partie de ses champs. Il en résultait que le château, la Brèche aux loups, comme on l'appelait communément, déjà très isolé au milieu des forêts et des roches granitiques, était devenu un endroit plus solitaire et moins vivant que jamais, une sorte de thébaïde que troublaient seuls les aboiements des chiens ou les sons du cor de chasse.

Ancien manoir féodal, le château gardait encore intacte de cette époque lointaine une énorme tour, à laquelle on avait attaché, sous Louis XIII, l'habitation

actuelle, moitié briques rouge vif, moitié pierres, avec son grand toit d'ardoises, ses hautes fenêtres et ses balcons de fer forgé. La tour disparaissait presque tout entière sous un lierre épais, qui, se répandant bientôt, n'avait pas tardé à gagner la bâtisse plus moderne. Ce vêtement de verdure sombre contribuait encore à donner au château un caractère de mélancolie et de solitude.

A quelque distance, séparés par une longue allée d'arbres peut-être trois fois centenaires, s'élevaient les communs, jadis pleins de mouvement et de bruit, où logeait le nombreux personnel du château, et où, parqués dans un vaste chenil, plus de cent chiens hurlaient jour et nuit, maintenus à grand'peine. Aujourd'hui, un jardinier et quelques domestiques formaient tout ce personnel. Soit économie, soit préférence tardive d'infatigable marcheur, M. de Chanvallon ne chassait plus qu'à pied, ou seul, ou accompagné de son garde ; toute sa meute était réduite à une dizaine de chiens, tous, il est vrai, de pure race et admirablement dressés.

C'est dans ce château muet et sombre, au milieu de ces forêts épaisses, qu'Antonine avait consenti à venir enterrer les restes de sa jeunesse pour sauver une enfant sans mère et sans affection au monde.

Quelque temps après son arrivée, qui avait été pour Marthe de Chanvallon une fête joyeuse, il y avait grande animation à Montsauche, le bourg voisin du château. On était à quelques semaines de distance des élections nouvelles, qui devaient avoir, on l'espérait alors, une importance décisive, et des groupes conversaient, qui sur la place, qui dans les cabarets. Élu sans difficulté aux élections précédentes, M. Népomucène Dastugue semblait devoir rencontrer cette fois-ci plus de résistance, et cependant il avait marqué la dernière session par des votes qui auraient dû lui valoir les sympathies

du parti avancé, car il ne s'était pas fait faute, comme beaucoup d'autres anciens modérés, d'accentuer sa ligne politique et de faire souvent échec au ministère dans des coalitions violentes.

Attablé devant une auberge, sous un gros arbre à travers les branches duquel le soleil d'automne filtrait ses derniers rayons, un homme aux allures vulgaires, au verbe haut, aux épaules carrées, vêtu d'un bourgeron et coiffé d'un chapeau de feutre noir, s'efforçait de prouver aux paysans rassemblés qu'il y avait mieux à faire que de renvoyer M. Népomucène Dastugue au Palais-Bourbon.

Le ton avec lequel il accentuait ses paroles indiquait du reste qu'il commençait à désespérer de ses auditeurs.

« Je m'en doutais bien, disait-il, que vous autres, de Montsauche, vous aviez besoin de quelqu'un d'énergique pour vous remonter le moral : voilà pourquoi j'ai sauté dans ma carriole et j'ai quitté Luzy.

— Tu te donnes une peine inutile, Margouët, répliqua une voix. Laisse donc notre canton tranquille et occupe-toi du tien. »

L'orateur était, en effet, cet aubergiste dont, quelques années auparavant, M. Dastugue avait prononcé le nom au ministère, devant le secrétaire général, comme celui d'un des adversaires les plus résolus qu'il eût à combattre. La conduite du riche propriétaire dans la précédente législature n'avait pas, paraît-il, désarmé Margouët.

« Il n'y a pas de canton qui tienne, répliqua celui-ci en frappant du poing sur la table ; il s'agit des intérêts de l'arrondissement, et je vous dis, moi, que ce Dastugue nous amuse et se moque de nous ; il n'a qu'une idée : devenir ministre. Qu'a-t-il fait depuis cinq ans

pour le pays, pour les ouvriers ? Il avait promis un chemin de fer : où est-il, son chemin de fer ? Il devait faire bâtir des écoles entre Luzy et la Roche. Il n'a rien fait. Il se moque de nous, comme tous les bourgeois ; il se sert de nous comme d'une échelle pour arriver ; nous lui tirons les marrons du feu comme les lui a déjà tirés son frère. »

A ce souvenir, il y eut comme un murmure sympathique dans le groupe.

« M. Pierre ? fit un Morvandiau en se rapprochant de Margouët. Ah ! oui, celui-là était un brave homme. Ça ne lui a pas réussi, il n'avait pas les reins assez solides ; il a voulu faire trop grandement, il a mangé toute sa fortune.

— Et c'est son frère qui en a profité ! s'écria Margouët avec colère. Je vous ai déjà rappelé ça il y a cinq ans ; vous avez dit que j'avais raison et vous l'avez nommé tout de même, comme vous allez le nommer encore. Qui est-ce qui a bâti les fermes qui sont l'honneur du pays ? Pierre Dastugue. Qui est-ce qui a inventé le nouveau flottage du bois qui a quadruplé les ressources du pays ? Pierre Dastugue. L'autre n'a fait que ramasser. C'est donc juste ?

— Quand tu diras ! Puisqu'il n'y a personne ! puisqu'il se présente seul !

— Il y a moi ! » cria Margouët en se campant debout devant ses auditeurs.

Un long éclat de rire répondit à cette vantardise, qui était une proposition, une invite. On n'en était pas encore à ce moment-là à accepter comme candidat un Margouët, et l'aubergiste de Luzy s'aperçut qu'il serait imprudent d'insister.

« Oui, répéta-t-il avec moins d'assurance, avec moi on saurait où l'on va, et je rendrais des comptes aux

électeurs. Mais quant à avoir pour député un Népomucène Dastugue, tenez, j'aimais encore mieux M. de Paradèze, qui était pour Henri V. J'aimerais mieux... j'aimerais mieux ce vieil ours de Chanvallon.

— Oh ! intervint une petite voix flûtée et chafouine, M. de Chanvallon ne se présente pas, mon cher monsieur Margouët ; il a autre chose à faire.

— Tiens ! fit Margouët en devisageant celui qui venait de parler, vous étiez là, monsieur Goraille : je ne vous avais pas vu. »

Par un mouvement singulier qui pouvait être attribué aussi bien à la répulsion qu'au respect, les paysans qui entouraient l'aubergiste de Luzy au moment de l'intervention du nouveau personnage s'étaient légèrement écartés.

C'était un petit homme, d'apparence chétive, d'une maigreur fiévreuse que faisait saillir une redingote râpée, hermétiquement boutonnée jusqu'au cou. La tête en lame de couteau, entièrement glabre, posée sur un cou ridé de dindon et comme torturée par un faux col aigu à l'ancienne mode, entouré d'une grosse cravate à carreaux, était d'une pâleur jaunâtre, et éclairée par deux yeux louches à fleur de tête. Son crâne pointu était enserré dans une perruque noire et plate sous laquelle apparaissaient folâtres quelques cheveux roux.

Ce personnage macabre répondait au nom de Goraille. Ancien huissier révoqué, il était venu se fixer à Montsauche, où il possédait une maison, et il occupait les loisirs de sa retraite forcée en y troublant la paix par ses calomnies et en abusant de sa profonde connaissance du Code et des moyens d'en tourner les articles pour faire le plus de mal possible. C'était une puissance que les paysans subissaient parce qu'ils en avaient peur, et Goraille, de temps en temps, leur épargnait

des frais de justice et d'actes légaux par ses conseils pratiques.

« Mais dites-moi, reprit Margouët, dites-moi, monsieur Goraille, qu'a donc tant à faire selon vous M. de Chanvallon : à chasser ? C'est connu. M. de Paradèze chassait aussi ; il y a temps pour tout. Du reste, je n'en parlais qu'en l'air : ce n'est pas mon homme ; il nous faut plus moderne que ça ! Mais qu'est-ce que vous avez voulu dire ? »

— Ce que tout le monde sait dans le pays, répliqua Goraille en baissant les yeux d'un air hypocrite : M. de Chanvallon vient d'installer chez lui, sous prétexte d'institutrice, une jeune femme de vingt-six à vingt-huit ans tout au plus. Ah ! c'est d'un bon exemple, et elles vont bien dans le Morvan, les mœurs. »

X

Une mauvaise langue, dans un village, est toujours sûre d'être écoutée. La politique fastidieuse fut aussitôt abandonnée, et les témoins de cette scène se rapprochèrent, les uns haussant les épaules, les autres alléchés par la médisance.

Margouët, comme un dogue en arrêt qui tient à ne pas trop heurter une vipère, regarda en dessous le petit homme et répliqua d'un ton un peu dédaigneux :

« Une jeune femme ? M. de Chanvallon... Oui, j'ai entendu parler de ça ; c'est une institutrice qu'il a amenée de Paris pour tenir compagnie à sa fille. Quel mal y voyez-vous ? »

Goraille se mit à ricaner.

« Oui, quel mal y voyez-vous ? répéta une voix. L'honorabilité, le passé, l'âge enfin de M. de Chanvallon

ne suffisent-ils pas à le mettre au-dessus de pareilles...»

Celui qui venait d'intervenir ainsi dans la discussion s'arrêta, très ému. Goraille grinça de ce qui lui restait de dents, jaunes et presque saillantes sous les lèvres. Puis il reprit d'un ton gouailleur :

« Ah! ah! il paraît que le docteur Planteseigle trouve la dame à son gré. Mes compliments, docteur, vous avez bon goût. »

Le docteur Planteseigle, puisque tel était le nom du nouvel interlocuteur, était un homme de quarante ans tout au plus, déjà gris de cheveux, le visage très rouge, avec des yeux bleus d'une douceur qui exprimait la modestie de son caractère et en même temps sa parfaite honnêteté. Tout le pays le connaissait et l'aimait; c'était le fils d'un maître charron de Château-Chinon, qui eût autant aimé reprendre l'état de son père, mais qui n'en avait pas moins docilement obéi aux ambitions paternelles et était devenu un excellent praticien. Il n'avait cependant jamais pu se défaire des vices de son éducation première, dont une timidité invincible était le principal, et, possesseur, grâce à l'héritage du vieux charron, d'une petite aisance, il en profitait pour ne pas rechercher les clients trop élevés et pour se consacrer exclusivement aux pauvres gens. M^{me} de Paradèze était peut-être la seule personne appartenant à ce qu'on appelle en province « la société » qui fût parvenue à apprivoiser cet oiseau effaré, et les bonnes œuvres de la marquise avaient dans le docteur Planteseigle un précieux collaborateur.

On s'imagine aisément l'effet que dut produire sur un tel personnage l'apostrophe effrontée et cynique de l'huissier révoqué. Le pauvre docteur Planteseigle devint encore plus écarlate et balbutia :

« Oh! monsieur Goraille, j'ai à peine aperçu cette

personne une fois, comme elle remontait la côte avec M^{lle} Marthe et que je descendais faire quelques visites. »

Planteseigle était fort aimé; en revanche, Goraille, quoique craint, était haï. On commença à chuchoter, et le gros Margouët, qui paraissait avoir son franc parler, s'écria :

« Laissez donc, docteur, ce sont les plaisanteries ordinaires à M. Goraille. Ça n'a aucune importance. On sait bien que vous ne pensez pas aux femmes, et quant à M. de Chanvallon, la sienne a été assez malheureuse de sa furie de chasse et du reste pour qu'on sache à quoi s'en tenir sur lui. D'abord il est fini.

— Oh ! fini ! dit Goraille avec un sourire ignoble.

— Saintex, son garde, m'a dit, il n'y a pas quinze jours, qu'il avait dégringolé en descendant un fourré. Il a les jambes prises, le Chanvallon ; il n'ira plus loin maintenant. »

Comme il achevait, il se fit un grand silence, et l'on vit le groupe s'écarter avec une curiosité respectueuse.

Deux femmes, vêtues d'une toilette élégante et simple, venaient d'apparaître sur la place, l'une en robe claire, paraissant à peine seize ans, blonde et fraîche, respirant la vie dont son enveloppe frêle et délicate semblait avoir grand besoin ; l'autre, de vingt-cinq à vingt-six ans, grande, au visage doux et grave, à la lèvre un peu hautaine, aux épais cheveux noirs, et vêtue presque sévèrement pour son âge.

« Mademoiselle Marthe !

— La nouvelle institutrice ! »

Ces deux noms furent chuchotés discrètement. Tous les fronts restés couverts se découvrirent, celui de Margouët comme les autres. M^{lle} de Chanvallon sourit, ses yeux parurent encore s'agrandir et de la main elle rendit le salut. Antonine inclina la tête.

Goraille, avec son effronterie incorrigible, fit quelques pas, tenant à la main le vieux chapeau haut de forme qui était sa coiffure habituelle, mais qu'il posait le moins possible sur son horrible perruque plate, afin de n'en point déranger l'économie, et donnant à ses lèvres une expression qu'il croyait le comble de l'obséquiosité :

« J'ai l'honneur de saluer M^{lle} de Chanvallon, » dit-il.

Et il s'éloigna. Antonine n'avait pas même pris garde à cette insolence gratuite. Mais il y avait quelqu'un à qui elle n'avait pas échappé : c'était le docteur Planteseigle.

Dès l'apparition des deux femmes, il était demeuré immobile, réprimant un léger tremblement, et ses gros yeux fixés sur M^{lle} de Prélac dans une expression d'extase. En voyant Goraille s'approcher, en l'entendant parler, il fut secoué d'une émotion extraordinaire, et tout à coup il s'élança dans la direction que l'immonde personnage suivait en se dandinant sur ses jambes maigres et cagneuses. Qu'allait faire le pauvre timide ? Il n'en savait sans doute rien lui-même, quand une voix l'arrêta net, une voix douce et sympathique :

« Docteur, dit Marthe, on ne vous voit plus. Est-ce que la Brèche aux loups vous effraye aussi ?

— Moi, mademoiselle, balbutia Planteseigle, pouvez-vous croire... Je ne me suis pas permis cette indiscretion. Vous êtes, Dieu merci ! hors d'atteinte de tout mal inquiétant... Voilà pourquoi...

— Je te présente le docteur Planteseigle, mon bon ami ! » interrompit M^{lle} de Chanvallon en s'adressant à Antonine.

Et elle ajouta :

« M^{lle} Bernard, ma bonne institutrice, mon amie, ma sœur aînée. »

M^{lle} de Prélac, bien qu'elle fût connue de son nom véritable par M. de Chanvallon, avait souhaité reprendre à la Brèche aux loups le nom sous lequel elle tenait à ensevelir le passé. Elle répliqua :

« Marthe m'a déjà appris, monsieur, de combien de soins vous l'avez entourée, et je vous en remercie »

Le visage rougeaud du docteur passa à ce moment par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il se hâta de baisser la tête pour cacher l'agitation où la voix d'Antonine l'avait jeté et il balbutia des paroles inintelligibles.

Elle ne put s'empêcher de sourire à cette gaucherie, et allait sans doute reprendre sa promenade avec Marthe, lorsque tout à coup elle frissonna violemment. M^{lle} de Chanvallon eut un petit cri effrayé :

« Mon Dieu ! qu'as-tu ? demanda-t-elle. »

— Rien, fit Antonine ; le soir tombe et la fraîcheur qui vient des forêts me saisit... Viens... viens... »

Les deux femmes s'éloignèrent, mais pas assez vite pour que M^{lle} de Prélac n'entendît pas la voix éclatante de Margouët s'écrier :

« Le diable m'emporte, mais c'est le petit Pierre ! le fils de Pierre Dastugue. »

L'aubergiste de la Roche ne se trompait pas : c'était en effet le petit Pierre, notre ancienne connaissance, mais Pierre à dix-huit ans, déjà grand et fort ; les traits s'étaient accentués, gardant leur expression réfléchie et tranquille. Le visage régulier, au nez droit, aux yeux francs, à la lèvre ombragée d'une moustache naissante, était charmant de vigueur et de grâce. Pierre Dastugue était vêtu d'un complet gris, et tout dans sa tenue disait que le temps était passé des misères anciennes.

Il n'entendit pas l'exclamation de Margouët.

C'est que, lui aussi, avait été frappé d'une commotion égale à celle qu'Antonine avait ressentie.

Devant cette jeune femme qu'il retrouvait tout à coup, à près de six années de distance, dans un pays perdu, accompagnant une jeune fille adorablement jolie, Pierre Dastugue venait d'être saisi d'un souvenir, et quelques secondes lui avaient suffi pour reconnaître M^{lle} Bernard, la désespérée de la nuit d'hiver.

Mais ce n'était pas seulement ce souvenir qui avait frappé Pierre Dastugue ; ses regards n'avaient pas tardé à se fixer sur la jeune fille inconnue, compagne d'Antonine, et un ravissement inexprimable s'était emparé de lui. Il s'était arrêté, béant, n'osant approcher, et quand les deux femmes passèrent à quelques pas de lui, Antonine, pâle et agitée, Marthe, toujours souriante et indifférente à ce jeune inconnu, il ne vit plus rien. Ses yeux se voilèrent et il crut qu'il allait s'évanouir.

Tout cela se passa en moins d'une minute. L'interpellation de Margouët avait été entendue ; quelques paysans se rapprochèrent :

« Le petit Pierre Dastugue ! pas possible.

— Je vous dis que c'est lui... demandez au docteur. Eh ! Planteseigle, regardez là-bas : le reconnaissez-vous ? »

Le docteur, occupé en ce moment à donner une consultation à un paysan, tourna les yeux.

« Pierre ! s'écria-t-il, c'est Pierre ! Mais il y a miracle !

— Eh ! Pierre, arrive donc ! fit Margouët de sa grosse voix. Est-ce que tu es devenu muet ? »

Pierre à cette voix secoua l'étrange torpeur qui l'avait saisi, et reconnaissant malgré une longue absence deux hommes qui avaient suivi toute son enfance, il courut à eux et leur tendit la main en criant :

« Tiens, M. Planteseigle, tiens, Margouët... Ah! je suis bien content de vous revoir.

— Ta mère? demanda le docteur.

— Elle va bien. Elle est restée à Paris. Je ne suis venu que pour passer deux ou trois jours, le temps de voir si la vieille maison n'est pas trop moisie, et ce qu'il y faudrait faire pour la rendre habitable.

— Ah ça! fit Margouët, nous avons donc fait fortune, arrêté une diligence? »

Pierre se mit à rire.

« Non, répliqua-t-il, mais les affaires vont mieux : je commence à peindre, à dessiner ; enfin, j'ai confiance dans l'avenir...

— Tu peins? fit Margouët ; on gagne donc de l'argent à ces machines-là?

— Oui, intervint Planteseigle ; quand on a du talent on en gagne même beaucoup... surtout quand on a le talent à la mode, ajouta-t-il en riant.

— Hélas! je n'ai pas ce talent-là! dit Pierre en soupirant. »

Margouët frappa des mains :

« Comme ça se trouve! tu me referas un beau cheval blanc ; tu sais bien mon enseigne de la Roche : l'ancienne remonte à 1848. On ne la distingue plus...

— Oh! Margouët... Margouët... fit le docteur.

— Laissez donc, docteur, dit Pierre gaiement. Je vous ferai votre cheval blanc, Margouët, et pour rien encore, pour le plaisir.

— Tu es un bon garçon, s'écria l'aubergiste en pressant à les briser les deux mains du jeune artiste. Ton père tout craché! Ah! tu ne ressembles pas à ton gueur d'oncle, toi!... En voilà un, par exemple!... »

Pierre fit un geste de reproche.

« Tiens! c'est à cause de lui que je suis ici... Je lui

pardonne, parce que ça m'a donné l'occasion de te rencontrer. Tu sais qu'il se représente à la députation?

— Je le sais.

— Et ce tas d'imbéciles va le renommer... Tonnerre de Dieu! »

Le juron de Margouët s'arrêta dans sa gorge; un cavalier d'apparence jeune, vingt-six à vingt-huit ans au plus, venait de déboucher au grand trot, de la côte, sur un poney tout ruisselant, et s'avavançait, en faisant exécuter des voltes à sa monture.

— Hector! s'écria Pierre.

— Le fils de Népomucène! grommela Margouët avec une irritation concentrée : voilà le restant de nos écus. »

XI

Le nouvel arrivant n'était autre, en effet, que le fils du député de Château-Chinon, contre lequel l'aubergiste de Luz y menait une campagne aussi vive qu'infructueuse jusque alors. Soit qu'Hector voulût affecter d'ignorer ces dispositions de Margouët, soit par un autre calcul, il piqua droit sur l'auberge, devant laquelle les trois hommes étaient réunis, et là, sautant à terre, cria :

« Bonjour, Margouët; je suis bien aise de vous voir. »

Il adressa également un salut à Planteseigle, et, dévisageant Pierre Dastugue qu'il reconnut presque aussitôt :

« Mais je ne me trompe pas, c'est mon petit cousin Pierre, l'artiste. Comment va? »

Et il tendit à Pierre une main gantée, où saillaient des bagues, mais trapue, commune, aux doigts courts et carrés, trahissant sa vulgarité de nature.

Il avait prononcé le mot « l'artiste » avec un accent railleur : lui, en effet, ne pouvait avoir jamais rien à démêler avec ce titre. La figure ronde et banale, le nez camus, les lèvres épaisses et sensuelles, les joues ornées de favoris prétentieux, les yeux petits et enfoncés sous l'arcade sourcilière, Hector Dastugue résumait le type complet du jeune moderne, exclusivement positif et pratique, tout en étant profondément vicieux. Certaines aventures, en le mettant fâcheusement en vue, l'avaient empêché jusque-là, malgré le crédit de son père, d'être accepté dans l'administration. Mais on verra bientôt que, pour avoir perdu du temps, le viveur n'en gardait pas moins de très positives ambitions.

Pierre Dastugue répondit assez froidement aux avances d'Hector. Celui-ci reprit, sans paraître y prendre garde :

« Comment ! tu viens dans le Morvan et tu ne nous as pas prévenus ?

— Pourquoi vous aurais-je importunés ? fit Pierre simplement.

— Toujours le même, fier comme Artaban ! Enfin, ça te regarde. Mais pourquoi es-tu revenu ? »

Pierre répéta à son cousin la réponse déjà faite à Margouët.

« Arranger votre petite maison ? s'écria Hector. L'arranger pour l'habiter ? Mais ta mère et toi, vous avez donc de quoi vivre ?

— C'est probable, répliqua Pierre impassible. En tout cas, mon oncle et toi pouvez être tranquilles : nous ne vous avons jamais rien demandé, et nous continuerons. »

Hector Dastugue serra les lèvres ; cet oisif, fils d'un homme qui régnait par l'argent, éprouvait, comme tous ses pareils, une irritation sourde quand il ne rencon-

trait pas tous les fronts humblement baissés. Il se contentait cependant et reprit en affectant la bonne humeur :

« Je suis enchanté que tes affaires s'annoncent bien ; je savais que tu avais déjà exposé avec succès. Quand tu auras un tableau de genre, couleur parisienne, pense à moi ; je te rendrai volontiers service.

— Merci, fit brièvement Pierre Dastugue. »

Pendant ce dialogue, Margouët, assis devant une petite table, ne soufflait mot. Accoudé, il tenait entre ses mains épaisses sa face boudeuse et bourru.

Quant à Planteseigle, il avait écouté en haussant imperceptiblement les épaules et en réprimant une expression de profond dédain.

« Maintenant, reprit Hector Dastugue, parlons de choses sérieuses. Eh ! Margouët ! »

Il frappa sur l'épaule de l'aubergiste qui se redressa :

« Eh bien ! quoi ? »

— Je ne viens pas à Montsauche pour m'amuser, reprit Hector. J'y viens pour chauffer un peu la candidature du paternel. Il faut bien faire quelque chose pour sa famille, et d'ailleurs, en ce moment, si je ne me donnais pas du mal pour lui, il me tiendrait la dragée haute. Voyons, Margouët, c'est donc vrai ce que j'entends dire partout, que vous continuez à travailler contre nous ?

— Oui, c'est vrai. Je fais tout franchement, moi ; je ne me cache pas.

— Vous avez tort de nous contrecarrer ; d'abord qu'est-ce que mon père vous a fait ?

— Il ne m'a rien fait, mais ce n'est pas mon homme ; il me faut plus avancé que ça, un homme comme moi, avec qui je discute, et qui rende des comptes. Il me faut l'élection en tout, le dégrèvement... »

Et Margouët se mit à débiter le programme ordinaire des utopies démocratiques.

Pierre, que cette conversation ennuyait fort, en profita pour s'esquiver.

« Adieu, Hector, dit-il. Adieu, Margouët... Au revoir, docteur.

— Tu retournes chez toi?

— Non, il y a encore une bonne heure de jour, je vais en profiter pour faire un tour à la Brèche aux loups; le souvenir du paysage m'est resté dans l'esprit. Je veux le rafraîchir.

— Tu vas au château?

— Oh! non, fit Pierre. Je ne connais pas M. de Chavallon. Je ferai le tour; je veux revoir la Brèche.

— Mais tu reviendras par ici?

— Je n'en sais rien; je me retrouve très bien dans les sentiers et je prendrai peut-être une autre direction.

— Si je t'accompagnais, intervint Planteseigle; je n'ai rien à faire et cette promenade avec toi me serait agréable.

— Volontiers, dit Pierre.

— Et nous reviendrions par Cantecroix, reprit le docteur.

— Cantecroix? répéta Pierre, comme cherchant dans sa mémoire.

— Oui, tu sais bien, dit Planteseigle, le parc fermé, le château qu'on n'a pas ouvert depuis 1848. »

Pierre se rappela tout à coup.

« Le château abandonné? Comment, c'est possible! il serait toujours dans le même état?

— Toujours! dit Planteseigle.

— Personne n'y entre, on n'en ouvre jamais la grille?

— Personne, pas même le garde qui a succédé à son

père, il y a une dizaine d'années, et qui a sa maison à deux pas. »

Margouët, pendant ce dialogue, était aux prises avec Hector, de qui il subissait avec impatience les démonstrations politiques en faveur de Népomucène Dastugue; ils s'étaient un peu éloignés, et l'aubergiste de Luzy revenait comme Planteseigle prononçait les derniers mots.

« Vous parlez de Cantecroix ? demanda-t-il, profitant du prétexte pour interrompre la conversation avec Hector.

— Oui, dit le docteur, je proposais à Pierre de revenir par là, après avoir fait le tour des rochers de la Brèche aux loups. »

Margouët se campa devant Hector :

« Tenez ! s'écria-t-il, voilà encore une chose qui me met hors de moi. Est-ce que c'est la peine d'avoir un député pour qu'il n'en finisse pas avec un abus pareil ? Voilà une propriété abandonnée depuis plus de trente ans. Le propriétaire, un maniaque, un fou, car il faut être fou ou maniaque pour agir ainsi, a quitté le pays en faisant défense expresse de jamais plus ouvrir la grille du parc, où tout le monde autrefois se promenait librement. Depuis son départ, personne n'est entré dans le château. Tout doit y être pourri, perdu. Encore, les meubles, ce ne serait rien : mais la terre ! Voilà près de trois hectares qui, depuis plus de trente ans, restent incultes, inutiles, habités par des chats sauvages et des vipères. Et c'est permis ! Et parce que c'est réglé par actes notariés, c'est légal ! Et il ne se trouve personne pour protester, pour prendre ce terrain qui ne sert à rien, qui n'appartient plus à personne, et pour le partager à la commune ? »

Planteseigle étendit la main :

« Oh ! oh ! dit-il, prenez garde, Margouët, vous faites du socialisme.

— Du socialisme ? Puisque le bien n'appartient à personne, puisque personne ne l'a jamais réclamé depuis plus de trente ans.

— On ne l'a pas réclamé, c'est vrai ; mais il appartient toujours à quelqu'un.

— A qui ?

— Je n'en sais rien ; mais, ce que je sais, c'est que M^e Miron, le notaire de Château-Chinon, le connaît, et que, chaque fois qu'on a essayé de lui en parler, il s'est dérobé derrière le secret professionnel.

— Mais, s'écria Margouët, c'était donc un fou à lier, ce marquis de Cantecroix ?... Je ne l'ai pas connu, moi, j'étais trop jeune. Pourquoi a-t-il fait cela, pourquoi a-t-il quitté le pays, pour n'y jamais rentrer, en le ruinant, car il paraît qu'autrefois on dépensait gros à Cantecroix, et les affaires s'en ressentaient ?

— Je n'ai guère connu plus que vous le marquis de Cantecroix, répondit le docteur ; mais peut-être M. Dastugue, le père d'Hector, plus âgé que nous, pourrait nous donner sur lui quelques renseignements.

— Aucun, fit Hector, qui écoutait distraitemment. On a attribué le brusque départ du marquis et l'abandon de son château et de son parc à un chagrin subit, à un événement mystérieux ; mais personne n'en a jamais rien su. Et puis il y a de cela si longtemps que personne n'y pense plus. »

Margouët haussa les épaules.

« Et, en attendant, cria-t-il, voilà trois hectares perdus, et de la terre et une maison qui ne seront à personne.

— C'est bien étrange, » murmura Pierre.

L'imagination du jeune artiste se plaisait à ce récit

presque fantastique. Il se tourna vers Planteseigle :

« Venez, docteur, dit-il, sinon nous serons surpris par la nuit. »

Il échangeait un dernier signe d'adieu avec Hector, quand il éprouva une secousse brusque. M^{lle} de Chavallon, donnant le bras à son amie, venait de paraître au haut de la côte, débouchant sur la place. Toutes deux s'éloignèrent rapidement dans la direction de la Brèche aux loups, sans paraître faire attention aux quatre personnages réunis.

A la vue des deux femmes, Hector Dastugue avait fait, machinalement, deux pas en avant ; puis il s'était arrêté, suivant d'un regard curieux Antonine qu'il avait sans doute reconnue. Au même instant, un incident se produisit.

Débouchant d'une ruelle adjacente, ouvrant sur les champs, une sorte de mendiant, voûté, maigre et sordide, les cheveux gris en broussaille, hâve, les yeux éraillés, la barbe longue et inculte, se dressa devant les deux femmes et dit :

« La charité, s'il vous plaît ! »

Antonine recula, tant l'apparition l'avait effrayée ; l'homme, en effet, avait plutôt l'air d'un malfaiteur que d'un malheureux, et le ton rauque de sa voix était comme imprégné d'une menace sombre.

En deux bonds, Hector Dastugue, qui avait assisté de loin avec une satisfaction visible à cette courte scène, se trouva près des deux femmes. Il saisit le mendiant par ses guenilles et cria :

« Drôle!... C'est ainsi que tu te permets d'effrayer les gens !

— Laissez, monsieur, laissez-le, fit doucement M^{lle} de Chavallon, c'est le père Laballe, un mendiant inoffensif.

— Un braconnier, un voleur ! reprit Hector, tandis

que le vieux vagabond, muet, tremblait sous sa main ; il a fait peur à votre institutrice et je ne le souffrirai pas. Va-t'en, poursuivit-il avec une bourrade, et qu'on ne te revoie plus. »

Le mendiant se secoua, et tout à coup, avec une agilité qu'on n'eût pas soupçonnée sous son enveloppe sénile, il prit sa course. Quand il fut à une certaine distance, il leva en l'air un bâton noueux qu'il tenait et cria en désignant Hector, avec un éclat de rire strident :

« Et c'est ça le nouveau monde !... Et c'est pour ça que nous avons fait... ce que j'ai fait. »

Puis il disparut.

« Si j'osais, dit alors Hector en saluant profondément, et s'adressant surtout à Antonine, si j'osais vous offrir de vous accompagner, mesdames ? Je me nomme Hector Dastugue ; je suis le fils du député... Il est possible que cet homme revienne... et la route de la Brèche est bien isolée.

— Non, merci, c'est inutile, répondit Antonine avec hauteur. »

Et les deux femmes s'éloignèrent.

Ni Pierre, qui n'avait cessé de contempler de loin avec extase M^{lle} de Chanvallon, ni Planteseigle, ni Margouët n'étaient intervenus dans cet incident.

Hector Dastugue, blessé et irrité, se rapprocha d'eux.

« Qui est ce pauvre diable ? demanda Pierre.

— Un vagabond, un braconnier, qui passe pour porter malchance, et qui justement a choisi pour demeure une hutte contre le mur du parc de Cantecroix.

— Et la jeune femme ?

— C'est M^{lle} Bernard, l'institutrice de M^{lle} de Chanvallon, » dit vivement Planteseigle.

Pierre réprima un mouvement et murmura :

« C'était bien elle ! »

Quelques minutes après, Pierre et le docteur suivaient la route de la Brèche aux loups, et Hector Dastugue, s'asseyant devant Margouët, lui disait :

« Maintenant, causons sérieusement de nos affaires ; passez-moi l'élection de mon père encore cette fois-ci ; la prochaine, ce sera mon tour ; vous serez content de moi. »

XII

Bien que l'enfant qu'elle avait rencontré autrefois fût devenu un adolescent, presque un homme, Antonine, du premier regard, ainsi qu'on l'on vu, avait reconnu Pierre Dastugue. Les traits accentués du jeune peintre étaient de ceux qu'on n'oublie pas, et les circonstances dans lesquelles Antonine s'était trouvée en rapport avec lui demeuraient gravées dans la mémoire de la jeune femme comme l'épisode le plus sombre de sa vie. C'est durant cette nuit froide qu'Antonine avait perdu sa dernière espérance et avait pris la résolution de s'ensevelir dans la solitude. En quittant Saint-Germain, trop voisin encore du tourbillon de Paris, en acceptant une retraite au fond des forêts du Morvan, elle avait cru rompre à jamais avec tous les souvenirs, et voilà que le hasard plaçait sur ses pas, sur sa route nouvelle, un témoin de son passé, le fils d'une femme à laquelle elle n'avait pas confié tout son secret, mais qui en connaissait une partie.

Plus d'une fois, Antonine s'était reproché le parti pris de froideur et d'oubli qu'elle s'était imposé à l'égard de M^{me} Dastugue. Elle avait appris par M^{me} Dambray le changement de situation de la veuve et de son fils, les progrès de Pierre, mais jamais elle n'avait manifesté le désir de revoir ces compagnons éphémères de sa

destinée, et la discrétion de la directrice s'était gardée d'insister.

Maintenant Antonine se repentait; elle se disait qu'elle avait eu tort de ne pas profiter d'un dévouement désintéressé auquel elle devait, en somme, d'avoir recommencé sa vie. Elle s'accusait d'ingratitude, et une vague terreur la troublait.

Sans doute elle se rappelait la sereine bonté de cette femme, qui, sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, s'était vouée, pendant toute une nuit, à la consoler et lui avait procuré un asile sûr. Mais la rencontre de Pierre lui était apparue comme un reproche vivant et comme une menace qui venaient lui enlever le calme suprême si chèrement acheté.

M^{lle} de Prélac se trompait : si elle avait mieux connu Pierre Dastugue, elle aurait su que, dès la première seconde de cette rencontre, le jeune homme avait résolu d'en refouler en lui le souvenir. L'intention de Pierre étant de venir bientôt se fixer avec sa mère dans la petite maison restaurée, voisine du domaine du député de Château-Chinon, il prévoyait que les deux femmes se rencontreraient tôt ou tard, et jusque-là il espérait avoir la force de garder le silence.

M^{me} Dastugue avait d'ailleurs poussé la discrétion bienveillante jusqu'à ne pas livrer à l'enfant, devenu homme, les confidences d'Antonine. Pierre savait seulement que celle-ci était orpheline, ruinée et qu'elle avait beaucoup souffert. Il n'en avait pas demandé davantage, supposant d'ailleurs à cette époque qu'il ne verrait jamais l'inconnue de la nuit où il avait été mêlé à tant d'aventures.

Mais ce qui eût achevé de rassurer M^{lle} de Prélac si elle avait pu deviner, c'est l'impression profonde, presque foudroyante produite sur le jeune homme

par l'apparition de M^{lle} de Chanvallon. Jusqu'à ce jour, jamais Pierre n'avait levé les yeux sur une femme, et toutes les forces de son imagination, tous les rêves de son cœur s'étaient concentrés dans cette pensée unique : devenir un grand peintre, atteindre la renommée, prendre la revanche de son enfance et venger du même coup son père d'une ruine imméritée, sa mère d'une longue misère. Il avait fallu qu'il fit près de quatre-vingts lieues, pour être frappé d'une de ces visions éblouissantes dont le souvenir ne s'efface plus.

Tandis qu'Antonine et Marthe regagnaient le château, après l'incident du mendiant auquel avait pris part avec tant d'empressement Hector Dastugue, ni l'une ni l'autre ne se doutaient qu'elles étaient l'objet de la conversation de Pierre et du docteur Planteseigle, en ce moment engagés dans les ravins qui bordaient la propriété de M. de Chanvallon.

Cependant Marthe avait remarqué ce jeune homme. Depuis son retour à la Brèche aux loups, elle avait renoué connaissance avec tous les visages des environs, et celui-ci lui était inconnu. Peut-être aussi existe-t-il entre certaines âmes comme une secrète électricité, et la jeune fille avait-elle senti vaguement celle du regard de Pierre Dastugue. Elle s'était, en tout cas, sentie admirée, et la pure innocence de ses seize ans en emportait un contentement indéfinissable.

Une route ombragée de grands arbres, jadis entretenue avec soin, aujourd'hui un peu abandonnée aux floraisons parasites, conduisait du village au château. Les derniers rayons du soleil couchant, filtrant à travers les branches, jetaient comme une dorure sur la terre grise. Antonine, pour essayer de chasser la préoccupation de la rencontre, mit la conversation sur l'incident du mendiant et demanda à Marthe si elle

connaissait le jeune homme qui, bien inutilement du reste, s'était précipité à leur secours.

« Il nous a dit son nom, répondit Marthe; c'est M. Hector Dastugue, le fils du député, un des grands propriétaires du pays.

— Un ami de M. de Chanvallon, sans doute?

— Oh! fit Marthe avec un soupir, mon père n'a pas d'amis; il est vrai que je ne lui crois pas d'ennemis non plus. M. Dastugue, le père, est venu je pense deux fois dans sa vie à la Brèche aux loups, pour ses affaires d'élection, en visite officielle, mais nous ne nous connaissons pas autrement.

— Et ce mendiant qui m'a un peu effrayée, je l'avoue, il est de ce pays? »

M^{lle} de Chanvallon raconta à Antonine ce qu'elle savait sur le mendiant, répétant, à peu de chose près, ce qu'en avaient dit, une demi-heure auparavant, Margouët et Hector.

« Mais, j'y pense, s'écria-t-elle, depuis ton arrivée, nous ne sommes pas encore allées nous promener du côté de Cantecroix. C'est une curiosité dans son genre, ce château qu'on ne voit pas et dans lequel personne n'entre depuis plus de trente ans. Je t'y conduirai, nous regarderons par la grille; tu verras comme c'est extraordinaire.

Les deux femmes atteignaient la pelouse du château. La nuit était tout à fait venue. Au moment où Antonine et M^{lle} de Chanvallon allaient pénétrer dans le vestibule, des aboiements retentirent du côté des communs.

« Mon père est rentré, dit Marthe; je reconnais la voix de Pyrame, qui ne le quitte jamais. »

Une servante passait en ce même instant; Marthe l'interrogea.

« Monsieur doit se trouver dans la cuisine, » dit la servante du ton le plus naturel, et comme si la présence de M. de Chanvallon dans la cuisine de son château était le fait le plus simple et le plus ordinaire aux habitudes du vieux chasseur.

Un nuage passa sur le front de la jeune fille ; quant à Antonine, elle demeura impassible. Marthe reprit par un effort visible de volonté :

« Entrons ! »

Toutes deux suivirent un corridor pavé de dalles blanches et, poussant une porte massive, pénétrèrent dans une salle haute, à solives brunes se détachant sur le plafond, et décorée d'une immense cheminée, dans laquelle, bien qu'on touchât à peine au début de l'automne et que la journée eût été fort belle, brûlait un grand feu de bûches énormes.

Devant cette cheminée, assis sur une chaise de bois commune, M. de Chanvallon, en costume de chasse, habit marron à boutons de métal, longues guêtres de cuir et souliers, tendait ses pieds à la flamme.

Une autre servante s'occupait, à l'écart, à surveiller les préparatifs du souper, devant un grand fourneau de brique rouge, et, entre temps, vidait le carnier de M. de Chanvallon, posé sur une grande table carrée, des pièces assez nombreuses qu'il contenait.

« Bonsoir, mon père ! » dit Marthe en s'avançant vers le gentilhomme.

Et elle le baisa au front.

M. de Chanvallon fit un mouvement, comme si on venait de le réveiller et dit :

« Ah ! te voilà?... Tu reviens d'une promenade?... »

Il aperçut Antonine au même instant, essaya de se lever, et ajouta :

« Mademoiselle... je vous salue... »

Mais il fléchit sur ses jambes et dut se retenir au siège qu'il venait de quitter.

Marthe jeta un cri. Antonine s'élança :

« Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria M^{lle} de Prélac, tandis que la servante accourait effarée.

— Ce n'est rien, répliqua M. de Chanvallon d'une voix impatiente : une douleur de goutte qui vient de me prendre ; décidément les jambes s'en vont. »

Il se rassit et poursuivit :

« J'ai cependant fait une assez bonne chasse. Saintex, qui m'accompagnait, m'a dit que j'avais le coup d'œil toujours aussi juste. Mais décidément tout a une fin. »

Il porta sa large main à sa jambe droite en réprimant un juron.

« Mon père, reprit Marthe, vous seriez mieux dans votre chambre, si vous êtes souffrant. Je vais tout y faire préparer, et, si vous le souhaitez, on ira chercher le docteur Planteseigle.

— Non, fit M. de Chanvallon ; il m'ennuie, Planteseigle. Il ne peut rien contre ce que j'ai. Je n'ai pas besoin de lui. »

Et tournant la tête du côté d'Antonine :

« Et vous, mademoiselle Bernard, est-ce qu'il ne vous ennue pas ? » demanda-t-il d'une voix brusque.

Antonine, surprise, répondit qu'elle connaissait le docteur depuis trop peu de temps pour bien l'apprécier, mais qu'elle n'avait qu'à se louer de sa parfaite politesse.

« Oui, reprit M. de Chanvallon, il est très poli, Planteseigle, plus poli que moi, surtout, qui vous oblige à entrer dans une cuisine. Mais, que voulez-vous ? je suis un campagnard et je commence à croire que j'aurais mieux fait de naître laboureur que gentilhomme. Plus je vais, moins je comprends la vie civilisée. Je crois, le

diable m'emporte ! que je vivrais à l'aise dans une hutte comme ce vieux coquin de Laballe que nous avons rencontré aujourd'hui, près de l'Étang des faons.

— Nous l'avons rencontré aussi, dit Marthe.

— Ce vieux-là, c'est le Juif-Errant, poursuivit M. de Chanvallon. Tu as raconté à M^{lle} Bernard l'histoire de Cantecroix.

— Oui, mon père, ou plutôt le peu que j'en connais ; nous devons même faire une excursion de ce côté.

— J'ai toujours pensé, murmura le vieux chasseur se parlant à lui-même, que ce Laballe était pour quelque chose dans le mystère de Cantecroix. Chaque fois qu'on lui en parle, il est bouleversé, et joue le fou pour éviter les questions... Cantecroix ! répéta M. de Chanvallon ; nous étions jeunes en ce temps-là... Qu'est-il devenu?... Il a dû laisser des héritiers s'il est mort, puisque le notaire a des ordres exprès... »

Il s'arrêta et, se levant cette fois de sa chaise sans aucun secours, il reprit :

« Mais ce sont là des vieilleries. Allons dîner ! Mademoiselle Bernard, je vous demanderai votre bras. »

Cette dernière phrase fut prononcée au moment où Marthe, empressée, s'élançait pour offrir à son père le même service. Une légère rougeur parut aux pommettes de la jeune fille ; mais habituée sans doute ou résignée depuis longtemps aux façons de M. de Chanvallon, Marthe reconquit presque aussitôt son calme, et, un instant après, tous trois étaient assis dans la salle à manger du château, ornée de vieilles boiseries au-dessus desquelles courait, dans toute l'étendue des murailles, une peinture à fresque représentant une chasse à la Brèche aux loups. Le style un peu troubadour de cette peinture en eût dit la date contemporaine des dernières années de la Restauration, si M. de Chanvallon, en dé-

signant à M^{lle} de Prélac une figure représentant un jeune écuyer le faucon au poing, ne se fût écrié :

« Ceci est mon portrait quand j'étais tout enfant. Trouvez-vous, comme on l'assure, qu'il ressemble à Marthe ? »

Antonine regarda : la lumière se trouvait éclairer en plein la figure indiquée ; cette figure, en effet, présentait avec celle de M^{lle} de Chanvallon une ressemblance étonnante et qui saisissait à première vue.

« Oui, s'écria Antonine, les traits sont les mêmes, et l'expression, quoique plus dure, comme il convient à un garçon, est celle de Marthe quand elle réfléchit. »

Un haussement d'épaules de M. de Chanvallon répondit ; puis le gentilhomme reprit, en affectant une bonne humeur certainement fort éloignée de sa disposition d'esprit :

« Soupons ! »

Deux heures après, M. de Chanvallon s'étant endormi dans un fauteuil en écoutant une sonate de Beethoven jouée par Antonine. Les deux femmes se retirèrent. Marthe prit M^{lle} de Prélac par la main, l'entraîna au fond de son appartement et lui dit d'une voix sourde :

« Maintenant, tu connais mon secret et celui des chagrins qui ont tué ma mère : mon père ne me croit pas sa fille. »

XIII

La candidature, un instant compromise, de Népomucène Dastugue, avait réussi. Pour la seconde fois, la nullité prétentieuse et gonflée de l'opulent propriétaire des fermes et du flottage du Morvan était venue s'asseoir sur les bancs de la Chambre des députés, où son assurance et une certaine faconde banale, acquise par l'ex-

périence, avaient fini par lui assurer une importance et même une certaine considération.

Ce succès, le nouvel élu ne se doutait pas de quel prix il l'avait acheté. Les derniers mots d'Hector, son fils, à l'aubergiste Margouët, en ont donné l'explication. Sous prétexte de servir d'agent électoral à son père, Hector servait ses propres intérêts et préparait une campagne personnelle. Cette campagne, il ne pouvait encore la mener ouvertement à son profit : l'oisiveté, l'inutilité de sa jeunesse, ses folies parisiennes dont le retentissement était parvenu jusqu'au fond du Morvan, étaient encore de trop fraîche date pour qu'il pût se poser en candidat. Mais il avait étudié le terrain et reconnu qu'il suffirait d'arborer un programme avancé pour arriver lui-même à jouer un rôle parlementaire. Assez populaire dans l'arrondissement par un mélange de familiarité et de générosités calculées, Hector Dastugue avait fini par conquérir sur les paysans du Morvan une véritable autorité, et, sans avouer son désir secret de supplanter son père un jour, il était parvenu à leur persuader qu'ils avaient en lui, Hector, un ami tout prêt à porter devant la Chambre les revendications les plus extrêmes. Margouët, malgré ses résistances, avait cédé, et l'on a vu l'espèce de pacte par lequel les deux hommes avaient clos à Montsauche une conversation politique un instant interrompue par l'arrivée de Pierre et l'incident du vieux vagabond.

Népomucène Dastugue était en réalité le seul à ne pas savoir ce travail souterrain préparé contre lui par son fils ; il ne pouvait deviner chez un homme aussi jeune, longtemps occupé de ses plaisirs et dont, malgré son influence acquise, il n'avait pu faire encore un sous-préfet, une ambition aussi subite et une telle persévérance machiavélique dans les moyens d'y atteindre.

Le député croyait avoir un auxiliaire dans son fils, tandis qu'en réalité il avait en lui un futur compétiteur.

Hector Dastugue appartenait à une génération pour laquelle le respect, la solidarité, les devoirs de famille ne tiennent pas devant l'intérêt personnel immédiat et la satisfaction hâtive des appétits. Élevé par un père exemple vivant de la toute-puissance de l'argent et de l'inutilité des principes ; par une mère faible et nulle, qui admirait les succès de son mari, et se contentait, presque en tremblant, de suivre la religion dans laquelle elle avait été élevée, sans se permettre de la défendre, Hector Dastugue était la résultante logique des temps nouveaux, dont l'objectif suprême est : parvenir à tout prix, sans compter avec le sentiment, et en profitant des ressources offertes par les circonstances.

C'est au cours de cette campagne électorale qu'il avait rencontré Antonine, et l'on a vu que la beauté de la jeune femme avait produit sur lui une vive impression. Peu de jours après les scènes qu'on vient de lire, il avait accompagné Népomucène Dastugue à la Brèche aux loups, dans la visite électorale que le candidat ne manquait jamais de faire aux notabilités du pays. Hector espérait ainsi le hasard d'un nouveau rencontre avec la jeune femme ; mais Antonine n'avait point paru, et, un peu dépité, mais se promettant une revanche d'amour-propre, il avait momentanément renoncé à une tentative qui pouvait devenir dangereuse. Aussitôt l'élection terminée, il était retourné à Paris installer sa mère et sa sœur dans le nouvel appartement retenu par le député, boulevard Malesherbes, non loin de la Madeleine, où lui-même, affectant désormais une conduite régulière, en harmonie avec ses ambitions secrètes, s'était réservé un logis particulier.

Dans un petit salon, meublé avec une élégance un

peu criarde, mais où des fleurs fraîches, ingénieusement arrangées dans des vases de cristal, trahissaient la présence d'une jeune fille, deux femmes causaient : l'une d'une cinquantaine d'années, petite, sèche, le nez court, la physionomie empreinte d'une sorte de contentement effaré, était M^{me} Dastugue, la femme du député. L'autre, âgée d'une vingtaine d'années, était M^{lle} Dastugue, la sœur d'Hector, dont il a déjà été question au cours de ce récit.

Henriette Dastugue présentait un contraste frappant avec ses parents. Grande, élancée, son visage franc et hardi respirait la santé et la force. Le nez, aux ailes rosées, semblait aspirer la vie ; les yeux, très vifs, exprimaient une curiosité insatiable. Le front, sans être haut, indiquait l'intelligence, la réflexion, et aussi, par une ride légère et précoce, une inquiétude singulière. Elle était vêtue d'une robe de foulard bleu, qui faisait valoir sa taille déjà riche et ressortir l'ébène lustré de ses cheveux relevés et tordus sur la nuque.

Élevée dans un grand couvent de Paris, à l'époque où Népomucène Dastugue n'avait pas encore accentué sa ligne politique, Henriette en était sortie depuis quelques années déjà, et s'était trouvée subitement transplantée, du milieu tranquille où elle avait terminé son instruction, dans la vie de réceptions et de soirées presque continuelles, considérée par le député de Château-Chinon comme un des moyens les plus sûrs de maintenir ses relations et son influence. M. Dastugue avait pris une loge à l'Opéra, et précisément la veille il s'y était montré avec les deux femmes à une représentation de *Don Juan*, repris par Lassalle et M^{me} Krauss. En ce moment, la jeune fille, comme si le souvenir de cette soirée lui revenait, se dirigea vers un piano drapé de velours à demi enfoui dans un angle du petit salon, et ses

doigts coururent sur le clavier, ébauchant la romance de Zerline.

« Que c'est joli, cette romance ! murmura-t-elle ; quel dommage qu'elle ait été si mal dite !

— Moi, j'ai trouvé cette pièce-là bien ennuyeuse, fit M^{me} Dastugue. »

Henriette ne répondit rien, mais une légère contraction de ses lèvres indiqua la pitié que lui inspirait cette réponse. Le jeu de ses doigts devint un peu fiévreux : il était évident que M^{lle} Dastugue souffrait de cette complète absence d'instinct artistique.

Mais sans doute cette préoccupation n'était-elle que secondaire dans sa pensée, car, se levant peu d'instant après, la jeune fille alla à la cheminée, y prit un éventail fort riche avec lequel elle joua distraitement, et dit :

« Ainsi, maman, tu es bien sûre que le jeune homme qui a ramassé cet éventail et me l'a rendu, à la sortie de l'Opéra, était M. Chantecroix ?

— Ton père l'a parfaitement reconnu : il est payé pour le connaître, depuis près de cinq ans qu'il a dans ce monsieur un ennemi.

— Il a bien de l'esprit, ce M. Chantecroix, reprit la jeune fille. C'est dommage.

— Comment ! s'écria M^{me} Dastugue, aurais-tu lu de ses articles ?

— Il faut bien connaître les gens dont tout le monde parle ! fit Henriette d'un ton indifférent.

— Il ne faut connaître que les gens qui nous sont utiles, riposta M^{me} Dastugue avec sévérité. Ce monsieur savait qui nous étions, et j'ai trouvé parfaitement inconvenant l'empressement qu'il a montré et que ton père eût relevé s'il n'avait craint de te compromettre. »

Henriette Dastugue éclata de rire :

« Inconvenant, répéta-t-elle. Ah ! tu attaches bien de l'importance à un acte de politesse banale. Ce que ce jeune homme a fait, tout le monde l'eût fait à sa place. »

Les sourcils de M^{me} Dastugue se froncèrent légèrement :

« On dirait, fit-elle, que ce personnage t'a laissé un souvenir bien persistant.

— Moi ! répliqua la jeune fille d'un ton dédaigneux ; oh ! pour cela, tu te trompes. Le hasard m'a placée en face d'un homme dont on s'occupe beaucoup à Paris, et ma curiosité en a été contente, voilà tout.

— C'est que tu es si étrange ! poursuivit la femme du député. Tu vas atteindre vingt-deux ans : il y a longtemps que tu serais mariée si tu l'avais voulu ; les partis n'ont pas manqué ; la situation de ton père te permet de choisir. Au lieu de t'y décider, tu ne rêves que de soirées, de bals ou d'aventures romanesques qui me désolent. Ah ! ton frère n'est pas ainsi, fit M^{me} Dastugue avec un soupir satisfait. Il nous a causé certes bien des ennuis, mais il est devenu sérieux, et je sais bien que, si nous lui trouvions un bon établissement, il n'hésiterait pas à en profiter. »

Henriette brisa entre ses doigts une fleur qu'elle venait d'arracher à un vase et répondit d'une voix presque dure :

« Hector fait comme il veut ; il a ses idées, j'ai les miennes. Du reste, ce n'est pas la première fois que nous parlons de ces choses et je t'ai déjà dit mon sentiment. Ce n'est pas ma faute si le spectacle du monde m'a rendue telle que je suis devenue. Tu m'accusais tout à l'heure d'être romanesque ; personne, au contraire, ne se rend mieux compte que moi des réalités de la vie. Elles m'inspirent, il est vrai, un profond mépris ; c'est pourquoi je ne consentirai à lier mon avenir qu'à une

supériorité assez dominante pour me faire oublier mes anciens rêves. Puisque aujourd'hui il n'existe plus rien au-dessus de l'argent, c'est bien le moins que cette puissance compense mes espérances perdues. »

Henriette Dastugue parlait avec un accent d'amertume où perçait une sombre ironie. Sa mère avait écouté, surprise, ne comprenant pas tout ce qu'il y avait de douloureux, de désillusionné, dans cette sortie d'une jeune fille de vingt-deux ans, qui tout à coup la dépassait en calculs glacés et en raisonnements pratiques.

Le ménage Dastugue recueillait ce qu'il avait semé : en sacrifiant à l'intérêt immédiat, au succès à tout prix, convictions et principes, le père s'était fait de son fils un rival, presque un ennemi, résolu à mettre à profit pour son propre compte l'exemple donné, et à s'affranchir de toute obligation de respect ou de devoir. La mère, en faussant dans l'esprit de sa fille les aspirations désintéressées et généreuses, y avait jeté le germe d'un immense découragement qu'Henriette Dastugue affectait de dissimuler sous une apparence d'acceptation orgueilleuse.

Mais dans son aveuglement d'égoïsme, M^{me} Dastugue ne pouvait qu'être satisfaite.

Elle prit la main d'Henriette et dit :

« Ce n'est pas moi qui te ferai un reproche d'être ambitieuse; nous n'avons pas encore atteint le plus haut degré de notre fortune; le jour où ton père sera ministre, tu ne regretteras rien et tu comprendras que nous n'avons jamais voulu que ton bonheur. »

Henriette fit un brusque mouvement.

« Mon père... ministre ? s'écria-t-elle.

— Oui... il ne faut pas encore le dire tout haut, mais il en est question

— S'il devient ministre, reprit la jeune fille d'une voix grave, c'est donc que ce que j'ai entendu dire est vrai : il abjure son passé et sacrifie les idées dans lesquelles vous m'avez élevée tous deux ?

— Que dis-tu là ? fit M^{me} Dastugue reculant de stupeur.

— Ce que tu sais mieux que moi, répliqua la jeune fille : au milieu de ce monde que nous fréquentons, je sais distinguer le reproche sous la flatterie apparente, et je ne me trompe pas aux sentiments que nous inspirons. »

M^{me} Dastugue s'agita : elle éprouvait un embarras visible. La vérité, c'était qu'elle avait élevé autrefois sa fille comme elle avait été élevée elle-même, dans des sentiments de religion et de respect, et qu'elle ne pouvait se dissimuler que la marche suivie depuis plusieurs années déjà par son mari était en contradiction flagrante avec cette ligne de conduite. Les grandeurs succédant à la fortune, déjà inespérée et due à une ruine de famille, avaient assoupi, sinon étouffé tout à fait dans M^{me} Dastugue, les scrupules de la conscience. Esprit médiocre et borné, elle était incapable de résister au courant qui la portait à l'un des premiers rangs sociaux, et se contentait de garder et d'observer sans bruit les pratiques de sa jeunesse.

L'inconscience de Népomucène Dastugue, son prodigieux contentement de lui-même, l'abondance de sa parole vide et sonore, les arguments qu'il invoquait parfois en s'excusant sur ce qu'il appelait des concessions momentanées et des nécessités provisoires, avaient depuis longtemps achevé de dompter les vagues résistances d'une femme qui, d'une aisance relative et d'une obscurité triste, s'était trouvée portée tout à coup à l'opulence et à tous les charmes séduisants d'une notoriété officielle.

Et, tout à coup, sa fille, qu'elle avait crue soumise à la même domination et contente des mêmes avantages faciles, ne pouvait retenir la révolte de son cœur, et venait opposer un reproche ironique à cette fortune trop rapide, acquise au prix de la répudiation du passé.

Quoique d'une nullité absolue, M^{me} Dastugue n'était ni méchante ni perverse, et son ambition même n'était que le reflet de celle de son mari. Elle fut quelques secondes sans répondre, puis attirant à elle la tête de la jeune fille, elle l'embrassa en disant, très émue :

« Tu sais bien que ton père est le meilleur des hommes et que jamais il ne nous a froissées dans notre conscience et nos idées. Il me disait encore hier qu'il obéit à des circonstances qui commandent... C'est pour toi surtout, pour rendre ton avenir plus brillant, qu'il s'est jeté à corps perdu dans cette carrière, où il néglige ses affaires de là-bas. Ignores-tu qu'il se préoccupe plus que moi encore de ton avenir ?

— C'est parce que je le sais, c'est parce que je sais ce qu'il entend par mon bonheur, que je t'ai parlé comme je l'ai fait, répliqua Henriette d'une voix dont la tendresse mélancolique contrastait avec les duretés précédentes. En ce moment même, il songe à un nouveau parti pour moi ; ne fais pas l'étonnée : ce jeune homme qu'il nous a présenté il y a huit jours et qui, dit-il, est à la tête d'une banque fondée pour je ne sais quelle affaire à l'étranger. Tu sais de qui je parle?... »

Au moment où M^{me} Dastugue, un peu interloquée, allait répondre, un valet en livrée voyante et chamarrée de galons entra, après avoir frappé discrètement.

« Il y a là, dit-il, un monsieur qui dit avoir rendez-vous avec monsieur.

— Son nom ?

— M. le comte de Cambasse. »

XIV

Lorsqu'un soir, Antonine, après le départ de Marthe, avait cru reconnaître M. de Cambasse parmi la foule élégante des promeneurs de la terrasse de Saint-Germain, elle ne s'était pas trompée. M. de Cambasse n'avait pas menti en annonçant, cinq ans auparavant, à Chantecroix, son départ pour l'Amérique ; mais, soit qu'il eût fait plus vite fortune qu'il ne l'avait prévu, soit plutôt que certaines circonstances l'eussent décidé à précipiter son retour, il était revenu, et ses anciens amis l'avaient retrouvé un beau matin, toujours plein d'assurance et se prétendant désormais en mesure de parvenir à une haute fortune.

Cambasse renoua aisément ses anciennes relations et, se faufilant dans le monde politique, ne tarda pas à s'y créer des amitiés et des intérêts. On commençait alors à songer à ces aventures extérieures dont l'affaire du Tonkin a été la plus grosse, et qui devaient avoir pour résultat des bénéfices produits par des exploitations fécondes : mines et autres. Cambasse, qui avait utilisé le temps de son absence, ne s'était pas attardé en Amérique. Un court séjour au Canada lui avait prouvé très vite qu'on ne réussissait dans la Nouvelle-France qu'au prix de beaucoup de travail, de persévérance et d'années. Il avait essayé de tâter des États-Unis, où l'esprit est plus pratique, et un jour il avait poussé une pointe sur les côtes de l'extrême Orient, comptant sur le hasard de l'aventure.

Agé alors d'environ trente-deux ans, Cambasse était arrivé à cette période de la vie où les appétits deviennent féroces quand ils ne sont pas retenus par une

règle ou un frein. Le nom qu'il portait était bien à lui : Cambasse était le composé ou, si l'on veut, la traduction résumée de Campo-Basso, et il se rattachait, au moins d'une manière indirecte, au ministre fameux de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, traître à son maître. Seulement, comme il est arrivé à nombre de familles aujourd'hui complètement disparues de l'histoire, le nom était fort déchu. L'obscurité l'avait pris, et le dernier héritier, le Cambasse actuel, Gaston de Cambasse, se fût gardé d'avouer que son père avait occupé, dans un département éloigné, la fonction peu aristocratique de receveur des contributions. Comme si, après tant de siècles, l'ancien sang de la race se fût tout à coup réveillé dans le dernier rejeton, Gaston de Cambasse, resté seul, s'était fait une résolution de vie affranchie de tout scrupule. Il ne possédait qu'une qualité : l'audace, aimait la vie, mais ne redoutait pas la mort, et croyait, non sans raison, qu'en un temps comme le nôtre on pouvait utiliser ce mépris et cette audace au profit d'intérêts pratiques. Sans être précisément troublé par le souvenir de son aventure avec M^{lle} de Prélac, il avait jugé bon de mettre une séparation de quelques années entre ce souvenir et l'avenir inconnu ; ici encore Chantecroix avait deviné juste. Mais ce que ce dernier n'avait pas prévu, sans doute parce qu'il ne jugeait pas Cambasse capable de cette énergie, c'est que le séducteur songerait à édifier une fortune sur une aventure lointaine.

Gaston de Cambasse avait conçu pour l'île Formose, voisine de la Chine, un projet d'exploitation analogue à celui du Tonkin. Il s'était assuré des intelligences, s'engageant à défendre, pour son compte personnel, les intérêts français, et, s'associant à des pirates malais, il était allé jusqu'à faire la guerre de partisan pour

opérer les reconnaissances nécessaires. C'est au retour de cette campagne qu'il avait réussi à ouvrir à Paris une maison de banque dont on commençait à parler, et qui projetait, pour un temps plus ou moins proche, le lancement de l'affaire.

Il eût été difficile à Cambasse de ne pas retrouver Chantecroix dès sa réapparition sur le boulevard. Le journaliste ne sembla pas autrement étonné de ce retour, et, en sa qualité de curieux, il se mit à observer ses menées qu'il démêla aisément. Il connut ainsi les démarches de Cambasse auprès du gouvernement en vue d'un appui officiel et financier, et les rapports que le hasard amena entre l'aventurier et Népomucène Dastugue, le député de Château-Chinon.

Ainsi qu'on l'a appris, M. Dastugue avait dans Chantecroix un ennemi dangereux. L'affection que le journaliste portait à Pierre, le souvenir des procédés du député à l'égard de son neveu et de sa belle-sœur rendaient encore plus acerbe la verve de l'homme d'esprit quand il prenait à partie l'homme politique. C'est assez dire que Chantecroix étendait son antipathie à toute la dynastie du député. Comment donc pouvait s'expliquer l'incident inattendu de l'Opéra, et comment Chantecroix s'était-il trouvé juste à point pour ramasser l'éventail tombé de M^{lle} Henriette Dastugue, fille d'un homme qu'il raillait sans pitié ?

Peut-être Chantecroix lui-même eût-il été assez embarrassé de répondre. Quelque temps auparavant, le hasard l'avait fait se rencontrer dans un concert avec M^{me} Dastugue et sa fille. C'était la première fois qu'il voyait Henriette, et il ne put se défendre d'une sympathie un peu étonnée devant la physionomie franche, intelligente et fière de la jeune fille. Il parla de cette rencontre le lendemain à Pierre et à sa mère, et cette

dernière l'assura qu'autrefois Henriette, alors enfant, annonçait un cœur loyal, ouvert et bon, et se montrait toute différente de son frère, déjà froid, égoïste et sec.

« Comment cette petite aiglonne est-elle née dans une pareille ménagerie ! » s'écria Chantecroix.

Malgré lui, sans s'avouer le sentiment qui commençait à s'emparer de son esprit, il chercha les occasions de se rencontrer de nouveau avec Henriette, ou du moins de la voir de loin, car il sentait qu'un abîme les séparait. Quand il apprit les relations d'affaires nouées entre Cambasse et le député de Château-Chinon, une idée le saisit : si Cambasse entraît dans la maison, et il finirait certainement par y entrer, la première pensée de cet aventurier, dont Chantecroix connaissait l'ambition et l'effronterie, ne serait-elle pas de tâcher de plaire, de se préparer les voies pour une alliance riche ? Car Chantecroix n'avait jamais pris au sérieux l'affectation d'aristocratie de Cambasse, et savait fort bien que l'argent était l'unique mobile de sa conduite et le but de sa vie.

Chantecroix se disait tout cela un soir, en fumant un cigare dans les Champs-Élysées, après avoir dîné aux Ambassadeurs, quand tout à coup il s'arrêta et s'écria brusquement, comme si sa pensée sortait malgré lui de ses lèvres :

« Ah, çà ! mais, au fait, de quoi m'occupé-je, et en quoi cela me regarde-t-il ? »

Il réfléchit quelques secondes, s'interrogeant, et murmura comme se répondant à lui-même :

« Moi, amoureux ! et amoureux de la fille de Népomucène Dastugue, de la sœur d'Hector, un drôle ! Allons donc ! »

Et il reprit sa promenade, se donnant à lui-même cette explication :

« Non ; cette enfant est une honnête fille qui ne doit pas être responsable des fautes et des bassesses de ses parents. Si un danger la menace, mon devoir est de la sauver. J'aurais sauvé Antonine de Prélac, si je l'avais retrouvée ; c'est assez d'une ruine, et Cambasse, je le jure, n'en consommera pas deux. »

La nuit commençait à tomber. Chantecroix revint sur ses pas, rentra chez lui et, jetant machinalement les yeux sur un journal, y lut l'annonce de la reprise de *Don Juan* avec Lassalle et Krauss. Il s'habilla et se rendit à l'Opéra, où le hasard lui fournit l'occasion de l'incident qui avait si fort irrité la femme du député et qui était demeuré gravé dans le souvenir de la jeune fille.

Quel était donc cet homme, ce Parisien de trente-cinq ans au plus, d'apparence sceptique et gouailleuse, très répandu, connu de tout le monde, mais à qui nul ne connaissait un ami intime, excepté le jeune Pierre, son petit protégé, et qui, en toute occasion, semblait s'arroger la mission de défendre le faible contre le fort, la victime contre l'oppresseur ? Chantecroix, dont personne n'eût pu dire le prénom, car il signait Chantecroix tout court, s'était tout à coup révélé dans les dernières années de l'empire par des chroniques parisiennes légères et spirituelles qui formaient un contraste singulier avec le ton de la polémique politique d'alors. C'était écrit cavalièrement, avec des manchettes, et cependant tous les mots portaient.

L'empire souffrit aussi cruellement de cette main gantée que de la rude griffe de M. Rochefort. La popularité était moindre, Chantecroix défendant avec une hauteur dédaigneuse les principes d'autorité et de respect ; mais le renom était presque égal. La guerre venue, l'écrivain se fit soldat, gagna l'épaulette et fut

décoré. Bien peu savaient cette dernière particularité, car, dès qu'il reprit la plume, Chantecroix ne porta plus le ruban rouge. Il avait reconquis sa chère indépendance, et les événements fournirent à son talent mûri l'occasion de se renouveler. On n'a pas oublié l'allusion faite autrefois par Cambasse à un livre de Chantecroix qui avait achevé de mettre ce nom en pleine lumière. Ce livre, intitulé : *Du goût dans la Révolution*, était une conception hardie et neuve, d'une originalité saisissante. Se maintenant strictement dans le cadre tracé par le titre, évitant de se prononcer en faveur d'une forme quelconque de gouvernement, Chantecroix se trouvait avoir écrit le tableau le plus complet de l'histoire des hommes et des idées depuis cent ans, sans faire pour ainsi dire de politique et sans demander ses arguments à autre chose qu'à l'évidente logique.

Il ramenait tout au goût, jugeait tout, lois, réformes, progrès, au point de vue du goût, règle fondamentale de l'état civilisé, sans laquelle rien n'est bon, juste ni durable. La prise de la Bastille, malgré capitulation jurée, manque de goût ; le supplice de la reine, manque de goût ; la Terreur, manque de goût ; les maîtres d'alors, tous dénués de goût, s'habillant mal, parlant une langue ampoulée et sans goût ; absence de goût jusque dans l'ameublement et dans l'art, littérature ou peinture. On devine où pouvaient conduire ces prémisses et si la verve de Chantecroix trouvait dans l'époque présente de quoi se donner à cœur joie des déductions probantes. Irriter les consciences, manque de goût ; interdire le droit de prier, manque de goût.

Cette façon de tout ramener à la question de politesse, de courtoisie, de bonne éducation, ne pouvait

manquer de provoquer la curiosité. Il fallut renoncer à arrêter et à supprimer ce livre insaisissable où pas une violence n'était formulée et où l'esprit jaillissait cependant en flèches meurtrières. Ruiner ou perdre un ennemi tel que Chantecroix eût été précieux, mais cet homme n'offrait aucune prise. Sa bravoure, égale à son bonheur, l'avait toujours fait triompher de rencontres à peu près inévitables dans son métier. On lui connaissait de nombreuses et d'aristocratiques relations, mais de lui-même, de ses origines, on ne savait rien, sinon que ses premières années s'étaient écoulées à l'étranger et qu'il n'avait plus de parents.

Tel était le personnage un peu énigmatique, quoique connu de tout Paris, qui se trouvait tout à coup jeté, comme malgré lui, dans la vie politique du député Népomucène Dastugue, et que M. de Cambasse allait probablement rencontrer sur sa route, comme si Chantecroix avait été créé pour tâcher de réparer ou d'empêcher le mal causé ou prémédité par l'aventurier.

Grâce à son instinct, ou plutôt au sentiment qu'il refusait de s'avouer à lui-même, Chantecroix avait deviné juste ; du premier coup d'œil, en entrant en relations avec le député de Château-Chinon, dont on commençait à chuchoter la prochaine entrée au ministère du commerce, M. de Cambasse avait jugé le parti qu'il pouvait tirer de ce gros homme tout plein de lui, infatué de son importance, disposant d'un crédit et d'une influence parlementaires inexplicables, mais réels, et possédant en outre une grande fortune et une fille en âge d'être mariée.

La conversation de M^{me} Dastugue et d'Henriette a appris la présentation de l'aventurier aux deux femmes. Cambasse, en homme qui ne brusque rien et ne se presse jamais de profiter d'ouvertures sympathiques,

avait laissé passer plusieurs jours et, prétextant un rendez-vous avec le député, il venait seulement de se décider.

Sur l'annonce du valet, il entra.

Il n'avait guère changé depuis l'année où on l'a vu, le visage d'une blancheur ivoirine, la barbe courte taillée en pointe, l'œil chaud et hardi, le corps souple et robuste annonçant la santé et la force. Son allure avait pris encore plus d'assurance, et quand il inclina la tête, le chapeau à la main, devant les deux femmes, M^{me} Dastugue ne put s'empêcher d'admirer elle-même la distinction de ce visiteur, dont son mari lui avait déjà fait grand éloge.

« Veuillez pardonner, mesdames, l'indiscrétion de ma visite, dit M. de Cambasse. J'espérais rencontrer M. Dastugue, qui avait bien voulu me donner rendez-vous, et je serais aux regrets...

— Vous ne nous dérangez nullement, interrompit la femme du député. Mon mari va certainement rentrer, car en affaires il a l'habitude d'être exact, et nous sommes heureuses, ma fille et moi, de la visite d'une personne qu'il apprécie très haut.

— Trop bonne ! fit Cambasse, qui, en s'asseyant, jeta un regard sur la partition étalée sur le piano. Ah ! mademoiselle est musicienne ? ajouta-t-il en se tournant d'un air empressé vers Henriette.

— Amateur très modeste, » répondit la jeune fille, qui ne pouvait vaincre l'étrange sentiment de répulsion que lui inspirait le nouveau venu.

Une conversation banale s'engagea, dans laquelle Cambasse s'efforça de multiplier les compliments. Tout à coup une porte s'ouvrit avec fracas, et Hector Dastugue fit irruption ; sans même avoir, dans l'excès de son agitation, aperçu Cambasse, il cria :

« Papa est ministre ! »

XV

PIERRE DASTUGUE A SA MÈRE.

La Seulette, près Luzy.

« Tu dois, ma chère mère, être bien surprise de la prolongation de mon séjour dans notre Morvan. En te quittant, je comptais bien être de retour à Paris au bout d'une semaine au plus. Je n'avais que des ordres à donner, afin de rendre habitable le plus vite possible notre petite maison de la Seulette. Il ne m'a pas fallu longtemps pour tout régler, et la dépense ne sera pas grosse, car la maison où je suis né a plus résisté que je ne l'aurais cru, dans son abandon. Nous pourrons donc, dès cette année, je l'espère, venir nous y installer, et tu retrouveras ton cher pays.

« Mais alors, me diras-tu, si tu as tout terminé, qui peut te retenir ? Ici, chère mère, j'éprouve un grand embarras et je réclame toute ton indulgence. En revoyant ce beau pays que j'ai quitté si jeune, mes souvenirs d'enfance me sont revenus en foule et je n'ai pu m'arracher à la contemplation des beautés farouches dont l'impression m'était restée dans l'esprit. J'ai revu la Roche, j'ai revu Luzy, j'ai revu le mystérieux château de Cantecroix, toujours solitaire, avec son parc encombré de ronces où rôdent les chats sauvages ; j'ai revu le Guiane, dont la châtelaine, la marquise de Paradèze, m'a fait les honneurs ; j'ai revu enfin la Brèche aux loups, avec ses rochers à pic surplombant des ravins : la Brèche aux loups, où, je le crains bien, et j'aime mieux te le dire tout de suite, mon cœur est resté.

« Je vais avoir bientôt vingt ans et j'ai vécu vite ; j'ai

réfléchi et rêvé à un âge où d'autres se laissent aller doucement au courant de la vie. Le hasard, ou plutôt la providence d'une rencontre que tu connais, de ce noble cœur qui se nomme Chantecroix, a affirmé et développé en moi des ambitions naissantes. La fierté que j'ai héritée de toi et de mon père m'a mis au cœur des aspirations dont je ne suis pas maître et qui m'emportent, malgré moi, comme sur des ailes, au delà et au-dessus du réel, du présent et du possible. J'ai vu, j'ai rencontré une femme, une jeune fille blonde, frêle, adorable. Elle est d'un rang de famille et de fortune que je n'atteindrai jamais, je le sais, je m'en rends compte, et cependant cette jeune fille, à laquelle je n'ai jamais parlé, qui sans doute ignore jusqu'à mon existence, je l'aime par-dessus tout au monde; son image plane sur toutes mes pensées, je la vois partout, toujours je la verrai; elle remplit ma vie, et la certitude même que tout nous sépare, que rien jamais ne nous rapprochera, me donne une jouissance âpre et douloureuse, où je puise une ardeur nouvelle pour étreindre la vie et faire des chefs-d'œuvre.

« Une circonstance extraordinaire, que je te conterai tout à l'heure, a coïncidé avec cette rencontre; il semble que la fatalité, car ce ne peut devenir pour moi un bonheur, a voulu lier cette image adorée à un souvenir de notre vie de misère. Il y a des moments pourtant où je me dis que je me trompe, qu'une ressemblance m'abuse; mais non, c'est bien le souvenir, et je ne me trompe pas.

« Tu te rappelles M. de Chanvallon, le grand chasseur, qui était fort comme Goliath; il vit toujours, il habite toujours son château de la Brèche, avec sa tour et ses lierres. Il chasse toujours, mais seul avec son garde Saintex, car il se fait bien vieux et bien cassé, malgré sa volonté de résistance. J'étais trop enfant lorsque sa femme mourut; je ne me la rappelle pas,

mais toi tu dois te souvenir d'elle. N'y a-t-il pas eu un mystère, un drame intime dans ce mariage d'une jeune femme mondaine, aimable et gracieuse, avec ce Nemrod farouche qui n'aimait que ses chiens et les forêts du Morvan ? Je n'ai de tout cela que de bien vagues réminiscences, qu'un ancien ami, Planteseigle, tu sais, le fils du charron, le bon docteur, a un peu éclaircies. Mais tu en sais sans doute là-dessus plus long que lui. Or, en mourant, de chagrin, disent les uns, d'accident, disent les autres, M^{me} de Chanvallon a laissé une fille.

« Après une assez longue absence, motivée par son éducation dans un grand pensionnat dont j'ignore le nom, cette enfant est revenue à la Brèche. Planteseigle m'a dit qu'elle y dépérissait, lorsqu'il est parvenu, en la questionnant avec sa bonté habituelle, à découvrir qu'un sombre ennui était la cause unique de son mal. Il n'a pas hésité, il a parlé à M. de Chanvallon, qui, tout en ne témoignant jamais pour sa fille la moindre expansion affectueuse, a aussitôt consenti à faire venir à la Brèche, pour tenir compagnie à la charmante malade, une jeune femme, son ancienne institutrice, assure-t-on. Depuis lors, M^{lle} Marthe de Chanvallon (elle se nomme Marthe) a repris vie et santé, et c'est cette angélique beauté qui est venue éclairer mon cœur d'une lumière qui ne s'éteindra plus.

« Comment un homme tel que M. de Chanvallon, violent, tapageur, misanthrope, sans ombre de délicatesse quelconque, a-t-il pu mettre au monde cette enfant adorable ? Ah ! il s'en rend compte, sans doute, si ce que soupçonne Planteseigle est vrai, si la pauvre M^{me} de Chanvallon est morte de douleur, accablée par l'injuste jalousie, les soupçons injurieux de son mari. T'imagines-tu, toi si bonne, ce que doit être l'existence de cette jeune fille sous le toit de ce père, si ce que

croit Planteseigle est vrai, et surtout si elle se doute de ce drame ? Vois-tu cette enfant de dix-sept ans à peine, forcée de vivre, au fond des bois, dans un château sombre, dont le nom est terrifiant, près de ce père qui ne lui donne peut-être jamais un baiser, une caresse, une pensée ? Elle s'y résigne pourtant. Elle accepte cette vie, et même, comme je te l'ai dit, elle a repris santé et couleurs. Elle est blonde, le teint nacré, la bouche rouge comme un bouton de rose écarlate, les yeux grands et étonnés, la taille svelte, comme pour ses Juliette devait en rêver Shakespeare. Je suis fou, je le sais : je l'adore !

« Mais l'autre, la compagne, l'ancienne institutrice, qui par sa présence a rendu à M^{lle} Marthe un peu de tranquillité d'esprit à défaut de bonheur, voilà l'énigme. La première fois que j'ai rencontré M^{lle} de Chanvallon à Montsauche, où une excursion m'avait entraîné, elles se trouvaient ensemble, et il a fallu la puissance des yeux d'ondine de cette adorable créature pour retenir sur mes lèvres le cri de surprise que la vue de sa compagne m'inspirait.

« Ce que je vais te dire, ma chère mère, n'en parle à personne, hormis, bien entendu, à Chantecroix, qui est un autre moi-même, à qui nous devons tout. Te souviens-tu d'une nuit d'hiver, d'une nuit glacée, précisément la nuit où je dus à une aventure ridicule de faire connaissance avec notre ami ? Cette même nuit, tu ramenais à la vie une jeune femme qui voulait mourir : tu te le rappelles. Eh bien ! cette femme, c'est aujourd'hui la compagne de M^{lle} de Chanvallon, et elle a gardé à la Brèche aux loups le nom sous lequel tu l'as connue : M^{lle} Bernard.

« Elle aussi m'a reconnu ; je l'ai bien vu à son mouvement, la première fois qu'elle m'a aperçu. Mais rien

dans mon regard, ni dans la moindre de mes actions ne lui a fait soupçonner qu'elle venait de retrouver en moi un curieux ou un indiscret. Parfois, en y réfléchissant, je songe qu'il eût été plus simple de sa part de me reconnaître franchement. Elle ne l'a pas jugé à propos ; je me suis incliné. Mais c'est pour moi un amer chagrin, cette obligation de mystère et de réserve, qui me condamne à ne regarder la Brèche aux loups que de loin, quand c'est là que se trouvent enfermés toute ma vie, tout mon cœur.

« Qu'advient-il, chère mère, de cette passion folle, absurde, je le sais bien, mais qui me torture, tout en faisant la joie, l'ivresse de ma jeunesse ? Je ne sais. Le travail, l'imagination, la volonté de devenir grand me sauveront peut-être, en me rendant à moi-même, en confondant avec les figures de mes rêves celle de cet ange radieux et vivant. Mais, en attendant, j'erre du côté des rochers de la Brèche, dans les ravins et les sentiers voisins, quelquefois avec Planteseigle, plus souvent seul, espérant une nouvelle rencontre, un hasard, une permission de Dieu. Le dimanche, M^{lle} de Chanvallon vient, accompagnée de M^{lle} Bernard, à la messe de Montsauche ; là, je puis la voir. Mais il n'y a de dimanche que tous les sept jours, et c'est pourquoi, ma chère mère, je m'éternise ici.

« Je m'en arracherai pourtant ; il le faut. L'éloignement ne changera rien à l'état de mon cœur, mais je n'oublie pas que j'ai de grands devoirs. Je compte donc te revoir bientôt.

« Tu sais, sans doute, qu'il est question de la nomination prochaine d'Hector à la sous-préfecture de Chinnon. Il paraît qu'il commence à devenir sérieux. Mais Margouët, l'aubergiste de Luzy, qui a fait une guerre si acharnée à mon oncle, prétend que si Hector accepte,

c'est qu'il trahit. Que diable cela peut-il signifier ?

« Enfin, car on ramasse toutes sortes de bruits dans ce pays, as-tu entendu parler d'un M. de Cambasse, gentilhomme et banquier, dont il serait question comme mari de ma cousine Henriette ? Il y a par ici un affreux drôle, nommé Goraille (l'a est de trop), qui bave sur tout le monde et que je voudrais avoir l'occasion de corriger. Mais ceci est à part. Il me reste juste assez de place pour te dire que je t'aime, que je ne me suis jamais senti plus fort, et pour te prier de dire à Chantecroix que je croix enfin tenir ma *Marie de Bourgogne* implorant la populace en faveur des échevins de Gand. Je t'embrasse.

« Ton fils,

« PIERRE. »

Assis dans un fauteuil de cuir portugais, notre ancienne connaissance, Chantecroix, relisait pour la troisième ou quatrième fois cette lettre de l'enfant qu'il avait aidé à sortir des bas-fonds de la misère, et qui était, à moins de vingt ans, devenu un homme, un artiste et un poète.

A quelques pas, une femme, aux cheveux blanchis par l'âge, mais aux traits calmes, sereins, heureux, était assise sur une chaise de vieille tapisserie, et ses doigts amaigris laissaient presque tomber à terre un journal sur lequel elle venait de lire l'admission au Salon, avec force éloges, d'une toile de son fils : *l'Anneau de Pavie*.

Une tiède brise de printemps soufflait à travers la fenêtre ouverte, qui laissait apercevoir la verdure de grands arbres. Pierre, sur le conseil de Chantecroix, avait quitté la rue de Babylone ; il avait trouvé au centre

même de Paris, près de la place Saint-Georges, un joli pavillon, contenant un bel atelier, et précédé d'un petit jardin, attenant à d'autres plus vastes, dont il avait la jouissance visuelle.

Chantecroix venait de replier la lettre de Pierre, et, la tête penchée sur sa poitrine, il semblait réfléchir profondément.

Il avait peu changé, et les années, en argentant davantage ses cheveux sur les tempes, ne lui avaient pas donné une ride de plus. Bien qu'il eût plus de trente ans, il en paraissait beaucoup moins, et la hardiesse de son regard, la vivacité de ses traits, la souplesse de ses mouvements et la finesse de sa taille, en faisaient toujours le plus séduisant des hommes.

M^{me} Dastugue le regardait, de ce regard bon et heureux qui dit la joie de se trouver avec un ami. Tout à coup, Chantecroix releva la tête et dit :

« Voyons, chère madame, voulez-vous que j'aille le chercher ? »

Il y avait un peu d'impatience, de fièvre même dans sa voix. M^{me} Dastugue sourit doucement, étendit la main et répliqua :

« Non, mon ami; Pierre reviendra bientôt, puisqu'il me l'assure. Et puis, continua-t-elle en poussant un soupir, que pourriez-vous faire contre ce malheureux amour qui l'envahit ? Le pauvre enfant, il avait bien besoin encore de cette douleur !

— Mais, fit Chantecroix en riant, ce n'est pas une douleur du tout ; je connais Pierre, allez ! il ne perdra jamais la tête. Certes, il aime cette jeune fille ; puisqu'il le dit, c'est vrai. Mais cela ne lui fera pas manquer une idée, un coup de pinceau. Et enfin, acheva Chantecroix d'un ton hautain, je ne vois pas pourquoi un jour M. de Chanvallon, simple tueur de gibier, refu-

serait sa fille à M. Pierre Dastugue, peintre médaillé à dix-huit ans et désigné pour l'Institut. »

M^{me} Dastugue secoua la tête.

« Votre affection pour Pierre vous aveugle.

— Je connais ce Chanvallon, poursuivit Chantecroix, comme en lui-même. Mon père m'en parlait.

— Votre père ? fit M^{me} Dastugue surprise.

— Oui, reprit Chantecroix, comme s'il regrettait ce qu'il venait de dire ; je vous ai dit, dans le temps, que mon père avait eu des intérêts dans le Morvan.

— Je me souviens. »

Il y eut un silence.

« J'attendrai donc, dit enfin le journaliste dont la voix s'assombrissait ; mais je prévois que tôt ou tard ma présence sera nécessaire là-bas. Vous n'avez plus rien à apprendre sur les rapports de M^{lle} Bernard avec M. de Cambasse, n'est-il pas vrai ?

— Hélas ! non, fit la veuve.

— Hé bien ! poursuivit Chantecroix en se levant, comme jamais, entendez-vous, jamais, M. de Cambasse ne deviendra le mari de M^{lle} Henriette, la seule femme de la famille qui vaille quelque chose après vous, il ne faut pas que, d'une part, les choses aillent au point de permettre à cet homme de se rendre dans le Morvan, chez votre beau-frère ; il ne faut pas, d'autre part, que cet homme revoie jamais M^{lle} de Prélac.

— Et cependant, murmura tristement M^{me} Dastugue, la vérité sauverait Henriette.

— Oui, mais elle perdrait une femme que j'ai juré de sauver, répliqua Chantecroix. Patience ; je suis venu à bout de plus fort. »

Quelques instants plus tard, Chantecroix se retirait. Il était environ quatre heures. Il rentra chez lui, fit seller un cheval qu'il avait acheté à une vente de sports-

man et prit au trot, un cigare aux lèvres, l'avenue des Champs-Élysées.

XVI

A cinq heures, quand le temps est beau, les Champs-Élysées sont, comme le boulevard, l'endroit de Paris où un homme connu et plus ou moins répandu dans le monde est certain de se trouver en pays de connaissance. Ce n'était cependant pas pour voir le monde que Chantecroix venait de choisir cette promenade. Il estimait peu de gens et en aimait encore moins. Seulement, il se passait en lui depuis quelques mois des phénomènes qui l'inquiétaient. Lui, jusque-là si indifférent aux aventures, à qui l'on ne connaissait que des galanteries élégantes, que jamais on n'avait rencontré avec une femme au bras, si ce n'est dans un couloir de théâtre ou dans quelque fête de charité, il se sentait le cœur pris, et en même temps une profonde et subite lassitude s'était emparée de son esprit. Il avait besoin de réfléchir, de respirer beaucoup d'air. Il avait un mot typique : « Toutes les idées viennent debout. » Et, paresseux comme tous les artistes, il s'était décidé à acheter un cheval, parce que, disait-il, à cheval on n'est pas tout à fait debout, mais peu s'en faut, et l'obligation de se bien tenir équivaut à l'excitation de la marche.

Les derniers mots de Chantecroix à M^{me} Dastugue, la mère du jeune peintre, ont déjà appris que le journaliste était enfin édifié sur la personne mystérieuse à laquelle, six ou sept ans auparavant, M. de Cambasse était venu apporter un billet, par une nuit d'hiver. Les franches explications de la veuve avaient complété ce

que la lettre de Pierre rappelait de cet incident. Par conséquent, un double devoir apparaissait à Chantecroix, caractère très particulier, estimant que personne n'est venu au monde pour son plaisir, que chaque homme est obligé de remplir les devoirs qui se rencontrent devant lui, soit par son fait, soit même par des circonstances étrangères à sa volonté et à son pouvoir. Le premier de ces devoirs, c'était de rendre impossible le projet d'union évidemment caressé par Cambasse avec Henriette, la fille du député, la cousine de Pierre, projet sottement favorisé par Népomucène Dastugue; le second devoir était d'empêcher toute rencontre de Cambasse avec une malheureuse femme qui avait suffisamment expié la faute de sa jeunesse par le travail, la méditation et la complète solitude.

Chantecroix connaissait Cambasse; il le croyait capable de tout ce que peut entreprendre un homme qui ne croit à rien, sinon à l'intelligence et à la force. Quelque chose lui disait que M^{lle} de Prélac courait un danger, du moins qu'un nuage noir était déjà formé au-dessus de sa tête. Il ne connaissait pas Antonine : jamais Cambasse, au temps de ses amours, ne la lui avait présentée; il l'avait seulement entrevue, jadis, au théâtre, dans une loge. Il n'avait donc, ce semble, aucune raison de la protéger. Mais Chantecroix, il faut le répéter, n'était pas un homme ordinaire. N'eût-il pas eu dans le cœur cet amour imprévu, étrange, fait de pitié et de protection (il le croyait du moins) pour la fille du député morvandiau, il aurait quand même occupé son esprit aux moyens d'assurer le repos d'Antonine. « Vous vous mêlez donc toujours des affaires des autres ? » lui disait un soir un ancien homme d'État en le félicitant d'un coup d'épée donné pour une cause généreuse, mais une cause qui semblait ne le regarder en rien : « Que

voulez-vous, Excellence, répliqua Chantecroix, les affaires des autres, quand elles blessent ma conscience et ma justice, me semblent les affaires de tout le monde et les miennes, par conséquent. »

Ce sentiment était si naturel à Chantecroix, le terrible fantaisiste avait si peu conscience, en ce moment même où il montait au pas de son cheval la grande allée des Champs-Élysées, d'une arrière-pensée d'intérêt personnel ou de jalousie se glissant dans ses résolutions, qu'il repassait en lui-même son insignifiante aventure avec Henriette, et se considérait, de bonne foi, comme n'éprouvant à l'égard de cette jeune fille qu'un sentiment d'estime.

« Voyons, se disait-il, voilà une enfant que j'avais à peine entrevue deux fois avant qu'un hasard me permit de ramasser son éventail. C'est la fille de Népomucène Dastugue, du type le plus complet que je connaisse de nullité, de prétention, de suffisance, et, ce qui est pis, de trahison presque inconsciente de tout ce qui est juste et vrai. Elle a passé vingt ans. Il y en a au moins quatre qu'elle vit avec ses parents. Est-ce qu'il est possible que cette fille, élevée, grandissant dans ce milieu, n'en ait pas pris peu à peu l'empreinte? M^{me} Dastugue, qui est la bonté même, assure qu'elle a le cœur haut; Pierre, de tous les parents qu'il ne voit plus, ne regrette qu'elle. Tout cela c'est de la neige d'antan, c'est de l'enfance. Mais j'admets que ce soit vrai : oui, elle est charmante; oui, elle a du cœur, de l'esprit et la justesse de jugement qui manque si complètement aux auteurs de ses jours. A ce titre, je dois prendre sa cause. Tout honnête homme se doit d'empêcher une honnête fille de tomber aux bras d'un misérable. Mais elle n'en reste pas moins la fille de Népomucène Dastugue, de l'homme qui m'a fourni la ma-

tière de mes polémiques les plus violentes et mes démonstrations les plus solides. Allons ! je m'amuse, je m'occupe, mais je ne suis pas amoureux. »

Il leva un instant vers le ciel clair ses yeux francs et tranquilles, et ajouta :

« En aurais-je le droit, mon père ? »

L'avenue se remplissait de plus en plus ; un beau soleil empourprait l'Arc de Triomphe et lui donnait un rayonnement sublime que tous les chars et toutes les draperies du monde ne lui prêteront jamais. Ce n'était pas encore l'été et ce n'était plus le printemps ; c'était cette heure délicieuse où l'on se sent revivre, où les nerfs, fatigués de l'intempérie des saisons, des jours trop courts, se détendent joyeux, où on boit la vie, où on cherche, où on attend quelque chose d'heureux et de bon.

Chantecroix avait déjà échangé plusieurs saluts avec d'autres cavaliers et des promeneurs en voiture. Il était à remarquer que tous portaient des noms très en vue et appartenaient au-dessus du panier de la société parisienne. Aucun parvenu, aucune fortune rapide. Chantecroix venait de se découvrir devant une douairière à cheveux blancs, couchée dans un grand landau et qui se trouvait être la châtelaine chez laquelle la mère de Pierre Dastugue avait trouvé jadis, si à point, un emploi rémunérateur. Un cavalier vint à passer. Il était jeune, vingt-sept ans environ, avec le nez court, les traits carrés, le corps trapu, et montait un cob aux solides attaches.

Chantecroix reconnut Hector Dastugue, à qui il avait eu affaire deux ou trois fois, dans sa carrière de journaliste.

A sa grande surprise, Hector, en l'apercevant, souleva son chapeau avec un sourire apprêté, mais évidemment sympathique.

Chantecroix répondit au salut ; au même instant, Hector ralentit le pas du cheval, dont l'écume blanche inonda le poitrail, de sorte qu'en deux secondes les deux cavaliers se trouvèrent sur la même ligne.

« Ah ! monsieur Chantecroix, dit Hector en saluant de nouveau, je suis enchanté de vous voir.

— Voilà du nouveau, pensa le journaliste ; après ma guerre récente contre Népomucène, que diable me veut-il et d'où vient cette pelitesse ? »

Et tout haut :

« Moi aussi, cher monsieur, bien qu'à vrai dire votre présence à Paris me surprenne un peu ; le bruit courait que vous alliez entrer dans les grandeurs.

— Oh ! dans les grandeurs ; c'est à la sous-préfecture de Château-Chinon que vous faites allusion, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; est-ce un faux bruit ?

— La nomination paraîtra demain à l'*Officiel*.

— Tous mes compliments. C'est à monsieur votre père que vous devez cela, sans doute ?

— Oh ! fit Hector avec un mouvement d'impatience, mon père, mon père ; nous ne sommes pas déjà si d'accord que ça, mon père et moi. Il a ses idées, j'en ai d'autres, voilà la vérité. »

Chantecroix inclina la tête, un peu ironique ; mais ne voulant à aucun prix sortir des limites de la plus stricte courtoisie, il répliqua :

« Il me semble cependant que, pour le moment, vous marchez assez d'accord...

— Tenez ! s'écria Hector, avec vous je serai franc : je ne crois à rien de ce à quoi vous croyez.

— Pas même à Dieu ?

— Ça, non, surtout pas à Dieu. Chacun pour soi ; au plus fort !

— Diable! fit Chantecroix, ça peut mener loin. Mais enfin vous n'en allez pas moins partir pour Château-Chinon comme sous-préfet, et monsieur votre père y est bien pour quelque chose.

— Je suis plus près de vous que vous ne le pensez, quoique nous semblions les deux extrêmes. J'ai pour mon père le respect que je lui dois...

— Ah!

— Mais il est d'une autre époque; il y a autre chose à faire qu'à tâcher d'endormir les besoins nouveaux avec des phrases. Vous trouvez le monde mal fait, n'est-ce pas? Eh bien, moi aussi.

— Oh! non, le monde n'est pas mal fait : c'est la bêtise et surtout la lâcheté qui sont incorrigibles.

— Justement, répliqua Hector sans s'émouvoir. C'est pourquoi, mon cher, il faut une autorité, une poigne ; vous la rêvez d'un autre âge ; je la vois, moi, dans la démocratie.

— Moi! je ne rêve pas de poigne du tout, fit Chantecroix en riant

— Enfin, vous savez fort bien que ce ne sont pas les hommes comme mon père qui referont un régime durable.

— Il n'est pourtant pas entêté quand on lui demande des concessions! répliqua Chantecroix. Et le voilà ministre.

— Pierre d'attente! prononça sentencieusement Hector. »

Chantecroix le regarda :

« Diable! dites-moi donc, est-ce que par hasard vous vous seriez fait nommer sous-préfet de Château-Chinon pour démolir monsieur votre père?

— Êtes-vous mauvaise langue! » répondit le fils du

député, comprenant que peut-être il s'était laissé entraîner trop loin.

Mais Chantecroix en savait assez, et d'ailleurs Hector ne lui avait rien appris qu'il n'eût soupçonné depuis longtemps. Il reprit, par politesse, voyant que le sous-préfet continuait à maintenir sa monture de conserve :

« C'est un beau pays, le Morvan.

— Vous le connaissez?

— Un peu : j'y ai passé deux fois... Mais je n'y connais personne, se hâta-t-il d'ajouter.

— Ah, ça ! pour le monde qu'il y a à voir, c'est bientôt fait. »

Chantecroix fit l'étonné :

« Je croyais que c'était plein de châteaux, de gens de bonne maison.

— Des châteaux, oui, ça ne manque pas ; mais habités, soit par des biques tout en prières, soit par de vieux ours comme Chanvallon.

— Qui ça, Chanvallon ? »

A ce nom, Chantecroix avait dressé l'oreille. Il donna à sa question un accent de parfaite indifférence.

Hector fit en quelques mots le portrait de Chanvallon ; Chantecroix attendait, muet et attentif sans en avoir l'air.

« Mais, par exemple, il a encore du goût, ce vieux sauvage, continua le fils du député ; il a fait venir chez lui, pour tenir compagnie à sa fille, une certaine institutrice ! Ah ! la belle fille, mon cher ; on en mangerait ! »

Chantecroix réprima un mouvement :

« Qui se nomme ?...

— M^{lle} Bernard. Mais ce doit être un nom de guerre.

— Qui vous le fait croire ? s'écria Chantecroix emporté malgré lui.

— La connaîtriez-vous ?

— Allons, vous êtes fou ! dit Chantecroix en haussant les épaules.

— Enfin, mon cher, je ne sais rien de précis sur elle ; mais je finirai par savoir : il y a là-bas un gaillard précieux pour ces sortes d'enquêtes.

— En vérité !

— Oui, un ancien huissier révoqué, un nommé Goraille. »

Il fallut à Chantecroix toute sa volonté pour ne pas jeter un cri.

« Goraille, murmura-t-il. Pierre, dans sa lettre, prononce ce nom. »

Puis, tout haut, affectant une bonne humeur loin de son esprit :

« Mais, dites-moi donc, cher monsieur, que diable vous fait M^{lle} Bernard ?

— Elle me fait que je la trouve charmante, répliqua Hector, et qu'entre nous, à part mes projets politiques, c'est un peu pour elle que je me fais envoyer à Château-Chinon. »

Chantecroix allait répondre ; au même instant, une calèche passa, attelage de grande remise, mais bien tenu. Deux femmes y étaient assises : l'une âgée, l'autre jeune et jolie, la tête hardie et fière.

« Tiens ! s'écria Hector, maman, ma sœur ! »

Les deux femmes aussi avaient reconnu les deux cavaliers. M^{me} Dastugue fronça le sourcil, mais Henriette soutint le regard de Chantecroix, qui baissa aussitôt les yeux.

La calèche passa.

« Je file. Adieu, dit Hector. J'en vais recevoir un galop pour avoir causé avec vous. »

Et il partit à fond de train dans la direction prise par la calèche.

Le cheval de Chantecroix allait le suivre; Chantecroix le retint, et le remettant au pas :

« En serais-je vraiment là? » murmura-t-il.

Et il s'engagea dans l'avenue de l'Impératrice.

XVII

Le jour où le second empire conçut le projet de la transformation du bois de Boulogne, la grande cascade de Longchamp était déjà arrêtée dans l'esprit des architectes. De toutes les choses élégantes ou grandioses que créa l'édilité de ce temps-là, cette invention de terminer la déclivité du bois par un énorme massif de rochers, dominé par des arbres épais et gigantesques, et laissant apercevoir de loin, à perte de vue, les flots d'argent de l'eau limpide bondir et retomber d'étage en étage de ces roches, cette invention est peut-être la plus délicatement parisienne. Elle devait réjouir Nestor Roqueplan, cet ami de la nature à sa manière, qui la voulait éduquée, attifée, perfectionnée, dressée comme un jeune cheval de cirque; qui voulait des coiffeurs pour les arbres comme pour les beaux cheveux, la suppression de la nuit dans les bois, le gaz ou la lumière électrique partout, et des sentiers de bitume lisse, de mosaïque, si le budget le permettait, afin que les jolies femmes pussent s'y promener en souliers de satin sans jamais risquer une entorse, et les hommes du monde en bottes vernies sans craindre le plus mince caillou récalcitrant. Aussi la cascade du bois de Boulogne, la Cascade tout court, devint-elle, dès sa naissance, le rendez-vous favori des promeneurs, une sorte de cercle où tout le monde ne se connaissait

pas, mais où on connaissait tout le monde ; un centre et en même temps un but.

C'était du côté de la Cascade que se dirigeait Chantecroix. Pourquoi ? Pour rien, pour passer les heures et réfléchir plus longtemps, en s'imposant une sorte d'expédition. Il est vrai qu'il était sûr de rencontrer là-bas, non seulement beaucoup de gens du monde, mais encore force camarades et compagnons de vie parisienne et de presse. Chantecroix, on le sait, n'appartenait à aucun cercle. Plusieurs l'avaient sollicité ; il s'était toujours refusé, en répondant : « Qu'y ferais-je ? Je ne joue jamais. » On racontait cette chose énorme, qui pouvait être vraie, qui pouvait être imaginée, qu'un jour Chantecroix avait reçu la visite du président du Jockey-Club et de deux membres des plus influents. Comme Chantecroix les avait reconduits jusqu'au boulevard en recevant d'eux les marques de la plus vive sympathie, on en concluait que ces messieurs, hauts et puissants seigneurs du Cercle des cercles, du Cercle impeccable, du Cercle hermine, étaient venus tout tranquillement prier pour la première fois un journaliste d'en faire partie.

Quand on parlait à Chantecroix de cette aventure, il se contentait de sourire et se bornait à répondre :

« Ces messieurs sont venus me remercier de services insignifiants. Ils ont été trop bons de se déranger et j'en demeure confus. »

Ce qui était certain, c'est que le monde, le vrai, si difficile et d'un accès si sévère, se trouvait ouvert à Chantecroix. Il y allait non seulement en soirées et en visites, mais il était invité à presque toutes les solennités familiales, telles que fiançailles ou soirées de contrat. Ses camarades de la presse, loin de s'en

montrer jaloux, avaient au contraire trouvé dans cette faveur singulière, accordée à un homme qui n'était qu'écrivain, une occasion de l'aimer davantage. Chantecroix avait fait ouvrir à de simples journalistes comme lui bien des portes qui, sans lui, leur seraient restées toujours obstinément fermées. Un mot, une recommandation suffisait; quand Chantecroix avait dit : « J'en réponds, » on s'inclinait, et l'ami, quelquefois même l'ennemi, car Chantecroix ne demandait à un homme que la loyauté et la bonne foi, entraît la tête haute dans ces salons jusque-là gardés comme des sanctuaires.

Le vieux duc de N..., qui s'était fait présenter Chantecroix et qui aimait à dîner avec lui en tête-à-tête le plus souvent possible, lui dit un jour :

« Vraiment, vous croyez à la presse, à son honnêteté, mon cher Artus? »

Chantecroix s'appelait de son petit nom Artus, comme dans le roman de la *Table ronde*. Mais il évitait de s'en vanter.

« Duc, répliqua-t-il, je crois que la presse est l'unique puissance capable de maintenir debout le monde qui s'écroule, car c'est dans la presse que se sont jetés, ou placés de sang-froid, ou réfugiés par colère, ambition ou désespoir, tous les jeunes ayant une valeur quelconque, naturelle ou acquise; tous les instruits, tous les actifs, tous ceux à qui le nouvel état social dit : Travaille et tu pourras prétendre à tout, et qui, à vingt ans, ne peuvent prétendre à rien, car c'est triste à dire, mon cher duc, mais on n'arrive à rien par le travail; ceux enfin qui, avec trois diplômes, n'ont eu devant eux que deux alternatives : se tuer ou accepter des places de domestiques; toutes les forces vives, toutes les intelligences, tout ce qui a



cette chose vivante, vibrante et généreuse : du cœur ; cet amour, cet orgueil : la passion de l'indépendance, du juste et de la réparation.

— Vous avez cependant, dans votre état, fit le vieux duc en riant, un mot assez drôle, dont l'égoïsme contredit un peu ces dithyrambes. »

Chantecroix inclina la tête :

« Oui, le journalisme mène à tout, à la condition d'en sortir.

— Précisément.

— Il y a, reprit Chantecroix d'une voix grave, des journalistes qui n'en sont jamais sortis. Il y en a et beaucoup, les vrais, c'est-à-dire le plus grand nombre, qui lui ont consacré leur vie entière, le sang de leurs veines, la moelle de leur cerveau, qui, tentés cent fois, placés entre la fortune à saisir, la pauvreté laborieuse à continuer, ont dit : non, sans colère, sans impatience, sans hésitation. Il y en a eu, il y en a encore, duc, qui, après vingt ans de talent, de notoriété, de dangers, de vie brûlée à tous les feux de la conscience militante, se sont vus relégués à l'écart, au second plan, au troisième, quelquefois au dernier, et qui, soutenant péniblement leurs derniers jours et ceux de la femme héroïque qui a préféré ces fiers, ces brillants, ces beaux, à des ingénieurs et à des notaires, ont plus de savoir, plus de talent, plus de science politique, diplomatique, gouvernementale, que tous les ministres et les ambassadeurs qui se sont succédé depuis... mettons quinze ans pour ne blesser personne, acheva Chantecroix en riant ; car je me souviens qu'en 1871, mon cher duc, vous fûtes envoyé à Saint-Petersbourg comme ambassadeur par le petit homme au toupet blanc. »

Le duc de N... se mit à rire et répliqua :

« Si tous ces gens, vos confrères, comme vous tenez absolument à les appeler...

— Absolument, interrompit Chantecroix, relevant poliment, mais avec fermeté, l'accent dédaigneux du duc. »

Celui-ci poursuivit :

« Si vos confrères ont tant de valeur que ça, ils auraient bien dû ou devraient bien l'utiliser à servir notre pauvre pays livré aux médiocrités imbéciles, au lieu de se consumer stérilement à des travaux dont rien ne reste.

— Mais qui du moins, en se succédant sans relâche, vous permettent de rester ! » acheva Chantecroix.

Il fallait que le duc eût pour son interlocuteur une estime et une affection profondes, car il ne sourcilla pas ; il reprit brusquement :

« Sous la Restauration, quand on était à la veille de redevenir grands, souverains de l'Europe, du monde, comme sous Henri IV, comme sous Louis XIV, que ne s'offraient-ils au roi, à la patrie, au lieu de ruiner l'une par leurs déclamations et de faire haïr l'autre ?

— Que n'alliez-vous à eux ? risposta Chantecroix.

— Oh ! il y en a à qui on est allé ! fit le duc ironique. On en a été bien récompensé.

— Oui, on est allé à ceux qui s'offraient, aux médiocres, aux ambitieux, à ceux qui ne se sentaient ni reins, ni idées. Les autres, on n'y a pas pensé : ils se donnaient pour rien ; des hommes qui se donnent pour rien, qui servent sans rien demander, à quoi bon leur donner quelque chose ? Continue, mon ami, tu ne fais que ton devoir, bien juste. Mais toi là-bas, qui mords et qui insultes, qui es bien près de nier Dieu, et qui excites les bas appétits, tu nous fais un signe, tu t'approches, tu es prêt à te transformer ; à toi ce ministère,

à toi cette préfecture de première classe, à toi cette mission d'État. A toi, car enfin il faut compter avec le boulanger, le tailleur et le propriétaire, à toi trente, cinquante, cent mille francs ; achète douze paires de bottes neuves. Toi, brave homme qui nous sers, qui nous sauves peut-être, qui retardes en tout cas notre fin, qui as du talent, du courage et l'immuable foi, va faire ressembler tes souliers. »

Et Chantecroix termina par cette conclusion :

« Vous avez été bien reçus, dites-vous ? Qu'en attendiez-vous donc ? Ils se sont offerts vous croyant les plus forts pour le moment. Le jour où ils en ont cru d'autres plus forts que vous, ils se sont offerts de même à ces autres. C'est à ceux qui ne s'offraient pas qu'il fallait aller, ou plutôt c'est ceux qui se donnaient qu'il fallait prendre. Vous les auriez gardés... et ils vous auraient rendu la pareille. »

Le duc secoua la tête ; il n'était pas convaincu, mais il était ému. C'était là première fois qu'on osait lui dire ces choses. Chantecroix venait de se rappeler cette conversation en croisant un dog-cart, conduit par le fils du duc, jeune oisif spirituel et sceptique, occupé, malgré son père, à se rapprocher du gouvernement.

Il fit semblant de ne pas voir Chantecroix, qui lui cria :

« Bonjour, marquis ! »

Et qui obligea ainsi à saluer le jeune homme, devenu pourpre.

Chantecroix avait donné à son cheval une allure plus rapide ; bientôt le restaurant de la Cascade apparut, avec sa véranda, sa foule bigarrée et étincelante, son va-et-vient de garçons affairés, en veste noire et en tablier blanc, luisants comme des figures de cire ; enfin, le feuillage touffu des grands arbres penchés, et tout

près, chantant sa chanson d'eau jaseuse, la cascade rebondissant sur les roches, invisible comme un orchestre qui se dérobe par modestie.

« Tiens! Chantecroix!... » cria un des hôtes du restaurant, assis devant une petite table et en train d'aspirer, à travers un chalumeau, un sherry-gobler, en compagnie de quelques amis.

Chantecroix reconnut de loin le groupe et salua de la main. Il jeta à un groom la bride de son cheval, sauta à terre et s'avança, la main tendue.

Celui qui l'avait vu le premier pouvait avoir cinquante ans. Mais élégant dans sa mise, serré dans sa redingote à la boutonnière de laquelle brillait le ruban, rétréci à dessein, de la Légion d'honneur; le faux col carré maintenait droite sa tête fine, autrefois charmante, éclairée de deux yeux gris bleu, très clairs, très saillants, avec un nez droit, hardi, curieux, légèrement carré à la pointe, les cheveux déjà rares, gris aux tempes, mais soignés. On voyait que cet homme souffrait de vieillir et était résolu à lutter jusqu'au dernier jour. Il avait dans l'œil droit un gros monocle rond qui ajoutait quelque chose de fantastique à son regard de myope, malin, spirituel, méchant et bon à la fois.

« Bonjour, Prat, dit Chantecroix en lui serrant la main. Comment vas-tu? Bonjour, Émile; bonjour, Jacques; bonjour, tout le monde... Ah! monsieur Bruguière, je vous demande pardon, je ne vous avais pas vu. »

L'individu que venait de nommer Chantecroix était un tout petit homme, barbu et noir, de physionomie sombre, qui se tenait un peu en arrière du groupe. Il appartenait à la rédaction d'un journal d'opinion plus qu'avancée, et il nourrissait contre Chantecroix une haine féroce, non que cependant Chantecroix lui eût

jamais rien fait, ni même imprimé une seule fois son nom dans un journal.

« C'est peut-être pour ça ! » disait Prat à Chantecroix, quand celui-ci lui représentait sa parfaite innocence à l'égard de Bruguière.

Au salut de Chantecroix, le petit barbu se leva, toucha son chapeau du bout de la main et disparut.

Tout le monde rit, excepté Chantecroix. Le journaliste le plus proche de Prat, celui qui avait été salué du nom d'Émile, fit mine de courir après le fuyard ; c'était un homme un peu moins âgé que Prat, quarante à quarante-cinq ans, mais encore mieux conservé que lui : mince, svelte même, des yeux noirs éclatants, moustache noire légère, cheveux frisés, gris de fer, en touffe courte et rase ; le Méridional dans toute sa pureté, dur comme une olive de Marseille et lisse comme elle. Il était vêtu d'un complet bleu, de chez le meilleur faiseur, et son veston court ajoutait encore à l'impression de légèreté et de jeunesse qu'il donnait, malgré son teint un peu brûlé et malgré la neige qui saupoudrait ses cheveux.

« Laisse donc Bruguière, dit Prat, qu'il file ! Il aurait dû le faire plus tôt. C'est un raseur. En voilà un qui manque de goût, comme dit Chantecroix.

— Vous savez qu'il tourne, fit ce dernier. »

Il y eut un cri général.

— Bruguière, tourner ? Le farouche Bruguière ? Le pilier de la réunion du Grand Cèdre ?

— Chut ! continua Chantecroix ; il ne faut pas le dire, mais il va être bombardé secrétaire général. »

On se regarda avec stupeur.

« Mais assez causé de ce jeune Aztèque, reprit le journaliste. Je suis bien content de vous voir, mes amis. Jacques, comment se porte ta petite fille ?

— Sauvée, Dieu merci; ton médecin y a été pour quelque chose ou plutôt pour tout. A propos, tu me diras ce que je dois.

— Oui, oui, j'arrangerai ça, sois tranquille. »

Un bourgeois ventru, à chaîne d'or, assis à quelques pas, avait entendu; il grommela:

« Des enfants! ils ont des enfants. »

— Tu parais content? dit Émile de sa bonne voix à accent méridional qui sonnait comme un clairon. Qu'est-ce qui t'arrive?

— Moi, rien du tout; je viens d'aller voir une brave femme, vous savez, la mère de Pierre...

— Ah! bigre, un gas, dit Prat! Une rude découverte que tu as faite-là, mon fils!

— Le ciel était beau. J'ai fait seller Zaïre, et me voilà.

— Est-il possible, en 1881, d'appeler un cheval Zaïre! fit Prat avec dédain.

— D'abord, c'est une jument.

— Tu n'en es que plus coupable.

— Il ne pouvait cependant pas l'appeler... » dit Émile.

Et il prononça irrévérencieusement le petit nom d'une personne qui venait d'être l'héroïne d'un scandale parisien.

Tout le monde éclata de rire; seul, Chantecroix, d'un geste de main, tâcha de protester par charité. Mais, tout à coup, il tressaillit: une calèche s'arrêtait devant la véranda. Deux femmes en descendirent; Chantecroix venait de reconnaître Henriette et sa mère.

XVIII

Henriette Dastugue portait une toilette de surah gris de la plus grande simplicité, quoique de la plus rare élégance. Le gris clair de la robe était sobrement relevé par des nœuds de ruban d'un gris plus foncé. Un chapeau de paille, à rubans pareils, relevé cavalièrement sur le côté, faisait ressortir le lustre de sa luxuriante chevelure et la hardiesse tranquille de ses traits réguliers et purs. Rien d'éclatant, rien de criard dans cette toilette, qui était celle d'une jeune fille, sans le moindre écart maladroit ou hasardé sur le domaine de la femme.

Une robe de faille marron enserrait le corps sans grâce de M^{me} Népomucène Dastugue. Sur ses épaules était jeté un manteau taillé dans un cachemire de l'Inde. Une chaîne d'or, très lourde, trop lourde, pendait à sa taille, et ses poignets, mous et veinés de bleu, étaient enserrés de plusieurs bracelets. Toilette correcte en somme, si M^{me} Dastugue n'avait eu la malencontreuse idée de coiffer son crâne peu fourni d'une capote jaune, immense, surmontée d'un énorme piquet de plumes jaunes et rouges. Cet ornement de tête donnait à M^{me} Népomucène Dastugue un vague rapport avec un kakatoès.

Mais personne, excepté peut-être nos trois amis, ne fit attention à cette excentricité de toilette. M^{me} Dastugue, à qui la fortune avait donné de l'assurance, s'était fabriqué, pour le public, une certaine dignité d'allures qui en imposait et la faisait prendre pour une grande dame par les naïfs. Touchant à peine le bras d'un chasseur qui s'était élancé à la portière de la

calèche, elle descendit sans lourdeur. Henriette en fit autant.

M^{me} Dastugue, pendant que la calèche allait se remiser, jeta un coup d'œil circulaire autour d'elle, en femme qui connaît son importance et doit faire baisser tous les regards. Elle vit qu'un bosquet était libre devant elle. Ce bosquet, ombreux et obscur, était très peu distant de la table où s'étaient réunis Prat, Chantecroix, Émile et leurs amis. Elle se tourna vers Henriette et dit :

« Viens ; là-bas nous serons très bien. »

Et toutes deux s'enfoncèrent sous l'ombre verte.

Des Parisiens aussi rompus que Prat et Émile, des journalistes pour lesquels pas un visage portant un nom en vue n'était nouveau le soir de son apparition à Paris, devaient, du premier regard, avoir reconnu la femme du député de Château-Chinon. Le noir Bruguère, l'humoriste radical, avait trouvé l'occasion, dans un article mondain, de louer la « prestance de douairière républicaine » de M^{me} Népomucène Dastugue, et Prat, quoique appartenant au parti, en avait ri longtemps. Tous avaient donc reconnu les deux promeneuses. Mais ce n'était pas sur elles que Prat, dès leur entrée, avait attaché son regard, ce regard pétillant et fixe, sur qui le monocle faisait l'effet d'un éperon.

C'était Chantecroix que Prat regardait.

A l'arrivée des deux femmes, notre compagnon n'avait pas eu la puissance de se maîtriser. Son visage avait trahi une émotion profonde ; il avait même un peu pâli. Chantecroix ne disait mot ; abîmé dans une contemplation muette, il suivait de ses yeux, limpides et doux, la marche lente, gracieusement balancée, de la jeune fille. Quand il la vit s'asseoir sous le bosquet sombre, il tressaillit ; placé comme il l'était, il se trou-

vait tourné du côté d'Henriette, presque face à face avec elle. Alors seulement il revint à lui. Brusquement il porta la main à sa chaise pour la changer de place.

Mais Prat le guettait ; il lui posa amicalement mais solidement la main sur le bras, et dit :

« Reste donc tranquille ! »

Chantecroix le regarda un peu étonné et, comptant par là détourner le soupçon de Prat, il se mit à rire.

« Ne ris pas, dit Prat sans baisser la voix ; tu n'en as pas envie. »

Chantecroix baissa la tête. Il professait pour Prat une profonde amitié ; il savait que ce compagnon de sa carrière avait été brisé, en pleine énergie, en pleine jeunesse, en plein épanouissement de talent, par une de ces terribles aventures qui désagrègent la vie d'un homme, comme un tremblement de terre émiette les rochers. Il savait que cet homme, brave, sans tache, spirituel comme Chamfort et Rivarol réunis, ne s'était jeté dans le paradoxe politique que par découragement et dégoût. Bien que quelques années seulement le séparassent de Prat, il le considérait comme un maître et il l'écoutait. Quant aux divisions d'opinion, elles n'avaient jamais fait naître entre les deux hommes l'ombre la plus légère, par cette simple raison que, l'un voulant le contraire de l'autre, ils finissaient par se trouver toujours d'accord.

Comme il arrive généralement lorsque plusieurs hommes se trouvent réunis, les autres compagnons de Prat, artistes, journalistes, n'avaient pas tardé à se lier dans des conversations particulières. Prat, Chantecroix et Émile étaient donc les seuls que l'arrivée de M^{me} et de M^{lle} Dastugue avaient intéressés.

A l'apostrophe de Prat, Émile le regarda de ses yeux curieux de Méridional, à longs cils.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a... il n'y a rien, répliqua Prat en baissant un peu la voix. Chantecroix a eu une émotion, voilà tout.

— Voyons, Prat, je t'en prie ! fit Chantecroix embarrassé.

— Ah ! ah ! fit Émile en se frottant les mains. Nous y voilà donc, mon philosophe ; nous sommes amoureux. »

Et par un sentiment de convenance parfaite, il fit légèrement pivoter sa chaise, afin de n'avoir pas même la tentation de regarder du côté du massif.

« Mes amis, dit Chantecroix d'une voix grave, je vous prie, je vous supplie de ne pas insister. Vous connaissez ma franchise ; il est possible que ce que s' imagine Prat soit vrai ; je n'en sais rien moi-même. Mais j'en appelle à votre amitié, à votre honneur, vous voyez que c'est sérieux, pour que vous cessiez toute allusion à une émotion passagère... et sans sujet. »

Émile se mit à rire et inclina ironiquement la tête.

Prat fit tomber son monocle et dit :

« Chantecroix a raison. Laissons-le tranquille. Ces aventures-là, c'est déjà assez ennuyeux que ça vous arrive, comme une tuile, sans que les amis ramassent la tuile pour vous la casser sur le dos. J'ai été comme ça, mes enfants : une jeune fille du monde, du vrai ; grand nom, grande race. Je l'ai aimée ; j'ai eu tort. Ça ne me serait pas arrivé si j'étais resté à Limoges et si j'avais continué mon métier de substitut, comme le souhaitait mon père, le brave conseiller à la Cour. Mais voilà, substitut, juge, on traîne. J'ai voulu arriver ; je suis parti. J'ai couru très vite.

— Ah ! oui, s'écria Émile, à vingt-cinq ans tu étais célèbre : Paris ne parlait que de toi. Que de fois, à

Bonaparte, où je finissais mes classes, on m'a saisi ta *Cravache* !

— Trop vite ! reprit Prat, sans relever l'interruption. J'ai taché de rester droit, indépendant : on est venu à moi. Je n'avais qu'à parler pour devenir quelque chose après avoir été quelqu'un ; je n'ai pas voulu : je suis resté moi.

— Et tu as bien fait ! s'écria Chantecroix, dont les yeux brillèrent.

— Allons donc ! tu sais bien que ce n'est pas vrai, toi qui me connais ! fit Prat avec amertume.

— Tu es resté libre, toujours libre ! »

Prat jeta un éclat de rire que répercutèrent les échos.

— Libre !... Tu appelles être libre devenir amoureux ? »

Chantecroix baissa la tête.

« Libre ! répéta Prat, en remettant violemment son lorgnon et fixant Chantecroix comme s'il voulait faire pénétrer à la pointe de la cornée ses paroles dans la cervelle de son ami. Libre ! Il m'a suffi d'une rencontre, de l'échange de deux regards, pour la perdre à tout jamais, cette liberté dont tu parles. Et pourtant quelle folie ! Non seulement elle était riche, cette fille charmante, adorée... (la voix de Prat se voila, mais ce ne fut qu'un instant ; il poursuivit, ferme), mais encore elle appartenait, par le nom, par le sang, à une race dont nous ne sommes pas, dont nous ne serons jamais, quoique nous le disions de temps en temps dans nos journaux, pour nous amuser. J'en vaudrais un autre ; j'ai eu un grand-père président au parlement de Toulouse ; il a même été guillotiné, le pauvre homme, tout comme s'il s'était nommé de Prat, à la façon de M. de Lamartine. Mais enfin ça ne compte pas : noblesse de robe. Elle, noblesse d'épée, noblesse de roi, noblesse qui tue. »

La voix de Prat était devenue vibrante. Toutes les conversations du petit groupe avaient cessé. On écoutait, muet, en retenant son haleine, cette histoire que l'on connaissait cependant par cœur, mais à laquelle l'accent du causeur donnait une perpétuelle et tragique nouveauté.

« Est-il beau ! murmura Jacques très bas. »

Mais si bas qu'il eût parlé, l'oreille défiante et sûre de Prat avait entendu :

« C'est alors que j'étais beau, dit-il ; je ressemblais à ma mère, morte à vingt-quatre ans, et qui faisait tourner toutes les têtes d'admiration et d'amour. J'étais beau, j'étais en vue, j'étais adulé, j'étais même redouté ; enfin on m'accordait du talent et de l'avenir. Je parlai, ou plutôt non, je n'aurais pas osé : je fis parler. Abîme de stupeur ! On m'ouvrit la porte, on me reçut, et comme je n'osai pas dire je vous aime, c'est à moi qu'on le dit. »

Prat baissa la tête et se tut un instant. Chantecroix lui prit la main et d'une voix affectueuse :

« Pourquoi te fais-tu du mal en réveillant constamment ce souvenir ? Nous t'aimons, nous savons ton âme, nous écrasons de notre mépris, de notre haine les calomnies qui ont essayé de te salir et qui ont rejailli en crachats à la face de tes insulteurs. Pourquoi y reviens-tu toujours ?

— Parce que, répondit Prat en regardant Chantecroix, de son œil cerclé du monocle fatidique, parce que tu es à trente-quatre ans ce que j'étais à vingt-cinq, et que je ne veux pas que ta vie soit foudroyée comme l'a été la mienne... »

Il hésita et acheva d'une voix sombre :

« Peut-être pis !... Car alors j'avais encore des idées que je n'ai plus ; elle les avait comme moi : donc per-

sonne ne trahissait. Tandis que toi... Prends garde ! »

Prat avait mis dans ce dernier mot une telle énergie sombre, une telle émotion que tout le monde demeura muet. Chantecroix, toujours si calme, frissonna légèrement. Le silence réveilla Prat, qui poursuivit :

« Ah ! dame ! on n'est pas d'acier fondu, on est de chair. On a beau avoir des muscles, du cerveau, de la volonté, on se fatigue à la fin de n'arriver à rien ; on se dit : pourquoi pas, moi aussi, comme Colbert, comme Villèle, comme Casimir Perier, comme Billault, comme tous ceux qui avaient appris ce qu'ils devaient faire. Assez du noir sur le blanc : la parole, voilà la souveraine, voilà la dominatrice. Et c'est une femme qui va m'ouvrir cette porte dorée ; c'est appuyé sur l'épaule d'une femme que je vais apparaître, transformé, puissant, victorieux. Niais ! cria Prat d'un ton de furieuse ironie, est-ce qu'une femme nous comprend ? Les femmes s'amuse ; on est un joujou qu'elles voient d'abord et qu'elles brisent dix-huit mois après. Alors on se retrouve tout seul, et c'est fini. On a cru à des choses, on les renie ; on fait semblant d'en croire d'autres pour se venger d'abord, ensuite parce qu'il faut bien vivre, et l'on redevient Prat, Prat l'inutile, l'infécond, qui écrit des bêtises pour vivre, puisqu'il n'y a plus que ça qui se vend, et les saletés, et il faut encore que de temps en temps Prat administre un coup d'épée pour rappeler à ceux qui l'ignorent qu'il a encore un honneur. Chantecroix, acheva le journaliste, garde ta robe blanche, mon fils ; songe que tu pourrais tomber de plus haut que moi encore ! N'aime jamais ! »

Mais Chantecroix n'entendait plus.

Machinalement il venait de tourner sa chaise ; il avait levé les yeux du côté du massif, et il avait tressailli. Les deux femmes n'étaient plus seules : un homme

jeune encore, à la barbe en pointe, vêtu avec un goût étudié, sa main gantée jouant avec une cravache, était assis à côté d'elles. C'était M. de Cambasse.

Il parlait avec assez d'animation, souriant de temps en temps et s'adressant particulièrement à M^{me} Dastugue, qui daignait rire du bout de ses vieilles dents à certains traits que les autres hôtes de la Cascade ne pouvaient pas entendre.

Quant à Henriette, droite, immobile, comme glacée, elle ne regardait rien, et, distraite, paraissait rêver. L'œil de Chantecroix choqua le sien comme une étincelle électrique ; elle ferma les yeux.

Prat qui voyait tout vit Cambasse ; mais, cette fois, il ne fit aucune observation. Il se leva et cria :

« Et maintenant, messieurs, comme dit Buridan, à la tour de Nesle ! Garçons, des voitures, et surtout pas de rosses ! »

Tout le monde s'était levé. Chantecroix demeura assis.

« Tu ne viens pas ? fit Prat.

— Non. »

Il y eut un silence. Prat reprit

« Viens, tu feras mieux, crois-moi. »

Chantecroix, impatienté, allait répondre ; il n'en eut pas le temps : les deux femmes s'étaient levées. Sur un ordre donné sans doute précédemment, la calèche sortait des cours. M^{me} Dastugue s'y dirigea, appuyée sur le bras de Cambasse. Henriette suivit.

« Il ne part pas ! tu vois bien qu'il faut que je reste ! » dit Chantecroix à Prat d'une voix basse et rapide.

Prat, sans répondre, lui serra la main et s'éloigna avec ses amis.

La roue frôla Prat, occupé à remettre son gant ; il leva la tête, et son regard de myope, très clair sous le monocle, rencontra celui d'Henriette Dastugue : les yeux

de la jeune fille étaient écrasants de haine et de défi. Malgré son sang-froid, Prat fut cloué.

« Fichtre ! quel œil ! murmura-t-il. Elle a compris. »

La calèche partit au grand trot.

M. de Cambasse se dirigeait vers l'écurie, quand il se sentit touché à l'épaule.

« Pardon ! dit Chantecroix avec la politesse la plus exquise, j'ai à vous parler. »

XIX

Cambasse se retourna ; l'apparition de Chantecroix, qu'il avait parfaitement aperçu au milieu du groupe des journalistes, n'était pas pour le surprendre. Depuis son retour des pays exotiques, l'aventurier, devenu homme de finance, avait souvent rencontré Chantecroix, et rien n'avait indiqué le moindre refroidissement dans leurs anciennes relations. Sans être intime, leur amitié parisienne se traduisait par des échanges d'idées et même par de petits services réciproques.

« Bonjour, Chantecroix, enchanté de vous voir, dit-il d'un ton poli, quoique sans effusion. Vous êtes ici depuis un bon moment déjà ; je vous ai vu.

— Je vous ai vu aussi, répliqua le journaliste.

— Avez-vous pour longtemps à me parler ? reprit M. de Cambasse, qui commença à concevoir une inquiétude vague, impossible à définir, en regardant le visage impassible et froid de son interlocuteur.

— Non, dix minutes.

— Diable ! vous appelez ça rien, pour un homme dont les moments sont comptés.

— C'est vrai, pardonnez-moi, dit Chantecroix affectant un ton de regret. Vous n'êtes plus l'oisif, l'indo-

lent Cambasse qu'on était toujours sûr de rencontrer autrefois, à heures fixes, dans les endroits où on ne fait rien. Vous êtes M. de Cambasse, directeur principal de la Banque des mines de Formose ; capital : trois millions.

— Est-ce que vous voudriez des actions, par hasard ? demanda Cambasse, en forçant, un peu malgré lui, sa voix à prendre un accent enjoué, car avec Chantecroix on ne savait jamais bien au juste, en certaines occasions, s'il raillait ou s'il parlait sérieusement. »

Et, tout en causant, Cambasse désigna à Chantecroix deux chaises, placées sous une grosse touffe de lauriers. Il en prit une, mais se mit à jouer avec le dossier sans s'asseoir ; Chantecroix prit l'autre et s'y assit en disant d'un ton gai :

« Ça non, par exemple. Vous connaissez mon opinion sur les banques exotiques en général et sur celle de Formose en particulier. Ce n'est pas à moi qu'il faut conter ça ; je connais Formose, j'y suis allé... »

M. de Cambasse fit un mouvement de surprise :

« Vous êtes allé à Formose ; vous ne me l'avez jamais dit. Ah ça ! vous êtes donc allé partout ?

— J'ai un peu voyagé ; si je ne vous ai pas dit plus tôt que je connaissais Formose, c'est que l'occasion ne s'en est pas présentée.

— Je vous assure, reprit Cambasse, que Formose a bien changé depuis ce temps-là.

— En dessus, c'est possible ; mais vingt ans n'ont pu suffire à transformer ses dessous en mines à trésors. »

Cambasse s'agita :

« Ce serait trop long à vous expliquer, dit-il, visiblement agacé. D'ailleurs, je ne suis pas seul dans cette affaire : il y a des ingénieurs, des hommes connus, d'anciens élèves de l'École centrale...

— Centrale?... qui ont mal tourné.

— Chantecroix !

— Pardon, je n'entendais pas école ; j'avais entendu centrale tout court.

— Vous avez une langue bien terrible, mon ami. »

A ce mot, « mon ami », Chantecroix réprima un léger frisson.

« Que voulez-vous, mon cher Cambasse, chacun parle la langue qu'il peut. »

M. de Cambasse devenait grave. Quelque chose lui disait que Chantecroix l'avait retenu pour lui apprendre une nouvelle désagréable.

« Voyons, dit-il avec effort, parlez. Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Rien, merci.

— Je vous écoute. »

Et Cambasse, pour se donner à lui-même le change sur la nouvelle qu'il redoutait, prit une pose familière : il s'assit à califourchon sur la chaise.

Ainsi placé, il se trouvait bien en face de Chantecroix, les yeux dans les yeux.

Chantecroix le couvrit, plutôt qu'il ne le fixa, d'un regard qu'il ne prenait que dans de biens rares états de son esprit. Ce regard était à la fois pensif, méditatif et résolu.

« Mon cher Cambasse, dit-il enfin, et sa voix eut une imperceptible émotion qu'il ne tarda pas à dompter, il paraît que vous êtes au mieux avec les Népomucène Dastugue ? »

A cette question, au moins indiscrete, M. de Cambasse se rejeta le corps en arrière et répliqua, interloqué :

« Mais... sans doute... et c'est assez naturel, puisque M. Népomucène Dastugue est intéressé à la Banque

de Formose et protège l'affaire tout particulièrement.

— Oui, fit Chantecroix, hochant la tête, il protège l'affaire, le Népomucène. Mais, dites-moi, vous n'êtes pas seulement bien avec cet homme considérable, vous êtes également au mieux... avec sa femme... »

Chantecroix allait ajouter : et sa fille. Il s'arrêta.

Cambasse commençait à être encore plus ahuri que froissé. Le sang-froid de cet interrogatoire le confondait. Il connaissait Chantecroix de longue date, mais jamais le journaliste ne s'était permis une telle inquisition.

Le malaise de Cambasse fut tel qu'il se borna à répliquer :

« Sa femme?... Comment, sa femme ?

— Eh ! oui, répéta Chantecroix, M^{me} Dastugue, la vieille M^{me} Dastugue ; vous êtes reçu dans la maison ; elle vous aime beaucoup. Tout à l'heure encore, là, sous ce massif, elle vous traitait en ami. »

La réaction s'était enfin accomplie dans le cerveau de M. de Cambasse. Il se leva, un peu grotesquement, les jambes écartées, afin de se débarrasser de sa chaise, et, ému malgré lui, il dit :

« Que vous importe que je sois ou non en bons termes avec la famille Dastugue ? Que signifie cet interrogatoire ? Où voulez-vous en venir ? »

Chantecroix ne bougea pas.

Toujours assis, calme, indifférent et grave, il haussa légèrement les épaules et répondit :

« Rasseyez-vous, Cambasse ; je vous assure que tout ceci est dans votre intérêt.

— Dans mon intérêt ?

— N'en doutez pas.

— Intérêt ou non, je ne souffre de personne qu'on s'imisce dans mes affaires privées.

— Oh ! privées ! » interrompit Chantecroix avec un sourire.

Les yeux de Cambasse, brillants et faux, lancèrent deux flammes :

« Chantecroix, prenez garde !

— Voyons, fit Chantecroix d'un ton placide, vous me connaissez ; on me trouve sans courir. Nous avons toujours le temps de nous fâcher. »

Cambasse porta sa main gantée à son front où perlait une goutte de sueur.

« Mais enfin, répliqua-t-il, qu'est-ce que vous voulez savoir ? Qu'est-ce que vous me demandez ?

— Je veux savoir, prononça Chantecroix d'une voix froide et empreinte d'une autorité souveraine, je veux savoir si votre intention est d'épouser M^{lle} Henriette Dastugue, fille du député de Château-Chinon actuel ? »

Cambasse poussa un soupir, ou un rugissement, ou un cri étouffé ; c'était quelque chose de rauque et de sourd, arraché à la colère et en même temps à un sentiment inavoué d'impuissance, de crainte et de stupeur.

Il se contint néanmoins et dit, en se croisant les bras :

« Comment... vous me demandez... vous osez me demander si j'ai l'intention de me marier à une jeune fille qui me plaît, que j'aime... »

Chantecroix l'arrêta d'un geste de la main.

« Je ne vous demande pas si vous l'aimez ; ça m'est égal. Je vous demande si, sérieusement, vous, Cambasse, vous vous proposez de l'épouser... »

Tant de sang-froid, d'aplomb, écrasait Cambasse. Il murmura, suffoqué :

« C'est trop fort...

— Si, enfin, acheva Chantecroix, toujours avec le même calme et pesant les mots, si devant le consentement, possible après tout, de M. et M^{me} Dastugue, vous n'hésiteriez pas à donner votre nom à cette enfant que vous ne connaissiez pas, qui ne vous avait jamais vu il y a un mois. »

Cette fois, M. de Cambasse jeta une exclamation de colère qui fit tourner la tête aux consommateurs de la Cascade; il en restait peu, car l'heure du dîner approchait et chacun commençait à gagner au pied.

« Assez ! cria-t-il, je...

— Prenez garde, fit Chantecroix en se penchant et à voix basse, on vous observe.

— Eh ! que m'importe ! » cria Cambasse avec un geste violent.

Il fit un pas menaçant vers Chantecroix, et là, baissant ensuite la voix, car il lui déplaisait de voir intervenir des témoins dans une scène de ce caractère, il ajouta :

« Maintenant, monsieur Chantecroix, c'est mon tour de vous interroger et vous allez répondre. »

Le journaliste inclina la tête, toujours coiffée de son chapeau, et répondit tranquillement :

« Très volontiers.

— Qui vous a permis de m'adresser ces questions ? » poursuivit Cambasse.

Chantecroix se leva d'un air ennuyé.

« Ah ! Cambasse ! mon pauvre Cambasse, voilà que vous perdez la raison, au lieu de conserver votre sang-froid, dont nous avons cependant tant besoin. Qui m'a permis ? dites-vous. Mais j'ai l'habitude de me permettre ce qui me plaît, vous le savez bien, et il y a longtemps ! »

M. de Cambasse serrait les poings ; mais il y avait dans tout ceci un mystère qu'il pressentait, qu'il voulait connaître. Il eut la force de se dominer. Il reprit d'une voix saccadée :

« Soit... vous êtes ainsi... Mais enfin vous avez eu un but en me posant ces questions ? »

— Un but précis.

— Vous avez eu une intention en y laissant percer un air de menace.

— De menace, non ; d'avertissement seulement. »

Cambasse fit un bond.

« D'avertissement ? »

— Oui.

— D'avertissement de quoi ? répéta le malheureux à bout de patience.

— Sur les projets dont vous venez d'avoir l'extrême complaisance de me laisser entendre, deviner, si mieux vous aimez, deux mots.

— Mes projets d'union avec une famille qui me fait accueil, qui m'aime, que j'estime et dont la fille est une beauté délicieuse.

— Ne parlez pas de M^{lle} Dastugue, interrompit Chantecroix d'une voix brusque, presque violente. Elle doit demeurer en dehors de tout ceci.

— Comment en dehors... si je l'aime ?

— Je vous ai déjà dit qu'il ne s'agit pas de savoir si vous l'aimez ; pour la dernière fois, je vous demande si vous avez l'intention de l'épouser ? »

M. de Cambasse hésita ; ses yeux lui sortaient des orbites. Il cria enfin, d'un ton de défi :

« Oui.

— Je le regrette, répliqua Chantecroix en secouant la tête, mais ce mariage ne se fera pas.

— Qui l'en empêchera ?

— Moi, pardieu !

— Pourquoi ? »

Chantecroix regarda bien en face M. de Cambasse et répondit d'une voix ferme :

« Parce que j'aime M^{lle} Henriette Dastugue. »

L'aventurier demeura un instant comme foudroyé ; puis, éclatant de rire :

« Eh bien ! nous verrons, s'écria-t-il. Et, sans saluer, il fit mine de gagner les écuries.

— Attendez, dit Chantecroix, toujours froid et grave. Il y a encore une autre raison : c'est que les Henriette Dastugue n'ont pas été créées par Dieu pour devenir les épouses d'hommes qui abandonnent les femmes, cependant leurs égales en éducation et en nom, après leur avoir donné un enfant.

— C'est vrai, dit Cambasse devenu cynique, vous savez qu'il y a eu un enfant.

— Je vous défends donc, entendez-vous ? je vous défends, reprit Chantecroix, terrible maintenant de sang-froid et de volonté, je vous défends de songer à ce mariage. »

Un instant, Cambasse eut l'idée de sauter à la gorge de Chantecroix ; mais c'était un homme très fort, M. de Cambasse ; il haussa les épaules et cria en s'enfuyant :

« Bah ! le Morvan est loin. »

Et il disparut.

Chantecroix resté seul se rassit ; il s'aperçut qu'il était brisé. Le calme qu'il s'était imposé pendant toute cette scène lui avait rompu les nerfs.

Il demeura pensif pendant quelques minutes et murmura :

« Jamais ! »

On allumait le gaz. Il jeta un coup d'œil vers le massif où s'étaient assises, deux heures auparavant, les

deux femmes ; sur la petite table, un bouquet de violettes traînait, oublié sans doute. Chantecroix s'élança, prit le bouquet et le porta à ses lèvres.

Puis, appelant le maître d'hôtel :

« Veuillez me faire servir à dîner, dit-il. Je prends ce massif. Des lumières, beaucoup de lumières surtout : je veux dîner gaiement.

— Monsieur a l'air content ; il attend du monde ?

— Non, je suis content et je dîne seul. »

XX

La lettre de Pierre Dastugue avait dit en toute sincérité l'état de son cœur. Pierre aimait Marthe de Chavallon, et rien n'était plus capable de lui faire oublier cet amour. Maintenant il y rapportait tout : ses idées, ses pensées, son imagination, ses espérances confiantes en l'avenir. S'il voulait devenir grand, c'était pour elle ; s'il voulait que son nom passât illustre, c'était pour qu'elle le connût, le distinguât, à force de l'entendre répéter. Hier encore il n'y pensait pas ; un seul être au monde conduisait sa vie, dirigeait son ambition : sa mère. Hier, c'était encore un enfant ; aujourd'hui, c'était un homme. Il se le reprochait ; il se disait : « Je suis ingrat ! » Mais la vision du souvenir de Marthe, blonde et passant comme une ombre de Willis, lui apparaissait et il ne songeait plus qu'à elle.

Pierre chercha quelque prétexte pour entrer dans le château, ou, du moins, dans le parc. Dans le château, c'était difficile. Il y avait bien le docteur Planteseigle ; il aimait beaucoup Pierre, dont il avait toujours reconnu l'intelligence dès l'enfance. Mais d'abord Pierre n'avait pas encore osé confier son secret à l'ami Planteseigle,

et ensuite la timidité effarée du docteur ne se serait peut-être pas prêtée à une combinaison que son honnêteté lui eût fait qualifier de machiavélique. Pénétrer dans le parc était plus aisé. Il suffisait pour cela d'accompagner Planteseigle dans une visite. Pierre demeurerait dehors, et il avait une chance d'apercevoir M^{lle} de Chanvallon, qui ne manquerait pas de reconduire le docteur pendant quelques pas.

Oui, une visite; mais encore fallait-il décider Planteseigle à en faire, des visites. C'était un homme qui avait une peur terrible de s'imposer. M. de Chanvallon, malgré ses douleurs de goutte, ne le demandait pas. Quant à Marthe, elle se portait à ravir; jamais sa santé n'avait été plus épanouie, ses joues plus rosées, son front plus heureux. Donc Planteseigle négligeait la Brèche aux loups et se consacrait de plus en plus aux pauvres de M^{me} de Paradèze, la grande bienfaitrice du pays, celle devant qui tous les fronts s'inclinaient, aussi bien celui du braconnier que celui du radical et de l'athée, car personne n'oubliait qu'au lendemain du coup d'État de Décembre, cette noble femme avait sauvé de la prison, de l'exil, de la mort plus de cinq cents paysans et ouvriers, compromis dans les échauffourées de la Nièvre, celle de Clamecy surtout, si atroce et si sanglante.

Pierre prit son courage à deux mains. Depuis qu'il était arrivé dans le Morvan, il avait fini par s'habituer à déjeuner et à dîner très souvent chez Planteseigle. Le docteur l'avait même voulu loger, mais Pierre tenait à coucher tous les soirs à la Seulette, afin de se trouver là le matin, à l'arrivée des ouvriers chargés de réparer et rendre plus confortable la petite maison. Un matin, comme tous deux, assis dans la modeste salle à manger du docteur, décorée d'un baromètre et d'une grande

horloge de famille, datée de Louis XIV, avec un beau battant de cuivre représentant un soleil, le tout enfermé dans une longue boîte de noyer sculpté ; comme tous deux décoiffaient un œuf de la basse-cour, Pierre dit tout à coup à Planteseigle :

« Vous n'allez donc plus jamais à la Brèche aux loups ? »

Le docteur fit un mouvement qui renversa son coquetier et fit pousser à la grosse Nivernaise sa gouvernante, forte femme de cinquante-cinq à soixante ans, cette exclamation amusante :

« Ah ! monsieur, un œuf au lait, quel dommage ! »

Planteseigle, mécontent sans doute d'avoir trahi une émotion involontaire, répliqua :

« C'est bon ! allez-vous-en à votre cuisine ; ne revenez que pour apporter les côtelettes. »

Grididou (diminutif bourbonnais de Marguerite, comme Gretchen en allemand) sortit en faisant la moue. Elle ne comprenait rien à la mauvaise humeur d'un homme ordinairement si bon et si doux.

Pierre aussi avait remarqué le mouvement de Planteseigle.

« Qu'est-ce que vous avez ? »

— Moi ! rien, fit le docteur en riant. Mais ses fortes joues, pleines et saines, étaient rouges aux pommettes et sous les yeux, indice certain chez lui d'une agitation intérieure. Qu'est-ce que tu me demandais ?

— Je vous demandais pourquoi vous n'allez plus jamais à la Brèche aux loups.

— Aux rochers ou au château ?

— Au château ; voyons, que diable iriez-vous faire aux rochers ?

— Et que diable irais-je faire au château ? Il n'y a plus de malade.

— Il y a M. de Chanvallon.

— Le vieux Chanvallon ? Il se porte mieux que moi. D'abord, je vais voir les gens seulement quand ils me demandent, moi !

— Et votre petite convalescente ? fit Pierre, dont la voix trembla légèrement. »

Planteseigle regarda Pierre de ses bons gros yeux bleus et ronds. Il répliqua :

« Qui ça, ma convalescente ? M^{lle} Marthe ?

— Oui.

— Eh bien ! elle est guérie, M^{lle} Marthe ; elle trotte partout comme un chamois, quand elle ne monte pas à cheval avec madame son institutrice, acheva Planteseigle d'un ton respectueux. »

Pierre Dastugue ne prit pas garde à cette dernière intonation ; il reprit :

« Cela ne fait rien. Vous iriez de temps en temps voir M^{lle} Marthe qu'elle vous en serait reconnaissante, et son amie aussi... On doit tant s'ennuyer, surtout deux femmes, dans ce chenil de Nemrod ! »

Planteseigle, qui venait d'achever son œuf à la coque, attira à lui le plat de côtelettes fumantes que Grididou, un peu boudeuse, avait apporté sans bruit sur la table, et y piquant une fourchette de ruolz, seul luxe de son office, il s'écria :

« Ah ça ! pourquoi veux-tu que j'aie ennuyer de ma présence ces dames de la Brèche aux loups ?

— Mon Dieu ! dit Pierre avec sa franchise juvénile, je vous accompagnerais.

— Ah ! tu m'accompagnerais ? »

Et le docteur fixa de nouveau sur le jeune peintre son bon et clair regard.

« Tu voudrais donc entrer dans le château ? »

Pierre se tut.

« Tu voudrais y voir quelqu'un ? »

Pierre, cette fois, fit un geste de protestation, mais il rougit.

« Oh ! murmura Planteseigle, dont la voix trembla, aimerais-tu quelqu'un, Pierre ? »

Il est impossible de rendre l'expression poignante avec laquelle Planteseigle avait prononcé ce mot : « quelqu'un ».

Pierre, comme tous les esprits résolus et droits, prit son parti en un quart de minute. Il releva sa tête, jeune, ardente, où respendissait la loyauté de son cœur et répliqua :

« Eh bien ! oui.

— Qui ? s'écria le docteur en se rejetant brusquement en arrière sur le dossier haut de sa chaise de paysan. Qui !

— J'aime M^{lle} Marthe de Chanvallon, » articula Pierre d'une voix ferme.

Planteseigle ouvrit ses grosses lèvres et jeta un cri, un cri de joie presque terrible. Puis se levant, il courut à Pierre, lui pressa la tête entre ses deux mains robustes, trop grosses, mais soignées comme celle d'un petit maître, il l'embrassa au front avec une sorte d'emporment et dit :

« Ah ! que tu m'as fait peur ! »

Ce fut au tour de Pierre Dastugue d'être stupéfait ; quand il eut été débarrassé de l'étreinte affectueuse mais féroce, il regarda Planteseigle et dit :

« Vous pleurez ! qu'avez-vous, mon Dieu ?

— Tais-toi, dit vivement Planteseigle, dont les yeux étaient en effet noyés dans un cristal de larmes, tais-toi ; Grididou n'aurait qu'à t'entendre, et elle me trouverait ridicule. Ce n'est rien. C'est la joie, c'est passé. »

Il s'essuya les yeux avec son mouchoir, qui était de belle toile blanche, et non de coton de couleur, comme en usent la plupart des Morvandiaux. Puis, tout à coup, redevenant grave, et comme se repentant de s'être laissé entraîner :

« Déjeunons, dit-il gaiement. Il reste une côtelette, et Grididou nous fabrique un petit plat sucré dont tu me diras des nouvelles.

— Je veux bien de la côtelette, dit Pierre, qui avait un appétit de jeune chien ; mais vous allez m'expliquer pourquoi vous avez eu tout à l'heure cette émotion quand je vous ai avoué que j'aimais M^{lle} Marthe. »

Planteseigle demeura un instant sans répondre.

Il baissa la tête et réfléchit. Puis la relevant :

« Tu le veux ?

— Je vous en prie.

— Tu es un brave cœur et de plus un homme d'esprit, reprit Planteseigle. Eh bien ! soit, après tout, cela vaut mieux ; ça me soulagera, j'étouffais ; je n'avais personne : ni père, ni mère, ni sœur, ni rien ; tu es là, c'est Dieu qui t'a envoyé. Et puis confiance pour confiance : attends ! »

Grididou rentrait, apportant le plat sucré ; c'était une crème soufflée, dont elle avait appris jadis la recette d'un chef aujourd'hui retiré des affaires après fortune faite chez le vieux marquis de Chantecroix, père de celui dont on n'avait plus de nouvelles depuis 1848. Cela avait une jolie couleur dorée et brune par endroits, et il en sortait un fumet appétissant qui inondait la pièce. Grididou posa le plat de vieille faïence de Nevers au milieu de la table et dit d'une voix pleine de reproches :

« J'espère que ceci va chasser les idées noires de monsieur. »

Puis dignement elle se redressa, s'apprêtant à sortir avec majesté.

« Mais je n'ai pas d'idées noires, ma bonne Grididou, cria Planteseigle. J'ai eu une impatience, pardonne-la-moi. Seulement maintenant que nous n'avons plus besoin de toi, excepté pour le café que nous prendrons dans mon cabinet, laisse-nous seuls; nous avons à causer, Pierre et moi. Tu sais, Pierre, est un monsieur; il vient de Paris. Il a du talent, il expose.

— Il expose quoi? fit Grididou ahurie.

— Des tableaux, des peintures, des paysages, des scènes historiques, des portraits... »

Grididou n'avait retenu que le dernier mot.

« Des portraits? Monsieur fait aussi des portraits, comme M. Levermichel de Château-Chinon? »

M. Levermichel était le photographe de la capitale du Morvan.

« Mieux, répliqua Planteseigle, bien mieux que M. Levermichel : M. Levermichel se sert du soleil et d'une plaque; Pierre prend une toile, une plaque d'ivoire, une feuille de papier, et ne se sert que de sa main.

— Da! fit Grididou battant des mains; en ce cas, vous me ferez mon portrait, monsieur Pierre, pour que je l'envoie à Éléonore, ma fille, qui est lingère chez M^{me} de Paradèze, et qui me tourmente depuis deux ans pour l'avoir. Oh! vous pouvez travailler! ajouta la bonne femme avec un geste plein d'autorité, j'ai des économies, j'irai jusqu'à vingt francs. »

Pierre Dastugue se tordait de rire. Le rire sonore et large de Planteseigle formait la contre-partie. Grididou, interloquée, resta bouche bée.

« J'ai donc dit une bêtise? balbutia-t-elle.

— Non, s'écria Pierre, non, ma bonne Grididou; et

vous me rendez bien heureux, et vous aurez un portrait, de la dimension que vous voudrez, grand comme ça, ou tout petit, comme ça, à votre choix... Je suis bien en train de peindre un cheval blanc pour l'enseigne de Margouët.— Cela m'amuserait de l'envoyer au Salon, ou chez Petit, entre parenthèses. Je peux bien, à plus forte raison, faire votre portrait.

— Si ça vous est égal, dit Grididou, qui réfléchissait profondément, faites-le entre les deux : tout petit, ça ne se voit pas, et je veux que ça orne ; mais les trop grands, faut des maisons pour ça. Il n'y a que les maîtres qui peuvent les loger. Tenez, chez M^{me} la marquise de Paradèze, il y a toute une galerie, — les ancêtres, comme ils appellent ça. — L'avez-vous vue ?

— Oui, dit Pierre ; il y a là des toiles admirables.

— Les toiles, je ne sais pas, mais c'est trop grand ; vous voyez ce qu'il me faut, n'est-ce pas, monsieur Pierre ?

— Oui, Grididou, je le vois ; je vous promets que vous serez contente.

— Merci, monsieur Pierre, vous êtes bien bon. J'irai exprès à Saint-Romain (c'est l'église de Château-Chinon) prier pour vous.

— Faites, j'en ai bien besoin ! répliqua le jeune homme en poussant un soupir.

— Allons ! dit Planteseigle, maintenant que tu as ton portrait, laisse-nous tranquille.

— Pas avant que vous ayez goûté à ma crème. »

Les deux hommes s'exécutèrent ; la crème était délicieuse. Grididou, comblée d'éloges, regagna sa cuisine, radieuse et consolée.

Quand elle eut refermé la porte :

« Pierre, dit Planteseigle en regardant le jeune artiste, tu es fou, tu rêves l'impossible ; tu es amoureux

d'une femme dont tu es séparé de toutes façons : par le nom, le rang, la fortune. Eh bien, moi qui te parle, moi Planteseigle, moi le fils du charron, l'homme calme et raisonnable, je suis encore plus fou que toi.

— Grand Dieu!

— J'aime M^{lle} Bernard. »

XXI

Antonine et Marthe de Chanvallon ne se doutaient guère de l'émotion qu'avait causée leur arrivée dans le Morvan, l'une sur un peintre de vingt ans, l'autre sur un médecin de quarante. Leur vie continuait à s'écouler paisible et douce, sans désirs comme sans envie ni regrets. Dès les premières semaines de son séjour à la Brèche aux loups, Antonine avait compris qu'il fallait à tout prix découvrir une occupation qui fût de nature à la fois à satisfaire les besoins d'activité de Marthe, et à séduire son esprit généreux et curieux. La bienfaisance parut à M^{lle} de Prélac le moyen rêvé.

Il y a beaucoup de pauvres gens dans le Morvan, bien que les mendiants de profession y soient relativement plus rares qu'ailleurs. Que feraient les mendiants, que récolteraient-ils dans un pays dont toutes les ressources consistent dans l'abattage ou le flottage du bois, la préparation du charbon et l'élevage; où tout le monde travaille beaucoup pour gagner peu, et tient trop à ce peu qu'il a gagné pour le partager avec des paresseux ou des malchanceux. Il n'y a donc guère de mendiants dans le Morvan, mais les travailleurs y sont innombrables : bûcherons, pilotes, hommes de peine, charbonniers, vivant dans les bois, au fond d'une hutte, avec la terre dure pour plancher; sans parler des

vieux, qui ne travaillent plus et qu'il faut faire vivre, et qui trouvent le moyen de vivre quand même, sans mendier.

Cette pauvreté, pourquoi ne pas dire le vrai mot, cette misère du pays, avait dans la châtelaine de Luzy, on l'a déjà lu, dans la marquise de Paradèze, une fée protectrice et d'une intarissable bonté. Mais l'incident mystérieux auquel il a été deux ou trois fois fait allusion, l'incident de Cantecroix, le départ subit et mystérieux du dernier marquis, avait encore accru les proportions de cette misère, rendu la vie des pauvres, des faibles et des vieux encore plus dure. Quoique riche d'environ quatre cent mille francs de rente, M^{me} de Paradèze, avec un fils de vingt ans, doux, charmant, respectueux, mais ardent et fougueux comme un jeune poulain, était obligée de compter. Elle avait beau, lorsqu'elle se trouvait seule au château, y vivre comme une ascète, au point de faire parfois pleurer de chagrin sa femme de chambre, la bonne Éléonore, qui ne l'avait jamais quittée, elle ne parvenait pas, en sacrifiant près des deux tiers de son revenu personnel, à combler le déficit de bienfaisance creusé par la clôture, on pourrait dire par la disparition, du château de Cantecroix.

On avait toujours mené grande vie à Cantecroix. Cette famille de gentilshommes était de celles, plus nombreuses qu'on ne pense, qui, pendant la Révolution, avaient résolument refusé d'émigrer. En plein 93, quand Nevers voyait avec épouvante l'échafaud dressé sur la place Ducale, devant cet admirable palais qui égale les plus beaux des bords de la Loire, le marquis Tristan de Cantecroix chassait à courre, avec dix piqueurs, soixante chiens et des fanfares de trompes. Il avait chez lui un vieil abbé, ancien secrétaire du

cardinal de Bernis, alors réfugié à Rome, lequel abbé faisait aussi tranquillement que si l'on se fût trouvé en 1784 à la bergerie de Trianon l'éducation du comte Artus, encore enfant, plus tard père du marquis disparu : le marquis Henri. Longtemps, personne, ni riche ni pauvre, ni ouvrier ni paysan, ni affamé ni envieux, ne songea jamais à lancer contre le château de Cantecroix une de ces dénonciations qui en ce temps-là étaient immédiatement suivies d'arrestation et de mort. C'est que Cantecroix, c'était la vie du Morvan, c'était le salut, c'était le port. Y mangeait qui voulait ; il y avait toujours du pain, quelquefois rationné en ces temps terribles de disette, de récoltes manquées et de blocus maritimes, mais enfin il y en avait, et de bien loin, à vingt lieues à la ronde, le nom de Cantecroix était connu, comme le seul qui remplaçât la Providence, alors mise en disponibilité par les réformateurs. A Clamecy, à Cosne, à Cirey, à Corbigny, à la Charité, c'était comme un dicton de répéter aux pauvres diables grelottants qu'on ne pouvait secourir ces mots dont la routine populaire avait presque fait deux vers barbares :

Va à Cantecroix :
Tu n'auras pas froid.

Et encore ce distique, oublié aujourd'hui, mais plus correct :

Cantecroix la riche
De pain n'est pas chiche.

Un jour cependant, une seule fois, vers la fin de la Terreur, en juin 1794 (messidor an III, comme on disait alors) un escadron de gendarmes se présenta au château. Le château était désert ; il y avait ce jour-là

grande chasse au cerf, et l'abbé-précepteur était, avec les domestiques, le seul hôte de Cantecroix. Une foule muette, la plupart en guenilles, armée de bâtons, avait suivi les gendarmes, qui, à leur arrivée dans la cour d'honneur déserte, se trouvèrent pour ainsi dire cernés. Ils chargèrent au pas, la foule s'écarta.

« Où se trouve le ci-devant marquis de Cantecroix ? » demanda le chef.

Ce chef n'était pas un officier. A la manière théâtrale avec laquelle il portait un uniforme de hussard, à énormes torsades d'or, au bonnet rouge à cocarde tricolore large de quelques centimètres, qui lui servait de coiffure, à sa barbe noire et longue, à ses mains velues et communes, au sabre turc recourbé, étincelant, qui flottait nu le long du tapis de la selle, on reconnaissait aisément un parvenu de la Terreur. Cet homme était un ancien religieux, fils de paysans, renégat à sa famille, à ses devoirs et à Dieu.

A la question qu'il venait de formuler, l'intendant de Cantecroix répondit :

« M. le marquis est dans la forêt, où il chasse.

— Le ci-devant marquis de Cantecroix est décrété d'accusation par la Commission de salut public de Nevers, reprit l'homme en dépliant un papier ; voici l'ordre. Il nous est commandé de l'appréhender au corps, partout où nous le rencontrerons, mort ou vivant. Que l'un de vous nous conduise à lui. »

Un murmure sombre courut dans la foule grouillante, presque nue, suant sous les ardeurs d'un soleil de juin éclatant et torride. Mais pas un cri, pas une parole ne s'éleva.

Un brigadier se détacha et vint dire quelques mots bas à l'oreille du chef. Ce brigadier avait été naguère attaché comme valet de chiens au service du chenil,

et il savait de quel côté il y avait chance de joindre le marquis Tristan et sa meute.

Il venait de trahir la maison dont, orphelin abandonné et pieds nus, il avait mangé le pain.

« C'est bien, cela suffit, » dit l'homme au bonnet rouge...

Et, levant son sabre en l'air, il cria :

« En avant ! »

L'escadron se mit en marche, au grand trot et bientôt disparut sous bois. Mais alors il se passa une chose étrange, incompréhensible, qui glaça d'effroi les plus braves, et fit tout à coup changer en allure au pas le trot des cavaliers. Cette immense forêt du Morvan, inextricable, épaisse, sombre malgré l'éclatante lumière du soleil de juin qui filtrait seulement par place, illuminant comme d'une poudre d'argent et de feu clair les sentiers et les clairières, cette forêt, ordinairement silencieuse, où l'on entendait seulement bramer les chevreuils, ou crier l'épervier chasseur, cette forêt tout à coup sembla animée comme d'une vie diabolique, invisible et mystérieuse.

Un bourdonnement fantastique, lourd et grondant comme celui des frelons autour des fleurs ou des nuées de hannetons dans les touffes des feuilles vertes, se mit à se répandre partout, d'abord lent, comme susurré, puis plus rapide, plus haletant, précipité, et il sembla aux gendarmes, fatigués de leur longue route et trempés de sueur, que des ombres sinistres, des corps hâves, pieds nus, fantômes atroces de la faim et de la colère, glissaient, rampaient, se coulaient à travers les arbres, les taillis et les herbes hautes. Ces corps étaient éclairés par des yeux torves, farouches qui lançaient un éclair, puis s'éteignaient. C'était la misère morvandiaude qui ne voulait pas qu'on la changeât en mort

par la faim et qui, sans cesse grossie en route, avait, essoufflée, haletante, ruisselante, étouffante, suivi le trot des gendarmes et leur faisait, à travers la vieille forêt inviolée, l'escorte que les démons doivent faire à une proie imprudente et promise.

« Halte ! » commanda l'officier.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus ; du fond de la forêt, les accents sonores, si profondément mélodiques et émouvants des trompes de chasse, apportaient les fanfares victorieuses ; le son se rapprocha, rapide comme une trombe, et tout à coup, du fond de la large allée gazonnée, demi-couverte, que suivait en ce moment l'escadron, on vit déboucher le cerf, serré par trente chiens hurlants, et suivi de près par un homme, robuste et beau, en habit blanc, à galons d'or, qu'un enfant de dix ans à peine, vêtu de même, monté sur un poney noir trempé de bave et la bouche en sang, s'efforçait de joindre en criant d'une petite voix cristalline, mais fière, bien timbrée, enthousiaste :

« Hallali ! hallali !... A vous, mon père ! à vous !

— Halte ! » cria l'homme au bonnet rouge à pleine voix, le sabre en l'air.

Le marquis Tristan, car c'était lui, arrêta net la bride de son cheval ; l'enfant en fit autant ; le père et le fils, comme le roi Jean et le prince Louis à la bataille de Poitiers, se trouvaient côte à côte.

« Que me voulez-vous ? demanda M. de Cantecroix avec calme.

— Au nom de la loi, répondit le chef, je t'arrête... Voici... »

Il porta la main à son uniforme pour en tirer l'ordre ; mais un coup de feu retentit. L'homme ouvrit la bouche, poussa un soupir et se renversa en arrière sur sa selle : une balle lui avait traversé la gorge. Il était mort.

Au même instant, comme si ce coup de feu avait été un signal, de tous les coins, de toutes les cachettes, de tous les repaires de la forêt, des bruyères, des herbes, du haut des arbres, une nuée, un ouragan humain s'abattit sur les gendarmes stupéfaits et épouvantés. Avant qu'ils eussent eu le temps de porter la main à leurs fontes, ils étaient entourés, saisis, renversés de leurs chevaux, foulés aux pieds, et leurs chevaux eux-mêmes, le jarret coupé par une faux, une serpe ou un couteau, roulaient hennissants sur le sol gazonné, tout à l'heure encore doré par le soleil.

Il y eut cinq minutes, un siècle, d'un tumulte inexprimable, puis on entendit une voix de commandement suprême crier :

« Assez ! »

La tourbe humaine, agitée, rugissante, du sang aux mains, aux cheveux, partout, se tut aussitôt et s'écarta. Au milieu de l'amas de chevaux et d'hommes qui râlaient, les quelques gendarmes échappés à la mort, ou blessés moins dangereusement, et ceux qui avaient eu la chance de sauver leur monture, se relevèrent et se groupèrent, en criant, comme on faisait alors dans les grands désastres :

« Quartier ! quartier !

— Vous êtes libres, reprit le marquis au milieu du silence de mort qui avait suivi cette scène effrayante. Allez ! »

L'enfant, le petit comte Artus, d'un coup d'épéron qui fit bondir son poney noir, se trouva tout près de son père.

Sa petite figure rose et blonde avait une expression de menace et de colère. Ses cheveux blonds bouclés, car il avait perdu son tricorné dans la course, flottaient en désordre. Il oublia le respect, l'obéissance, il cria :

« Non ! pas quartier ! Non ! non ! »

Le marquis fixa sur son fils un regard froid et calme, d'une autorité souveraine, et dit ces seuls mots :

« Artus, souviens-toi qu'il ne faut jamais se venger ; il faut se défendre et punir. »

Et il étendit la main. A ce geste la masse, déjà redevenue houleuse à l'intervention du petit comte, s'écarta, et les débris de l'escadron tournèrent bride, emmenant en croupe ceux de leurs compagnons blessés légèrement, et emportant la promesse, faite par un piqueur, sur l'ordre du marquis, que tous les soins imaginables seraient donnés aux blessés plus grièvement.

Les trompes, qu'on n'entendait plus depuis quelques minutes, parce qu'elles avaient continué à suivre la chasse par d'autres routes, se rapprochaient presque à ce moment. Le cerf à l'eau avait été pris et tué, et sa dépouille attendait le marquis à un carrefour nommé la Croix-de-Saint-Remise.

« Mes amis, cria M. de Cantecroix à la foule qui le regardait béante avec l'admiration et la crainte d'une meute affamée attendant sa nourriture, à ce soir au château ! Il y aura du pain pour tous et des vêtements pour les enfants et les femmes ! A ce soir. »

Une immense acclamation remplit la forêt, et le marquis, suivi de son fils, taciturne et pâle, rejoignit la chasse au bruit des fanfares, pendant que des valets, conduits par un chirurgien attaché à la maison, s'occupaient de relever les morts et les blessés et qu'un piqueur courait en avant à fond de train, pour aller réquisitionner dans les villages voisins des voitures de transport.

Le renvoi des gendarmes vaincus, la guérison des blessés et leur délivrance immédiate firent-ils réfléchir le Comité de salut public de Nevers, ou bien comprit-il

le danger d'un soulèvement du Morvan tout entier s'il essayait de recommencer la tentative contre le marquis Tristan de Cantecroix? On ne sait. Toujours est-il que jamais plus on n'entendit parler de mandat d'arrestation contre le marquis, et qu'il continua à vivre comme par le passé, sans rien changer à ses habitudes.

Il mourut en 1811, chargé de jours, chambellan honoraire de Napoléon, qu'il avait servi sans trahison, parce qu'alors le nom de Napoléon c'était le nom de la France. Son fils, colonel à la Moskowa, donna sa démission après l'abdication de Fontainebleau, suivit Louis XVIII en exil, fut créé pair de France après les Cent jours et épousa une demoiselle de la Bertèche, d'une famille considérable du Bourbonnais.

Ce furent le père et la mère du marquis Henri, dont le château, jadis si animé, jadis si généreux au pays, était depuis plus de trente années abandonné à la solitude et à la ruine.

XXII

Et pourtant il avait encore connu de grands jours, de belles fêtes, de nobles et radieuses apparitions, le château de Cantecroix, au temps du marquis Henri! On y chassait, comme sous les aïeux, on y tenait table ouverte. Les chaises de poste attelées de bœufs à partir de Nevers (seul mode de transport praticable sur les chemins creux, boueux ou pleins d'ornières du Morvan, jusqu'aux cinq ou six dernières années du règne de Louis-Philippe), plus tard le chemin de fer, du moins un tronçon, amenaient à Cantecroix de joyeuses bandes de gentilshommes, soit des environs, soit même de Paris; de mondaines spirituelles et jolies; d'amis appartenant

à l'art ou à la science. Car le marquis Henri avait hérité de son père cette qualité qui, chez eux, s'était constamment transmise depuis François I^{er} : le goût des lettres, des beaux-arts, de la poésie et du talent, la passion de les protéger, de les mettre en lumière, en même temps qu'une invincible bravoure et un absolu mépris de la mort.

Les pauvres n'étaient pas oubliés, et M. de Chanvallon, qui, un soir, délivré de sa goutte, se trouvait en veine de confidences rétrospectives, conta à Marthe et à Antonine, toutes deux assises à quelques pas de lui, la main dans la main, dans le grand salon rouge à cheminée de marbre monumentale, un épisode qui suffira à donner une idée des prodiges de bienfaisance spirituellement inépuisable accomplis par le marquis Henri.

Les deux jeunes filles étaient allées, dans cette journée même, accompagnées du garde Saintex (car l'endroit était maintenant isolé et sinistre), faire à la *Belle au bois dormant* de Cantecroix, comme disait M. de Chanvallon, le pèlerinage projeté depuis longtemps. Il sera parlé plus loin de cette excursion. Elles revinrent, Marthe assez peu émue, car elle connaissait de longue date cette demeure devenue le tombeau du néant, Antonine profondément frappée, d'autant plus qu'elle n'avait pu distinguer que très peu de chose à travers la grande grille rouillée, disparue sous les lierres, et au-dessus de laquelle se dressait, dans un flamboiement de fer forgé au marteau, rougi par la rouille, avec des tons verts de mousse et de lichen, le superbe écusson des Cantecroix : de gueules, à la Croix de Saint-André d'argent, cantonné de quatre croizettes de sable.

« Quelle ruine ! quel abandon ! » dit M^{lle} de Prélac.

— Ah! oui, fit M. de Chanvallon, qui depuis quelques secondes avait courbé la tête en écoutant le récit des impressions de la compagne de sa fille, et comme pour rassembler en même temps ses souvenirs. Ah! oui, c'est bien changé, cet endroit-là, depuis trente et des années. Il y avait, à deux kilomètres l'un, à trois kilomètres l'autre, deux villages, Samoy et Villeduc, qui ne vivaient que de Cantecroix. Ils existent toujours, mais ils ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient alors. Un jour, chassant avec Paradèze, tenez, justement, le pauvre diable!... une fringale atroce nous prit. Nous avons fait plus de douze kilomètres. Il était midi passé, et rien dans le ventre. Nous arrivons à Samoy; nous n'avons pas même pu y trouver une omelette. Plus d'auberge, plus rien. Il nous fallut nous contenter de pain bis et d'une tranche de jambon fumé qui était d'un rance!... Quand j'y pense, mon cœur se soulève encore.

— Oui, dit Marthe, Cantecroix était une Providence pour le pays. Il n'y avait que des heureux. On assure même qu'on n'y rencontrait plus un seul pauvre. »

M. de Chanvallon se mit à rire, et sans regarder sa fille, comme si c'eût été Antonine qui avait parlé, il s'écria :

« Des pauvres! Ah! bien oui! Savez-vous ce qu'il avait inventé, le marquis Artus, et ce qu'Henri son fils, mon compagnon alors, mon ami de jeunesse (et M. de Chanvallon poussa un soupir), avait fidèlement suivi jusqu'à la veille du jour où se passa l'inexplicable drame qui détermina son exil éternel?

— Non, répondit Marthe, qui paraissait indifférente à la froideur et même aux rebuffades de son père. »

M. de Chanvallon se tourna vers Antonine :

« Et vous, mademoiselle?

— Moi, monsieur ? Je ne sais absolument rien ; je ne connais personne dans le Morvan.

— Eh bien, vous allez rire ! poursuivit M. de Chanvallon, qui eut en effet un bon rire franc au souvenir de ce qu'il allait raconter et de l'effet qu'il ne pouvait manquer de produire. Non seulement les Cantecroix faisaient le bien et ne souffraient pas qu'un seul être humain fût malheureux, dénué ou affamé, à dix lieues à la ronde ; mais, de plus, ils prétendaient qu'il ne faut pas humilier un vivant en lui faisant la charité. Il faut donner, disait le vieux marquis Artus, parce que Dieu l'ordonne, mais il faut donner de façon à ce que tous ceux qui reçoivent se figurent que l'argent qu'on leur donne est un salaire. »

Antonine serra ses mains l'une contre l'autre.

« Que c'est beau ! Que c'est noble ! s'écria-t-elle.

— Attendez ! Que pensez-vous qu'imagina le marquis Artus de Cantecroix ? Que pensez-vous qu'on puisse faire faire pendant les quatre mois de l'hiver à des meurt-de-faim, à des convalescents, à des vieillards, à des vieilles femmes, à des enfants, à des boiteux, à des infirmes ? Je vous le donne en mille.

— Aussi, j'y renonce, fit Antonine en souriant.

— Eh bien ! s'écria triomphalement M. de Chanvallon, le marquis Artus avait imaginé de leur faire peigner ses arbres. »

Et, à ce souvenir, le vieux chasseur se renversa sur le dossier de son fauteuil de velours et se mit à rire à gorge déployée.

Marthe se pencha vers M^{lle} de Prélac et lui dit rapidement, à voix basse :

« Que je suis heureuse quand je le vois aussi gai ; ma pauvre mère aussi, là-haut, est heureuse, car elle sait bien que mon père souffre encore plus qu'il ne l'a

fait souffrir et qu'il ne me fait souffrir moi-même.

— Peigner des arbres ! s'écria Antonine, en répondant d'un regard ému aux douces et admirables paroles de M^{lle} de Chanvallon, et d'un accent très rapide, afin que le vieux chasseur ne s'aperçût pas de l'aparté : peigner des arbres ! Mais on ne peut pas peigner des arbres. Comment cela ?

— Je vais vous le dire : le marquis Artus avait fait fabriquer un millier de râteaux, à manches de hauteur variée, les uns longs comme des perches, les autres de dimensions plus modestes ; ces râteaux... »

M. de Chanvallon interrompit.

« Mais j'y pense, fit-il, nous en avons un qui a été laissé dans la cour par un pauvre diable qu'on a fait admettre dans une maison de retraite. Je vais vous le faire apporter ; vous comprendrez mieux. »

Et il se souleva lourdement de son fauteuil, mais ne put se lever.

Marthe s'élança.

« Vous voulez appeler, n'est-ce pas, mon père ?

— Oui », répondit sèchement M. de Chanvallon.

Marthe courut à un cordon de sonnette qu'elle tira. Un domestique sans livrée, en veste, qui indiquait assez le peu d'importance attaché par le vieux chasseur aux détails d'étiquette de sa maison, parut une minute après.

« Monsieur a sonné ?

— Oui ; apportez ici le râteau Cantecroix ; vous savez bien, le râteau à peigner les arbres, qu'on a dû remiser près du chenil. »

Le domestique sortit sans que son visage exprimât la moindre surprise d'être invité à apporter un pareil instrument de sylviculture dans un salon à tapisseries et à cheminée seigneuriale. Il était depuis longtemps

habitué aux façons de M. de Chanvallon ; quant à Antonine, elle ne sourcilla pas davantage. Marthe se mit à rire gaiement et s'écria :

« Vraiment, tu ne sais pas peigner les arbres ? Eh bien ! quand tu voudras, je te l'apprendrai.

— A l'aide de l'instrument que vous allez avoir sous les yeux, poursuivit M. de Chanvallon, affectant toujours de ne prêter aucune attention aux faits, paroles et gestes de sa fille, à l'aide de cet instrument, les malheureux avaient mission d'écheniller en quelque sorte les arbres de tous les corps étrangers, dangereux ou malpropres ou seulement désagréables à l'œil, qui pouvaient, soit par suite du mauvais temps, soit par suite d'accident, soit seulement par suite de poussière, s'être glissés ou fixés sur les branches et les feuilles du parc de Cantecroix. On les voyait du soir au matin se promener dans ce parc ; — il était magnifique alors ! Quelle forêt vierge inextricable il doit être devenu depuis ce temps-là ! — et, armés chacun d'un râteau, enlever délicatement, sans se presser, tout ce qui choquait leur œil tranquille. Il y avait aussi des balayeurs pour nettoyer les allées ; enfin une armée complète... Mais voici le râteau. »

Le valet rentrait en ce moment, portant, ou plutôt traînant l'ustensile annoncé. C'était, en effet, un râteau emmanché au bout d'un bâton assez long, gros comme un manche à balai ordinaire, mais un râteau compliqué, à pointes aiguës, entremêlées d'une sorte de petit grattoir et d'une petite serpe ronde à l'une des extrémités. Le grattoir était pour l'enlèvement des scories récalcitrantes ; la serpe pour la section des branches sèches ou parasites ; ces pointes, ou si l'on veut employer le mot imaginé par M. de Chanvallon, ce peigne devait servir à la toilette simple des branches souillées légèrement.

« Et ils touchaient chacun pour cela trente sous par jour ! » reprit M. de Chanvallon, qui attira à lui l'ustensile, dont le manche traînait sur le tapis.

Puis il se mit à donner des explications. Antonine, quoique ordinairement grave, ne pouvait s'empêcher de sourire ; Marthe riait franchement, un peu fiévreusement peut-être, montrant, entre ses lèvres roses, fraîches comme une grenade en juin, ses dents blanches, régulières comme une rangée de perles.

« C'est admirable ! s'écria M^{lle} de Prélac lorsque le vieux gentilhomme eut fini. On n'a pas plus de générosité, de charité noble et fière. Mais l'entretien de tant de pauvres gens à ne rien faire, car enfin on peut appeler ne rien faire ce qu'ils faisaient, devait coûter les yeux de la tête aux Cantecroix.

— Oh ! les moyens des Cantecroix le leur permettaient ! répliqua M. de Chanvallon ; ils étaient fort riches, n'ayant rien perdu en 93 et, par conséquent, n'ayant point comme nous, les Chanvallon la Brèche et les Chanvallon la Roche, été obligés de reconstituer leur fortune sous le consulat. Quand je dis : ils étaient fort riches, je devrais dire : ils le sont encore ; car enfin le château et le parc ont beau être livrés à l'abandon, à la ruine, à l'humidité, à la moisissure depuis trente ans passés, le marquis Henri, en quittant le pays pour n'y plus jamais rentrer, est allé se retirer évidemment quelque part. Il était jeune encore ; peut-être s'est-il marié ; peut-être a-t-il eu des enfants. Enfin, poursuivit M. de Chanvallon avec une certaine impatience, car il ne pouvait se défendre d'agacement à l'idée de ne pouvoir, depuis si longtemps, résoudre cette énigme étrange et insoluble, enfin la fortune n'est pas dissipée, elle existe. Où ? Sous quelle forme ? Voilà la question. Car le notaire, M^e Miron, a des ordres

exprès, quoiqu'il soit muet comme une carpe, à cause du secret professionnel... »

Ici M. de Chanvallon s'arrêta et il y eut un silence, pendant lequel, la tête penchée sur sa poitrine, il songea.

« Pauvre Morvan ! murmura-t-il. Son bon temps est fini. Il y a aujourd'hui des misères, des affamés, comme partout. »

Le bruit de l'horloge Louis XIV appliquée au mur, sonnant en notes de cloche argentine neuf heures du soir, réveilla M. de Chanvallon ; au même instant, on frappa, la porte s'ouvrit et le même valet qui avait déjà fait son apparition dit :

« M. le docteur Planteseigle, qui s'est attardé près du château avec un jeune monsieur de ses amis, après une longue promenade dans les environs, me charge de présenter de leur part le bonsoir à ces dames et à monsieur. »

XXIII

Neuf heures du soir, en province, surtout dans le Morvan, c'est comme qui dirait minuit à Paris. A la Brèche aux loups, en temps ordinaire, c'était une heure presque indue. Néanmoins, à la nouvelle que venait de lui donner le valet, M. de Chanvallon fut pris d'une fantaisie subite de politesse et d'empressement. La conversation dont il venait de faire à peu près tous les frais, le rappel de ses souvenirs, la vision de sa jeunesse entrevue à travers ce récit de choses vieilles de plus de trente années, lui avaient rendu une animation extraordinaire. Il ne sentait pas le sommeil et se tremoussait comme s'il eût eu du vif argent dans les

jambes. En entendant annoncer la présence de Planteseigle et d'un compagnon inconnu, il eut comme un regain d'autrefois, du temps où, dans ce salon aujourd'hui froid, monotone et presque désert, des châtelains voisins, des amis, des camarades venaient le voir, lui tenir compagnie, faire sa partie de reversi, et en même temps présenter leurs hommages et leurs compliments à M^{me} de Chanvallon, fée charmante et résignée qui n'avait connu jamais que deux passions au monde : sa fille et Dieu.

C'est ce que fit M. de Chanvallon. Tout à l'heure presque ankylosé, il se retrouva tout à coup debout, criant au valet qui déjà refermait la porte :

« Hé ! attendez, que diable !... vous êtes bien pressé. Est-ce que ces messieurs sont encore là ?

— Oui, monsieur, ou du moins ils ne doivent pas être loin ; si monsieur veut que je les rattrape, ce sera facile.

— Oui, rattrapez-les tout de suite, et dites à Planteseigle de venir sans façon prendre une tasse de thé. C'est un honnête homme, il ne peut être accompagné que d'honnêtes gens. »

Le valet partit en courant. M. de Chanvallon se tourna vers Antonine et dit avec un sourire aimable :

« C'est une idée, hein ? Une tasse de thé : une soirée à la Brèche aux loups. C'est ça qu'on n'a pas vu depuis longtemps ! Mais au fait, j'y pense, je me suis peut-être avancé beaucoup. Y a-t-il seulement du thé ici ?

— Oui, mon père, j'en ai chez moi, répondit Marthe.

— A merveille, alors. Charge-toi de le préparer ; moi je n'y entends rien : le thé, ce n'est pas de mon temps ; on préférerait le punch. Attends un peu... poursuivit le vieux chasseur, pendant que nous y sommes, faisons bien les choses, éblouissons ce bon Planteseigle. Tu

feras apporter le service chinois, tu sais, le Chine à armoiries ? »

Marthe inclina la tête.

« Oui », répondit-elle.

Elle allait sortir ; Antonine alla à elle :

« Je vais t'aider...

— Non ! fit Marthe à voix basse, demeure avec papa ; le soir il n'aime pas être seul. »

Et elle disparut.

M. de Chanvallon, debout, allait et venait ; l'animation que lui avait donnée tout à coup l'impression de ses souvenirs ressuscités n'était pas éteinte. Il s'arrêta enfin, et dit, en regardant Antonine en face :

« Les soirées sont tristes ici, n'est-ce pas, mademoiselle ? et c'est bien le moins qu'une fois par hasard on ait un peu de société. »

Antonine eut un geste d'indifférence absolue.

« Oh ! moi, monsieur, je ne m'ennuie jamais ; la solitude me plaît, et celle que votre bonté et votre générosité m'ont faite a trop de compensations, du côté du cœur, pour que je n'en sois pas, non seulement flattée, mais heureuse.

— Oui, reprit Chanvallon... c'est de M^{lle} de Chanvallon... c'est de Marthe que vous parlez... Vous l'aimez... »

Il eut en prononçant ces paroles un accent amer.

Antonine répliqua résolument :

« Oui, je l'aime, et de toutes les forces de mon cœur ; mais je vous aime aussi, vous qui cachez une âme élevée et pleine d'élan sous une enveloppe...

— Un peu fruste, n'est-il pas vrai ? acheva le chasseur en clignant de l'œil. Allons, avouez-le ! mais puisque vous m'aimez tout de même, tout va bien... »

Il y eut un court silence ; Antonine, sans savoir pourquoi, eut un moment d'embarras, presque de crainte.

Elle ne put retenir un tressaillement lorsque M. de Chanvallon, d'une voix un peu sourde, comme s'il eût eu de la peine à laisser sortir les mots, ajouta :

« Moi, je vous aime aussi. »

L'entrée de Planteseigle et de Pierre Dastugue vint faire heureusement diversion. Le docteur s'avança le premier, roulant son chapeau entre ses mains, en homme qui ne sait que dire et qui est littéralement abasourdi d'un honneur qu'on vient de lui faire et auquel il ne comprend rien.

Pierre suivait; son cœur battait avec violence. Du premier regard, il avait constaté l'absence de Marthe, mais il avait reconnu Antonine, qui, elle aussi, l'avait reconnu. Comme il possédait déjà un grand usage du monde, il demeura impassible, salua en inclinant très bas la tête et demeura ainsi, immobile, debout, pendant que le docteur, prenant, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains, allait droit à M. de Chanvallon et lui disait d'une voix émue :

« Vous êtes vraiment trop bon de nous avoir retenus, monsieur, à une pareille heure. Mon jeune ami, M. Pierre Dastugue, que j'ai l'honneur de vous présenter, aime la nature à ce point qu'il me fait accomplir en sa compagnie de véritables voyages. Nous avons complètement oublié l'heure, et c'est ainsi que nous nous sommes trouvés à la Brèche aux loups, quand nous aurions dû être couchés depuis longtemps.

— Mais alors vous n'avez pas diné? s'écria M. de Chanvallon, en répondant d'une inclination de tête au salut de Pierre Dastugue qui serrait de près Planteseigle.

— Je vous demande pardon; nous voyant tout à fait en retard, nous avons mangé un morceau à Samoy.

— A Samoy? je vous souhaite bien du plaisir! reprit

le chasseur, qui avait toujours sur le cœur le déjeuner au jambon rance dont il avait tout à l'heure évoqué le souvenir.

— Il faut savoir se contenter de peu, » formula Planteseigle.

Et regardant autour de lui, moitié par curiosité personnelle, moitié pour donner à Pierre, de plus en plus étonné et troublé de l'absence de Marthe, une preuve de son amitié, il ajouta, changeant de ton :

« Mais je ne vois pas M^{lle} de Chanvallon. Serait-elle souffrante ? »

— Nullement, répliqua M. de Chanvallon ; elle prépare le thé que vous nous ferez, j'espère, le plaisir de prendre avec nous. »

Planteseigle s'inclina de nouveau. Pendant ce dialogue, Antonine débarrassait la table du salon, à pieds recourbés, style Louis XV le plus pur, des quelques livres, brochures et légers ouvrages de femme qui s'y trouvaient réunis dans un pêle-mêle amusant à l'œil. Cette occupation lui fournissait un prétexte pour ne pas regarder Pierre Dastugue, qui, du reste, avec un tact parfait et une résolution bien arrêtée dans son esprit, affectait de ne point lever les yeux et de paraître n'avoir jamais vu les traits de M^{lle} Bernard.

« Prenez donc ce fauteuil, dit M. de Chanvallon en indiquant un siège à Planteseigle et en se laissant retomber lui-même dans celui qu'il avait quitté... Et vous, monsieur, ajouta-t-il en tournant sa tête vers Pierre... »

Il s'arrêta et, s'adressant à Antonine, il poursuivit :

« Je vous demande pardon, mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour approcher un siège à monsieur, qui sans cela, je le crains bien, s'obstinerait à rester debout. »

Antonine rougit légèrement ; c'était la première fois,

depuis qu'elle habitait la Brèche aux loups, que M. de Chanvallon lui parlait comme on parle à une institutrice; elle en éprouva un froissement léger et surtout un étonnement qu'elle ne pouvait comprendre. Mais avant qu'elle eût eu le temps de répondre ou d'obéir, Pierre s'était élancé, avait pris une chaise et s'était assis en disant :

« Je ne souffrirai pas que mademoiselle se dérange le moins du monde pour moi, et je vous demande pardon, monsieur, d'une timidité sotte que je ne peux parvenir à chasser, mais qui a son excuse aujourd'hui dans l'honneur que vous voulez bien accorder à un inconnu de lui faire accueil dans votre maison.

— Votre nom ne m'est pas inconnu, répliqua M. de Chanvallon; vous êtes certainement parent du député... je veux dire du ministre, car il est devenu ministre, comme tout le monde, à son tour! » acheva-t-il avec un gros rire.

Et s'arrêtant, car malgré ses boutades et ses brusqueries il avait du monde. M. de Chanvallon reprit d'un ton plus courtois :

« Pardonnez-moi; je froisse peut-être vos opinions et vos sentiments de famille; mais un marchand de bois flotté qui devient ministre de l'intérieur, c'est toujours drôle.

— Vous ne m'avez froissé nullement, monsieur, répondit Pierre; je ne partage aucune des idées de mon oncle Dastugue et même nous ne nous voyons jamais.

— Ah ! ah ! » fit M. de Chanvallon.

Il s'arrêta; il venait d'apercevoir Planteseigle les deux yeux béants, comme en extase, tout à coup oublieux de l'endroit où il se trouvait, perdu dans une sorte de contemplation hypnotique, regardant M^{lle} Ber-

nard qui commençait à ranger sur les petites serviettes à thé apportées par le valet les tasses et la théière fumante qu'une servante venait de poser sur la table. Presque au même instant, Marthe rentra ; Pierre Dastugue, mû comme par une force, se trouva debout, fixa sur la jeune fille un long regard et inclina la tête dans une expression de respect et d'admiration muette.

Le bruit et le mouvement du jeune peintre tirèrent Planteseigle de son rêve. Il bondit plutôt qu'il ne se leva de son siège :

« Mademoiselle Marthe ! Enfin ! Comme vous avez bonne mine, comme vous êtes charmante ; on voit bien que la promenade à Cantecroix vous a fait du bien.

— Vous savez donc que Marthe est allée aujourd'hui se promener du côté de Cantecroix ? interrogea M. de Chanvallon d'un ton à la fois surpris et maussade.

— Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer ces dames et de les saluer ! répondit Pierre Dastugue venant au secours du pauvre docteur qui ne trouvait pas un mot de réponse, bien qu'il n'y eût rien que d'absolument naturel et correct dans cet incident insignifiant.

— Ah ! fit M. de Chanvallon.

— Oui, dit Marthe, nous avons rencontré ces messieurs ; nous avons oublié de vous le dire, mon père.

— Si vous voulez bien servir le thé, mademoiselle, reprit M. de Chanvallon, s'adressant à M^{lle} Bernard, vous nous serez agréable à tous. »

Bien que la seconde partie de la phrase atténuaît un peu le ton avec lequel avait été prononcée la première, Antonine dut réprimer un nouveau tressaillement. Marthe, avec son instinct délicat, le devina sans doute ; elle s'élança auprès de M^{lle} Bernard, et s'emparant de

chacune de ses mains fines et rosées d'une tasse déjà pleine, elle dit :

« Nous vous servirons toutes les deux, si vous le permettez, mon père? »

Et s'approchant de M. de Chanvallon, elle lui tendit une des tasses que le vieux gentilhomme prit avec un mouvement brusque dont chavira la moitié du contenu dans la soucoupe. Sans paraître s'arrêter à ce léger accident, M^{lle} de Chanvallon alla à Pierre, qui s'était déjà remis debout, et elle lui dit d'une voix mélodieusement douce qui sonna comme un cantique d'amour sur le cœur du jeune artiste :

« Vous accepterez cette tasse de ma main, n'est-ce pas, monsieur? »

— Oui, mademoiselle, » balbutia Pierre qui prit la tasse et, par convenance, se mit à en regarder le dessin et les armoiries.

C'était un service de très ancienne et authentique porcelaine de Chine, et, détail singulièrement original et piquant, les armoiries des Chanvallon, — d'or à la champagne de sinople, supportant un pin du même ; supports : deux béliers d'argent encornés d'or, l'écu sommé d'un tortil, avec la devise : *Vallon qui vaux!* — se détachaient en saillie éclatante sur le fond bleuté de la pâte aussi nettement et finement dessinées que si elles avaient été peintes par un artiste européen, miniaturiste du premier mérite.

Pendant ce temps, M^{lle} Bernard apportait une tasse au docteur Planteseigle, qui, rouge et tout frémissant, la prenait à deux mains, tremblant comme la feuille en balbutiant ces mots assez ridicules :

« Oh! mademoiselle... que vous êtes bonne... que je vous remercie! »

L'émotion inopportune de Planteseigle n'avait pas

plus échappé à M. de Chanvallon que l'empressement de Marthe à servir Pierre Dastugue ; il tordit sa moustache grise tombante sans mot dire et ses yeux jetèrent un éclair aussitôt éteint. Il dit tout à coup, s'adressant à Pierre :

« Vous regardez mes armes, monsieur ? Vous les trouvez bien dessinées, n'est-ce pas ?

— J'avoue, répliqua le peintre, que je ne me serais jamais douté que les Chinois eussent une pareille finesse de pinceau pour reproduire des détails si difficiles de l'art héraldique.

— Ce sont eux, cependant, qui en sont les auteurs, reprit M. de Chanvallon. Mon arrière-grand-père, amiral de France, acheta ce service en 1756 dans une expédition qu'il fit à Canton ; il désirait qu'on y inscrivît ses armes. Le marchand lui dit que c'était la chose la plus facile ; qu'il suffisait de lui remettre le dessin et la peinture et qu'il se faisait fort d'en donner une reproduction littéralement exacte. Mon aïeul fournit le modèle et, dix mois après, le service arriva en France tel que vous le voyez... Mais la peinture vous intéresse donc ? acheva le vieux chasseur.

— Pierre est un artiste en passe d'entrer à vingt-cinq ans à l'Institut ! dit Planteseigle, qui venait enfin de s'apercevoir de son excès de contemplation maladroite.

— Ah ! monsieur est peintre ? fit M. de Chanvallon.

— Déjà médaillé, à dix-huit ans, et il en a à peine dix-neuf.

— Vous peignez quoi ? demanda M. de Chanvallon.

— Tout un peu ; mais de préférence l'histoire, répondit Pierre ; mon premier tableau qui m'a valu une médaille a pour titre : *l'Anneau de Pavie* ; c'est un épisode de la capture de François I^{er} que Michelet raconte avec une poésie sublime.

— Je sais, fit Chanvallon. Vous êtes sérieux à ce que je vois ; mais par le temps d'appartements bas qui court, si j'ai un conseil à vous donner, cher monsieur, vous feriez bien mieux de vous consacrer à la photographie. »

Et il éclata d'un rire bruyant et un peu insolent. Pierre inclina la tête sans répondre, et s'adressant à Planteseigle :

« Il se fait tard, dit-il, ne gênons pas davantage ces dames et M. de Chanvallon. Il est temps de nous retirer. »

A l'étrange sortie de son père, Marthe, jusque-là rose et souriante, avait pâli. Elle ferma à demi les yeux et tourna la tête pour cacher son émotion.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se retiraient. M. de Chanvallon, qui les avait reconduits poliment, mais froidement, jusqu'à la porte du salon, vint se rasseoir dans son fauteuil.

Les deux femmes, silencieuses, aidaient à ranger le précieux service, afin d'éviter tout accident.

« Mademoiselle Bernard ! » dit tout à coup la voix aiguë et brève de M. de Chanvallon.

Antonine s'approcha.

« Est-ce que, poursuivit M. de Chanvallon, M. Planteseigle ne serait pas amoureux de vous ? »

— Oh ! monsieur, fit Antonine en reculant et avec un accent de reproche, que dites-vous là et en quoi ai-je mérité de telles paroles ?

— Allons, reprit M. de Chanvallon avec une bonhomie feinte, mettons que je n'ai rien dit. Bonsoir, mesdames, je vais me coucher. »

A la même heure, Pierre et Planteseigle, silencieux et le cœur chargé de l'oppression du souvenir, descendaient la côte de Montsauche. Il faisait un beau clair de

lune. Arrivés à un bouquet d'arbres, il leur sembla entendre un bruit de froissement de branches et apercevoir une ombre qui fuyait.

Planteseigle serra le bras de Pierre.

« As-tu vu ? murmura-t-il ; il m'a semblé que c'était ce vieux coquin de Goraille. Que diable peut-il faire à cette heure, si près de la Brèche aux loups ? »

Mais tout bruit avait cessé, et une demi-heure après les deux hommes rentraient dans la maison du docteur, où Pierre couchait d'habitude lorsqu'il s'était attardé dans une promenade.

XXIV

Le docteur Planteseigle ne s'était pas trompé : c'était bien Goraille qu'il avait reconnu, grâce au clair de lune, glissant assez maladroitement sa silhouette impure et torve à travers les arbres.

Goraille travaillait pour le plaisir. A son métier d'huissier qu'on peut exercer honorablement, comme tous les métiers, mais dans lequel il avait pressuré, tondu, volé en spéculant sur la naïveté des crédules, des paysans aux yeux desquels le notaire, simple commis légal d'enregistrement des actes de famille, et l'huissier, simple domestique et exécuteur de la justice, paraissent de véritables et authentiques magistrats ; à son métier, dis-je, Goraille avait gagné une malhonnête aisance, et avait toutes les facilités possibles de goûter le calme, la tranquillité, de vivre en bonne intelligence avec ses voisins, et surtout de se coucher de bonne heure après avoir bien diné. Mais, encore une fois, Goraille était de ces natures infatigables, jamais rassasiées, pour lesquelles le repos est insupportable, et

qui ne peuvent se faire à l'idée qu'il y a des gens heureux : Goraille faisait le mal pour le plaisir.

Ce qu'il avait brouillé, troublé, ruiné de familles et de gens était incalculable. Comme il habitait, alors qu'il exerçait les fonctions d'huissier, assez loin de Château-Chinon, c'est-à-dire d'un tribunal, on s'adressait généralement à lui lorsqu'on avait quelques embarras d'affaire ou quelque difficulté d'intérêt. Un fermier avait-il une année mauvaise, se trouvait-il dans une crise difficile ? il allait voir Goraille et lui demandait avis.

« Rien de plus simple, répondait Goraille avec bonhomie ; combien vous faut-il ?

— Il me faudrait trois mille francs.

— Je connais un propriétaire de mes amis qui vous les prêtera dans vingt-quatre heures, sur hypothèque, bien entendu.

— Cela va de soi, reprenait le fermier. Mais, dites-moi, votre prêteur est-il un bailleur de fonds sérieux ? Me donnera-t-il un peu de temps pour le payer, quand j'aurai le moyen de faire lever l'hypothèque ?

— Deux ans au moins, trois, quatre si je m'en occupe. Dormez sur vos deux oreilles ; j'en réponds. »

Le fermier touchait les trois mille francs, et on grevait son bien d'une hypothèque égale. Un an plus tard, ses affaires, quoique en bon chemin de se rétablir, ne lui permettaient pas encore de rendre le capital et les intérêts. Alors, un matin, Goraille venait le voir.

Sa mine de renard à bec d'épervier affectait un air attristé et sombre.

« Je suis vraiment désolé ; je viens vous apporter une mauvaise nouvelle, disait-il.

— Parlez ; il vaut mieux savoir les mauvaises nouvelles tout de suite.

— Eh bien, le prêteur, vous savez, le propriétaire qui vous a avancé trois mille francs ?

— Eh bien ?

— Je le croyais plus solide. Comme on est trompé ! Ah ! c'est une leçon pour l'avenir, continuait Goraille en levant au ciel ses yeux chassieux et faux.

— Grand Dieu ! que lui arrive-t-il ?

— A lui, rien du tout ; c'est à vous qu'il arrive une chose très désagréable.

— Quoi donc ?

— Il a besoin d'argent comptant, pour marier sa fille, à ce qu'il dit, et il m'a chargé, — j'ai tâché de refuser, mais il n'y a pas eu moyen, — de vous réclamer ses trois mille francs. »

Le fermier devenait très pâle.

« Mais vous m'assuriez que j'aurais deux ans au moins, peut-être trois, devant moi, pour le remboursement. »

Goraille poussait un soupir douloureux, qui ressemblait à un sanglot :

— Je le croyais alors ? Qui ne l'aurait pas cru : un homme qui semblait si à l'aise, qui mettait trois chemises blanches par semaine !

(Goraille n'en mettait qu'une.)

— Ainsi il exige ?..

— Les trois mille francs tout de suite, oui.

— Qu'appellez-vous tout de suite ? reprenait le malheureux atterré.

— Quand je dis tout de suite... enfin dans un mois.

— Mais je ne pourrai jamais réunir trois mille francs en un mois : j'ai deux vaches près de vèler ; trois juments, dont la saillie m'a coûté chacune cinquante francs au haras de Cluny, sans compter le voyage ! Le créancier attendra bien au moins que j'aie recueilli le

fruit de mes dépenses, de mes soins, de mes peines ? »

Goraille secouait sa vile tête de bas en haut.

« Voyons, reprenait le fermier : six mois.

— Hum ! hum !

— Trois seulement... trois ?

— Écoutez, disait alors Goraille en se levant ; vous êtes un brave homme, votre position me fait de la peine, parole d'honneur ! » (Goraille avait l'habitude de donner sa parole d'honneur à propos de bottes ; il la donnait pour dire l'heure qu'il était, pour raconter ce qu'il avait lu dans le journal, pour le temps qu'il faisait ; il avait le sentiment qu'on ne le croirait pas sans cela, quand même il affirmerait, par une pluie d'orage, à un Morvandiau trempé jusqu'aux os, qu'il tombait une averse.)

Il poursuivait, patelin et réfléchi :

« Je vais aller trouver notre homme ; je vais faire tout ce qui dépendra de moi ; je vais déployer toutes les ressources de mon éloquence, tous les raisonnements. Si je ne réussis pas, vous ne m'en voudrez pas, j'espère ?

— Non, mon cher monsieur Goraille ; non, vous êtes mon sauveur. »

Goraille se retirait ; arrivé à la porte, il se retournait :

« Dites-moi, vous n'auriez pas un louis sur vous ?

— Non, répondait la victime un peu rembrunie ; mais si vous en avez absolument besoin...

— Vous m'obligeriez ; j'ai un petit paiement à faire et je viens de m'apercevoir que j'ai oublié de prendre chez moi une somme suffisante. Je vous rendrai ça... demain., un de ces jours... »

Le fermier n'avait sur ce chapitre qu'une confiance limitée en Goraille ; plus d'une fois, il lui avait fait de

petits prêts analogues, et jamais l'affreux singe au nom duquel Pierre Dastugue trouvait avec raison une lettre de trop ne lui avait plus soufflé mot de restitution.

Mais dans un moment aussi critique, comment refuser un louis, vingt malheureux francs, à un homme, à un ancien « magistrat », — toujours l'erreur idiote et craintive des paysans, — qui allait arranger l'affaire et arrêter une catastrophe !

« Attendez deux minutes, monsieur Goraille ; je vais aller vous les chercher. »

Et Goraille partait, empochant les vingt francs. Naturellement, il revenait le lendemain ; le créancier ne voulait rien entendre. Il lui fallait ses trois mille francs tout de suite : un mois, délai maximum. Et encore ça le gênait horriblement, il aurait préféré dans quinze jours. Le fermier se désespérait, il battait les buissons, il faisait appel à ses amis : rien. Le mois s'écoulait, puis le suivant ; un jour, le papier timbré s'abattait sur le bien du malheureux comme une grêle. Somma-tion, jugement dénoncé, commandement, saisie, et enfin un matin on commençait par vendre les bestiaux, les chevaux, les volailles, les charrettes, les meubles, tout ; après quoi l'immeuble lui-même, bâtiment d'exploitation et dépendances, était lui-même vendu en audience des saisies, et acheté moitié, sinon les deux tiers, au-dessous de sa valeur, vu le marasme et l'état d'abandon où se trouve aujourd'hui l'agriculture.

Est-il nécessaire d'ajouter que ce coup, plusieurs fois renouvelé par Goraille, était joué par un de ses prête-noms, paysan retors, ou compromis, qu'il tenait par quelque secret de famille ou d'intérêt, par exemple par une fausse déclaration à l'enregistrement, conseillée jadis par Goraille lui-même ? L'affaire termi-

née, Goraille touchait une grosse part, le complice une petite, et l'on passait à d'autres exercices.

Quelquefois la victime s'en apercevait et jurait, éclairée enfin, que Goraille ne périrait que de sa main. Goraille alors sortait de la poche de sa redingote râpée, sanglée à la taille, une arme de vingt-cinq francs, à six coups, de chez Galand, dont il avait lu la réclame au café, dans le *Figaro*, et disait :

« Je ne le crains pas ; voici qui le fera réfléchir ; je ne sors jamais sans mon revolver. »

Ce que Goraille ne disait pas, c'est que le revolver était aussi intact de la moindre cartouche que le jour où l'armurier le lui avait adressé, sur sa demande, en colis postal. Pour porter sur lui une arme chargée, Goraille avait trop de prudence et de lâcheté.

Son influence méphistophélique, médusante, invraisemblable, était telle qu'il trouva moyen de ruiner, de réduire à l'extrême misère une fermière du marquis de Paradèze, la plus riche du pays, nommée M^{me} Gréo, qui avait eu la sottise d'engloutir dans le Guianeu (nom de la ferme dérivé d'*au gui l'an neuf*, la vieille formule gauloise encore vivante dans le Morvan sous cette forme corrompue) tout ce qu'elle possédait.

Veuve, aimant les toilettes, les bijoux, possédant dix robes de soie dans ses armoires, trois manteaux de fourrure, et ne se rendant à la ville que gantée de gris perle et dans un tilbury attelé d'un pur-sang qu'elle conduisait elle-même aussi sûrement qu'un groom d'Ascot, c'était une grande femme, belle, imposante, courageuse et robuste, le type rêvé de la grande fermière française, qui, le matin, levée avant six heures, trait ses vaches elle-même, préside à midi, dans la grande salle dallée de noir et de blanc, au déjeuner des ouvriers et des domestiques ; puis, sa journée finie,

parcourant avant de s'endormir le dernier roman en vogue, qu'Achille, le commis principal de la Librairie nouvelle, lui expédie sans retard. Le dimanche ne manquant jamais la grand'messe, mettant un franc dans l'aumônière rouge que lui tend le curé après le *Credo*, et repartant pour la ferme au grand trot.

M^{me} Gréo, après la perte de son mari, mort subitement en pleine moisson, au champ d'honneur, eut la fortune de rencontrer un fermier retiré des affaires, riche, considéré, et maire de la commune de Luzy. Cet homme, nommé Feret, était honnête, intelligent et droit. Il avait connu et aimé le père de M^{me} Gréo, nommé Feyssal, riche meunier du château de Paradèze (à Paradèze, comme dans la plupart des vieilles demeures seigneuriales, il y avait une cascade jaillissante et un moulin). Il proposa à M^{me} Gréo de l'aider, de prendre une partie de la lourde tâche dirigeante. Elle accepta, et le Guianeux retrouva sa prospérité.

Qu'est-ce que tout cela pouvait faire à Goraille, encore huissier en exercice à cette époque ? Rien, assurément. Mais Goraille faisait le mal pour le plaisir. Il prit sa course à travers le pays, et comme une limace qui bave et laisse son ordure suintante sur tout ce qu'elle touche, il répéta partout :

« Ce n'est pas étonnant que M. Feret soit si bien avec M^{me} Gréo, c'est son amant. »

Et à ceux qui doutaient, il ajoutait :

« Je l'ai vu sortir par la petite porte du Point-du-Jour, à cinq heures du matin. »

M. Feret mourut, un matin, d'apoplexie.

C'était ce qu'attendait Goraille. Il guettait cette mort ; il en savourait l'attente. Il avait toujours eu soin de lécher les bottes de Feret de son vivant, et de se confondre en protestations de dévouement à l'adresse de

M^{me} Gréo. Un an après cette mort, les affaires de la grande fermière périclitèrent. Goraille parut, offrit ses services ; elle les accepta. Trois ans plus tard, on vendait tout, et cette femme si fière, si généreuse, qui ne savait pas compter, à la porte de laquelle on ne frappait jamais en vain et qui, chaque soir, hiver comme été, logeait dans une grange du Guianeu de vingt à quarante pauvres, vagabonds errants, et les renvoyait le matin lestés d'une forte assiette de soupe et munis d'un gros morceau de pain, cette femme presque réduite à la mendicité par les complications, les mensonges, les trahisons, les escroqueries de Goraille, fût morte de faim, ou eût été réduite à se faire fille de ferme pour vivre, elle et ses trois enfants, si la charité inépuisable de M^{me} de Paradèze n'en avait eu pitié et ne lui avait donné d'abord une petite maison près du château, et une pension de quatre mille francs en viager, capital assuré par acte notarié, en récompense, disait la bonne marquise, de la prospérité florissante que M^{me} Gréo, après son pauvre mari, enlevé si prématurément, avait su donner à la ferme du Guianeu.

Goraille grinça des dents ; mais contre Dieu que peut le diable ? L'ignoble misérable s'ennuyait, lorsque M^{lle} de Prélac (pour lui encore M^{lle} Bernard) arriva à la Brèche aux loups. Il flaira là une proie nouvelle, sinon à ruiner, du moins à tâcher de déshonorer. On a vu, dans un des précédents chapitres, le jour où Margouët, l'aubergiste de Luzy, était venu à Montsauche, qu'il avait déjà commencé son siège. Il n'avait pas tardé à remarquer les allées et venues du docteur Plante-seigle et de Pierre Dastugue aux environs du château.

« Eh ! eh ! se dit-il, ils vont bien souvent du côté de la Brèche aux loups. Est-ce que ?... »

A la pensée mauvaise qui lui vint, ses yeux de chalc lancèrent un éclair de joie. Il frotta l'une contre l'autre ses mains velues, osseuses, dont l'extrémité large ressemblait à une série de baguettes de tambour aplaties au marteau.

Il se mit à épier.

Il vit entrer Pierre et Planteseigle au château de la Brèche aux loups à neuf heures du soir et en sortir vers dix heures.

Il ne dormit pas.

Le lendemain matin, avant six heures, il était posté à la même place, surveillant la route.

A la campagne, les distributions de la poste sont matinales : six heures sonnaient à l'église quand le facteur parut se dirigeant vers le chemin de traverse conduisant au château.

« Eh ! Lomer, cria Goraille, où allez-vous ? »

— Ah ! c'est vous monsieur Goraille. Vous le voyez bien, je vais au château.

— Si matin !

— Dame ! fit le facteur rural en se grattant le nez, il le faut bien ; mais je suis bien ennuyé, allez, d'être obligé de faire lever une dame.

— Vous avez une lettre pour l'une de ces dames ?

— Une lettre chargée. »

XXV

Ces simples mots du facteur rural : « une lettre chargée », firent sur Goraille l'impression d'un coup de pistolet. Il recula, et les yeux animés sous ses sourcils de porc, il répéta :

« Vous dites... une lettre... chargée... »

— Oui, chargée... recommandée, quoi ! fit Lomer en haussant les épaules, car il avait hâte de se débarrasser de Goraille et de poursuivre sa tournée, laquelle comprenait, en échange d'un salaire annuel de six cents francs par an (générosité administrative), un parcours de trente-deux kilomètres par jour, — huit lieues, vieux style, — pas un de moins, pas un de plus.

Goraille fit un geste équivalent à :

« Permettez ! »

Et il reprit :

« Vous disiez : chargée. Recommandée, ce n'est pas la même chose que chargée. Chargée, c'est une valeur... Mais d'abord à laquelle des deux dames de la Brèche aux loups, cette lettre ? »

Lomer sourit sous sa moustache, et ce sourire creusa des plis profonds de chaque côté de sa bouche flétrie par l'usage de la chique. C'était un vieux soldat, qui comptait quatorze ans de service, dont cinq à Cayenne, où il avait contracté des fièvres inguérissables. Il était sec comme un clou, et « les mollets de Lomer » avaient fini par passer en proverbe dans le Morvan, contrée arriérée, qui n'en était pas encore, pour exprimer les mots « gros comme une allumette », à appeler la comparaison d'une célèbre actrice.

« Qu'est-ce que ça peut vous faire ? demanda Lomer à la question plus qu'indiscrete de l'escroc en retraite.

— Oh ! rien du tout ; ça m'est égal ! » fit Goraille, comprenant que l'affectation de l'indifférence était peut-être l'unique moyen d'arriver à savoir quelque chose du défiant facteur. »

Le piège réussit.

« Eh bien ! reprit Lomer avec impatience, la lettre

est pour M^{lle} Bernard : là , êtes-vous content ? »

Goraille prit un air dédaigneux.

« Je le savais, dit-il.

— Comment, vous le saviez ! répliqua Lomer, mécontent d'avoir commis une infraction, légère sans doute, mais enfin une infraction au secret professionnel, et cela sans avoir même gagné un remerciement.

« Eh ! oui, fit Goraille d'un ton négligent. Une jeune fille de seize ans, comme M^{lle} de Chanvallon, qui demeure chez son père, ne reçoit pas de lettre chargée, ni même sans charge ! » ajouta l'affreux drôle, qui, quoique bête comme une oie, cherchait volontiers le mot pour rire.

La plaisanterie frappa Lomer impassible, comme une vague déferlant sur un roc.

« C'est vrai, dit-il, je suis un serin. Vous vous êtes fichu de moi, monsieur Goraille ; ça m'apprendra à bavarder avec vous au lieu de faire mon service.

— Allons, ne vous fâchez pas, Lomer ; je m'entremettrai pour vous faire avoir votre pension de retraite. Je connais le concierge du ministère des postes ; c'est le parent d'un cousin d'un ami que j'avais et qui est mort d'apoplexie il y a deux ans. Ne vous fâchez pas. »

Cette fois, Lomer regarda Goraille de travers. Ce n'était pas la première fois que l'horrible malfaiteur faisait semblant de s'intéresser à son sort en lui promettant le règlement de cette pension, qu'il attendait toujours depuis deux ans et qui toujours lui passait devant le nez au moment où il croyait enfin la saisir. Et cependant le pauvre Lomer comptait vingt-sept ans sonnés de service dans les postes ; pendant vingt-sept

années, par tous les temps, par la pluie, par la neige, par l'ouragan, par l'orage, par le soleil torride, par le verglas, il avait fait, militairement, sans jamais manquer à son service, sans jamais égarer ni un échantillon timbré d'un sou, ni un prospectus timbré de deux centimes, ce trajet quotidien écrasant même pour un trouper de vingt ans, trente-deux kilomètres par jour !

Il avait donc bien gagné sa retraite, le malheureux paria ; il l'avait, on peut le dire, gagnée deux fois. Et cependant, c'était extraordinaire : toujours on l'éconduisait, toujours on le remettait au lendemain. L'ordonnancement de la pension n'arrivait pas. M. Goraille avait pourtant bien promis de s'en mêler. A la fin, Lomer avait senti poindre en lui cette défiance, mère de la sûreté, dont il avait contracté l'habitude aux colonies quand il montait la garde à un endroit semé de reptiles ou de sauvages cachés dans les herbes, couteau aux dents. Il avait remarqué que Goraille était au mieux avec la receveuse des postes de Montsauche, petite femme sèche, dure, méchante et pince-sans-rire, en guerre avec tout le monde, depuis le Conseil municipal qui recevait des dépêches vingt-quatre heures après leur arrivée, jusqu'au plus humble Morvandiau qu'elle vexait de toutes les manières, obligeant par exemple ceux qui habitaient à douze kilomètres, au fond des forêts, et qui avaient reçu de Paris, qui de leur fille, nourrice sur lieux (on se fait volontiers nourrice en Morvan), soit de leur fils, cocher ou cuisinier, un maigre mandat-poste de vingt francs, — obligeant, dis-je, ces malheureux à faire deux fois le trajet, sous prétexte d'une formalité oubliée, d'un papier d'identité insuffisant, enfin d'une niaiserie cruelle.

M^{me} Soy, ainsi se nommait cette Carabosse postale, rendait martyr l'infortuné Lomer ; elle en avait fait

son souffre-douleur, mais avec un art, un raffinement qui montraient chez elle un véritable dilettantisme du mal. Elle affectait envers lui une voix pateline, des paroles de commisération, s'inquiétant de sa santé, de cette pension de retraite qui n'arrivait pas : c'est à n'y rien comprendre. Mais, en même temps, elle surchargeait de travail le pauvre squelette, prodiguant des congés nullement justifiés au second facteur, bellâtre de village, à cravate de satin rouge et bleu, qu'elle ne voyait jamais sans minauder, la bouche en petite pomme. L'hiver, quand le froid était le plus vif, à cinq heures du matin, elle installait Lomer dans le bureau, afin qu'il fit sa part du triage du courrier de la nuit, et ouvrant toute grande la fenêtre par laquelle s'engouffrait une bise aiguë, elle disait, avec un sourire aimable :

« Il faut donner de l'air au bureau ; surtout, Lomer, vous aurez soin de laisser la fenêtre ouverte. »

A ce jeu, Lomer, quoique coulé en acier, gagna force rhumes et douleurs. Alors son esprit, un peu obtus, se révolta ; il pensa vaguement qu'il se pourrait bien que la receveuse et son ami, l'ancien huissier Goraille, qui affectait si fort de le servir, s'amusassent à lui faire du tort, et, par des rapports mensongers dont il ne pouvait deviner l'objet, à retarder, peut-être à faire rayer la pension de retraite qu'il avait cependant achetée de sa vie et de sa santé pendant vingt-sept ans, — ce qui, comme disent vulgairement les Morvandiaux, avec ses quatorze ans de service militaire, lui donnait une jolie pièce de soixante ans.

Lorsque Goraille eut tout à coup rappelé à Lomer sa prétendue et topique protection auprès du ministère des postes, cette pensée, qui germait sourdement dans le crâne étroit et bas du vieux facteur rural, prit sou-

dainement les proportions d'une certitude. Ses lèvres blémirent ; ses yeux gris, rouges du manque de sommeil, brillèrent. — Lomer avait été marié, et il lui restait une fille de trente-cinq ans environ, paralytique à la suite d'excès de travail, pour laquelle il travaillait encore la nuit, après ses trente-deux kilomètres, à des ouvrages de montage de brosses, fournis par un industriel de Luzy. Il regardait Goraille comme un ours doit regarder le chasseur qui vient de le manquer, et une envie folle de sauter à la gorge du coquin retraits le saisit.

Mais le sentiment de la discipline (quarante et un ans de service, dont quatorze au régiment) le retint ; il prit sa casquette plate de toile cirée à cocarde tricolore, la jeta violemment à terre, et piétinant, non dessus, car il aurait gâté « un effet du gouvernement », mais à côté, il cria :

« Mille millions de capucins et d'enfants de chœur du tonnerre de Dieu !... Mille millions... »

Il écumait de colère et aussi de l'accumulation des fatigues et des douleurs. Où avait-il recueilli ce juron étonnant ! Probablement de la bouche de quelque vieux sergent-major qu'il avait connu à Cayenne et qui eût été bien embarrassé de dire qui le lui avait transmis.

Goraille, couard et lâche, malgré son faux col qui maintenait sa tête fière et hautaine comme celle de Castlereagh au Congrès de Vienne dans le tableau de Gérard, recula instinctivement ; mais il se remit bien vite : les larmes, des larmes rares, comme s'il était pauvre même de ce côté, coulaient des yeux fatigués du vieux facteur ; il sanglotait.

« Voyons, voyons ! fit le misérable en se rapprochant de Lomer ; qu'avez-vous, voyons ?

— J'ai que j'en ai assez à la fin ! s'écria le paria

administratif. J'ai que voilà deux ans que je devrais avoir ma retraite, et ça n'est pas gros pourtant : trois cent quatre-vingts francs par an !... et alors je pourrais rester à faire des brosses dans le jour auprès de ma pauvre Catherine, qui est paralysée d'avoir trop travaillé aux champs, et j'abattrais de la besogne, et j'en aurais beaucoup ; le brossier, M. Lénon, de Luzy, me l'a promis. Et alors elle ne s'ennuierait plus toute seule, la pauvre fille, et je lui donnerais un peu de bien-être, et je ne la quitterais plus, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous faire partir ensemble... Voilà ce que j'ai, monsieur Goraille... et j'ai soixante ans... et je me lève à quatre heures du matin, et il en est six et demie, et j'ai déjà parcouru six kilomètres à travers des ravins à pic, et encore je me demande ce que je dois faire et si ça ne serait pas mieux de venir seulement pour la distribution de onze heures et demie... Ah ! on est bien malheureux en ce monde ! » acheva le pauvre être en passant sur son front chauve, mouillé d'une sueur grasse, un vieux mouchoir à carreaux de couleur.

Goraille dressa l'oreille.

Lomer venait de lui rappeler la fameuse lettre recommandée, à l'adresse de M^{lle} Bernard, qui l'intriguait si fort.

La crise de larmes, en soulageant le facteur, avait rompu son vieux corps. Il était désarmé, anéanti. Goraille se rapprocha ; il avait enfin deviné.

« Je comprends, dit-il. Il faut que la personne à qui on remet une lettre recommandée en donne elle-même un reçu de sa main. Or, ça vous ennuie, mon bon Lomer de faire réveiller M^{lle} Bernard à six heures et demie.

— C'est justement ça ! fit Lomer, en essuyant une dernière larme retardataire qui perlait au bout de son nez rouge et tout boutonné. »

Goraille tenta une grosse partie. Faisant sa voix la plus douce, la plus séduisante possible, il reprit :

« Voulez-vous me la donner ? »

Lomer eut comme un réveil en sursaut.

« Vous donner quoi ?

— La lettre pour M^{lle} Bernard. »

Le facteur qui, cinq minutes auparavant, pleurait, éclata de rire.

« Vous donner... à vous... à un étranger... à vous, monsieur Goraille... une lettre adressée à une autre personne... une lettre... qui contient... une photographie... un portrait auquel cette demoiselle tient peut-être comme à la prune de ses yeux... qu'elle attend, pour sûr... Ah ! ah ! elle est bonne ! monsieur Goraille, elle est bien bonne ! »

Mais Goraille ne faisait plus attention au verbiage de Lomer. Une petite porte ouvrant sur la vieille tour du château de la Brèche aux loups qu'on apercevait à cent mètres à peine, car les deux hommes avaient marché tout en causant, venait de s'ouvrir, et M^{lle} de Prélac, en noir, la tête enveloppée d'une mante de dentelles de même couleur qui faisait ressortir son teint pâle et l'éclat de ses yeux, sortit et se mit à se promener lentement, la tête baissée, sans rien voir, se dirigeant droit du côté des deux promeneurs.

« Chut ! fit Goraille à voix basse, en serrant le bras de Lomer. Vous ne la dérangerez pas ; la voici. »

Et avant que Lomer, dirigeant ses yeux du côté du château, eût eu le temps de répondre, l'huissier révoqué disparut sous bois.

Antonine s'avancait. Dix pas seulement la séparaient de Lomer.

Le vieux facteur mit la casquette à la main gauche,

prit de la main droite la lettre recommandée qu'il venait de chercher dans sa sacoche, et dit d'une voix assez haute :

« Mademoiselle. »

Antonine leva la tête, et effrayée, dans la solitude absolue du bois, de rencontrer un homme, fit :

« Ah !

— C'est une lettre recommandée, pour vous », ajouta Lomer.

Antonine devint encore plus pâle : on eût dit une morte ; elle saisit la lettre, regarda l'adresse et tout à coup, jetant un cri inouï de joie douloureuse, de douleur et d'ivresse tout ensemble, elle porta à ses lèvres cette lettre, ce carré de papier, et le couvrit de baisers en murmurant d'une voix étouffée :

« Son portrait!... Ah ! soyez béni ! Merci ! merci. »

Lomer demeurait immobile, stupéfait, ému. Antonine allait s'éloigner ; elle revint précipitamment sur ses pas, et vidant tout ce qu'elle avait de monnaie blanche et de billon dans la poche de sa robe, elle le mit entre les mains tremblantes du pauvre facteur, balbutiant :

« Tenez, mon ami... tenez... pour vous... tout pour vous... Ah ! il y a dix ans bientôt que je n'ai pas été si heureuse. »

Elle disparut d'un pas rapide et rentra dans le château.

« Faut croire, murmura Lomer pensif, que c'est le portrait de sa mère. »

Et regardant autour de lui :

« Tiens, où donc est-il passé, le Goraille... Oiseau de malheur, va ! »

Personne ne se montra.

« Allons ! en avant, marche, carcasse ! »

Deux minutes après, Lomer avait disparu, s'enfonçant dans les sentiers accidentés.

Alors un homme écarta doucement les branches d'un buisson haut où il s'était tapi. C'était Goraille. Sa figure portait l'expression d'une allégresse diabolique. Il frotta ses mains velues l'une contre l'autre, et sa joie était telle qu'il pensa tout haut et cria :

« Elle a un amant ! »

XXVI

L'accueil reçu par les deux amoureux, un peu transis, au château de la Brèche, n'était pas fait pour encourager à des assiduités de politesse et encore moins de galanterie le docteur Planteseigle et Pierre Dastugue. Planteseigle, nature de fer et de chêne, comme la terre de son pays, s'était raidi contre la douleur poignante que lui avait causée, non la visible malveillance de M. de Chanvallon, mais le sentiment dont il s'était parfaitement rendu compte, une fois retrouvant l'air libre, de sa gaucherie ridicule. Élevé rudement, par un père à mains d'ouvrier qui ne le ménageait guère, le docteur ne se laissait pas démonter facilement, encore moins abattre. Il jura de ne plus mettre le pied à la Brèche aux loups jusqu'au jour où il aurait vraiment quelque chose de sérieux à y faire. Il se disait, avec cette fierté et cette logique d'âme primitive sur laquelle les capitulations de la civilisation et les habiletés de conscience n'ont aucune prise :

« Évidemment le vieux Chanvallon s'est aperçu de mon trouble et il m'en veut. Mais tout ce qu'il pensera, tout ce qu'il fera même empêcheront-ils que j'aime

M^{lle} Bernard, et que, si elle doit m'aimer un jour, j'en sois aimé? Non. Par conséquent, tout ce que pourrait ruminer ou même tenter de désagréable contre moi le vieux Chanvallon m'est absolument égal. »

Plus facile à troubler, à décourager, parce qu'il était plus jeune et doué d'un esprit sensible et facile aux effarements, comme celui de la plupart des poètes et des artistes, Pierre avait ressenti un cruel déchirement en entendant parler M. de Chanvallon, comme il l'avait fait, devant Marthe.

Il lui semblait bien que la jeune fille, avec laquelle il avait dans la même journée, à Cantecroix-le-Perdu, échangé quelques mots courtois, presque amicaux, lui avait témoigné, dans son attitude, dans ses paroles, dans son regard limpide et doux, un commencement de sympathie. La façon dont elle lui avait offert la tasse de thé lui revenait à la mémoire et le faisait frissonner de joie et de peur, mais aussitôt la défiance reprenait le dessus, et Pierre se reprochait une fatuité orgueilleuse dont il n'avait cependant pas l'habitude. Il se disait qu'il s'était trompé ; qu'il avait pris pour une attraction la simple curiosité d'une jeune fille, qui vit constamment dans la solitude, pour un nouveau venu, dont la qualité d'artiste éveille les aspirations à l'imprévu.

Ce qui étonnait également Pierre et le docteur, c'était d'avoir été ainsi « saboulés », — c'était le mot de Plantesseigle, — par M. de Chanvallon, après avoir été invités d'une façon aussi gracieuse et empressée à s'arrêter à la Brèche pour y prendre le thé.

« Qui est-ce qui lui demandait quelque chose? grommelait Plantesseigle. Nous passions, nous rentrions chez nous, nous avions envie de dormir. Il nous force à venir dans son grand diable de salon qui ressemble à

une salle de cour d'assises. Ça m'apprendra une autre fois à lui faire porter le bonsoir. »

Ni Planteseigle ni Pierre ne pouvaient en effet comprendre ces étranges, inexplicables contradictions. Tous deux ignoraient l'état de l'esprit du châtelain de la Brèche, et ils pouvaient encore moins deviner le supplice horrible qui torturait ce cœur de père, le soupçon qui le rongait comme faisaient les vautours antiques de Prométhée.

Elles ne pouvaient comprendre, ces deux âmes droites et saines, les tortures inouïes que donne l'idée fixe d'une jalousie posthume ; s'ils avaient compris, loin de garder rancune à ce vieillard, plus amaigri, plus blanchi, plus amorti par le feu intérieur d'une pensée obsédante que par la fatigue et par l'âge, ils en auraient eu pitié.

Pierre fut tristement affecté. Il avait, comme Planteseigle, arrêté dans son esprit qu'il éviterait désormais de tourner ses promenades du côté de la Brèche aux loups.

Il n'avait plus rien à y découvrir d'intéressant pour sa curiosité d'artiste. Il avait renoué connaissance avec le vieux mur hermétique de Cantecroix, avec sa grille surchargée de lierres et de lichens, avec la rangée très rapprochée d'immenses peupliers qui dressaient leur masse longue et sombre, comme des sentinelles fantastiques et muettes, juste derrière la muraille effritée et grise du parc abandonné, Pierre Dastugue s'arrêta donc à l'idée de retourner à Paris, regrettant de n'avoir pas pris ce parti plus tôt. Les travaux de la Seulette avançaient activement, les ouvriers du Morvan n'étant pas encore à la hauteur progressiste des ouvriers parisiens, qui réveillent les clients à cinq heures du matin, font semblant de regarder le travail qu'il y

a à faire, disparaissent jusqu'à dix heures, travaillent jusqu'à midi, redeviennent invisibles jusqu'à quatre heures et s'en vont prendre le tramway qui les ramène dans leurs familles, vers six heures, après un vague commencement de labeur.

Et puis Pierre avait reçu plusieurs lettres de sa mère et deux de Chantecroix. M^{me} Dastugue commençait à se plaindre de l'absence prolongée de son fils. Chantecroix, loin de le blâmer de son amour, lui avait écrit qu'il avait parfaitement le droit d'aimer Marthe, que tout l'honneur était pour Chanvallon, et que si « cette vieille queue de renard », — l'appellation était textuellement tracée dans la lettre, — ne le comprenait pas, c'était tant pis pour lui, car il ne trouverait pas tous les jours pour gendre un futur Eugène Delacroix. Notre mystérieux compagnon terminait néanmoins en invitant Pierre à revenir à Paris, à moins que « ses affaires » ne prissent bonne tournure. Dans le cas contraire, et si vraiment il s'agissait d'un de ces amours qui prennent le cœur d'un homme pour toujours, l'éloignement le démontrerait, et Pierre aurait toujours le temps de franchir de nouveau la distance qui sépare Paris du Morvan et de la Brèche aux loups.

« Je partirai donc, dit le jeune peintre à Plante-seigle qui était en ce moment très occupé à savourer une forte et odorante tasse de café, confectionné avec art par Grididou.

— Ma foi, je crois que c'est le plus sage ! répliqua le docteur. Je voudrais bien en faire autant, car, en somme, mon vieux charron de père m'a laissé un petit avoir, et j'aurais parfaitement le moyen de m'offrir un séjour à Paris, où je verrais jouer cette fameuse *Princesse de Bagdad* dont on parle depuis plus de huit mois. A propos, tu l'as vue sans doute, toi, la *Princesse de Bagdad* ?

— Oui.

— C'est très hardi, dit-on.

— C'est-à-dire que... comment vous expliquerai-je mon sentiment, répliqua Pierre. Et il ajouta au bout d'une seconde : ce n'est pas une pièce dans le rang, dans la règle ; c'est un peu une pièce de révolté, d'indigné, d'honnêteté aventureuse et ardente, comme beaucoup d'autres pièces d'Alexandre Dumas fils, à commencer par ce chef-d'œuvre, la *Dame aux camélias*, et à finir par cet autre chef-d'œuvre qui ne sera compris que dans vingt ans, la *Femme de Claude*. »

Planteseigle avait la clef des locutions par lesquelles Pierre, élevé à l'école des formules précises de Chantecroix — l'homme du *Goût dans la Révolution*, — exprimait sa pensée sur les hommes et sur les œuvres.

« Je comprends ton « ce n'est pas dans le rang », dit-il, en versant dans son café quelques gouttes d'un cognac merveilleux, envoi gracieux des caves centennaires de Paradèze. Tu veux dire que l'auteur y va contre la légalité et même contre la moralité sociale généralement acceptée, mais qu'il y soulève néanmoins une thèse généreuse et une idée juste.

— C'est ce que j'ai voulu dire en effet.

— Je ne te demande pas de me raconter la pièce, j'aime mieux la lire ; tu me rapporteras la brochure quand tu reviendras. Dis-moi seulement le clou, la scène saillante.

— C'est la victoire de l'enfant sur l'amant. »

Planteseigle se redressa : cette nature plébéienne, robuste, ignorante des petitesse et des hypocrisies, comprenait tout ce qui est grand.

« C'est beau ça ! cria-t-il naïvement.

— Oui, poursuivit Pierre ; il s'agit d'une femme, jeune et jolie, à l'esprit aventureux et inassouvi, qui a

été mal élevée dans un très grand monde. Par coup de tête, plutôt que par entraînement, par parti pris de dégoût furieux et de ce que tu me permettras d'appeler « la perte du nord », — le nord de la femme c'est la vertu, — plutôt que par vice, elle va tomber ; son enfant, car elle a un enfant, entre à ce moment. Il crie : « Maman, ne t'en vas pas ! » L'amant irrité jette violemment l'enfant par terre. A cette vue, la mère se réveille ; elle bondit sur l'homme qu'elle allait suivre trois minutes auparavant, et il n'a que le temps de fuir pour ne pas être étranglé. L'enfant a sauvé la mère. »

Planteseigle se leva ; ses gros yeux rayonnaient, presque sortis de leurs orbites.

« Nom d'un Velpeau ! que c'est beau ! » s'écria-t-il d'une voix qui tremblait d'émotion.

Nom d'un Velpeau (ce grand chirurgien avait été dans ses derniers jours le maître et l'ami de Planteseigle, alors carabin à l'hôpital de la Charité, à Paris), était le juron des grands jours du docteur.

« Oui, dit simplement Pierre, c'est beau.

— Oh ! l'enfant ! reprit le docteur, dont la voix frémissait d'une tendresse fiévreuse. Avoir un enfant ! »

Il passa sa main sur son front et répéta :

« Un enfant ! ce n'est pas seulement le bonheur, la vie souriante, l'enivrement rayonnant de promesses et de joies sereines ; c'est aussi la bénédiction, le salut, l'absolution de toute faute. Toute femme qui a un enfant, qui l'aime, qui veille jour et nuit, les yeux rouges de larmes, quand il est malade, à son chevet, qui souffre toutes les tortures de l'enfer quand il est loin d'elle, cette femme-là, vois-tu, Pierre, elle peut être aux yeux du monde la dernière des créatures ; ce qu'on

appelle la société peut lui fermer sa porte, moi, je l'admire, je l'adore, je la bénis ! »

Pierre écoutait, silencieux, baissant la tête.

« N'est-ce donc pas ton avis ? reprit Planteseigle, qui eut une minute d'inquiétude.

— C'est mon avis, répondit le jeune peintre, dont le front se releva fièrement et dont le regard assuré et fier fixa le regard enthousiaste de son ami. Quand une femme a un enfant et quand elle l'aime, fût-ce l'enfant d'une faute, la mère est sacrée, et le devoir de tout honnête homme est de lui tendre la main et de la relever, car, tu l'as dit, l'enfant c'est le salut, c'est la réparation, c'est l'effacement du passé, c'est l'avenir. »

Il y eut un court silence. Tous deux méditaient, l'un dans sa cervelle d'artiste, l'autre dans sa grosse tête primitive, pleine d'inspirations généreuses et héroïques, les idées qu'ils venaient de remuer. Pierre, en ce moment, eut-il la vision de cette nuit où sa mère avait sauvé de la misère, de la honte sans doute, cette inconnue qu'il venait de retrouver à la Brèche aux loups ? Peut-être... Mais ce ne fut qu'un éclair. Pour Pierre Dastugue, Antonine n'avait pas d'enfant.

« Quel malheur ! s'écria enfin Planteseigle d'un ton de désespoir comique, que je ne puisse pas aller voir jouer cette pièce-là... car ça doit être bien joué, dis ?

— Je t'en réponds ; Croizette et Worms, rien que ça ! »

Planteseigle se donna un formidable coup de poing sur le genou :

« Nom d'un Velpeau !... Enfin, ce n'est pas possible. Je suis rivé ici. Si je m'en allais seulement trois jours, M^{me} de Paradèze en ferait une maladie à cause de ses

pauvres. N'en parlons plus. Mais n'oublie pas de me rapporter la brochure...

— Tu peux y compter.

— Quand pars-tu ?

— Le temps seulement de finir l'enseigne de Margouët... tu sais bien, le grand cheval blanc que tu m'as vu commencer ?

— Comment ! s'écria le docteur, ce beau cheval blanc qui bondit sur un fond de ciel bleu et de verdure, et qui m'a rappelé la *Vache* de Paul Potter, c'est pour Margouët ? Tu laisseras accrocher ça à une potence d'enseigne ?

— Que veux-tu ! c'est promis... Mais j'avais une idée, reprit Pierre en riant.

— Laquelle ?

— C'était d'exposer le cheval blanc de Margouët chez Petit, ou au Cercle de l'Union artistique. Il vient là beaucoup de gentilshommes du Morvan. En retrouvant leur tableau pendu comme enseigne au-dessus de la porte d'une auberge, ils tomberaient des nues ; ce serait assez drôle. »

Planteseigle rit de bon cœur à cette boutade ; il reprit :

« Alors c'est tout ce qui te retient ?

— Non ; autre chose encore : le portrait de Grididou.

— C'est vrai, je l'avais oublié.

— Et même je vais m'y mettre tout de suite, dit Pierre ; j'ai ici tout ce qu'il faut ; appelle-la. »

Planteseigle appela :

« Grididou ! »

La servante parut, en costume de travail.

« Grididou, dit Pierre, l'heure du sacrifice a sonné, ma bonne amie. Vous allez vous camper là, à six

pas de moi, sur une chaise; je vais vous tirer en portrait. »

Grididou leva les bras au ciel :

« Dans ce costume-là ? Pour qu'un chacun voie (elle prononça *voye*) que je lave la vaisselle ? Ah ! plus souvent, par exemple, plus souvent ! »

Et elle s'enfuit en courant; au moment de disparaître, elle cria :

« Dix minutes, seulement dix minutes, je reviens avec mes affutiaux. Vous verrez que Grididou n'est pas encore aussi déjetée que d'aucuns se le figurent. »

Les deux hommes éclatèrent de rire. Les dix minutes écoulées, Grididou revint en effet, belle comme un astre, et l'œuvre du portrait commença.

XXVII

« Que je suis heureuse ! Que je t'aime !... Mais que t'est-il donc arrivé, depuis trois jours, pour que tu sois aussi souriante, avec de belles couleurs roses sur tes bonnes joues de satin, qui étaient autrefois presque constamment pâles ? »

Marthe de Chanvallon parlait ainsi à Antonine de Prélac, ses mains blanches et tendres, doucement enlacées aux belles mains aristocratiques de sa compagne.

Toutes deux étaient assises sur un large banc rustique, solidement rivé au bord de la terrasse, qui s'étendait derrière le château et d'où l'œil pouvait embrasser le coup d'œil de cette terrible et superbe Brèche aux loups à laquelle le manoir des Chanvallon-la-Brèche avait emprunté son nom.

Antonine sourit en baissant ses grands yeux voilés

de longs cils qui ressemblaient à un rideau de soie ; elle répondit :

« Mais il ne m'est rien arrivé, ma chérie ; tu m'aimes, tu es heureuse, je suis heureuse aussi, voilà tout.

— Non, reprit Marthe avec un accent d'impatience charmante, tu me caches quelque chose. S'il ne t'est rien arrivé... et c'est vrai, je suis bête, je le saurais, s'il t'était arrivé quelque chose... puisque nous ne nous quittons pas. Hé bien ! alors tu as une pensée... un rêve... je ne sais, moi ! qui t'a réjouie... qui t'a frappée... qui a ranimé en toi une espérance déçue... »

A ce dernier mot, sublime de divination dans la bouche de cette enfant innocente et naïve, une rougeur plus vive apparut aux pommettes d'Antonine, et elle ne put retenir un mouvement imperceptible d'inquiétude.

Mais si rapide qu'eût été ce mouvement, l'œil de lynx de la petite fûtée l'avait remarqué.

Marthe battit des mains :

« Tu vois bien !... tu as été émue... tu t'es trahie. » Et se jetant dans les bras d'Antonine :

« Mais va, je ne t'en veux pas... je sais bien qu'un jour tu seras la première à me le révéler, ce gros secret. Et la preuve que je ne t'en veux pas, tiens, c'est que je ne te le demanderai plus. »

Des larmes silencieuses, brûlantes, — étaient-ce des larmes de joie ou des larmes de douleur ? — coulaient lentement sur les joues d'Antonine.

Marthe, qui les dévorait de baisers, jeta un cri :

« Tu pleures !... Tu pleures !... Ah !... »

Et elle-même se prit à pleurer, en attachant fiévreusement ses bras autour du cou de M^{lle} de Prélac.

« Ce n'est rien, ma chérie, répondit Antonine ; c'est le bonheur, c'est la joie. Je t'assure que c'est la joie... Ah ! ajouta-t-elle avec un soupir, les caprices de M. de Chanvallon, ton père, peuvent se donner carrière : avec toi, avec ton amour, la Brèche aux loups sera toujours mon paradis. »

Elle se leva et prit le bras de Marthe.

Toutes deux se dirigèrent à l'extrémité de la terrasse, terminée par une balustrade de marbre très basse, qui permettait d'embrasser du regard l'étendue farouche du paysage. Il n'y avait point besoin de clôture de défense de ce côté du château, protégé naturellement par la presque inaccessibilité des rochers.

Le souvenir évoqué par Antonine avait un instant assombri Marthe.

« Oui, répliqua-t-elle, mon père t'a mal parlé l'autre soir, mais depuis, conviens qu'il t'en a bien dédommagée. Ce matin encore, au déjeuner, il s'est montré aux petits soins pour toi. Il m'a presque étonnée ; sais-tu que ce n'est plus seulement de la politesse, c'est de la galanterie ! »

Et l'espiègle enfant éclata de rire.

Sérieuse et grave, baissant sa belle tête d'aiglonne pensive, Antonine ne répondit que ce seul mot :

« Trop !

— Trop ? » répéta Marthe.

Elle parut réfléchir un instant ; son âme candide, que jamais un souffle impur du monde n'avait effleurée, ne trouva pas.

Elle reprit, un peu déconcertée :

« Tu te plains, maintenant, de ce que mon père te témoigne son repentir de ses boutades injustes ?

— Ton père est le meilleur des hommes, et je le bénis.

— Oui, c'est le meilleur des hommes, ce n'est pas sa faute si le démon a jeté dans son âme un soupçon affreux qui le dévore, qui le mine, auquel il ne croit pas, non ! il n'y croit pas, il n'y a jamais cru, il ne le croira pas au moment de mourir ! répéta M^{lle} de Chavallon avec force, et comme subitement illuminée d'une sorte d'inspiration prophétique... »

Et elle poursuivit :

« Une pensée obsédante, mortelle, qui l'a usé avant l'âge, contre laquelle il lutte et se débat comme un damné. Va, je le connais bien, mon pauvre père. Crois-tu donc que si je ne le connaissais pas, si je n'avais pas vu, deviné tout de suite quelles angoisses, quelle douleur aiguë et poignante il cachait sous cette affectation de brusquerie et d'indifférence à mon égard, je serais restée vingt-quatre heures dans ce château, perdu au fond des rochers et des bois sourds, comme un repaire de bandits au moyen âge ? »

Peu à peu, la voix frêle et cristalline de Marthe avait pris une intensité de vigueur extraordinaire ; elle sonnait comme un petit cliron de cuivre dans une bataille. En même temps, redressant sa taille, cambrée fièrement, avec une expression de révolte et d'orgueil suprême, les yeux fulgurants, les narines frémissantes, les lèvres enfiévrées, l'enfant blonde s'était comme transformée : ce n'était plus la douce jeune fille, courbée comme un roseau et que la vue d'une larme bouleversait ; c'était Thalestris, reine des amazones, c'était l'incarnation vivante, indignée, fière, furieuse de défi, de sept cents ans de noblesse, de bravoure, d'héroïsme, de dévouement à la famille et à la patrie. C'était la guerrière qui aime, qui sait mourir, mais qui, au besoin, se venge, et au besoin tue.

Antonine la contemplait : la fille du héros tué à Re-

zonville, dans une charge de cavalerie à jamais immortelle, était faite pour comprendre cette sortie sublime et cette flamme brûlante. Aussi n'éprouva-t-elle aucune surprise. Les yeux dans les yeux de Marthe, comme si dans l'échange de leurs regards leurs âmes se confondaient, leur pensée ne faisait qu'une, comme si la fille du soldat sentait voluptueusement son égalité avec la fille des croisés de la Terre-Sainte, des vainqueurs de Rocroy, de Denain et de Fontenoy, Antonine de Prélac buvait, comme une liqueur enivrante, les imprécations de cette Camille, non révoltée pourtant, prise seulement d'une crise au souvenir de tant de souffrance injuste, mais fidèle à son honneur, et stoïquement obéissante, quand même, à son devoir.

Lorsque Marthe de Chanvallon se fut tue, Antonine lui reprit le bras et lui dit simplement, d'une voix douce :

« Viens voir les rochers... tu as besoin de respirer le grand air froid des précipices... Je savais tout ce que tu viens de dire : il y a longtemps que je te connais... que je t'ai devinée... comprise... Cher petit cœur!... je suis comme cela aussi, moi! »

Elle mit dans ces derniers mots un accent de fierté suprême et joyeuse.

Marthe serra violemment le bras de sa compagne, et les yeux brillants :

« Oui, n'est-ce pas, tu es comme cela? comme je suis? Voilà pourquoi je t'ai tout de suite aimée, pourquoi je t'aimerai toujours. N'est-ce pas que, dans ce monde mauvais et pervers, il ne faut jamais supporter une injure, et que mieux vaut la mort que l'humiliation et la honte? »

Antonine balbutia ce mot étouffé :

« Oui. »

Toutes deux étaient parvenues à l'extrémité de la balustrade qui, formant un renflement, une avancée de forme ronde aussi loin que le caprice et l'audace des vieux architectes avaient pu trouver un point d'appui, dominait complètement ce qu'on appelait la Brèche aux loups.

C'était un amas, on eût pu presque dire une mer de rochers, échelonnés en cascade et dont il était impossible de distinguer la fin, qui devait se perdre dans d'inaccessibles profondeurs. Ces rochers, quoique jamais main humaine ne les eût touchés avec le fer, semblaient cassés, rompus, et par place aiguisés comme avec un ciseau. Au loin, si loin que la montagne semblait non de la pierre, mais un brouillard neigeux, un fantôme d'ombre claire, les rochers reprenaient une direction ascensionnelle. L'esprit se perdait à mesurer l'espace compris entre ces deux versants gigantesques et à rêver la profondeur du ravin, peut-être du gouffre, qui s'étendait à leurs points d'intersection.

Mais ce qui achevait de rendre plus fantastique encore ce spectacle prodigieux, cet étrange caprice de la nature, c'est que, presque verticalement, en ligne droite, on voyait l'océan de rochers comme divisé, coupé en deux parties égales par une allée, étroite et irrégulière, mais certainement suffisante pour laisser passer un homme, à plus forte raison un loup.

De là le nom, l'explication de la Brèche aux loups, étendu au château de Chanvallon.

C'était bien pour la cinquantième fois qu'Antonine et Marthe contemplaient cette étonnante trouée ; mais ni l'une ni l'autre ne s'en lassaient.

« Quand j'étais toute petite, dit Marguerite en riant, mon père m'assurait que c'était un de ses ancêtres, géant du temps du Brenn gaulois, vainqueur des Ro-

main, qui avait, rien qu'avec sa grande épée, coupé en deux ces roches, afin d'arriver plus vite à son château lorsqu'il se trouvait en retard et ne voulait pas être grondé par sa femme. »

Antonine ne put s'empêcher de rire à ce souvenir enfantin.

« Et comme je répondais à mon père qu'il se moquait de moi (quoique petite, tu sais, on ne me faisait croire que ce que je voulais), il me dit : « Mademoiselle, vous « êtes bien irrespectueuse pour l'épée de Roland, pour « Durandal. » Je priai ma mère de me donner une histoire de Durandal, je la lus, et je compris qu'en effet il existe des épées qui fendent les montagnes ; il y en a deux : la foi et l'amour. »

Antonine, profondément émue, attira à elle le front de la jeune fille et le baisa avec passion.

Le soir tombait. Toutes deux rentrèrent au château. Tandis que Marthe regagnait son appartement, Antonine entra dans sa chambre, très belle pièce située au premier étage, ou pour mieux dire à l'étage unique, car les architectes seigneuriaux d'autrefois ignoraient encore le style caserne.

M^{lle} de Prélac referma la porte derrière elle, et, précaution singulière, en poussa le verrou.

Alors, elle se dirigea vers un petit bonheur-du-jour en bois de rose, l'ouvrit, fit avancer un tiroir, et en tira une carte-photographie qu'elle approcha de ses lèvres, contempla longuement avec extase et baisa de nouveau cent fois.

C'était le portrait d'une petite fille de six à sept ans, d'une beauté angélique, adorable, aux yeux pétillants et curieux ; on sentait à la voir qu'il avait fallu des prodiges de patience et de volonté pour la faire se tenir immobile devant l'objectif.

Antonine reprit une dernière fois le portrait, le posa droit sur une petite table, appuyé à un bougeoir de vermeil, puis elle se mit à genoux et, les yeux inondés de larmes, les mains tendues vers le ciel, elle murmura d'une voix déchirante et sourde :

— Ma fille ! embrasser ma fille !... Pitié ! mon Dieu ! Pitié ! Pardon ! Ayez pitié de moi.

XXVIII

Ainsi qu'on l'a certainement deviné, la lettre qui lui avait apporté le portrait de sa fille venait de la femme du commandant Guiscard, le vieux soldat farouche et inflexible qui ne s'était chargé de l'éducation, ou pour mieux dire de l'adoption de la petite Louise (Antonine avait donné à son enfant le nom du colonel Louis de Prélac, tué à l'ennemi), qu'à la condition que la mère abandonnerait à tout jamais ses droits sur elle et ne la reverrait plus.

L'enfant grandissait ; elle allait atteindre sept ans, l'âge où on commence à pécher, comme disent les mères dans leur charmant langage d'amour. Elle était blonde, avec des yeux gris bleu faïence qui lui donnaient l'air rêveur et vaporeux d'une petite fée. Par une fortune heureuse, le photographe d'Orléans avait « attrappé » cette expression insaisissable et avait fait un véritable portrait.

On se souvient que, si le commandant Guiscard était de ces vieux soudards intraitables, malgré un grand fonds de bonté, qui veulent que devant eux tout plie, tout obéisse, M^{me} Guiscard lui ressemblait peu. C'était une douce créature, qu'il avait épousée quand il n'était que sergent-major. En s'élevant elle-même, à mesure

que son mari montait en grade, elle s'était sentie prise pour lui d'une admiration et d'une reconnaissance qui n'avaient pas tardé à se fondre en un culte véritable. Il faut ajouter que le commandant Guiscard aimait sa femme, blanchie par les années tout autant que le jour où il avait demandé sa main, à Nancy, dans une petite boutique de mercerie, située rue de la Hache, en face des fameuses sœurs Macaron. Loin de rougir de ses humbles commencements à lui et de la basse condition où il avait pris sa femme, le commandant Guiscard s'en montrait fier, et on a longtemps gardé, au 12^e de ligne, le souvenir des paroles qu'il prononça certain soir, à la table du général commandant la subdivision de Perpignan, piqué au jeu par un fringant capitaine, nommé de Sainte-Lagune, qui parlait légèrement d'un sous-lieutenant récemment marié à une petite ouvrière de famille on ne peut plus modeste.

« Qu'y a-t-il donc là d'étonnant? s'écria Guiscard. Il y a eu une reine de Pologne qui a commencé par se nommer Marie Mignot. L'impératrice Catherine, femme de Pierre le Grand, a débuté par rincer des verres dans une auberge. Qui vous dit que cette petite femme ne saura pas tenir sa place dans un salon tout comme si elle se nommait Yolande de la Tourquipenche? Eh! pardieu! messieurs, j'en puis parler. Demandez à M^{me} Guiscard, qui est là-bas, assise à la droite de mon colonel. Lorsque je l'ai épousée, je n'étais que sergent-major; elle faisait de la dentelle pour vivre.— Vous savez, Nancy, c'est le pays : la dentelle, la charcuterie, on ne sort pas de là, et elle ne portait que des bonnets. Elle allait au lavoir nettoyer notre linge par économie, et... »

Ici le général qui présidait la table étendit la main et interrompit Guiscard :

« Commandant, dit-il, il n'y a certes rien que d'honorable dans ces souvenirs, cependant votre femme préférerait sans doute... »

Ce fut au tour de M^{me} Guiscard de prendre la parole.

Petite, trapue, rondelette, avec de bons yeux noirs qui avaient dû jadis mettre le feu au cœur du sergent-major, elle releva sa tête, dans laquelle une grosse rose rouge faisait ressortir l'éclat d'argent de ses cheveux blancs; elle avança un bras potelé et robuste, une main courte, mais fine à l'extrémité des doigts, et dit :

« Mon général, je vous demande en grâce de laisser continuer mon mari; il ne saurait rien dire qui puisse me rendre plus fière de lui et de moi-même. »

Il y eut à peine une seconde de pause; le commandant reprit :

« Elle a raison, morbleu! la chère créature. Je vous disais donc qu'elle allait au lavoir, mon Dieu oui! comme les femmes d'ouvriers qui n'ont pas quatre bonnes pour être propres. Elle rentrait exténuée; n'importe, rien ne manquait. Je trouvais toujours mes repas prêts à l'heure juste, et vous savez, messieurs, si c'est précieux dans notre métier. Et jamais de dettes, parce que jamais de dépenses inutiles, jamais de luxe. Si je vous disais qu'au moment où je suis passé sous-lieutenant, elle avait trouvé moyen de mettre cinq cents jolis francs de côté, que je ne soupçonnais pas, et qu'elle m'apporta le matin de ma nomination, en beaux louis d'or, dans une vieille assiette à fleurs que je vois encore, en me disant : « Tiens, Arsène (je m'appelle Arsène, c'est mon petit nom), voilà pour que tu achètes une belle tunique de drap fin, une belle épaulette en vrai or, pour que tu fasses honneur au 12^e, pour que tu sois beau. Qu'est-ce que vous auriez fait à

ma place ? C'était le matin ; je revenais du rapport, ma foi ! j'embrassai ma femme. Vous en auriez fait tous autant, n'est-ce pas ? »

Tout le monde se mit à rire à cette franchise un peu indiscreète du bon commandant. M^{me} Guiscard rit comme tout le monde, mais doucement, sans éclat, baissant les yeux sans aucune fausse honte. Elle possédait un tact parfait. Il y eut tout au bout de la table un petit lieutenant qui dit au sous-intendant militaire :

« Savez-vous qu'elle est tout à fait grande dame pour une ancienne ouvrière dentelliste ? »

— Je vous crois, fit l'intendant, je m'en contenterais. »

Quand l'hilarité se fut dissipée, le commandant Guiscard, qui s'y était mêlé avec une franche belle humeur, reprit :

« Eh bien ! messieurs, du jour où je portai l'épaulette, ce fut toujours la brave femme, l'incomparable ménagère élevée à l'école de ses père et mère, paysans des environs de Novéant, — un triste nom ! ajouta le commandant en manière de parenthèse ; c'est là que finit aujourd'hui la patrie française et que commence la douane à casque pointu. C'est là que les gabelous allemands vous sautent aux jambes pour vous fouiller et saisir des petits cadres en peluche du Bon Marché comme objets prohibés. Mais ne parlons pas de ça, tout se retrouve. Chacun son tour ; je n'y serai plus, moi, mais vous y serez, les jeunes. Je vous disais donc que ma femme, une fois que j'ai eu l'épaulette, a parfaitement su se tenir, et que même un jour, à Limoges, elle a été remarquée par l'évêque. »

La voix d'un loustic fit à ce moment :

« Oh ! oh ! »

Le commandant Guiscard fronça le sourcil, tourna la tête et avisant le mauvais plaisant :

« Pas de blague ! eh ! là-bas, lieutenant Lepoirier. Vous savez parfaitement ce que je veux dire. L'évêque aimait les gens distingués, voilà, et M^{me} Guiscard eut l'honneur, sans l'avoir sollicité, d'être choisie comme dame quêteuse au sermon pour les petits ramoneurs. Car vous savez qu'il y en a encore de ce côté-là ; à Paris, ce n'est plus connu, à cause des tuyaux de poêle. Enfin, messieurs, acheva le commandant, qui s'aperçut qu'il parlait depuis vingt bonnes minutes, vous le voyez : quelle différence y a-t-il entre M^{me} Guiscard et les personnes que je respecte, qui ont eu la chance d'une noble éducation ? Aucune. Elle croit en Dieu comme moi, elle m'adore et pourtant elle me verrait mourir sans désespoir si la patrie demandait ma vie... Capitaine Sainte-Lagune, fit ici le commandant Guiscard d'une voix forte, la jeune ouvrière qui vient d'unir sa destinée à celle du lieutenant Fonfrède n'est pas plus que n'était ma femme à son âge. Attendez donc avant de la juger ! »

Il y eut un brouhaha approbateur, même beaucoup de mains applaudirent. Le capitaine de Sainte-Lagune paraissait excessivement vexé.

C'est cette femme excellente qui, n'y tenant plus et devinant la profonde douleur d'Antonine, avait, sans le dire à son mari (c'était, depuis trente-deux ans de mariage, son premier secret, sa première désobéissance), envoyé à la mère le portrait de son enfant.

La lettre qui accompagnait la photographie disait :

« Soyez heureuse, ma chère fille ; ces six années m'ont été cruelles comme un exil ; je revoyais vos traits, chaque jour accentués davantage, dans ceux de Louise, avec quelque chose de plus doux, de plus suave encore. Si mon mari savait tout ceci, il me ferait une scène terrible ; malgré son âge, il a conservé sa vigueur et

ses emportements. Mais il ne le saura pas. Je le dirai à mon confesseur; vous prierez pour moi de votre côté, et je suis sûre que Dieu m'absoudra.

« Si vous saviez comme votre fille est jolie ! comme elle grandit ! Elle me disait hier : « Je verrai maman un jour dans le ciel, n'est-ce pas, marraine ? » C'est, vous le savez, le nom qu'elle me donne. J'ai répondu : — « Prie bien Dieu, ma chérie ; ta mère n'est pas morte. Elle a été bien malheureuse. Elle voyage au loin. Tu la verras un jour sur la terre. » — Et alors, battant ses petites mains l'une contre l'autre, elle s'est écriée : — « Oh ! pourvu que je ne meure pas quand elle m'embrasse sera pour la première fois ; je serai si heureuse ! »

« Il y a longtemps qu'elle sait lire et écrire. Je lui ai dit de me donner quatre lignes pour une ancienne amie à laquelle j'écrivais et que je ne reverrai peut-être jamais. Elle a tout de suite rédigé le mot que je joins à sa photographie ; vous verrez quel cœur. On dirait qu'elle a deviné que vous étiez sa mère. »

Au portrait de Louise et à la lettre de M^{me} Guiscard était joint en effet un petit carré de papier orné d'une pensée peinte à la main, charmante de gaucherie appliquée, et sur ce papier étaient tracées les lignes suivantes d'une petite anglaise fine et régulière, tracée évidemment sur des lignes préalablement indiquées au crayon et qu'on avait soigneusement effacées avec de la gomme élastique :

« Je vous aime, madame, sans vous connaître, parce que vous êtes une amie de marraine, que j'aime tant. J'espère vous voir un jour ; ma mère aussi est malheureuse, marraine me l'a dit. Encore si vous étiez ensemble, vous vous consoleriez toutes deux. Que Dieu finisse vos souffrances et vous rende ceux que vous aimez !... »

« Monsieur! dit Grididou, entrant dans la salle à manger où le docteur Planteseigle, attablé devant Pierre Dastugue, achevait de siroter son moka, monsieur, Hospierre est attelé, et je crois qu'il est temps de partir. »

Planteseigle fit un geste impatient :

« Hospierre, toujours Hospierre... Je l'ai déjà dit cent fois que le poney que m'a donné M^{me} de Paradèze se nomme Hotspur, h, o, t, s, p, u, r. C'est un nom anglais : ça veut dire éperon chaud. C'était le surnom de lord Percy... Et si tu avais lu Henri IV...

— Jésus ! interrompit Grididou ; Henri IV était donc aussi un homme de lettres ?

— Eh ! non pas le Henri IV français, l'autre, l'anglais... celui de Shakespeare. Mais je suis trop bête de causer avec toi... Pierre, tu es prêt ?

— Tout à fait prêt, répondit le jeune artiste, qui déjà s'était coiffé d'un petit chapeau de voyage et avait passé autour de son corps la bandoulière d'un sac de cuir rouge de Russie.

— La valise ?

— Elle est dans la charrette anglaise, le dogard... enfin comment vous appelez ça ? dit Grididou.

— Bon !

— Adieu, ma bonne Grididou, fit Pierre en embrassant avec effusion les bonnes grosses joues que la servante lui présentait. Adieu et merci.

— C'est moi qui vous remercie ; vous m'avez tirée en portrait tout craché. Ma fille va être si contente !

— Allons, assez d'adieux, dit Planteseigle, filons. »

Les deux hommes étaient déjà en voiture ; le poney, petite bête noire aux yeux brillants, à la forte encolure rappelant les chevaux de Phidias, partit comme un trait, dès que Planteseigle lui eut lâché les rênes, mais

jusqu'au dernier tournant de la route, Pierre dut répondre aux appels suprêmes du mouchoir de Grididou qui voulait le voir jusqu'à la dernière minute.

La voiture, franchissant une route fort bien entretenue, mais hérissée de descentes et de montées, de plus contournant une montagne et garnie d'un garde-fou à peine élevé de vingt centimètres, venait de dépasser un chemin de chasse, sous bois, tombant à angle droit sur la route, lorsque tout à coup un bruit étrange retentit : c'était comme un coup de pistolet ; ce bruit fut suivi d'un autre, puis d'un troisième pareil. Le poney fit un bond ; mais Planteseigle avait la main sûre ; il l'arrêta net, bondit hors de la voiture, attacha la bête à un arbre et dit.

« Que diable est ceci ? »

Il n'achevait pas que des cris perçants, des cris de femme retentirent. En même temps, le bruit de deux chevaux hennissant et se cabrant se mêla aux cris. Pierre pâlit.

« Mais c'est la voix de M^{lle} de Chanvallon !

— Mais c'est la voix de M^{lle} Bernard ! » dit Planteseigle.

Ils s'élancèrent sur le chemin de chasse ; c'étaient en effet Marthe et Antonine. Elles étaient allées, comme elles le faisaient souvent, prendre les deux jeunes étalons qui composaient tout l'équipage de M. de Chanvallon et qui allaient à la voiture comme à la monte, et elles s'étaient lancées à travers bois. Le bruit de ces explosions étranges, inexplicables, avait effrayé les chevaux. Très bonnes écuyères, les deux jeunes filles parvenaient à contenir momentanément leurs montures, mais il était évident que celles-ci ne demandaient qu'à s'emballer.

Elles n'en eurent pas le temps : à la même seconde,

Planteseigle, de ses mains d'hercule, avait saisi à pleins naseaux le cheval d'Antonine, et Pierre, faisant cabrer celui de Marthe, l'obligeait par une rude bourrade à se tenir tranquille.

« Ah ! s'écria Marthe, merci, monsieur. Je crois bien que sans vous nous étions perdues.

— Mais d'où venait ce bruit ? fit Antonine, après avoir adressé à Planteseigle un sourire de gratitude qui faillit faire évanouir le pauvre homme. »

Pierre fit un mouvement, les mains étendues :

« Écoutez ! »

On entendit un bruit de branches froissées et brisées : quelqu'un s'enfuyait.

« Docteur, vite, cria Pierre, tenez les deux chevaux ; je veux savoir le nom de cet infâme misérable qui attend les amazones pour effrayer les chevaux avec des pétards. »

Il s'élança dans la forêt. Le bruit des branches brisées redoubla ; puis il cessa et l'on entendit des cris affreux de colère et aussi de douleur.

« Mon Dieu ! s'écria Antonine, que se passe-t-il ?

— Laissez faire l'enfant, mademoiselle, dit Planteseigle, il a bonne poigne ; je vous jure que vous serez vengées. »

Au même instant, le bruit de branches brisées et de feuilles écrasées se rapprocha, et l'on vit reparaître Pierre traînant par le collet de l'habit un homme presque complètement chauve (car il avait perdu sa perruque dans la lutte), au crâne pointu, roux de poil, et les yeux hors de la tête, qui n'essayait même plus de se débattre.

« M. Goraille ! s'écria Planteseigle.

— A genoux, misérable ! s'écria Pierre, et demande pardon à ces dames de ce que tu as fait ; car tu l'as



fait exprès pour effrayer leurs chevaux, n'est-ce pas ?

— Oui ! fit Goraille éperdu.

— A genoux ! »

Goraille tomba à genoux.

« Dis, poursuivit Pierre : « Je demande humblement pardon à M^{lle} de Chanvallon et à M^{lle} Bernard « d'avoir tenté de commettre un crime qui eût pu « leur coûter la vie. »

Goraille, haletant, effaré, répéta la formule.

« Et maintenant, disparaïs, drôle ! dit Pierre, qui, au moment où Goraille se trouva debout, lui administra dans le bas des reins un tel coup de pied, que le coquin plia en deux et faillit tomber.

Mais il prit aussitôt ses jambes à son cou, et quand il se crut à une distance suffisante pour ne plus pouvoir être rattrapé, il cria :

« Gare à la justice, polisson ! tu seras enfermé et je te retrouverai... assassin ! »

Et il disparut.

Pierre haussa les épaules.

« Allons, dit Planteseigle, qui venait d'échanger avec Antonine quelques paroles dont il était encore tout frémissant, partons. Il va falloir brûler la route, où tu manqueras d'abord la diligence, puis le train.

— Vous partez ? fit Antonine avec un accent de vraie tristesse.

— Oh ! fit Planteseigle, lui tout seul, pas moi.

— Ah ! tant mieux. »

Planteseigle crut qu'il allait mourir de joie et d'amour.

Pierre salua M^{lle} de Chanvallon profondément et sauta dans la voiture, à côté du docteur.

Marthe fit approcher son cheval et, regardant Pierre, elle dit en souriant :

« Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Oh ! mademoiselle... »

Elle alors, l'enveloppant d'un regard magnétique, répéta ce seul mot :

« Revenez bientôt... »

XXIX

Il convient maintenant de retourner à des personnages que le Morvan nous a fait perdre de vue, et qui cependant sont destinés à tenir une assez grande place dans ce récit : d'abord le ménage Dastugue, ensuite M. le comte Gaston de Cambasse, agent principal de la Banque de Formose pour le développement de la colonisation française dans l'extrême Orient.

Cambasse, homme très fort, ne se dissimulait pas que l'affaire dont il était en réalité le fondateur, ou plutôt l'inventeur, n'avait que fort peu de chances de réussite, car, d'une part, la crédulité des badauds auxquels on serait bientôt forcé de distribuer des dividendes ridicules serait très vite éclairée, et, d'autre part, très probablement le cabinet ne commettrait pas la témérité d'envoyer un corps de troupes à Formose pour assurer la protection des premiers colons.

Cambasse, dans ces conditions, avait manœuvré en véritable Machiavel. Bien qu'il fût la cheville ouvrière, le directeur unique de l'affaire, il s'était arrangé de façon à ne prendre aucun titre officiel pouvant, à un moment donné, engager sa responsabilité. Il avait, en jetant de la poudre aux yeux, nommé un directeur, un administrateur, un secrétaire et un conseil d'administration en dehors desquels il agissait, de sorte que si jamais éclatait une catastrophe, les actionnaires pourraient accabler sans doute Cambasse de malédictions ;

mais ce prorata, plus que platonique, était le seul qu'ils eussent à attendre de l'aventurier brillant auquel ils avaient eu la prodigieuse bêtise de confier leurs économies.

Pour le moment, l'affaire, lancée à coups de tam-tam, de réclames dans les journaux, sous toutes les formes : tableaux d'émission, rendement de l'île, richesse du terroir, études géographiques et ethnographiques, lettres soi-disant particulières d'honorables négociants attestant dans Formose le paradis du commerce et de l'industrie, l'affaire avait l'air de marcher. M. Dastugue, le ministre, réalisait déjà une cinquantaine de mille francs sur l'agio, et disait à sa fille Henriette en se frottant les mains :

« Ça marche, fillette ! ça marche ! avec le progrès des idées modernes, un ministre n'a plus le temps de s'ennuyer. Mon passage à la place Beauveau te vaudra une dot encore plus belle que celle que je voulais te donner. »

Henriette, d'abord, ne répondit rien ; mais un jour, comme M. Népomucène Dastugue revenait à la charge dans le petit salon où la famille, c'est-à-dire le père, la mère et la fille étaient réunis (quant à Hector, il habitait, comme sous-préfet, Château-Chinon), elle répliqua d'un ton bref :

« Je vous ai déjà dit, mon père, que je ne veux pas me marier.

— Pas encore ? Ma pauvre enfant, tu ne réfléchis donc pas que tu as dépassé vingt-deux ans ?

— Mon âge importe peu ; je resterai peut-être vieille fille. En tout cas, je ne veux pas, du moins maintenant, me marier.

— Pourtant, s'écria M^{me} Dastugue, tu me tenais, il y a quelques mois, un tout autre langage ; tu me disais

que tu voulais une grande fortune, puisque, ajoutais-tu, il n'y avait plus aujourd'hui que cela de respectable; l'as-tu dit, oui ou non?

— Si je l'ai dit, j'ai eu tort! » répondit Henriette avec simplicité.

Népomucène Dastugue agita sa grosse tête vide :

« Henriette, mon enfant, tu n'es pas raisonnable.

— Au contraire, je crois l'être ; je suis sûre du moins d'agir comme je le dois et d'obéir à ma conscience. »

Le ministre haussa les épaules et se mit à rire :

« La conscience ! la conscience ! Si tu faisais seulement de la politique pendant quinze jours, tu verrais ce qu'elle deviendrait, ta conscience.

— Aussi ne fais-je pas de politique, riposta Henriette.

— Je t'avais cependant trouvé un parti excellent, fit Népomucène en poussant un soupir.

— Qui donc ?

— Tu le sais bien, petite rusée.

— Je vous jure... »

M^{me} Dastugue intervint :

« Voyons, tu sais très bien, mon enfant, que ton père a jeté son dévolu sur un jeune gentilhomme qui, au lieu d'engloutir, dans l'oisiveté et la débauche, les restes de l'intelligence laissée par sa race, comme font la plupart des hommes de sa caste, travaille avec ardeur à fonder une affaire magnifique, dont la France doit recueillir les profits...

— Oh ! la France... c'est papa que vous voulez dire, interrompit la jeune fille.

— Henriette ! »

M^{me} Dastugue fronça ses sourcils. Le ministre se borna à sourire ; il aimait sa fille et l'avait toujours gâtée ; aussi le respect était-il aussi inconnu à Népo-

mucène Dastugue de la part de sa fille que de la part de son fils. Il dit avec ennui :

« Mais qui diable a pu lui mettre des idées pareilles dans la tête ? Je ne la reconnais plus.

— Personne ne les y a mises, fit Henriette sèchement ; j'ai réfléchi, voilà tout.

— A quoi as-tu réfléchi ?

— A ceci, que l'argent qu'on dit être tout n'est rien, et que l'esprit, le courage, le devoir même obscurément accompli, c'est cela qui est tout.

— Ouais ! s'écria Dastugue, mais c'est du théâtre, ma chère enfant, c'est une tirade du Théâtre-Français que tu nous récites là. Est-ce donc ainsi que nous t'avons élevée ? »

Henriette, qui était demeurée assise depuis le commencement de cette conversation, se leva :

« Vous m'avez élevée, répliqua-t-elle d'une voix ferme et claire, qui vibrait d'une émotion contenue, vous m'avez élevée, vous, mon père, aussi bien que ma mère, dans des principes de religion, de foi, d'autorité et de respect. Vous m'avez appris à admirer et à aimer ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est désintéressé : les femmes généreuses, les religieuses qui consacrent leur vie, soit aux soins des malades et des infirmes, soit à la prière, c'est-à-dire à l'expiation pour autrui. Vous m'avez fait faire ma première communion, vous y avez pleuré, et aujourd'hui vous chassez les religieuses de partout, et quand un malheureux prêtre se permet de dire en chaire que mieux vaut une école avec l'enseignement religieux qu'une école sans Dieu, vous supprimez le maigre traitement qui empêche tout juste le pauvre ministre catholique de mourir de faim. J'ai réfléchi à toutes ces choses et elles m'attristent. »

Dastugue s'agita :

« Pardon ! ah ! pardon, dit-il ; je n'ai rien chassé du tout moi. J'estime les religieuses... et même certains prêtres... il y en a de bons... pas beaucoup, enfin il y en a. Mais je n'ai rien chassé du tout ; c'était fait quand je suis arrivé.

— Il ne fallait pas arriver quand c'était fait, reprit Henriette. Il fallait arriver avant ; vous auriez peut-être empêché de le faire.

— Comme tu es dure aujourd'hui, mon enfant !

— Je ne suis pas dure ; je dis ce que je crois juste, voilà tout.

— Il me semble cependant, fit Népomucène, que je ne vous gêne guère, ta mère et toi, dans l'exercice de vos devoirs religieux. Et Dieu sait pourtant quelles algarades j'essuierais, dans les journaux et même à la Chambre, si on savait que la femme et la fille du ministre de l'intérieur vont à la messe !

— Aussi, répliqua Henriette avec un indicible accent de mépris, il ne nous est permis de nous y rendre que par une petite porte de derrière qui ouvre sur des réserves de papeteries donnant sur la rue Cambacérès. Nous avons l'air de commerçantes quelconques ; on ne nous connaît pas. Pour aller à la messe le dimanche, il faut que la femme et la fille du ministre se cachent, comme si elles commettaient une mauvaise action. »

M^{me} Dastugue était très émue ; chaque parole de sa fille la frappait encore plus cruellement qu'elle ne frappait son mari. Celui-ci, agacé plutôt qu'affligé, car l'ambition satisfaite, l'orgueil fou du pouvoir avaient sinon aboli, du moins assoupi en lui tout sentiment de dignité et toute révolte de conscience, marchait avec une assez vive agitation à travers la chambre. A la fin,

il s'écria avec un geste irrité, en s'arrêtant devant sa femme :

« Ah ! tu l'as bien élevée, ta fille ! tu peux t'en vanter. »

L'admiration imbécile mais sincère de la femme du ministre pour son mari l'avait empêchée jusque-là de prendre le parti d'Henriette, et même d'intervenir dans cette conversation pénible. Le stupide reproche de Népomucène Dastugue acheva sur la mère ce que les récriminations si justes et si douloureuses de la fille n'avaient que commencé.

M^{me} Dastugue redressa vivement sa tête, jusque-là penchée et abattue, et regardant en face son mari avec une telle expression de reproche et de hauteur qu'il recula, confondu, elle cria :

« J'ai mal élevé ma fille, moi ? Remercie-moi donc, malheureux, de lui avoir transmis la foi qui t'animait quand tu étais enfant, dans laquelle ton père et ta mère sont morts, et qui seule, je m'en aperçois à présent, mais trop tard, fait les honnêtes gens et leur rend inconnus les remords. C'est à moi qu'Henriette doit d'être restée honnête et droite : sois une honnête femme... Je lisais ces mots-là dans la dédicace de ce livre... tiens ! qui est là, sur le guéridon... »

Elle désigna une grande brochure jaune qui venait de paraître : c'était *la Princesse de Bagdad*.

« Je lisais, poursuivit M^{me} Dastugue, que c'est le fond des choses. Il a raison, cet auteur. On voit qu'il a eu une mère. Dieu merci ! Henriette aussi en a eu une et tant mieux pour elle, car si elle n'avait jamais eu que toi, qui oses me reprocher de lui avoir appris à croire en Dieu, à l'aimer et à être charitable, elle ne vaudrait pas mieux qu'une élève d'école sans crucifix ou qu'une oratrice de club. »

Sous le flot de cette avalanche, Népomucène Das-

tugue pâlit. Il n'était pas mauvais. Il avait suivi le courant, voilà tout. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force, et une larme, la première peut-être que lui, l'homme heureux, eût versée depuis trente années, coula de ses gros yeux de bœuf.

Henriette, sans mot dire, se leva, alla vers M^{me} Dastugue, lui prit le cou à pleins bras et couvrit de baisers le visage de sa mère.

Puis elle se dirigea vers son père et, lui tendant les bras, dit ces seuls mots :

« Toi aussi ; je t'aime tant ! »

Le père étreignit longuement la jeune fille, tandis que la mère contemplait cette scène, les yeux fixes, distraite, comme si tout à coup sa vie avait été bouleversée de fond en comble.

Népomucène Dastugue, enfin dégagé, s'écria avec un accent de désespoir qui, à un observateur désintéressé, eût semblé comique, car, sous l'abnégation apparente, on y sentait le déchirement de l'homme d'État à qui on arrache son portefeuille :

« Voulez-vous que je donne ma démission ? »

Henriette sourit et ajouta gaiement :

« Non, papa ! Va, ils te renverseront bien sans ça, et dans pas longtemps encore. Reste ! »

Comme elle achevait et avant que le ministre de l'intérieur eût eu le temps de se remettre de cette prophétie, on frappa doucement à la porte, et un valet en livrée entra, portant une carte de visite sur un plateau d'argent.

Népomucène Dastugue la prit, la lut, et jeta une exclamation de stupeur :

« Chantecroix ! »

M^{me} Dastugue s'approcha pour lire le nom à son tour, croyant à une hallucination de son mari.

Henriette avait rougi ; elle baissa les yeux.

« Chantecroix ! répéta M^{me} Dastugue. C'est bien lui ! »

Et se tournant vers le valet immobile et au port d'arme :

« Ce monsieur est là ?

— Il attend dans le petit salon.

— Faites entrer, commanda le ministre d'une voix ferme. »

M^{me} Dastugue fit un mouvement.

« Y penses-tu ?... Recevoir cet homme ?... Un ennemi !

— Faites ce que j'ai dit ! » répéta Dastugue.

Le valet sortit.

« Oh ! reprit la femme du ministre, recevoir cet homme ici ! Mais tu ne comprends donc pas que cela va horriblement te compromettre ? »

L'ambitieuse, la gourmande de grandeur, reprenait le dessus sur la chrétienne et sur la mère.

« Si je refusais de le recevoir, répliqua Dastugue, il croirait que j'ai peur de lui. Et puis cette visite fera plaisir à Henriette, ajouta-t-il. »

La jeune fille fit deux pas, toute frémissante :

« A moi, mon père ?

— Oui, continua le ministre ; celui-là croit à tout ce que tu crois : vous êtes faits pour vous entendre. »

La porte s'ouvrait ; Chantecroix parut.

Le plus sévère gentleman, le dandy le plus parfait, depuis Lauzun jusqu'à Brummel et d'Orsay, n'auraient trouvé rien à reprendre à la correction de la toilette du journaliste, tant elle était à la fois recherchée et simple : une redingote serrée à la taille, un pantalon gris clair, la cravate rayée de noir et de blanc à nœud uni, des gants gris perle, et à la main un jonc qui pouvait valoir quinze louis.

Chantecroix, en entrant, avait incliné alternativement sa tête jeune, si énergique, si fière et si belle, devant les trois témoins de sa visite. Il attendait.

« A quoi dois-je, je vous prie, commença Népomucène Dastugue, l'honneur?... »

Chantecroix releva la tête et répondit :

« Est-il vrai, monsieur le ministre, que sur votre initiative on doit déposer dans huit ou quinze jours, sur le bureau de la Chambre, un soi-disant projet d'intérêt local tendant à exproprier et à vendre par lots, au profit de l'État, le parc, le château et les dépendances de Chantecroix, sis dans le canton de Montsauche (Nièvre), ancien Morvan ?

— C'est exact, monsieur, répliqua le ministre ; mais d'abord je ne comprends pas qui a pu vous instruire d'une intention dont je n'ai parlé qu'à une ou deux personnes ; ensuite je ne m'explique pas l'intérêt que ce projet peut avoir pour vous.

— J'en ai cependant un très vif, reprit Chantecroix.

— Pourrait-on le connaître ?

— Il n'a rien qui vous touche. Ma visite, monsieur le ministre, n'avait d'autre but que d'obtenir de votre bouche la confirmation du bruit venu à moi. Il ne me reste qu'un conseil à vous donner et qu'un dernier mot à vous dire.

— Voyons le conseil.

— Ne déposez pas ce projet inique, monsieur le ministre ; d'ailleurs on plaidera.

— Qui plaidera ? La famille de Chantecroix est éteinte ; il n'y a plus d'héritiers.

— C'est à savoir ! »

Népomucène Dastugue éclata de rire :

« Vous, peut-être... Chantecroix... Chantecroix ! Oh !

mais ce n'est pas du tout la même chose ; vous n'êtes pas gentilhomme, vous !

— On peut douter si je le suis, répliqua Chantecroix ; mais il est une chose certaine, c'est que vous, monsieur le ministre, vous ne le serez jamais.

— Brisons là ! monsieur.

— Volontiers, mais je vais vous dire mon dernier mot.

— Dites.

— Si, ce que je ne puis croire, le projet passe, son exécution sera un vol.

— Monsieur ! » cria le ministre furieux.

Chantecroix soutint le regard étincelant de Népomucène, et se tournant vers les deux femmes :

« Excusez-moi, mesdames, dit-il ; en venant ici et en parlant comme je viens de le faire, j'ai obéi à un devoir sacré. »

Et regardant Henriette, qui semblait défaillante :

« Pardonnez-moi surtout, vous, mademoiselle, car je donnerais avec joie tout mon sang pour vous épargner un regret, un chagrin, une larme. »

Il salua et sortit. Le père, la mère et la fille semblaient changés en statues.

XXX

« Hé ! faites donc attention !

— Faites attention vous-même, manant !

— Manant?... Je vais te montrer ce que valent les poings d'un manant, réactionnaire !

— A moi ! au secours ! »

Ce dialogue, suivi d'action, était échangé devant le passage Jouffroy, d'où sortait un homme vêtu d'une

blouse bleue, très propre et même brodée sur le devant, passée par-dessus une redingote, pantalon noir, gros souliers en bon état, cravate bleue, nouée autour d'une chemise de toile non empesée : le type du paysan cossu, marchand de porcs ou marchand de bois.

Carré des épaules et marchant avec des enjambées formidables, ce personnage, qui venait de contempler longuement, les yeux écarquillés, un immense tableau de célébrités photographiées pendu à l'entrée du passage, s'en allait assez satisfait, quand il faillit renverser un petit jeune homme, d'apparence douce, bien mis, l'air d'un provincial frais échappé du collège et en bordée à Paris.

C'était ce choc qui avait arraché la riposte un peu crue du petit jeune homme et provoqué la suite : la suite consistait en un fort coup de poing administré dans la figure du malheureux, qui se mit incontinent à appeler la garde.

L'ordre n'étant jamais troublé en cet endroit du boulevard où défile tout Paris, il s'y trouve toujours des gardiens de la paix. L'un d'eux accourut, bientôt suivi d'un second.

Le premier prit l'homme en blouse à bras-le-corps ; le second arracha le petit jeune homme à l'étreinte de Margouët ; un garçon boucher qui passait, estimant, comme c'est l'usage, que toutes les fois qu'il y a lutte entre un homme en habit et un homme en blouse, c'est celui-ci qui a raison et celui-là qui a tort, se mit de la partie et commença à bourrader le pauvre diable en criant : « Ah ! parce qu'on n'est qu'un pauvre ouvrier, tu insultes le pauvre peuple ! » Pour le faire lâcher prise, il fallut qu'un troisième sergent de ville, qui, de loin, en regardant les bronzes de Barbedienne, avait aperçu un attroupement, menaçât de l'arrêter. Le gar-

çon boucher s'en alla et lança, en prenant les jambes à son cou, ce cri :

« Tas de roussins ! »

Cependant l'ordre était rétabli : l'homme en blouse ne résistait plus ; le petit jeune homme, plus blanc qu'un faux col de marié, tremblait, comme près de s'évanouir.

« Voyons, dit un brigadier qui sortait à ce moment du passage des Panoramas, où il venait d'acheter un roman qu'il savait devoir être saisi le lendemain ; voyons, vos nom et prénoms :

— Désiré Couperin ! répondit le petit jeune homme, vingt-quatre ans, clerc de notaire à Mâcon, chez M^e Lurlure ; j'ai des répondants, on peut fouiller ma vie. Je descends des fameux Couperin qui furent maîtres de chapelle des rois de France. Ils ont écrit des chefs-d'œuvre... On les trouve encore au Ménestrel et chez Brandus...

— Assez ! » ordonna le brigadier.

Désiré se tut.

« A vous ! fit le brigadier, s'adressant à l'hercule en blouse, tandis qu'un des gardiens de la paix, zélé (il avait promesse d'avancement), prenait les notes sur son carnet. Vos nom et prénoms ?

— Isidore Margouët ! répondit l'homme fièrement.

— Profession ?

— Quarante-deux ans.

— On ne vous demande pas votre âge.

— Maître aubergiste à Luz y (Nièvre). Voulez-vous des papiers ? En voici. »

Et tirant de sa poche un fort portefeuille de cuir noir, il l'ouvrit et en tira cinq ou six papiers pliés, laissant apparaître un respectable paquet de billets de banque : c'étaient une carte d'électeur, un certificat de vie et une

libération du service militaire, attestant deux blessures et un colonel sauvé en Afrique.

Le brigadier feuilletait ces documents, mais son opinion était fixée : la vue des billets de banque avait produit plus d'effet sur lui que tous les papiers authentiques du monde. Un homme aussi bien mis pour un paysan et possédant un tel sac ne pouvait être qu'une puissance à ménager :

« Lâchez monsieur ! » commanda-t-il.

L'agent qui tenait Margouët le lâcha.

« Et monsieur ? » interrogea l'agent qui maintenait toujours sans effort le petit jeune homme.

— Hum ! hum ! » fit le brigadier en se grattant le nez.

Car enfin ce petit jeune homme était cause de tout. On n'est pas insolent, on ne se permet pas d'attaquer un honorable citoyen qui porte dans son portefeuille, sous sa blouse glorieuse de prolétaire, une aussi forte collection de billets de banque.

Peut-être, logique avec ce raisonnement irréfutable, le brigadier allait-il ordonner de conduire l'infortuné Désiré Couperin, descendant des maîtres de chapelle des rois de France, chez le plus proche commissaire de police, lorsque tout à coup la forte voix de Margouët retentit.

Ce n'était pas un mauvais homme, l'aubergiste de Luzy ; il était même excellent : il faisait du bien dans le pays, et il y avait toujours chez lui du pain gratis et un bon feu pour les pauvres gens de passage, sans asile et sans souper. M^{me} de Paradèze disait de lui, car elle le connaissait : « Ce Margouët, c'est un saint sans le savoir qui est devenu enragé. » Il cria donc :

« Ah ! non ! qu'on arrête ce jeune blanc-bec, c'est trop. C'est pas juste. Je ne veux pas de ça. Il a eu une inconséquence ; je la lui ai renfoncée d'un coup de

poing. Il m'a répondu par une gifle ! Il n'est pas capon ; j'aime ça, moi ! Sergos, mes enfants, vous allez me faire le plaisir de le lâcher et plus vite que ça, et je paye une tournée à tout le monde. Moi, voilà comme je suis.

— Il nous est impossible de rien accepter pendant notre service, répliqua le brigadier, tandis que les agents échangeaient un regard désappointé. Mais puisque c'est fini, et puisque vous répondez du jeune pékin, monsieur, nous nous empressons de vous satisfaire. Lâchez monsieur ! »

On lâcha Désiré, qui se mit à se rajuster devant la glace d'un café.

« Hé ! fit Margouët en l'attrapant par le pan de sa redingote ; vous ne m'en voulez pas, hein ?

— Nullement, monsieur ; j'ai été un peu vif.

— En ce cas, nous allons prendre quelque chose.

— Je vous remercie bien, mais...

— Ah ! faites attention, vous me désobligeriez ; je suis tout franc, moi, tout rond. C'est y parce que je porte une blouse, par hasard ? »

Le jeune homme tendit la main à l'aubergiste et répliqua d'une voix émue :

« Mon père était un simple ouvrier des champs, et j'aurais suivi le même état, s'il n'avait tenu absolument à faire de moi un homme de loi, un notaire. Vous voyez, monsieur, que nous sommes égaux.

— Tu es un brave enfant ! Tu me plais ! cria Margouët en prenant bras dessus bras dessous le descendant de ces maîtres de chapelle des rois de France, dont on peut encore se procurer la composition (d'ailleurs délicieuse) au Ménestrel et chez Brandus. Viens, mon fils ! sois tranquille, nous n'allons pas sur le zinc. J'aperçois là un café à dorures qui nous convient comme un gant juste. »

Et tous deux entrèrent au café du Cercle, salués par le brigadier et les agents qui soulevèrent leur képi.

Quand Désiré et Margouët se furent attablés devant un guéridon de marbre, l'aubergiste de Luzy, à l'écartillement des yeux de son jeune compagnon, demanda deux bouteilles de Cliquot, carte blanche, en ajoutant : « Du Moët première, si ces chameaux d'Allemands ont pris tout le Cliquot ! » Puis il dit :

« Pour lors, nous venons faire nos farces à Paris, garçon ?

— Oh ! monsieur Margouët...

— Tu as retenu mon nom, c'est gentil. Tu connais du monde dans ce pays-ci ? »

Désiré Couperin baissa les yeux ; la cordialité de Margouët le séduisait tout à fait. Il répondit :

« Pour tout vous dire, je crois que je vais me marier ; la demoiselle d'un pépiniériste de la rue Camulogène paraît bien disposée pour moi, et comme je possède dix-huit cents livres de rentes, ses père et mère ne me voient pas d'un mauvais œil. Voilà pourquoi je suis venu de Mâcon, en train de plaisir, parce que, vous savez, c'est moins cher.

— A qui le dis-tu ! fit Margouët... Mais quel diable de mot as-tu prononcé... la rue où demeurent tes futurs beaux-parents ?

— La rue Camulogène.

— Ce n'est pas un nom, ça, c'est une enseigne de pharmacien.

— Oh ! monsieur Margouët ! fit Désiré rougissant, c'est un nom historique...

— Enfin, n'importe.

— C'était un chef gaulois qui...

— N'importe, je te dis... Ça se trouve joliment à propos, tes connaissances ; je suis descendu à un hôtel

de la rue de Richelieu qu'on m'avait recommandé : *l'Hôtel admirable*, — c'est écrit sur la porte en lettres d'or. Ce n'est pas le prix qui me gêne; j'ai le moyen (et l'aubergiste de Luzy frappa sur sa poitrine). Mais on y donne à manger pour les oiseaux. Un potage! non, si tu voyais ça, une liquette. Je meurs d'inanition. J'ai mangé tout à l'heure dans la rue un petit pain de quatre sous et un cervelas. Mais tu dînes chez des bourgeois; j'en suis. »

Désiré Couperin crut avoir mal entendu; il balbutia :
« Vous dites ?

— Je dis que je vais avec toi; je t'accompagne.

— Chez les Dolibard ?

— Ils se nomment Dolibard? Ce nom me plaît; il sonne bien. Qu'est-ce qu'ils font, tes Dolibard ?

— Ils sont pépiniéristes, je vous l'ai déjà dit... Mais...

— Pépiniéristes ! s'écria Margouët; un bel état. Ça me connaît; moi aussi, j'ai fait de la culture; j'ai des roses et, quand j'ai le temps, je croise des dahlias. Vivent les Dolibard ! »

Le descendant des maîtres de chapelle des rois de France porta la main à son front. Il cria :

« Mais vous ne les connaissez pas !

— Nous ferons connaissance !... Encore un verre à ta santé. »

A lui seul, Margouët avait vidé une bouteille et demie. Le petit jeune homme, éperdu, était parvenu à jeter sous la table à peu près tout le contenu des verres que Margouët lui avait versés.

Finalement il fallut obéir. Margouët héla un fiacre découvert, y monta avec désiré Couperin et cria :

« Rue... dis ce satané nom de rue ? »

Désiré donna la rue et le numéro.

On arriva chez les Dolibard, gens simples et doux, qui, en voyant leur futur gendre leur amener un convive d'aussi bonne mine, crurent Margouët un ami de Désiré et lui firent accueil.

Il se trouva que le pépiniériste était de Cosne; c'était la Nièvre! Un compatriote! Margouët, au dessert, l'embrassa, et enfin il conta ce qui intéresse surtout le présent récit.

Margouët était venu « surveiller son député ».

« Depuis que cet animal-là est ministre, disait-il, c'est encore pis qu'auparavant. Il tourne, tourne. On m'assure qu'il va à la messe en secret; en tout cas, sa femme et ses filles y vont... Ça me déplaît : il faut être logique; si vous y croyez, allez-y; si vous n'y croyez pas, n'y allez pas, mais n'en dégoutez pas les autres. Tu me serviras, mon petit! ajouta Margouët en appliquant sa large main sur l'épaule de Désiré Couperin qui fléchit.

— Moi? fit le petit jeune homme stupéfait.

— Oui, toi. C'est aujourd'hui samedi, par conséquent c'est demain dimanche. Tu te posteras à la porte du ministre de l'intérieur, place Beauveau, devant la grille; moi, qui ai de la méfiance parce que je connais le pèlerin, je me camperai rue Cambacérès, derrière le ministère : ça correspond. Je me suis déjà informé. Il faut être là avant six heures du matin; ces bigots sont si fûtes, et ils se lèvent si matin! Est-ce entendu?

— Tout ce que vous voudrez! répondit Désiré, qui, à moitié gris, n'avait plus rien à refuser à Margouët.»

C'est grâce à cette combinaison ingénieuse que le lendemain matin, dimanche, à six heures moins dix minutes, le défiant Margouët vit sortir des dépendances du ministère la femme et la fille de Népomucène Dastugue et acquit ainsi la preuve qu'elles allaient à la

messe, quoique leur mari et leur père eût juré, en pleine réunion électorale, que lui et les siens étaient « revenus des superstitions d'un âge maudit qui avait conduit la France à l'obscurantisme ».

Margouët n'avait plus rien à apprendre. Il serra Désiré Couperin dans ses bras, le pria de dire bien des choses de sa part aux Dolibard, fit cadeau d'un bracelet de douze louis (qu'il eut en fabrique, à meilleur compte, chez un copain, bijoutier, rue Turbigo) à Zéphirine Dolibard pour ses noces, et prit l'express de Nevers.

Vingt-quatre heures après, il franchissait la porte du *Révolutionnaire accentué*, principal organe radical de Château-Chinon, et l'on peut deviner que les détails fournis par Margouët, encore tout chaud de Paris, fournirent le développement de deux colonnes dont un ministre, surtout de l'intérieur, ne se relève pas.

XXXI

Le temps avait marché. Il y avait déjà deux mois passés que Pierre Dastugue avait regagné Paris, quand Planteseigle, un matin, lut dans le *Figaro*, sous la signature Émilio (l'Émile qu'on a vu apparaître naguère dans la scène du restaurant de la Cascade), une indiscretion « carabinée », comme disait Prat, sur le prochain envoi de ce jeune artiste au Salon de 1882. Il avait du temps devant lui, et Emilio s'y prenait un peu tôt. Mais avec l'appétit croissant de la curiosité parisienne, on en viendra à rendre compte des comédies au moment même où l'auteur en conçoit le plan et à raconter les tableaux et la pâte avec laquelle ils seront traités, au moment même, — qui sait ? la veille peut-être de leur première esquisse.

Emilio donc, après s'être excusé spirituellement auprès de ses lecteurs, qu'il feignait de supposer tous boulevardiers et sceptiques raffinés (car heureusement son journal en a d'autres), exposait que le prochain tableau du jeune auteur de *Pavie* (titre communément donné à l'*Anneau de François I^{er}*, premier et éclatant début du jeune maître) mettrait en scène un des épisodes les plus dramatiquement poignants de la fin du moyen âge.

Charles le Téméraire, le lion, vient d'être vaincu, écrasé, anéanti par Louis XI, le renard. Son empire, encore très vaste et très riche, est en désarroi, comme une colonne d'hommes ébranlée par une décharge de mitraille. Il n'a pas d'héritier mâle, ce duc, ce poète, qui, jeune, aima la mer, les femmes, les fleurs, les vers et la musique; qui, homme, aima les femmes, le fer, la guerre, la gloire, le sang et l'or. Il laisse pour héritière une enfant, Marie de Bourgogne, — celle dont on voit encore à Bruges la tombe superbe, côte à côte avec celle de son père, vides toutes deux, violées en 1793 par nous, vainqueurs du monde, libérateurs des peuples, mais aveuglés comme Attila dont nous remplissons le rôle après quatorze siècles.

Emilio qui, à vingt ans, avait passé sa licence ès lettres et même professé au lycée de Nice (trop près de Monaco, trop près des gens de lettres, et c'est ça qui l'avait perdu, — ou plutôt sauvé), connaissait à fond l'épisode traité par Pierre Dastugue. Il en fit un excellent petit résumé, pas fastidieux du tout, en s'attachant toujours à ne pas ennuyer les gens qui lisent le *Figaro* en déjeunant chez Noë, ou chez Brébant, ou au café Riche, et il avait eu la bonne idée de citer ce passage de Commines, que Michelet, — le Shakespeare français de l'histoire, résume avec tant de foi et de poésie.

Les Flandres, pressurées par Charles le Téméraire, aujourd'hui mort, sont en feu. Et pour mettre ordre à tout, pour calmer ce peuple affolé et furieux, qui ? Une enfant.

« Pauvre demoiselle ! dit Commynes, pauvre, non pour avoir perdu tant de villes qui, une fois dans la main du roi, ne pouvaient être recouvrées jamais, mais bien plus pour se trouver elle-même dans les mains de ce peuple... Une fille qui n'avait guère vu la foule que du balcon doré, qui jamais n'était sortie qu'environnée d'une cavalcade de dames et de chevaliers, prit sur elle de descendre, et, sans sa belle-mère, elle franchit le seuil paternel... Dans le plus humble habit, en deuil, sur la tête le petit bonnet flamand, elle se jeta dans la foule.. Il n'était pas mémoire, il est vrai, que les Flamands eussent jamais touché à leur seigneur ; la lettre du serment féodal réservait justement ce point. Ici, pourtant, une chose pouvait la faire trembler, toute dame de Flandres qu'elle était, c'est qu'elle était complice, et prouvée telle, de ceux qu'on voulait faire mourir. »

Ceux que les bourgeois, marchands et ouvriers de la bonne ville de Gand voulaient faire mourir se nommaient Hugonet et Hembercourt, le premier, clerc ; le second, Toison d'or, tous deux anciens et fidèles conseillers du duc Charles, qu'ils avaient servi comme on servait en ce temps-là les chefs de peuples, parce qu'en les servant on savait servir la grandeur de la patrie ; comme Richelieu plus tard servit Louis XIII, comme Colbert servit Louis XIV : à risquer l'enfer.

« Marie, continuait le chroniqueur, perça jusqu'à l'Hôtel de Ville, et là elle trouva les juges qu'elle venait prier, peu rassurés eux-mêmes. Le doyen des métiers lui montra cette foule, ces masses noires qui remplis-

saient la rue, et lui dit : « Il faut contenter le peuple. »

« Elle ne perdit pas courage encore, elle eut recours au peuple même. Les larmes aux yeux, échevelée, elle s'en alla au marché du vendredi; elle s'adressait aux uns, aux autres, elle pleurait, priait les mains jointes (*Met haller herten... met weenenden heghen*, dit la chronique manuscrite d'Ypres). Leur émotion fut grande de voir leur dame en cet état, et si abandonnée, si jeune, parmi les armes et tant de rudes gens. Beaucoup crièrent : « Qu'il en soit fait à son plaisir; ils ne mourront pas! » — Et les autres : « Ils mourront! » — Ils en vinrent à se disputer, à se mettre en lignes opposées et piques contre piques. Mais tous ceux qui étaient loin, qui ne voyaient point Mademoiselle, voulaient la mort, et c'était le plus grand nombre. »

Telle était la scène grandiose, sublime qui avait tenté Pierre Dastugue.

Il était, comme Delacroix, de ceux qui prennent les personnages en pleine action, en pleine douleur, en pleine fureur, en pleine rage : s'il eût eu à peindre le meurtre du duc de Guise à Blois, il eût montré le grand Henri saisi à la gorge, à la poitrine, aux jambes par six Quarante-Cinq et traversant ainsi, tant il était terriblement fort et vigoureux, au rapport de L'Estoile, la pièce immense, comme un sanglier déchiré par dix molosses les fait voler autour de lui en râlant. S'il eût eu à peindre Cinq-Mars, il ne l'eût pas montré assis paisiblement dans une barque remorquée par la litière-galère du cardinal. Il eût montré M. le Grand debout sur l'échafaud, non loin de de Thou, et jetant mélancoliquement au ciel, en y tendant ses deux bras à manchettes de dentelle, le cri immortel et fameux : « Mon Dieu ! qu'est-ce que ce monde ? » Mais autre chose est Delaroche, autre chose est Delacroix, et Pierre Das-

tugue estimait que c'était Delacroix qui avait raison.

Quand Planteseigle eut lu et relu l'Emilio qui donnait tous ces détails et terminait par les réflexions judicieuses que je n'ai pu résister à l'envie de transcrire ici, il courut à sa bibliothèque, fort modeste, mais bien composée, tenue avec soin, agréable à l'œil avec la multiplicité des cartonnages artistiques que les Canape, les Pierson, les Vié ont mis à la mode, et que Planteseigle faisait venir par le chemin de fer, quand il avait, comme il le disait, un peu gratté sur les vésicatoires. Il prit d'une main sûre le tome VIII de Michelet, édition grand in-18, l'ouvrit aux dernières pages et y savoura longuement les détails de la scène historique que, forcément, ayant sur lui constamment fixé l'œil du café Riche et celui de Tortoni, Emilio avait été forcé d'écourter.

Planteseigle se frappa le front :

« Pour être allé si vite... pour avoir achevé en un mois l'esquisse d'un tableau pareil... il s'est produit un miracle... J'y suis : je le connais... je le devine, le miracle... Quand il est arrivé dans le Morvan, Pierre était morose, triste. Où trouverai-je jamais, me disait-il, une figure à la fois tendre, douce et héroïque, digne de représenter la fille du Téméraire, Marie de Bourgogne?... Il l'a trouvée : c'est M^{lle} de Chanvallon. »

Certain d'avoir deviné, et enchanté de sa découverte, Planteseigle mit son chapeau, donna un coup de brosse à son habit, alla prendre dans un tiroir de sa commode une paire de gants de Suède encore fraîche (accessoire qu'il n'employait que dans de rares occasions), et il sortit.

Où allait-il ? Il allait à la Brèche aux loups.

Il avait, cela va sans dire, emporté le journal. Il s'était réconcilié avec M. de Chanvallon, ou plutôt M. de Chan-

vallon s'était en quelque sorte excusé de sa brusquerie. Un jour, en rencontrant Planteseigle, comme ce dernier, exténué d'une visite lointaine dans un endroit où sa voiture n'aurait pu pénétrer, le vieux Nemrod, guêtré et farouche, lui tendit la main, lui parla cordialement et lui demanda pourquoi on ne le voyait plus au château. Planteseigle, confus et ravi, répondit en balbutiant que les fièvres donnaient beaucoup en ce temps-ci, qu'il avait été surmené, mais qu'il ne manquerait pas d'aller saluer M. de Chanvallon et présenter à ces dames de la Brèche ses plus respectueux hommages dès qu'il conquerrait une heure de liberté.

Ce que Planteseigle ne pouvait deviner, c'est que cette conversion du vieux châtelain était l'œuvre d'Antonine. Avec une patience prodigieuse, une volonté persévérante, appelant à son aide toutes les séductions de son esprit, toutes les tendresses calmes de son cœur, M^{lle} de Prélac avait si bien persuadé M. de Chanvallon que jamais elle n'avait remarqué Planteseigle, et que même sa bonne grosse figure rougeaude aux pommettes l'amusait beaucoup, que le sauvage Alceste de la Brèche aux loups avait changé d'idée.

Lorsqu'il arriva au château, M. de Chanvallon, selon son habitude quotidienne, se trouvait à la chasse, en compagnie de son inséparable garde Saintex. Mais ces dames, lui dit la femme de chambre, étaient là, sur la terrasse. Planteseigle traversa le grand vestibule central, décoré d'énormes têtes de cerfs en pierre sculptée au front desquels s'étagaient de magnifiques bois naturels, trophées des Chanvallon. Il ouvrit la haute porte vitrée, à petits carreaux, du fond, et déboucha sur la terrasse où nous avons assisté à la conversation intime d'Antonine et de Marthe.

Du premier regard, il s'aperçut que M^{lle} Bernard était seule. Assise sur une chaise de fer tressé, la jeune femme, la tête penchée sur sa poitrine ronde et gracieuse comme celle des belles statues, un livre à demi fermé entre les doigts, semblait rêver profondément. Cependant la femme de chambre ne s'était pas trompée, Marthe ne devait pas être loin. Elle s'était écartée pour aller chercher un petit portrait de son enfance qu'Antonine ne connaissait pas.

Planteseigle, retenant son souffle, demeura bien cinq bonnes minutes dans la contemplation muette de la femme qu'il adorait, dont l'image remplissait désormais sa vie. Puis, enfin, sentant que l'émotion le gagnait au point de le faire flageoler sur ses jambes et de lui arracher des larmes, il toussa.

A ce bruit, Antonine eut un léger soubresaut ; puis, reconnaissant le visiteur, elle se remit, se leva, vint à lui souriante et dit, sa belle main tendue :

« C'est vous, docteur, bonjour. C'est bien gentil de venir me voir ; vous voyez, la vilaine, sous prétexte d'un portrait à me montrer et qu'elle aura égaré dans des fouillis, elle me laisse seule.

— Je bénis le ciel de cette absence momentanée, repliqua Planteseigle, qui, effrayé de son audace, se dit en lui-même : « Qu'est-ce que j'ai donc ? Est-ce que « je deviens fou ? »

— Pourquoi ? fit Antonine en fermant à demi ses grands yeux et en rejetant légèrement en arrière sa tête de Diane, mouvement de coquetterie inconsciente qui la rendait adorable.

— Mais, reprit Planteseigle, parce que cela me procure l'avantage de me trouver un instant seul avec vous. »

Et en lui-même, furieux, il murmura : « Polisson, va !

Lovelace!... et quel français! L'avantage, comme pour un effet de commerce.

— Est-ce que vous auriez quelque chose à me dire de particulier? mon bon docteur, demanda Antonine en affectant un air étonné et en donnant à sa voix l'inflexion la plus séduisante qu'elle put trouver.

— Mon Dieu! fit Planteseigle en tournant son chapeau entre ses doigts gantés... Oui... si vous voulez... et non... car ce que je veux vous dire je le dirais aussi bien en présence de M^{lle} Marthe... Cependant, non, non! reprit-il avec vivacité et en portant son mouchoir à son front qui commençait à devenir excessivement chaud... Non, je voudrais vous dire... il y a même longtemps... oh! oui, bien longtemps que je voudrais vous le dire. »

Antonine prit un air encore plus étonné et curieux :

« Quoi donc? » dit-elle en regardant fixement Planteseigle.

Toute la résolution du docteur l'abandonna; il répliqua très vite, pressé d'échapper au danger que son audace venait de lui faire courir.

« Rien... je voulais vous remercier de m'avoir fait d'une façon si charmante rentrer en grâce auprès de M. de Chanvallon...

— Oh! cela n'a pas été facile.

— Comment?

— M. de Chanvallon se figurait que vous étiez amoureux de moi. »

Planteseigle jeta un cri :

« Ah ça! est-ce que ce vieux Job se permettrait d'être jaloux?

— Heureusement, reprit Antonine sans répondre à cette exclamation que l'infortuné docteur se repentait déjà d'avoir lancée, heureusement il n'en est rien, et j'ai pleinement rassuré là-dessus M. de Chanvallon.

— En lui disant quoi?

— Que, d'abord, vous ne m'aimiez pas; qu'ensuite, il pouvait demeurer parfaitement tranquille, attendu que je ne me marierais jamais. »

XXXII

Planteseigle parvint à maîtriser l'émotion que venaient de lui causer les paroles d'Antonine, lesquelles équivalaient pour lui à un coup de marteau sur la tête.

« Vous ne voulez pas vous marier? balbutia-t-il enfin.

— Jamais.

— Je ne commettrai pas l'injure de vous demander pourquoi, reprit Planteseigle en poussant un soupir qui eût été un sanglot s'il s'était laissé aller à la sincérité de son impression; les motifs de cette raison doivent être graves, sacrés... un vœu, sans doute, accompli au chevet d'un mourant?... »

Antonine secoua lentement la tête :

« Non, je suis seule; je l'ai été toute petite. J'ai rencontré une bonne amie, une sœur. Je me trouve bien comme je suis et je ne veux pas tenter Dieu en lui demandant davantage. D'ailleurs, je ne suis plus jeune, ajouta M^{lle} de Prélac d'une voix mélancolique, presque douloureuse. Je suis triste, je suis grave, j'ennuierais mon mari et tout le monde. Qui est-ce qui voudrait jamais de moi? »

Elle tenait inclinée sa belle tête pensive, et paraissait ainsi plus belle et plus imposante encore. Un frisson passa dans tout l'être du docteur. Cet homme avait trop de sang au cœur, trop de chaleur chaste et

sincère, pour pouvoir plus longtemps résister à l'entraînement d'un amour devenu l'objectif, l'effort, le but supérieur de toute sa vie. Il courut à Antonine et, oubliant tout, fou, brisé et pourtant résolu, il mit un genou en terre, sur le sable de la terrasse, et dit d'une voix vibrante :

« Mais moi ! moi ! puisque je vous aime, puisque je vous adore. »

Avant qu'Antonine eût eu le temps de répondre et même de prendre une contenance devant cette déclaration inattendue, d'une clarté qui ne permettait plus l'équivoque, un éclat de rire perlé comme un trille de la Patti éclata, et la voix fraîche de Marthe de Chanvalon cria joyeusement :

— « Enfin ! »

Planteseigle se redressa d'un bond. Antonine, un peu rouge, ne leva pas les yeux.

Marthe s'avança. Elle tenait à la main un petit objet qui était une carte-photographie. Elle regarda alternativement d'un air de feinte gravité étonnée les deux acteurs de cette scène, puis s'avançant vers Planteseigle :

« Pourquoi vous défendez-vous de ce que vous venez de lui dire ? fit-elle de sa voix harmonieuse et chantante. Pourquoi avez-vous honte d'avoir versé l'aveu de votre cœur dans son cœur ? Il y a longtemps que je le sais, moi, que vous l'aimez ! »

Planteseigle était sur des charbons.

« Oh !... mademoiselle... »

— Et toi aussi, tu t'en es aperçue, ma belle mystérieuse, poursuivit Marthe d'un ton d'amical reproche. Tu ne m'en as jamais dit un mot ; je n'ai pas eu besoin d'autre preuve. »

Cette fois, Planteseigle exulta :

« Vraiment ! s'écria-t-il.

— Oui. Ainsi chassez cette mine de braconnier que le garde a surpris tendant des collets... »

Et, changeant de ton, elle ajouta, s'adressant à Antonine :

« Je n'ai pu parvenir à retrouver ce petit portrait que mon père a fait faire de moi quand j'avais sept ans, mais en passant devant la porte de ta grande chambre, j'ai vu cette porte grande ouverte ; tu l'avais mal fermée, et le vent, s'engouffrant par une fenêtre ouverte aussi, aura arraché le pêne de la gâche. L'idée, je ne sais pourquoi, m'est venue, d'entrer avant de venir te rejoindre, et j'ai bien fait, j'ai trouvé ça en furetant sur ta table... grande cachotière ! »

En disant cela, Marthe de Chanvallon tendait à Antonine la photographie envoyée secrètement par M^{me} Guiscard, la photographie de Louise, qu'Antonine, ne pouvant se lasser de la regarder et de la baiser, avait oublié d'enfermer, avec la lettre de M^{me} Guiscard, sous clef, et s'était bornée à dissimuler mal sous des livres et des papiers.

M^{lle} de Prélac devint d'une pâleur de cadavre. Marthe se méprit à cette expression de visage dont elle ne pouvait deviner la véritable cause. Elle crut qu'Antonine était blessée, froissée de son indiscretion d'enfant espiègle et curieuse... Elle courut à elle, l'enlaça de ses deux bras jeunes et parfumés, et cria avec un accent presque déchirant :

« Tu m'en veux ! J'ai eu tort ! Pardonne-moi ! pardonne-moi ! »

Cette voix désolée suffit à faire revenir à elle M^{lle} de Prélac. La jeune femme attira le front de Marthe, le baisa avec passion et dit :

« N'est-ce pas qu'elle est bien jolie et que ton por-

trait, au même âge, devait ressembler à celui-là ?

— Mais justement ! c'est que c'est vrai ! répliqua M^{lle} de Chanvallon, ravie d'avoir obtenu sa grâce de sa grande amie. C'est pour ça justement que j'ai pris cette carte dès que je l'ai vue ; toute pareille à la mienne : presque les mêmes yeux, la même expression de vivacité contenue à grand'peine. On dirait ma petite sœur.

— Oh ! chérie ! murmura Antonine, émue jusqu'aux larmes.

— C'est une petite fille de tes parentes, sans doute ? »

La question ramena M^{lle} de Prélac au sentiment de la réalité glacée et terrible.

« Tu sais bien que je n'ai pas de parents ! » dit-elle.

Planteseigle, qui avait suivi la scène sans s'y mêler et s'était assis, en posant son chapeau sur le sable, jugea le moment venu de rentrer dans la conversation :

« Non, dit-il, M^{lle} Bernard n'a plus aucun parent ; elle me l'a dit. »

Un regard fugitif d'Antonine parut remercier le docteur, qui en fut tout ému.

« Ainsi, reprit Marthe, devenue assez indifférente, c'est l'enfant d'une amie seulement ?

— Oui, d'une amie... qui est morte ! » acheva M^{lle} de Prélac avec effort.

Marthe jeta une exclamation :

« Morte ! Alors cette pauvre petite est orpheline ?

— Oui.

— Qui donc a soin d'elle ?...

— Une pauvre femme... bien malheureuse aussi, qui sait mon adresse et que j'ai priée de m'écrire... quand elle aurait besoin... de quelques secours. »

M^{lle} de Chanvallon joignit les mains, et, fronçant ses charmants sourcils, avec une moue délicieusement comique :

« Vilaine!... Et tu ne m'as jamais conté ça?... Et il a fallu que le hasard?... Oh! mais, s'écria-t-elle avec cet emportement passionné qu'elle tenait de sa mère, maintenant, tu auras beau faire, nous serons deux à aimer cette enfant. D'abord, moi, je l'adopte.

— Tu... l'adoptes... répéta Antonine qui commençait à suffoquer et répondait sans trop savoir ce qu'elle disait.

— Oui, avec toi et moi, elle aura deux mères au lieu d'une. Et comme je crois que je ne me marierai jamais... »

Un cri l'interrompit, poussé par Planteseigle :

« Vous non plus, mademoiselle ? »

Malgré elle, Marthe, au cri du docteur, avait fait un léger soubresaut ; elle dit en riant :

« Vous m'avez fait peur. Ah ça! docteur, qu'est-ce que vous voulez dire avec votre : vous non plus ?

— Je veux dire que vous ne voulez pas vous marier non plus.

— Non plus que qui ?

— Que M^{lle} Bernard.

— Antonine vous a dit ça ?

— Oui.

— Qu'elle ne voulait pas se marier ?

— Oui. »

Marthe haussa les épaules et se tournant vers Antonine :

« Tu lui as dit cela, bien vrai ?

— Sans doute.

— Sérieusement, sans rire, pour de bon ?

— Marthe!... »

M^{lle} de Chanvallon éclata de rire ; sa gaieté était sincère, expansive, franche et bruyante. Planteseigle la regardait comme le naufragé doit regarder de loin la petite

voile blanche qui va peut-être le sauver du radeau où il erre, ballotté sur les vagues de la mer. Antonine, grave, avait retrouvé son air impassible. Marthe reprit enfin :

« Allons, ma chérie ! c'est une boutade : le docteur Planteseigle t'aime... tu aimes le docteur Planteseigle. »

Antonine redressa fièrement sa belle tête :

« Moi ?

— Oui, toi... Allons, j'ai été indiscrète. Ne m'en veuille pas... je crois m'y connaître... quoique je sois bien jeune. Car moi aussi je... »

Elle s'arrêta, et une rougeur légère couvrit ses joues. Entraînée malgré elle, elle s'aperçut qu'elle allait penser tout haut. Vivement elle poursuivit d'un ton léger :

« M. Planteseigle est un honnête homme ; il est indépendant, il a un patrimoine, il a du talent, il est homme du monde, mon père le reçoit et il a chaque soir son couvert mis chez M^{me} de Paradèze, quand même elle donnerait à dîner à Sa Grandeur l'évêque de Nevers, ou au duc de Sabran, le plus ancien ami de feu M. de Paradèze, lorsque le duc s'échappe de Vienne, sa résidence favorite. M. Planteseigle a donc parfaitement le droit de t'aimer.

— Oh ! Marthe... tu es terrible ! murmura Antonine dont on voyait la poitrine haletante se soulever sous les battements précipités de son cœur. Laisse cela... laisse cela, je t'en conjure. »

Une seule expression, populaire, triviale même, rendra ce qu'éprouvait en ce moment Planteseigle ; il buvait du lait. Il eût voulu parler, profiter de la situation nouvelle que la charmante et l'audacieuse franchise de M^{lle} de Chanvallon lui créait ; il ne put recouvrer la pa-

role : il étouffait. Mais il eut un mouvement de stupeur subit en entendant Marthe ajouter :

« Il y a bien, je le sais, un petit, un tout petit empêchement.

— Marthe ! » fit cette fois avec force Antonine.

Mais l'espiègle était lancée :

« Oui, il n'est pas noble et tu l'es : il se nomme Planteseigle et tu t'appelles Antonine de Prélac ! »

Planteseigle, tout pâle, lui si rouge d'ordinaire, se leva :

« De Prélac ! répéta-t-il... de Prélac ! Mademoiselle ne se nomme donc pas ?... »

— Bernard ?... Eh ! non, cher docteur. C'est pour se cacher. Pour paraître humble. Cette chérie est modeste comme la violette, voilà ! »

Il était trop tard pour récriminer. Antonine, vaincue, prit son parti. Elle se tut, grave, froide comme une statue.

Planteseigle se mit à marcher avec agitation, répétant :

« De Prélac !... Le nom d'un officier dont les journaux ont parlé en 1870... Un héros... un gentilhomme... Et vous êtes sa fille... Oh ! oh ! »

Et un sanglot jaillit de ses lèvres, tandis que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Un tressaillement secoua tout le corps d'Antonine : la statue fut touchée. Elle se leva, alla au malheureux, et, le regardant en face de ses beaux yeux loyaux et clairs, elle dit :

« Monsieur Planteseigle, je vous estime ; vous êtes un homme droit et bon. Je ne veux pas que vous pleuriez à cause de moi, je ne le veux pas.

— Oh ! s'écria le pauvre homme, ma vie est perdue à jamais maintenant. Le fils d'un charron ne pourra jamais épouser une de Prélac.

— Ainsi, répliqua Antonine d'une voix vibrante, presque indignée, vous croyez, vous pouvez croire que si je repousse l'amour que vous éprouvez pour moi, auquel je crois, entendez-vous... que je partage peut-être... »

Elle s'arrêta, frémissante, la tête de nouveau baissée. Puis la relevant :

« Vous voyez... je suis franche... Marthe l'a voulu; elle a peut-être bien fait. Cela vaut mieux ainsi. C'est plus rapide. On souffre moins. Ainsi vous vous imaginez sérieusement que, si je refuse votre main, c'est un sentiment d'orgueil qui me retient, un préjugé de caste qui m'inspire ?

— Mais alors...

— Monsieur Planteseigle ! reprit Antonine, qui leva vers le ciel sa main, rendue plus blanche encore par ce mouvement, et en regardant la voûte bleue et pure dans une expression d'extase illuminée et presque farouche, devant Dieu qui voit tout, sur la mémoire de ma mère, morte jeune, et de mon père qui a donné son sang pour la patrie, je vous jure que, s'il n'existait entre vous et moi que le vain obstacle de l'inégalité des naissances, je vous dirais, avec fierté, avec bonheur : voici ma main. »

Il y avait une telle solennité, et en même temps une telle douleur poignante dans l'accent avec lequel Antonine de Prélac avait prononcé ces paroles, que Planteseigle en fut bouleversé et comme foudroyé. Sans répliquer, sans répondre un mot, il alla ramasser son chapeau sur le sable, s'inclina sans regarder Antonine et dit d'une voix qui tremblait, malgré son effort visible pour la rendre ferme :

« C'est bien, mademoiselle; vous me permettrez seulement de tenter une dernière démarche. Après, tout sera fini. Adieu. »

Antonine, d'un signe de la main, répondit au salut. Elle n'eut pas la force de prononcer une parole.

Planteseigle s'éloignait d'un pas rapide. Il touchait déjà le bouton de cuivre de la porte du château qui devait le ramener dans le vestibule, puis dans la cour, et enfin sur le chemin de Montsauche. Marthe courut après lui.

« Docteur !... mon bon docteur, vous vous en allez comme ça ? »

Planteseigle s'arrêta et tourna vers M^{lle} de Chanvallon ses deux gros yeux littéralement noyés de larmes, et dit :

« Je vous en prie ! oh ! laissez-moi partir... je vous en supplie... »

Marthe n'insista plus. La porte se referma sur Planteseigle. Alors Marthe revint à M^{lle} de Prélac, assise et comme abîmée dans une prostration sombre.

Debout, après un long silence, la jeune fille, qui se tordait les mains dans une contraction impatiente et colère, dit sèchement :

« Pourquoi l'as-tu désespéré ainsi ?

— Tu l'as voulu.

— Oh ! méchante, tu sais bien le contraire, puisque je savais qu'il t'aime et que tu l'aimes.

— Il le fallait.

— Toujours cette grande résolution... de ne jamais te marier...

— Jamais.

— Tu me fais froid dans les veines avec ton jamais !... Ah ! reprit Marthe de Chanvallon dans une explosion éclatante et comme haletante de franchise et d'ivresse subites, c'est moi qui ne répondrais pas non, si celui que j'aime me disait qu'il m'aime aussi. »

Antonine se dressa.

« Tu aimes ?

— Hé ! tu le sais bien ! fit la jeune fille en soutenant de son regard pur et loyal le regard assombri de sa compagne. Est-ce que nous pouvons nous cacher quelque chose l'une à l'autre, toi et moi ?

— Pierre... n'est-ce pas ?... balbutia M^{lle} de Prélac.

— Oui... As-tu lu *le Figaro* ce matin, que mon père parcourt seulement pendant cinq minutes avant de partir pour la chasse ?

— Non.

— Eh bien ! moi, je l'ai lu ; il y a un article où *il* est nommé. Il vient de faire un tableau : une princesse, une Marie de Bourgogne... »

Ici, M^{lle} de Chanvallon releva sa tête charmante encore plus haut, plus droit que d'habitude, et ajouta, dans un éclat d'orgueil et de joie enivrée :

« C'est moi la princesse !... c'est moi la figure dont on parle tant... c'est moi... j'en suis sûre, je le sais, je le devine, je le sens !

— Oh ! murmura Antonine, tu es heureuse, toi, de pouvoir aimer et espérer encore ! »

Marthe se tut. Elle contempla une dernière fois cette douleur mystérieuse et obstinément fermée aux consolations ; puis, prenant le bras d'Antonine, toutes deux rentrèrent dans le château.

Comme Antonine, ayant quitté M^{lle} de Chanvallon, entra dans sa chambre, un valet s'approcha d'elle, portant un papier bleu, plié, posé sur un plateau d'argent :

« Une dépêche pour mademoiselle. »

Antonine pâlit sans raison apparente.

« C'est bien. »

Le valet disparut.

Antonine ferma la porte et poussa le verrou.

Puis elle brisa le cachet de la dépêche et lut.

Alors elle jeta un cri, guttural, étouffé, atroce, et tomba anéantie sur le parquet, comme morte.

La dépêche ne contenait que ces mots :

« Louise, votre fille, fièvre typhoïde foudroyante. Plus une heure à vivre. Sera morte quand vous recevrez dépêche. Inutile donc vous déranger. Adieu. »

Suivait cette signature : Guiscard. La dépêche brève, dure, cruelle, était de l'impitoyable commandant.

XXXIII

La persévérance est la qualité des races qui ont connu les luttes, les duretés de la vie, les incessantes rechutes de ce rocher de Sisyphe qui se nomme la misère, sans cesse soulevé par la volonté et le travail, toujours retombant, écrasant et lourd, sur les épaules des forçats de la vie. Planteseigle, par ses origines plébéiennes, appartenait à cette forte race que rien ne lasse jamais. Son père, le forgeron du Morvan, avait commencé par conduire les chevaux à l'abreuvoir, il avait ensuite aidé à les ferrer en leur tenant le sabot, et il avait mis trente ans à s'établir, à se former cette petite aisance qui lui avait permis de réaliser son rêve d'ambition et d'orgueil : faire de son fils un médecin.

Cent ans auparavant, il en eût fait un prêtre ; mais, aujourd'hui, l'état paraissait au père Planteseigle par trop aléatoire, tandis que les médecins arrivaient à tout.

Un vétérinaire de Clamecy et deux officiers de santé de Nevers n'avaient-ils pas été les maîtres du département en 1848 ? Le jeune Planteseigle fut donc médecin. Mais le docteur en redingote noire, familiarisé par

l'éducation et par les fréquentations avec la société polie et distinguée, n'en conservait pas moins au fond du cœur les rudes caractères du tempérament de sa race, un sentiment absolu de l'esprit de justice, une impatience pouvant aller jusqu'à la colère lorsqu'on blessait en lui, ou seulement lorsqu'on touchait en lui ce sentiment ; la résolution de vaincre cette injustice, le désir d'équité, et enfin et surtout cette volonté immuable, cette persévérance indomptable à suivre jusqu'au bout, jusqu'à démonstration d'impossibilité, la route que lui indiquait sa conscience indignée, son cœur déchiré, comme pouvant conduire à la revanche ou à la réparation.

Au premier désespoir qui avait saisi Planteseigle, après avoir reçu de la bouche de M^{lle} de Prélac son arrêt froid et en apparence décisif, avait succédé un calme raisonné. Le docteur pesa successivement dans sa tête les diverses phases de cette scène dont le moindre mot demeurerait gravé dans son souvenir. D'abord M^{lle} de Chanvallon avait deviné son amour pour Antonine ; sans doute elle en avait parlé à cette dernière, qui ne s'en était pas irritée, ainsi que le prouvait le ton de bonne humeur joyeuse de M^{lle} de Chanvallon. Enfin Antonine n'éprouvait pour Planteseigle aucun sentiment de répulsion ni de haine. Son regard loyal, ses protestations contre tout soupçon de fierté, sa douleur même cachaient quelque scrupule excessif, quelque mystérieux empêchement, ayant pour cause une question de délicatesse exagérée. Planteseigle roula dans son cerveau toutes ces pensées, et, à force de chercher, il en arriva à se figurer que le refus d'Antonine avait pour cause sa résolution de ne jamais quitter la Brèche aux loups, au moins tant que M^{lle} de Chanvallon ne l'aurait pas quittée elle-même pour se

marier, événement devant se produire tôt ou tard, un jour ou un autre.

La reconnaissance, poussée au dernier degré de l'abnégation et du sacrifice, telle fut l'explication que Planteseigle, en fin de cause, se donna à lui-même du refus hésitant, douloureux et visiblement troublé de M^{lle} de Prélac.

Le résultat de ces réflexions fut qu'un matin, après s'être préalablement assuré la veille que M. de Chanvallon, légèrement blessé au genou d'une chute au bord d'un ravin, ne chasserait pas ce jour-là, Planteseigle revêtit la grande tenue des dimanches, la redingote noire boutonnée du cou à la taille, le pantalon noir, le faux col droit, les bottines à boutons, les gants gris de fer à triple broderie, le chapeau de soie, et, ainsi vêtu, il arriva au château de la Brèche aux loups.

Saintex, le garde de M. de Chanvallon, occupé à fourbir en ce moment, dans la cour, les mors et les chaînes des chevaux, jeta, à la vue de Planteseigle, un cri d'admiration :

« Ah ! monsieur le docteur, que vous êtes beau aujourd'hui !

— Je vous remercie, vous êtes bien honnête, répliqua Planteseigle ; mais il ne s'agit pas de savoir si je suis beau ou vilain : M. de Chanvallon est-il chez lui ?

— Oui, monsieur Planteseigle.

— Aurai-je la faveur de m'entretenir avec lui pendant quelques instants ?

— Je n'en doute pas ; veuillez vous donner la peine d'entrer dans le vestibule ; Suzanne, la gouvernante, préviendra monsieur. »

Planteseigle pénétra dans le vestibule, tandis que Saintex, campé en extase, continuait à murmurer :

« Mais il vient, pour sûr, inviter monsieur à sa noce ! »

Comme le docteur s'orientait, cherchant Suzanne pour la prier de l'introduire, une voix fraîche et vibrante retentit :

« Tiens ! monsieur Planteseigle !

— Mademoiselle Marthe !

— Que souhaitez-vous, mon cher docteur ?

— Parler, si vous n'y voyez pas trop d'indiscrétion, à M. de Chanvallon..

— Mon père est toujours heureux de vous recevoir ; mais c'est donc bien grave ?

— Qui vous fait croire... mademoiselle...

— Dame... votre physionomie... votre costume. C'est ce qu'on peut appeler une... tenue officielle ! » acheva Marthe en riant.

Planteseigle rougit.

« Ne vous moquez pas d'un pauvre campagnard, mademoiselle ; je n'ai pas, je vous le jure, le cœur à la gaieté... »

Marthe redevint grave :

« Ne désespérez pas, mon bon docteur... Je vais tout de suite prévenir mon père... mais surtout ne perdez pas la tête ! »

Et avant que Planteseigle, stupéfait de cette dernière phrase qui semblait indiquer que M^{lle} de Chanvallon avait deviné l'objet de sa visite, eût eu le temps de répliquer, Marthe disparut.

Moins de trois minutes après, elle revint en courant et dit :

« Papa vous attend ; montez , monsieur Planteseigle. »

Le docteur enfila le grand escalier conduisant aux appartements ; quand il fut arrivé au tournant du pa-

lier, il entendit la voix, légèrement moqueuse, de Marthe qui lui criait :

« Et surtout du sang-froid, monsieur Planteseigle ! »

Il pressa le pas, un peu honteux, ne doutant plus, cette fois, que l'espiègle enfant n'eût complètement percé à jour le secret de sa démarche matinale, et un instant après, frappant doucement à une porte qu'il connaissait bien, il entra chez M. de Chanvallon.

Le vieux chasseur se tenait assis dans un grand fauteuil ; il était vêtu d'un veston rouge. Une petite toque ronde de velours noir, posée de travers, donnait à son visage, déjà peu aimable, une expression de révolte et de menace rappelant assez celle du dogue auquel on vient disputer un os. Évidemment M. de Chanvallon était ce qu'on appelle communément « mal disposé ». Prévenu de la visite de Planteseigle, il le vit entrer et ne bougea pas, suivant seulement ses mouvements du coin de l'œil. Lorsque le docteur se trouva en face de lui, debout et le chapeau à la main, alors seulement M. de Chanvallon leva la tête et dit, d'un ton moitié familier, moitié bourru :

« Ah ! c'est vous, Planteseigle. Bonjour ! bonjour !

— Je serais aux regrets de déranger monsieur de Chanvallon, fit Planteseigle en s'inclinant ; si vous êtes souffrant, monsieur, je reviendrai à une heure où il vous sera plus facile...

— Mais non, mais non, répliqua M. de Chanvallon. Je vais très bien. Mon égratignure du genou est déjà fermée. Parlez, docteur ; dites-moi l'objet de votre visite. »

Ainsi mis en demeure de s'exécuter immédiatement, Planteseigle sentit un frisson le saisir à la racine des cheveux. A ce moment seulement, par un étrange retour de mémoire, lui revint cette parole d'Antonine

sur M. de Chanvallon : « Je l'ai calmé en lui assurant qu'il se trompait, que vous ne m'aimiez pas. »

Planteseigle, en sa qualité de plébéien, avait du flair : il s'était aperçu que Marthe l'avait deviné ; qui sait si Chanvallon déjà n'avait pas fait de même ?

Il dit enfin :

« Ma démarche, je l'espère, monsieur, vous témoignera le respect profond que je vous porte. Il m'a paru que mon premier devoir, avant de songer à un événement duquel dépend le sort de ma vie, était de solliciter votre autorisation, je dirai plus, votre appui, comme je solliciterais ceux d'un maître, ceux d'un père. »

M. de Chanvallon inclina la tête et répondit d'une voix impassible :

« Vous êtes fort bien élevé, Planteseigle ; je me suis toujours plu à le reconnaître. Continuez. »

Le docteur passa son mouchoir sur son front en moiteur et poursuivit, prenant, comme on dit, son cœur à deux mains :

« J'aime M^{lle} Bernard, ou plutôt M^{lle} Antonine de Prélac, puisque le hasard m'a appris son véritable nom, et j'ai l'honneur, monsieur, de vous prier de voir d'un bon œil la demande que je me propose de lui adresser. »

M. de Chanvallon se leva.

Sans répondre un mot, il se dirigea, d'un pas qui prouvait en effet la parfaite guérison de son genou, vers un cordon de sonnette et le tira violemment.

Un valet parut.

« M^{lle} Bernard se trouve-t-elle en ce moment au château ?

— Oui, monsieur.

— Priez-la de passer ici ; j'ai à lui parler. »

Le valet sortit.

M. de Chanvallon regagna son fauteuil, et relevant alors seulement les yeux sur Planteseigle, changé en monolithe, il dit d'une voix qu'il affectait visiblement, ou si l'on veut ironiquement, de rendre sympathique :

« Vous comprenez, mon cher monsieur Planteseigle, qu'une pareille demande ne peut obtenir de solution qu'en présence de la personne qu'elle concerne : M^{lle} Bernard est libre, je ne suis ni son père ni même son tuteur ; vous l'aimez, vous souhaitez l'épouser ; c'est à elle seule de décider si elle vous aime et si elle vous accepte pour mari. »

Planteseigle, qui n'en avait, d'ailleurs, nulle envie, n'aurait pas eu le temps de répondre.

Antonine entra et échangea à peine un regard de politesse avec Planteseigle.

Vêtue de noir, selon une habitude que toutes les instances de Marthe n'avaient jamais pu lui faire changer, elle paraissait encore plus pâle et plus grave que le jour où Planteseigle lui avait, pour la première fois, avoué son amour. Une expression de sérénité fière régnait dans toute sa personne ; on eût dit une souveraine captive, venant répondre à un interrogatoire qu'elle ne peut récuser, mais résolue d'avance à ne rien dire qui ne soit de nature à la rendre plus noble, plus grande encore.

« Vous m'avez fait demander, monsieur ? demandait-elle d'une voix douce à M. de Chanvallon.

— Oui, mademoiselle, et je vous remercie de votre empressement. Voici monsieur le docteur Planteseigle ; la correction de sa toilette a déjà suffi peut-être à vous faire deviner l'objet de sa visite, et sa démarche d'un caractère cette fois officiel. M. Planteseigle vient de

m'apprendre qu'il vous aime, et il a l'honneur de vous demander votre main. »

Planteseigle inclina la tête, en signe que M. de Chanvallon venait en effet de formuler exactement sa demande, et que, par conséquent, lui, Planteseigle, n'avait rien à ajouter.

Lentement, sans la moindre hésitation dans la voix, Antonine répondit :

« Je ne croyais pas être obligée de renouveler ici une réponse déjà faite et définitive ; je ne me marierai jamais. »

Planteseigle tressaillit douloureusement, mais, vivement, M. de Chanvallon s'écria :

« Oh !... jamais... avec lui... non !... »

Le docteur se sentit piqué comme par une vipère ; tout à coup le sang-froid lui revint sous l'excès poignant de la douleur.

Il s'avança vers M. de Chanvallon, presque menaçant :

« Que voulez-vous dire ?

— Rien que ce que je dis : que vous ne serez jamais le mari de M^{lle} Antonine de Prélac, répliqua le vieux gentilhomme d'une voix ferme et froide.

— Mais qu'un autre le sera ?... balbutia Planteseigle au paroxysme de la colère et de la douleur.

— Peut-être !...

— Qui donc ?... Oh ! vous me direz qui ?... Vous me devez bien cela, monsieur de Chanvallon, après vos paroles ?

— Vous y tenez ?

— Je l'exige.

— N'exigez rien ; je vais vous répondre, parce que cela me plaît, voilà tout.

— Qui ?...

— Mettez que c'est moi. »

Si solide que fût Planteseigle, il demeura abasourdi. Il recula de deux pas, comme frappé de la foudre, et se tournant vers M^{lle} de Prélac, qui, droite, immobile, sans paraître éprouver la moindre émotion, avait assisté à ce dialogue terrible, il dit :

« Vous avez entendu M. de Chanvallon, mademoiselle ? Que répondez-vous ? »

— Je dois trop à M. de Chanvallon pour avoir le droit de répondre quelque chose, fit Antonine d'une voix sourde.

— Alors, vous consentiriez à devenir sa femme ?

— Non ; je vous ai dit que je ne me marierais jamais ; je compte tenir ma parole.

— Et moi !... s'écria Planteseigle, dans un élan de douleur poignante qu'il ne put retenir... que deviendrai-je, moi qui vous adore, moi qui vous aime !... »

Les joues d'Antonine se couvrirent d'une rougeur passagère ; ses beaux yeux brillaient d'un éclat fiévreux ; elle étendit la main et, les lèvres tremblantes, elle murmura avec angoisse :

« Ah ! taisez-vous !... taisez-vous ! »

M. de Chanvallon était allé s'accouder à la cheminée et sa main tapotait distraitement sur le marbre une fanfare de chasse.

Planteseigle fixa sur M^{lle} de Prélac un dernier regard. Puis il alla reprendre son chapeau posé sur un fauteuil, revint à elle et dit :

« Il se passe ici, mademoiselle, des choses étranges, tragiques peut-être, que je ne puis comprendre, mais dont j'ai peur. Quoi que vous décidiez, quoi qu'il arrive, rappelez-vous que vous avez en moi un cœur prêt à donner sa vie, son sang pour vous, en toute circonstance. Quant à l'audace de ma demande, par-

donnez-la à la folie de mon amour. Adieu, mademoiselle. »

Et brusquement, d'un pas rapide, sans se retourner, sans regarder en arrière, il sortit.

Il y eut un court moment de silence, pendant lequel M. de Chanvallon continua à battre la mesure de sa fanfare sur le marbre de la cheminée, et Antonine à demeurer debout, immobile, les yeux fixés à terre.

Enfin, elle se dirigea lentement vers la porte et sa main touchait le pêne, quand la voix de M. de Chanvallon, rude, impérieuse et glacée, prononça ce seul mot :

« Restez ! »

XXXIV

Antonine s'arrêta, et se tournant du côté de M. de Chanvallon, attendit.

« Pourquoi demeurez-vous si éloignée de moi, tout près de cette porte ? dit le chasseur. Est-ce que vous avez peur de moi ? Est-ce que je vous effraye, par hasard ?

— La peur est un sentiment que le sang d'où je sors n'a jamais connu, répliqua froidement M^{lle} de Prélac.

— En ce cas, reprit M. de Chanvallon, veuillez vous approcher ; j'ai à vous parler de choses graves desquelles dépendent l'avenir, la fortune, la vie peut-être de trois personnes. »

Antonine fit un mouvement de surprise ; elle s'avança de quelques pas et répéta :

« De trois personnes ?

— Oui : vous, moi et elle.

— Elle ?

— Marthe, si vous aimez mieux. »

Sans savoir pourquoi, Antonine chancela; elle sentit comme un cercle de fer enserrer son cerveau; quelque chose lui fit pressentir une menace, un danger.

Elle était très pâle; M. de Chanvallon la contempla un instant avec une expression étrange, dans laquelle il eût été difficile de démêler la volonté satisfaite, la pitié, et même une sorte de passion cruelle et sourde. Il avança un fauteuil et dit :

« Vous n'êtes pas bien... Remettez-vous... Asseyez-vous. »

Antonine secoua la tête; par un effort d'énergie suprême, elle redressa son buste noble et fier et fit signe qu'elle voulait rester ainsi.

« Pourquoi refusez-vous de vous asseoir ?

— Parce que, quoique je ne puisse encore deviner ce que vous avez à me dire, je sens que je dois l'entendre debout. »

Le ton calme, hautain, et cependant d'une conve-nance parfaite, avec lequel M^{lle} de Prélac articula ces paroles, fit passer un éclair d'impatience dans les yeux gris de M. de Chanvallon. Il reprit :

« Soit ! Vous m'écoutez comme vous voudrez ; pourvu que vous m'écoutiez, je n'en demande pas davantage.

— J'attends ? » dit Antonine.

Après un court silence, pendant lequel M. de Chanvallon marcha à travers la chambre avec une vivacité singulière rappelant la démarche de ses jeunes années, il s'arrêta tout à coup, et, debout, à quelques pas de la jeune femme, il dit :

« Vous ne pouvez prétendre, n'est-ce pas, que c'est moi qui vous empêche d'épouser M. Planteseigle ?

— Je n'ai pas, en effet, cette injustice, répliqua An-

tonine toujours glaciale; j'ai signifié, il y a déjà plusieurs jours, à M. Planteseigle ma résolution de ne jamais me marier. Ma volonté est donc le seul obstacle à l'union qu'il a souhaitée et que j'ai toujours considérée comme impossible.

— Et ma volonté à moi ? fit Chanvallon, qui s'oublia.

— Quoi que je vous doive, et je reconnais vous devoir beaucoup, répondit Antonine, je suis sûre, monsieur, que votre volonté n'agirait jamais contre la liberté de ma conscience ou de mon cœur.

— Cependant vous êtes libre ?

— Absolument.

— Orpheline, sans un seul parent, sans aucune attache au monde?... »

Il est impossible de rendre l'expression poignante, de désespoir écrasant et morne, avec laquelle Antonine répéta, en baissant la tête, ce seul mot :

« Aucune.

— Alors, reprit M. de Chanvallon, si vous êtes seule, si vous n'avez ni bien, ni parents, ni affection, ni lien d'aucune sorte dans la vie, qui vous empêche de vous marier ?

— Cela ne me convient pas, voilà tout. »

La voix de M^{lle} de Prélac commençait à trembler; cet interrogatoire dont elle avait peur de deviner la suite, — suite annoncée par une parole imprudente prononcée par M. de Chanvallon devant Planteseigle, — cet interrogatoire la brisait.

Il y eut un nouveau silence. Enfin M. de Chanvallon alla à la cheminée, y cassa net entre ses doigts une petite faïence d'art qu'il tenait de sa fille, et se tournant brusquement du côté de M^{lle} de Prélac, il dit d'une voix qui haletait, sous un visible effort :

« Eh bien ! mademoiselle, j'ai, moi, une proposition

à vous faire qui peut-être amènera chez vous un changement de résolution. »

Il s'arrêta et poursuivit, voyant qu'Antonine demeurerait impassible :

« J'ai soixante-huit ans. Je me nomme Hervé, baron de Chanvallon, quoique je néglige de porter le titre, seigneur de la Brèche aux loups; je possède encore, malgré les malheurs de la Révolution et les folies de quelques membres de ma famille, trois cent mille livres de rente. Je ne veux pas, il ne me plaît pas que cette fortune passe à une certaine personne que la loi désigne comme mon héritière; je vous offre cette fortune, et je vous offre mon nom en même temps; consentez-vous à devenir ma femme ? »

Depuis longtemps Antonine avait prévu cette sortie d'une audace et d'une franchise brutales. Aussi son visage n'exprima-t-il aucun trouble; elle se borna à répondre :

« Je vous ai dit, monsieur, que je ne voulais pas me marier. Une question d'intérêt ne saurait convaincre la résolution d'une femme ayant l'honneur de porter le nom que je porte, et je ne vous ferai pas l'injure de supposer que vous avez pu l'espérer pendant une seule minute. »

Chanvallon haussa les épaules :

« Ah ! fit-il d'un ton amer, je vois ce que c'est. Mon âge vous effraye... tranchons le mot, vous dégoûte. Vous êtes jeune et belle et je suis déjà un vieillard... Je me suis mal expliqué, mademoiselle; ce n'est pas un mariage ordinaire que je vous propose; que vous acceptiez de prendre le nom de Chanvallon, ou que vous continuiez à porter celui de Prélac, rien ne sera changé entre nous; nos rapports resteront les mêmes; il n'y aura qu'une nouvelle baronne de Chanvallon que je

considérerai toujours comme ma fille, quoiqu'elle soit devenue ma femme devant la loi. »

Antonine, grave, ses grands yeux fixés sur M. de Chavallon, jeta ce seul nom :

« Et Marthe ? »

Le vieux chasseur recula comme s'il venait de recevoir un coup droit. Mais, se remettant très vite, il répliqua avec un accès de colère concentrée, de haine farouche à peine contenue :

« C'est parce que je ne veux pas qu'une fille étrangère à ma maison hérite du bien de mes ancêtres et de celui que j'ai pu acquérir moi-même, que je vous propose ce mariage, ou, si vous le préférez, cette affaire. Comprenez-vous, maintenant ? »

— Je comprends que Marthe est votre fille ! » déclara avec fermeté M^{lle} de Prélac.

Le visage de M. de Chanvallon devint écarlate ; le vieux gentilhomme fit deux pas en avant ; mais Antonine ne bougea pas et continua à le fixer du regard. Alors il cria avec un accent de fureur à travers lequel perçait un désespoir déchirant :

« Elle n'est pas ma fille !... Je vous dis qu'elle n'est pas ma fille !... Vous le savez bien, vous qui me voyez souffrir depuis si longtemps, qu'elle n'est pas ma fille ! »

Antonine se tut ; elle comprenait qu'il serait inutile d'essayer de combattre chez M. de Chanvallon ce qui avait pris la force invincible d'une idée fixe. Depuis quelques secondes, elle réfléchissait profondément, roulant dans sa tête mille pensées diverses, récapitulant sa vie si tragique et si troublée, comparant à son propre destin la destinée de cette jeune fille, innocente et pure, dont la mère avait été une sainte, et qui pourtant, par une fatalité étrange et terrible, allait, sur un

soupçon inique, se trouver privée de son héritage légitime. M. de Chanvallon prit ce silence pour un commencement d'acquiescement ; peut-être il ne se trompait pas. Il poursuivit d'un ton plus calme :

« Refusez-vous toujours ? »

Antonine inclina la tête.

« Alors, fit M. de Chanvallon d'un ton de volonté impérieuse, vous préférez que cette fortune, dénaturée par moi, aille grossir les ressources des hôpitaux ou des fondations du même ordre ? »

Cette fois, M^{lle} de Prélac tressaillit de tout son être ; l'heure du vrai danger, de la tentation suprême, était venue.

« Vous feriez cela ? » s'écria-t-elle.

M. de Chanvallon éclata de rire :

« Si je le ferais ?... C'est déjà fait. »

Il courut à un meuble dont il prit la clef dans la poche de son gilet, l'ouvrit et tira d'un tiroir un papier enfermé dans une enveloppe. Il déplia ce papier et le tendit à Antonine en ajoutant :

« Lisez ! »

Antonine parcourut l'écrit ; son visage, durant cette lecture, rougissait et pâissait tour à tour ; sans attendre qu'elle eût fini, M. de Chanvallon reprit :

« J'ai rédigé cet acte de déshérence avant de vous connaître, lorsque ma fille se trouvait encore à l'institution de Saint-Germain. Vous voyez que ma résolution ne date pas d'hier ; l'acte est en règle. Eh bien, maintenant, regardez ! »

M. de Chanvallon se dirigea vers la cheminée, frotta une allumette-bougie contre la boiserie et alluma l'une des bougies des grands candélabres qui se faisaient pendant entre un bronze représentant un combat de centaures. Puis, d'une voix de commandement sacca-

dée, sonore, qui vibra comme un glas dans la grande pièce silencieuse :

« Écoutez-moi une dernière fois, dit-il; vous êtes seule au monde, vous êtes libre, vous n'aimez pas Planteseigle, puisque vous venez de refuser l'offre de sa main et que vous l'avez renvoyé désespéré. Mais vous aimez Marthe... »

Antonine, les yeux étincelants, eut un élan :

« Oui, cria-t-elle, je l'aime de toutes les forces de mon âme, cette enfant que votre indifférence injuste a martyrisée dans sa jeunesse, si dévouée, si prompte à toutes les tendresses du cœur, et dont vous outragez la mère jusqu'au fond de la tombe où elle dort, par des soupçons dont vous êtes le premier à souffrir. Oui, je l'aime. Ainsi donc, si je consentais à la transaction que vous me proposez, sachez une chose, c'est que ce ne serait que pour lui rendre cette fortune dont je me considérerais la dépositaire fidèle, de la part de Dieu. »

Un rire aigu, diabolique et cruel glissa sur les lèvres de M. de Chanvallon.

« Vraiment ! répliqua-t-il. Trois cent mille livres de rentes !... Cela se remet comme cela, de la main à la main, sans hésitation, sans regret ?... Quand on se nomme M^{lle} de Prélac, quand on a été réduite pendant des années pour vivre à servir comme institutrice dans une école, et comme dame de compagnie dans un château, on trouve trois cent mille livres de rentes, c'est-à-dire la fin des misères, le commencement de la revanche de la vie, le monde ouvert, prêt à vous obéir, à tout vous donner : amour, plaisir, gloire... On renoncerait à tout cela pour retourner à la misère passée, à l'obscurité, à l'oubli ?... Allons donc ! je connais le cœur humain, mademoiselle ; ces abnégations-là, c'est bon

dans les livres à l'usage des imbéciles, mais dans la vie réelle, cela n'existe pas. »

Antonine avait écouté, frémissante d'indignation et de douleur, cette sortie désespérante de cynisme et de méchanceté systématiques. Dix fois elle avait tenté de l'interrompre et la force lui avait manqué. Lorsque enfin M. de Chanvallon se fut tu, elle alla droit à lui, belle, imposante et tragique comme une déesse d'Homère, prit la donation qu'il tenait à la main, l'approcha de la bougie et suivit, muette, la consommation complète du papier. Alors, d'un accent de défi hautain et de résolution presque sauvage, elle dit, en tendant sa main au vieux gentilhomme :

« Voici ma main.

— Allons donc ! s'écria M. de Chanvallon d'une voix de triomphe ; je savais bien que vous accepteriez.

— Dieu me jugera ! répliqua Antonine. Donnez vos ordres ; je dirai oui devant lui le jour qu'il vous plaira de fixer. »

Et, inclinant la tête, elle sortit lentement, sans ajouter un mot.

Par un hasard singulier, ce jour-là, Marthe ne se trouvait pas à la Brèche. Un piqueur de M^{me} de Paradèze était venu, en victoria, la prier de passer au château pour une réunion de dames de charité convoquées d'urgence. Il s'ensuivit qu'Antonine, en regagnant son appartement, ne rencontra personne et traversa dans un silence de mort les longues galeries froides. Cette solitude pour la première fois lui pesa sur le cœur. Elle se sentait à jamais seule, isolée et perdue. Qu'avait-elle à espérer désormais ? Sa fille était morte. L'homme qu'elle aimait, elle s'en croyait indigne et l'avait renvoyé, désespéré et en larmes.

Par un défi sublime d'abnégation et pour tâcher de

faire servir à quelque chose les débris de son existence brisée, elle venait de lier sa liberté à la vieillesse d'un homme dans l'unique but de sauver une enfant injustement condamnée. Elle arriva ainsi, passive et comme anéantie, devant sa porte et approcha la clef.

Tout à coup elle s'arrêta; au moment où elle introduisait la clef dans la serrure, il lui avait semblé entendre du bruit, comme un remue-ménage de meubles et de papier. Antonine était brave; vivement elle ouvrit et se précipita dans la chambre : elle aperçut un homme, dont elle ne put distinguer les traits, bondir par la fenêtre ouverte et, au risque de se tuer, sauter sur la terrasse.

Elle courut; l'homme était moins hardi qu'il n'en avait l'air : une corde préalablement fixée à l'appui de la fenêtre avait rendu sa retraite, de la hauteur d'un simple étage, des plus faciles.

Pâle, défaite, Antonine eut d'abord l'idée d'appeler au secours. Mais un regard jeté sur la table, sur son secrétaire, ouvert et forcé, l'en empêcha. Les papiers gisaient pêle-mêle, une partie traînant à terre. Elle jeta un cri :

« Le portrait ! »

Haletante, effarée, étouffant des sanglots rauques, elle rassembla les papiers épars, les tria, les classa, mais toutes ses recherches furent inutiles ; la photographie envoyée par M^{me} Guiscard, le portrait de Louise, de l'enfant bien-aimée que la mort lui rendait encore plus chère, avait disparu.

XXXV

On a déjà deviné que le misérable qui venait d'accomplir ce coup hasardeux était Goraille. Comment ce personnage, naturellement lâche, avait-il tout à coup résolu une action pouvant entraîner des conséquences aussi périlleuses et risquer une arrestation en flagrant délit? La réponse à cette question sera d'ordre complexe. D'abord Goraille se trouvait depuis quelque temps dans un état de surexcitation, d'exaspération, de fureur vengeresse qui menaçait de faire beaucoup de tort à son ancien sang-froid, et de diminuer, sinon d'anéantir complètement ses moyens.

Les fréquentes leçons qu'il s'était attirées de Plante-seigle, couronnées par le magnifique coup de pied dans le bas des reins le jour du complot des pétards, l'avaient mis hors des gonds. Il sentait le terrain, jadis si sûr, trembler et faillir sous ses pas. Une appréhension basse et méchante le saisit. Quoi! après avoir été pendant vingt années le démon du mal dans tout l'arrondissement de Château-Chinon, après avoir fait la loi à la masse des naïfs et des dupes, après être venu à bout, lui chétif, lui simple huissier de campagne, de ruiner des fermiers puissants, des fermières orgueilleuses, après avoir été Satan en fonctions, il serait tout à coup rabaissé au rang de Jocrisse, de Janot? Il serait battu à son tour et recevrait par-dessus le marché des coups de pied dans le derrière, comme dans une baraque de foire?

A cette pensée, le sang de Goraille, pour employer l'énergique expression populaire, ne fit qu'un tour. Il se mit à réfléchir à la campagne nouvelle qu'il allait entre-

prendre pour tâcher de déshonorer, ou compromettre tout au moins M^{lle} Bernard, sans oublier M^{lle} de Chanvallon, qu'il exécrait maintenant au même degré. N'avaient-elles pas pour défenseurs, pour champions, cet affreux Goliath de médecin à poigne de fer et ce petit misérable peinturlureur qui, Goraille frémissait encore en y pensant, avait manqué de respect avec tant de désinvolture à un ancien officier ministériel ? Elles payeraient pour les deux en attendant qu'ils eussent leur tour. Comme l'ex-huissier révoqué y rêvait, le diable, son maître et collaborateur, lui envoya l'occasion et les moyens qu'il cherchait.

Hector Dastugue, on s'en souvient, en se faisant envoyer à Château-Chinon comme sous-préfet, avait été surtout dirigé par l'idée obstinée de tâcher de nouer intrigue avec celle qu'il appelait insolemment « l'institutrice de la Brèche aux loups », M^{lle} Bernard. A peine installé, il s'était mis à cavalcader autour du château. Plusieurs fois il avait rencontré Antonine, soit seule, soit en compagnie de Marthe. Il avait multiplié ses saluts, les prévenances, les attentions, les offres de service, mais toujours une réplique brève et glaciale d'Antonine l'avait déconcerté, et même réduit à un rôle ridicule, quand une plaisanterie acerbe et mordante de M^{lle} de Chanvallon venait encore s'y greffer comme une pointe d'acier à une flèche.

Alors le sous-préfet eut un moment de folie, lui, le radical, beaucoup plus avancé que son père, et qui, voulant un jour lui prendre son siège de député, affectait d'exagérer encore les idées matérialistes et libre-penseuses, lui, Hector Dastugue, qui, un jour, en plein conseil de revision, à propos d'un fils de paysan sur le point d'entrer au séminaire et venant de prononcer le mot de Dieu, s'était écrié en éclatant de rire : « Qui ça,

Dieu? Un vieux en retraite, avec une grande barbe », il eut l'effronterie de se rendre à la messe de Saint-Barthélemy, l'église de Montsauche, où chaque dimanche ne manquaient jamais d'assister Antonine et M^{lle} de Chanvallon. On vit, au grand scandale des radicaux et des anarchistes du cru, Hector Dastugue, le prétendu athée, le fils du député qui tonnait à tout bout de champ contre les superstitions et l'obscurantisme, on le vit debout, la messe finie, tiré à quatre épingles, en gilet blanc, en bottes vernies, présenter l'eau bénite aux deux jeunes filles sortant de l'église, et courber la tête devant elles comme il ne l'eût pas fait devant le Saint-Sacrement.

Cette palinodien n'obtint d'ailleurs pas plus de succès que ses expéditions précédentes. Antonine passa droite, la tête haute, sans regarder, sans paraître soupçonner Hector Dastugue, et M^{lle} de Chanvallon dit assez haut pour être entendue par quarante personnes :

« Il y a des gens qui prennent la messe pour le carnaval ! »

Il n'y avait plus rien à tenter dans le sens de la séduction pacifique; Hector Dastugue se décida à recourir aux moyens violents, à la force. Il savait les bruits assez vagues, mais par cela même d'un intérêt mystérieux plus excitant, que Goraille avait habilement semés dans la région. Il connaissait l'ancien huissier de longue main, lui ayant, au temps de ses orgies de jeunesse, emprunté souvent de l'argent à quarante pour cent. Il eut comme la vision divinatoire que Goraille haïssait M^{lle} Bernard, et tout de suite il se dit : « Nous pourrions nous entendre; voilà l'homme qu'il me faut. »

Très prudent, Hector Dastugue n'écrivit pas à Goraille : « Il ne faut jamais laisser de lettres derrière soi » était un des axiomes sur lesquels il réglait sa conduite. Il fit dire à l'ancien huissier, par le concierge de

la sous-préfecture, que M. le sous-préfet avait des renseignements à lui demander, comme à l'un des plus anciens du pays, et il lui fixa un soir, à la nuit tombée, où il était sûr que personne ne remarquerait la visite du vieux scélérat.

En recevant cet avis, le visage parcheminé, brûlé de haine et d'envie, de Goraille eut comme une illumination. L'ex-huissier révoqué, qui savait tout, était parfaitement au courant des velléités amoureuses d'Hector à l'égard de M^{lle} Bernard. Il attendit impatiemment l'heure du rendez-vous, et, sa badine à la main qu'il maniait en marchant comme s'il lardait des ennemis invisibles, il se rendit à Château-Chinon en murmurant en lui-même :

« Cette fois, les donzelles, je crois que je les tiens ! »

Introduit dans l'hôtel de la sous-préfecture par les communs, Goraille se trouva cinq minutes après en présence d'Hector.

Assis dans un grand fauteuil de reps, la tête renversée en arrière, le sous-préfet de Château-Chinon ne bougea pas lorsque entra l'ancien huissier. Il dit seulement, d'une voix qui voulait être sympathique :

« Vous voilà, monsieur Goraille, bonjour. Je suis enchanté de vous voir.

— Un désir de monsieur le sous-préfet est pour moi un ordre, répliqua Goraille insolemment, et aussitôt que j'ai connu ce désir...

— Ne perdons pas notre temps en compliments, monsieur Goraille, interrompit Hector. J'ai besoin de vous pour des renseignements... pour une affaire qui exige autant de zèle, d'habileté que de discrétion. »

Goraille s'inclina derechef.

« Pour la discrétion, c'est une habitude que j'ai contractée pendant les vingt ans de mon exercice d'officier

ministériel. Quant au zèle et à l'habileté, je fais ce que je puis, et monsieur le sous-préfet peut-être sûr que sa bienveillance à mon égard doublera mes faibles moyens.»

Hector fixa ses gros yeux ronds sur l'ex-huissier et dit :

« Vous connaissez M^{lle} Bernard, n'est-ce pas ?

— Si je la connais ! fit Goraille, dont les six dernières dents grinçèrent avec un bruit de porte de cachot mal graissée ; je vous crois, monsieur le sous-préfet, que je la connais : c'est une pécore, une chipie. »

Le sous-préfet de Château-Chinon prit un air digne :

« Ménagez, je vous prie, vos expressions, monsieur Goraille... ou du moins n'allons pas plus vite que les violons ; je trouve pour mon compte M^{lle} Bernard une fort belle personne, fort agréable même, et... »

Goraille sourit d'un air perfide, et, interrompant, il répéta :

« Agréable?... Monsieur le sous-préfet n'a pas de rancune ; monsieur le sous-préfet est la crème des hommes.

— Pourquoi aurais-je de la rancune envers M^{lle} Bernard ? » interrogea Hector Dastugue piqué au vif.

Goraille se fit tout petit :

« Dame ! répondit-il en baissant sa tête chafouine de singe malfaisant en rupture de cage, ce n'est un mystère pour personne dans tout l'arrondissement que M. le sous-préfet a daigné honorer de ses regards l'institutrice de la Brèche aux loups, et qu'il en a récolté de bien pénibles rebuffades.

— Ah ! on sait cela ! fit Hector qui rougit de colère contenue.

— Ainsi, tenez, poursuivit Goraille avec componction, cette affaire de la messe à Montsauche, où vous êtes allé une fois, vous ne vous imaginez pas combien ça

vous a fait du tort. Margouët était furieux. Moi, vous comprenez, je vous ai défendu : je devinais bien que le cléricalisme n'avait rien à voir là-dedans. C'était un coup de tête, enfin... l'amour!... Je connais ça, l'amour, moi aussi, j'ai été jeune! »

Et Goraille adressa au plafond un regard béat.

Hector se leva. Goraille, toujours obséquieux, fit mine de l'imiter ; d'un geste le sous-préfet le retint.

« Restez assis, monsieur Goraille. Au fond, il vaut mieux que les choses soient ainsi. Nous allons jouer cartes sur table. Écoutez-moi bien... »

Il parlait d'une voix saccadée, et arpentait le grand cabinet administratif, à cartons verts, à rideaux verts, à fauteuils verts, d'un pas agité. Il reprit, se campant devant Goraille :

« Qu'est-ce que vous savez, qu'est-ce que vous avez appris de cette demoiselle Bernard ?

— Pas grand'chose... Je crois que c'est la fille d'un officier tué pendant la guerre prussienne... J'ai fait jaser les domestiques... Un soir, à dîner, il y a eu une allusion à ça...

— Un officier tué à la guerre... on peut chercher... on peut remonter au tableau des morts, fit Hector réfléchissant.

— Je l'ai fait.

— Ah !... ah !... Eh bien ?

— Rien... Je n'ai rien trouvé du tout : deux Bernard, tué l'un à Reischoffen, lieutenant, vingt-six ans, l'autre à Bazeilles, un vieux commandant briscard, soixante ans. Le premier trop jeune, le second trop vieux, et mariés ni l'un ni l'autre. »

Il y eut un silence de quelques secondes. Hector reprit :

« Il faut donc changer de piste.

- J'en ai changé.
- Décidément, vous êtes un homme précieux.
- Monsieur le sous-préfet est trop bon.
- Dites votre autre piste.
- J'avais remarqué, reprit Goraille, très fier de l'admiration qu'il inspirait à un fonctionnaire du gouvernement, j'avais remarqué que M^{lle} Bernard recevait à peine une lettre tous les deux ou trois mois, autant dire rien. (Les lettres dont parlait Goraille provenaient de M^{me} Dambray, qui, de Saint-Germain, entretenait une correspondance amicale, peu fréquente d'ailleurs, avec ses anciennes élèves et amies.) Cependant, je ne me suis pas lassé ; vous connaissez le facteur qui dessert Montsauche... Lomer ? »

Hector se mit à rire.

« Ah ! non, par exemple. S'il me fallait connaître tous les facteurs de l'arrondissement, il ne manquerait plus que ça ! Je deviendrais fou.

— Vous ne connaissez pas Lomer ? s'écria Goraille avec un accent de joie mauvaise. Tant mieux pour vous. Ah ! monsieur le sous-préfet ! en voilà un coquin ! Ivrogne, insolent et voleur... Violant le secret des lettres..., chassé de son régiment..., envoyé aux compagnies de discipline... Et on a nommé ça facteur !... On a confié à ça le secret, l'honneur des familles !...

— Ce n'est pas possible ! fit Hector, ébranlé malgré lui.

— C'est comme je vous le dis. Et ce misérable, sous prétexte qu'il a vingt-sept ans de service comme facteur, à trente-deux kilomètres par jour, — trente-deux kilomètres ! un jeu, une blague pour un troupier d'Afrique comme lui ! — croyez-vous qu'il a le toupet de solliciter sa pension de retraite ? Sa pension ! c'est une corde pour le pendre que M. Cochery, un homme

que je respecte, devrait lui donner... Voyons, monsieur le sous-préfet, à propos de ça, vous qui avez de l'influence, est-ce que vous ne pourriez pas me faire casser ce drôle-là, me le faire flanquer à la porte, pour qu'il s'en aille crever de faim avec sa fille, paralysée pour avoir trop fait la noce ? »

Hector se dirigea vers la table, et, sans s'asseoir, prit une plume.

« Rappelez-moi le nom.

— Lomer, facteur.

— C'est bien. Je m'en occuperai, » reprit le sous-préfet, qui traça rapidement les deux mots sur une feuille volante.

Et revenant à Goraille :

« Mais ceci est en dehors ; en quoi ce Lomer se trouve-t-il mêlé à la vie mystérieuse de M^{lle} Bernard ?

— En ceci, monsieur le sous-préfet, qu'il a apporté un matin à M^{lle} Bernard non pas une lettre, mais une photographie !

— Comment le savez-vous ? »

Goraille raconta la scène que l'on connaît, jusqu'aux baisers fous appliqués par Antonine sur l'envoi recommandé, baisers qu'il avait vus, du fond du fourré où il s'était blotti.

Les yeux d'Hector brillèrent.

« Oh ! oh ! en effet, dit-il, voilà un indice.

— N'est-ce pas, monsieur le sous-préfet, tout l'indique : c'est le portrait d'un ancien amant. »

Hector secoua la tête, parut réfléchir, et d'une voix grave :

« Ou celui d'un enfant ? »

Goraille fit un brusque mouvement dont recula son fauteuil. Il n'avait pas prévu celle-là, comme on dit. Hector Dastugue, très intelligent, très retors, avait dé-

passé en déduction logique, en intuition divinatoire, l'affreux scélérat.

« Ah ! monsieur le sous-préfet, s'écria Goraille avec une admiration qui cette fois n'avait rien que de sérieux, vous pouvez dire que vous êtes fort !

— Je ne fais que supposer, répliqua Hector, mais j'ai un peu vécu et beaucoup observé. Cette retraite absolue d'une femme de vingt-six à vingt-huit ans dans l'endroit le plus perdu, le plus abrupt, le plus farouche du Morvan, n'est pas naturelle. Il y a un mystère dans cette vie-là. Un amant se montre, s'il existe... S'il a rompu, il n'envoie pas son portrait... Oui, acheva Hector Dastugue comme se parlant à lui-même, ce doit être le portrait d'un enfant. »

Goraille se taisait.

Le sous-préfet reprit, en le regardant en face :

« Il me faut cette photographie. »

L'ancien huissier crut avoir mal entendu.

« Vous dites ?

— Je dis que je veux avoir ce portrait, et que je compte sur vous pour me le procurer à tout prix.

— Mais, monsieur le sous-préfet, balbutia Goraille très décontenancé, comment voulez-vous que je m'y prenne ? Il y a toujours du monde à la Brèche aux loups... ça va être extrêmement difficile.

— Allons donc ! Le Chanvallon chasse du matin au soir et les femmes passent leur temps à la promenade.

— Vous en parlez à votre aise, monsieur le sous-préfet...

— Et puis vous avez cent moyens : la corruption... les domestiques... »

En achevant ces mots, Hector se dirigea vers un petit secrétaire et l'ouvrit.

« Oh ! pour cela non, fit Goraille, répondant à l'avis d'Hector ; les bonnes sont dévouées corps et âme et les valets, surtout Saintex, me casseraient la tête s'ils me pinçaient dans le château.

— Tenez ! dit Hector, voici pour vous donner du courage et vous éclaircir les idées. »

Et il tendit à Goraille, du bout des doigts, un billet de cent francs.

« Oh ! monsieur le sous-préfet !

— Et il y en aura deux autres contre remise de la photographie. Parole jurée. »

Goraille se redressa. Son parti était pris : il entrevoyait une affaire magnifique. D'une voix grave et ferme, il dit :

« Je reconnais la générosité de monsieur le sous-préfet, mais je suis obligé de la déclarer insuffisante. Pour risquer mon honneur, acquis par vingt ans de ministère loyal et probe, pour risquer ma vie peut-être, il me faut davantage, il me faut une plus grosse garantie.

— Que demandez-vous ?

— J'ai été l'un des plus héroïques combattants à Clamecy contre le Deux-Décembre, repartit Goraille ; je demande l'ordonnancement d'une pension à ce titre, conformément à la loi.

— C'est bien ! je vais écrire à Bruguière, qui est secrétaire général à la préfecture de Nevers. »

Dès le lendemain, en effet, Hector Dastugue écrivait dans ce sens au petit homme noir qu'on se rappelle peut-être avoir entrevu à la cascade du bois de Boulogne, et qui, comme Chantecroix l'avait prédit, s'était rallié à l'opportunisme. Bruguière étudia le dossier de Goraille et répondit à Hector une lettre dont voici la substance télégraphique ;

« Votre protégé, ignoble canaille ; pas du tout combattant de Décembre ; voleur ; a failli être fusillé. Avez été mis dedans dans les grands prix. »

Hector fit revenir Goraille et lui montra la dépêche de Bruguière. Goraille protesta et même pleura. Finalement il renonça à la pension des héros de 1851. On transigea à cinq cents francs, dont Hector versa la moitié d'avance (soit : cent cinquante francs, Goraille en ayant déjà touché cent), et le misérable, après trois jours de veille et d'embuscade patientes, réussit à se cacher dans le château et à accomplir le rapt qui tenait tant au cœur du sous-préfet de Château-Chinon.

XXXVI

C'était dans le petit pavillon de la place Saint-Georges, où déjà une fois nous avons vu Chantecroix relire avec attention et gravité la lettre datée de la Seulette, où Pierre Dastugue confessait avec tant de franchise mélancolique son amour pour M^{lle} de Chanvallon. Ce jour-là, les trois amis, la mère, le fils, le protecteur, achevaient de déjeuner dans la salle à manger d'été garnie de bambous et fleurie de corbeilles parfumées, dont la haute fenêtre ouverte laissait s'engouffrer l'air tiède de l'automne et l'odeur de verdure se dégageant des grands jardins environnants.

Sur les instances de M^{me} Dastugue, qui venait d'ordonner d'apporter le café, Chantecroix alluma un cigare, et Pierre, qui fumait peu, prit une cigarette pour lui tenir compagnie. Tous deux, pour se dégourdir les jambes, tandis que la bonne, Morvandiaude accorte et dévouée, desservait rapidement et étalait une belle nappe damassée sur la nappe du repas, se dirigèrent

vers la fenêtre et savourèrent avec délices les effluves automnales dont le charme pénétrant n'est comparable qu'aux brises fraîches et grisantes d'avril et de mai.

« La belle journée, dit Pierre. Sais-tu que tu as une idée vraiment fâcheuse de vouloir absolument m'entraîner avec toi à la Chambre aujourd'hui ? Une seule fois dans ma vie, et encore c'était à l'époque où nos législateurs siégeaient à Versailles, j'ai eu la ridicule curiosité d'aller voir l'intérieur de leur ruche. C'était en juillet, on fondait de chaleur, littéralement. Je sortis à l'état liquide. Je suis convaincu que la température doit être aujourd'hui la même au Palais-Bourbon. Renonce donc à ton idée, je t'en prie. »

On remarquera que maintenant Pierre tutoyait Chantecroix. Le journaliste l'avait exigé ; d'abord le jeune peintre avait refusé ce qu'il considérait comme une marque de familiarité déplacée à l'égard de l'homme auquel, disait-il, il devait tout. Mais Chantecroix d'un mot, moitié ironique, moitié sérieux, avait fini par le vaincre.

« Ah ! s'écria-t-il, parce que monsieur devient un second Delacroix, le tutoiement à l'égard d'un modeste gratte-papier lui paraît un trop grand honneur. Ça va bien l'orgueil des arrivés ! Ça marche !

— Tais-toi ! répliqua Pierre en riant. A partir d'aujourd'hui, tu es mon frère aîné : ma gloire, si gloire il y a, est la tienne. Es-tu content ? »

Chantecroix se déclara satisfait.

Ce jour-là, donc, accoudé à l'appui de la fenêtre de la salle à manger du petit pavillon, tout en poussant doucement les bouffées de la fumée bleuâtre d'un excellent cigare, il laissait parler Pierre Dastugue, sans paraître attacher la moindre importance à ses doléances

sur les inconvénients du beau temps au point de vue des assemblées parlementaires. Pierre, un peu agacé, reprit :

« Tu n'entends donc pas ce que je te dis ?

— Qu'est-ce que tu dis ? fit Chantecroix d'un ton indifférent.

— Je dis que, si nous étions des malins, nous fréterions tous trois une jolie voiture découverte et nous irions, mère, toi et moi, nous retremper tranquillement du côté de Chatou.

— Oh ! moi, d'abord, je ne sors pas. J'ai trop à faire ici aujourd'hui à mettre en ordre ton atelier, qui n'est plus abordable depuis que tu as fini ta *Marie de Bourgogne* ! » protesta M^{me} Dastugue en versant dans les tasses du Japon le café que la servante venait d'apporter.

Pierre se mit à rire.

« Toujours la même ! dit-il ; jamais de promenade ; jamais de plaisir ; l'attache, toujours l'attache au logis, comme au temps de la misère ! As-tu remarqué une chose, Chantecroix ? c'est que la femme, lorsqu'elle a subi une certaine dose de malheur, traversé un certain nombre d'années difficiles et pénibles d'abnégation et de travail, est pour ainsi dire rebelle à l'aisance, à la revanche du bonheur. Je n'aurais pas réussi, je serais resté un pauvre petit dessinateur obscur gagnant avec peine, en courant les éditeurs, de cinq à six mille francs par an, ma pauvre mère n'en eût rien perdu de sa sérénité, de sa confiance dans l'avenir. Il y a plus, la misère noire se serait tout à coup abattue sur moi, je serais seul, sans appui, sans toi enfin qui as été mon étoile et mon guide ; la maladie m'aurait jeté par terre et aurait vidé mon pauvre logis du peu d'objets de quelque valeur que j'y aurais réunis jadis, eh bien !

rien de tout cela ne troublerait la sainte femme que voilà : elle sourirait pour me donner du courage, elle travaillerait double et serait plus heureuse, plus résignée que jamais. Au lieu de cela, il se trouve que Dieu a mis dans ma chétive cervelle une étincelle féconde qui m'a donné la force nécessaire à devenir un peintre et à m'inspirer. La fortune est arrivée ; les mauvais jours sont à jamais passés. Peut-être, si Dieu me prête vie, deviendra-t-elle plus grande encore : j'aurai l'honneur et j'aurai l'argent. Eh bien, mon cher ami, le jour où elle a commencé à me sourire, cette fortune a été pour moi une source de larmes. J'arrivais joyeux ; je dis à ma mère : « C'est fini, la misère, l'obscurité, la vie « dure ! J'ai un prix ! Je suis couronné ; j'ai une mé-
« daille et deux commandes du gouvernement. » Je m'attendais à la voir radieuse, me sauter au cou et s'écrier : « Dieu soit loué ! Allons-nous être heureux ! » Elle pâlit, s'évanouit dans mes bras et resta vingt-quatre heures au lit en proie à une fièvre nerveuse, et je m'approchai pour lui dire : « Mère, qu'as-tu, puis-
« que notre mauvais temps est fini ? Il faut être gais,
« il faut se réjouir, debout, et le front levé vers le
« ciel pour le remercier. » Elle répondait tout bas en frissonnant : « C'est trop... c'est trop... j'ai peur... »

M^{me} Dastugue avait écouté avec une émotion visible ce souvenir de son fils, expression d'une observation très fine et très vraie. Ce n'est pas pour rien qu'une femme d'esprit a formulé cet axiome : *la joie fait peur*. Aux êtres qui ont pâti longtemps, la fortune fait peur aussi. Il en est qui n'ont pas la force de la supporter et en deviennent fous. La continuation de leur misère les eût fait vivre, sains et même gais, jusqu'à cent ans.

« Pierre a raison, dit M^{me} Dastugue. J'ai été si heureuse de le voir célèbre si vite que j'ai eu peur. Mais,

Dieu merci ! ça a passé vite, et à présent, je suis guérie. »

Chantecroix, qui ce jour-là paraissait dans une veine de réflexion et de contemplation muette, alluma un second cigare, huma la moitié de la tasse de café bouillant et dit à son tour d'un ton un peu goguenard, se tournant vers le jeune peintre :

« Oui, ce n'est pas mal, ta petite étude psychologique. Tu devrais te faire nommer député. Tu parlerais très bien, presque aussi bien que ton oncle le ministre. En attendant, il va être une heure ; il y a une bonne trotte d'ici au Palais-Bourbon, et... »

Pierre Dastugue fit un mouvement ennuyé et découragé.

« Décidément, tu y tiens ?

— Comme à la chute du Cabinet.

— Tu veux absolument me faire avaler une séance ?

— Je veux te faire assister à la ruine éclatante, complète, absolue, définitive d'un ministre qui porte le même nom que toi, et qui, riche, n'a rien fait ni pour toi ni pour ta mère. Oui, ingrat, c'est un plaisir, c'est une volupté douce que je veux te donner, tout en me l'offrant à moi-même. Je veux te montrer de quelle façon pitéuse tombent et s'effondrent les gens sans talent qu'on a hissés par crime, par bêtise ou par lâcheté, à la première place, et auxquels manque la seule garantie de l'honnêteté : une perpendiculaire. »

Avoir « une perpendiculaire », c'était un des mots favoris de Chantecroix. Le mot exprimait, avec une clarté frappante, l'idée de droiture, physique et morale, d'échine et de caractère, qu'il voulait exprimer.

« Mais que diable, s'écria Pierre, voyant bien qu'il n'esquiverait pas la séance promise, qui t'assure que

mon oncle sera renversé aujourd'hui ? Pourquoi pas demain, après-demain, dans huit jours ?

— Parce que son heure est marquée ; parce que Simon Doguet, son rival, son ennemi, le tient dans sa main ; parce que l'interpellation que Simon Doguet a déposée il y a trois jours et va développer dans une heure est une machine de guerre à laquelle on ne résiste pas.

— Pauvre homme ! murmura Pierre, comme ça va le changer, lui qui en avait pris l'habitude.

— Comme il va être triste ! ajouta avec bonté M^{me} Dastugue.

— Hé ! bonnes gens, gardez donc votre pitié sentimentale pour ceux qui la méritent, cria Chantecroix d'un ton un peu acerbe. La chute de Népomucène Dastugue, indépendamment de l'acte de justice qu'elle va consacrer, fera une heureuse en rendant la paix du cœur à une honnête fille. »

La voix de Chantecroix se voila légèrement. M^{me} Dastugue s'approcha de lui et lui prit la main :

« Mon pauvre Chantecroix, vous l'aimez donc toujours ? »

Chantecroix devint pâle ; il rejeta en arrière une mèche de cheveux qui tombaient sur son front et répliqua d'un ton résolu :

« Ne parlons pas de cela ! Au nom de tout ce qu'il y a pour vous de sacré au monde, madame, ne parlons jamais de cela !... »

Et, sans attendre de réponse, il alla prendre son chapeau, sa badine et dit à Pierre :

« En route pour le palais des Démosthènes au rabais ! »

M^{me} Dastugue échangea avec son fils un regard dans lequel tous deux exprimaient silencieusement la même pensée attristée : la gaieté de Chantecroix était partie,

et depuis quelque temps on sentait, en l'écoutant, que son cœur, autrefois si ouvert et si plein d'expansion franche, souffrait d'une blessure morale aussi cruelle et aussi incurable qu'un cancer.

« A ce soir, maman ! dit Pierre en déposant sur les joues de M^{me} Dastugue deux chauds baisers.

— Prends garde aux courants d'air de cette grande halle ! » recommanda la bonne femme.

Les deux hommes sortirent. Ils eurent bientôt gagné le boulevard, et enfilant la rue de la Paix, puis traversant le Jardin des Tuileries, si maigre depuis la guerre de 1870, ils débouchèrent sur la place de la Concorde et prirent le pont, au bout duquel s'ouvre la grille de la ménagerie humaine désignée communément sous le nom de Chambre des députés.

Bien que l'heure officielle de la séance eût depuis longtemps sonné, un grand nombre d'honorables se rendaient au Palais-Bourbon en même temps que les deux curieux, les uns pédestrement, d'autres en fiacre, et même c'était, il est vrai, le petit nombre, en équipage de gala. Chantecroix désigna à Pierre un personnage d'aspect distingué, mais hautain, nonchalamment étendu dans un duc attelé d'un cheval de prix et conduit par un cocher d'une correction accomplie. C'était un noble gentilhomme dont le grand-père avait été pair de France sous Charles X et qui avait passé à l'extrême gauche dont il était l'un des leaders les plus fougueux.

« Tiens ! dit un instant après Chantecroix à Pierre, tends tes miroirs et grave cette silhouette dans ton souvenir : voici Jupin et ses carreaux. »

Pierre regarda dans la direction indiquée ; un petit homme, sec, osseux, à figure en lame de couteau, à favoris roux et courts, le cou emprisonné dans un faux col aigu et le corps serré dans une redingote boutonnée

jusqu'au cou, se dirigeait d'un pas rapide vers le sanctuaire des lois. Un petit jeune homme, en redingote râpée, au chapeau haut de forme à reflets roses, le suivait à grands coups de compas de ses jambes maigres, maintenant avec peine entre ses bras un dossier volumineux, ficelé avec des courroies grises et des cordes.

« Ça, c'est le secrétaire, fit Chantecroix ; il touche quarante francs par mois pour ce métier-là ; le patron, c'est Simon Doguet, le David qui va, dans trois quarts d'heure d'ici, exterminer ton Goliath d'oncle.

— Qui est ce Doguet ? interrogea Pierre, absolument étranger aux choses de la politique.

— Un petit avocat de Bourganeuf, qui ne gagnait pas un sou et qui serait mort percepteur des contributions indirectes de troisième classe, si l'époque de progrès où nous avons le bonheur de vivre ne lui eût enfin permis de se révéler. Il ne sait absolument rien, il n'a ni éducation ni fonds de quoi que ce soit ; mais il possède un aplomb imperturbable, une voix de saxophone et il parlerait cinq heures de suite sans cracher. Ton oncle est mort. »

Quelques minutes après, Pierre et Chantecroix prenaient possession de deux places excellentes que le crédit du journaliste (bien plus puissant, comme il arrive toujours aux gens de talent, sur ses ennemis que sur ses amis) lui avait réservées. L'assemblée était houleuse ; on sentait qu'un orage se formait dans l'air.

On expédia d'abord deux ou trois demandes de congés et une douzaine de lois d'intérêt local. Puis, le président, après avoir agité sa sonnette, prononça la formule ordinaire :

« Messieurs, je suis saisi d'une demande d'interpellation signée de M. Simon Doguet et de plusieurs de ses collègues sur la politique extérieure du gouvernement.

Convient-il à la Chambre de procéder à la discussion immédiate? »

Il se produisit alors un mouvement d'assentiment assez accentué pour que Chantecroix, habitué aux débats parlementaires, jugeât le ministère en péril.

Le président reprit :

« La parole est à M. Simon Doguet. »

Simon Doguet était déjà à la tribune. Tout de suite il attaqua :

« Vous ne voulez pas, dit-il, donner à la République son vrai développement; vous n'avez qu'un but : occuper les esprits, distraire l'attention, en poussant aux aventures. Vous copiez l'empire : vous avez Formose, comme il a eu le Mexique. Votre politique est à la fois timide et violente; elle conduit droit à la décomposition. »

Et, faisant une diversion habile sur l'agio, Simon Doguet fit ressortir l'immoralité de ces expéditions lointaines, servant à enrichir quelques personnalités.

« Loin de moi ! ajouta l'orateur, la pensée de désigner ici le Cabinet ! il ignore ces manœuvres, mais son devoir serait de les connaître, et il les sert sans le savoir, au grand détriment de l'intérêt public. »

Rouge de colère, déjà décontenancé, Népomucène Dastugue, du banc ministériel, cria :

« J'ai toujours été républicain de principes !

— Les principes ? fit Simon Doguet en se croisant les bras dans une attitude hautaine : vous violez le premier, le principe de la fraternité et de la solidarité des peuples. Et au profit de qui ? De vos missionnaires. Vous faites une guerre pour le clergé !... Le clergé ! Je n'abaisserai pas ce débat à des personnalités fâcheuses, je ne chercherai pas si le clergé jouit des faveurs de la famille de certains membres du Cabinet... La chevale-

rie française s'y oppose. (*Hilarité prolongée.*) Mais l'incident sur lequel il me convient de me taire a fait assez de bruit dans les journaux pour que je n'aie pas besoin d'insister. »

Simon Doguet prenait ensuite une à une les mesures politiques dues à l'initiative de Népomucène Dastugue, ces projets de loi, de réforme et les démolissait une à une. Il alla jusqu'à flétrir la proposition inique tendant à la saisie, au nom de l'État, d'une immense propriété, Cantecroix, sise dans l'arrondissement de Château-Chinon. « Où irions-nous, messieurs, s'écria l'orateur, si parce qu'un propriétaire voyage on avait le droit de lui saisir son bien ! »

« Celui-là voyage depuis trente-quatre ans ! » s'écria le ministre n'y tenant plus.

On rit. Simon Doguet reprit : « Molière, messieurs, l'a dit, le temps ne fait rien à l'affaire ; rangeons-nous toujours à son grand bon sens, flambeau de nos assemblées et de l'avenir. »

Après une double salve d'applaudissements, l'orateur reçut, en gagnant son banc, « les félicitations d'un grand nombre de ses collègues ». Népomucène Dastugue monta à son tour à la tribune. Il était visiblement perdu d'avance. Il s'embrouilla, pateagea dans les contradictions. Un silence morne l'accueillit quand il descendit.

Simon Doguet, sans perdre de temps, regagna la tribune. Sa face glabre était impassible.

« Malgré mon ardent désir, dit-il, de me trouver satisfait des explications de monsieur le ministre, il m'est impossible de l'être. »

On applaudit.

« J'ai l'honneur, poursuivit Simon Doguet, de déposer sur le bureau de la Chambre l'ordre du jour suivant :

« La Chambre, regrettant de voir les forces vives de

la France dépensées dans un intérêt autre que celui de la République, regrettant surtout que le pavillon national serve à abriter des spéculations ignorées sans doute du gouvernement, mais que le gouvernement devrait connaître, passe à l'ordre du jour. »

Après la lecture de cet ordre du jour, accompagnée de murmures et d'applaudissements, le président du conseil se leva et déclara se rallier à l'ordre du jour pur et simple.

« Il n'est pas fier, le gouvernement ! » dit Chantecroix, dont la bonne humeur fut partagée par ses voisins.

L'ordre du jour pur et simple fut repoussé et l'ordre du jour motivé fut voté à la majorité écrasante de quarante voix.

« Allons-nous-en, dit Chantecroix. C'est fini. Mais je voudrais bien envoyer ma carte à ce Simon Doguet ; il m'a fait plaisir avec sa défense de Cantecroix. S'il tombe jamais dans le malheur, je lui trouverai une place de concierge. »

Pierre et Chantecroix sortirent. La presse était grande. Tout à coup le journaliste serra le bras du peintre :

« Ne bouge pas, écoutons, dit-il. »

Dans un angle voisin, Népomucène Dastugue, encore tout en eau, causait d'un ton animé avec un homme jeune et vigoureux, à la barbe noire, bien taillée, en qui Chantecroix venait de reconnaître M. de Cambasse.

« Dix francs de baisse ! criait l'ex-ministre ; dix francs de baisse sur les Formose ! mais c'est la ruine.

— Tout peut être réparé, fit brièvement Cambasse ; montez à la tribune et faites adopter ceci... »

Et il présenta à l'ex-ministre un papier.

« Faire adopter ? s'écria le malheureux, mais je ne suis plus ministre. »

Chantecroix en avait assez entendu. Il entraîna Pierre

au dehors, et quand tous deux se retrouvèrent enfin au grand air :

« Allons ! s'écria-t-il, ça marche. Décidément il y a un Dieu. »

XXXVII

Cambasse avait dit vrai ; une baisse formidable et, il faut le dire, imprévue, s'était abattue sur « les Formose », et la Bourse venait de clôturer au milieu d'un inexprimable tumulte. La haute banque avait fini par prendre en grippe ce petit gentilhomme au teint d'ivoire italien et à barbe pointue qui, avec une audace imperturbable et une incontestable habileté, était parvenu, en moins d'un an, à édifier une opération financière appuyée, sinon officiellement, du moins officieusement, par le gouvernement. Une coalition s'était donc formée et on en a vu le résultat.

Mais Gaston de Cambasse appartenait, comme son antique aïeul de la bataille de Nancy, à une race que rien n'émeut, dont le danger accroît les forces et à qui le sens moral semble bon uniquement pour endormir les petits et les faibles. Il s'ensuivit que quelques heures bien employées lui suffirent pour « se retourner ». Chantecroix, dont le premier soin, en rentrant chez lui, avait été de se procurer les journaux du soir, se hâtait trop de se réjouir en y lisant le récit de la prétendue débâcle de l'affaire Formose. Quand, se rappelant que c'était jour d'Opéra et qu'un nouveau ténor devait débiter dans l'Arnold de *Guillaume Tell*, il eut passé un habit noir, un pardessus clair et se fut dirigé en flânant du côté du boulevard, afin d'y chercher sa pâture, la voix d'un des innombrables piailleurs de nouvelles fausses ou vraies, la mousse de l'asphalte pari-

sien, attira son attention. Réveillé tout à coup de ses pensées, il entendit crier :

« Demandez ! la *Bourse électrique*, dernières nouvelles ! La revanche des Formose ! Dernières nouvelles. »

Chantecroix acheta le journal, qu'il parcourut en dinant. Il se trouvait, en effet, dans la *Bourse électrique*, un entrefilet touchant les Formose, mais cet entrefilet était extrêmement vague et il avait l'air de l'être exprès. Il disait à peu près :

« Une panique ridicule s'est emparée du marché en clôture de Bourse ; les Formose, qui avaient ouvert à 825, ont clôturé à 800. Ce résultat est dû à une manœuvre dont les auteurs ne tarderont pas à devenir les premières victimes. On le verra demain. »

« Cet animal-là est-il fort ! pensa Chantecroix en lui-même. S'il avait appliqué au bien seulement la moitié des forces qu'il emploie au mal, ce serait un maître, un dominateur des hommes. »

Il s'en alla fumer un cigare à la petite Bourse et y constata un léger revirement ; néanmoins, la baisse se maintenait, et tout indiquait que la Banque de Formose ne battait plus que d'une aile et devait s'effondrer bientôt complètement.

La chute du ministère Dastugue, connu comme protecteur avéré de l'opération, contribuait, comme on le pense bien, à cette conversion pessimiste, et les agents de la haute banque ne manquaient pas d'en jouer à grand bruit.

« Nous verrons demain, » fit Chantecroix.

Et il arriva à l'Opéra juste pour le deuxième acte de *Guillaume Tell*, l'acte du trio.

Il pouvait être onze heures du matin lorsque Pierre Dastugue, occupé à pétrir de la glaise et à ébaucher une figure (car il s'était mis en tête d'aborder aussi la sculp-

ture), vit entrer dans son cabinet Chantecroix, en complet gris de fer et en petit chapeau.

« Tiens ! tu pars ! s'écria-t-il.

— Non, pas encore. J'ai pris ce costume à la fois familier et peu voyant parce que je compte me rendre aujourd'hui dans un lieu dont je n'ai pas franchi le seuil deux fois dans ma vie. »

Pierre posa son ébauchoir, et avec un air de terreur comique :

« Tu me fais frémir. Hier tu m'as forcé à écouter deux discours à la Chambre ; viendrais-tu me chercher pour qu'aujourd'hui je t'accompagne au Sénat, par hasard ?

— Rassure-toi ; du palais de ces pères plus que conscrits, je ne connais et ne connaîtrai probablement jamais que le Musée. Je vais à la Bourse.

— Toi ? »

Pierre poussa un éclat de rire tellement prolongé qu'il finit par se laisser tomber, riant toujours, sur un petit divan placé dans un angle de l'atelier.

« Tu as pris des actions de quelque chose ? fit-il enfin.

— Tu n'en penses pas un mot. Je vais à la Bourse parce que je veux voir comment tombe un monsieur qui fonde, sans un sou en poche, une banque au capital de trois millions.

— Ah ! oui, ton Cambasse.

— Pas d'insolence ! répliqua Chantecroix. Mon Cambasse me choque ; je dis mon chien et mon cheval, parce que je les aime ; ne prodigue donc pas à des drôles les pronoms possessifs.

— Enfin, je te vois venir ; tu veux encore que j'aille avec toi.

— Ça me ferait plaisir, je l'avoue.

— Mais c'est ennuyeux comme la pluie d'aller dans un endroit où on ne s'entend pas.

— Quand on est artiste, répliqua sévèrement Chantecroix, il faut savoir s'imposer des sacrifices. Tu te plonges trop dans la peinture historique. Une petite excursion dans ce temple à colonnades et à personnel renouvelé des maçons de la tour de Babel te donnera peut-être une vision du moderne.

— Pas besoin de ça ; je compte faire du moderne aussi bien que de l'ancien. Tiens... regarde ! »

Et relevant un rideau de percaline verte qui coiffait un chevalet, il démasqua un portrait.

Ce n'était encore qu'une esquisse, mais délicieuse, se détachant sur un fond clair et semblant sortir de la toile, tant les contours de la tête, blonde, dorée, rose, aux yeux rayonnants de pudeur et d'audace à la fois, offraient de vie et relief.

C'était le portrait d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans tout au plus.

« Joli ! fit Chantecroix ; un peu Chaplin, un peu Cabanel, mais joli... Seulement, ce n'est là le portrait de personne ; quelle drôle d'idée tu as eue d'habiller à la parisienne la figure principale de ton tableau de *Marie de Bourgogne*.

— Tu dirais plus juste en retournant ta phrase : j'ai habillé en xv^e siècle la figure ici présente qui existe parfaitement.

— Ah ! » s'écria Chantecroix.

Il avait compris.

« Ainsi... c'est...

— C'est elle, » acheva Pierre, qui rougit et baissa sa tête d'un air pensif.

Chantecroix contemplait le portrait.

« Ainsi tu as fait cela de mémoire... d'intuition... de souvenir.

— Pas tout à fait ; un jour, tiens, près de Cantecroix

justement, je prenais un croquis; M^{lle} de Chanvallon vint à passer avec son amie, M^{lle}... Bernard. Elles s'arrêtèrent; j'en profitai pour esquisser les traits de cette adorable fille. Elle n'en a jamais rien su.

— Abus de confiance : article... numéro tant du Code pénal.

— Enfin, tu vois que le moderne ne me déplaît pas toujours.

— Tu es heureux ! murmura Chantecroix... Tu es aimé. »

Sa voix avait pris une expression de sombre rêverie.

« Qui t'a dit cela ? Qui te le fait croire ? s'écria Pierre avec agitation.

— Tout ! répliqua Chantecroix. Ce que tu m'as conté toi-même de la vie de recluse de cette jeune fille, des brusqueries, de l'absence de toute tendresse de la part de ce vieux sanglier de Chanvallon ; et enfin ce mot qu'elle t'a adressé au moment de ton départ.

— « Revenez ! » oui, elle me l'a dit, fit Pierre, dont la voix trembla d'émotion.

— Va ! dit Chantecroix de ce ton à la fois amer et mélancolique qu'il prenait quelquefois, tu seras heureux, tu le mérites ; moi, je suis né sous une mauvaise étoile, et l'amour n'est pas fait pour moi. »

Comme il achevait, une portière d'étoffe turque se souleva, et on vit entrer M^{me} Dastugue, une lettre ouverte à la main.

« Ah ! s'écria-t-elle joyeuse en apercevant Chantecroix, c'est gentil d'être revenu ; mon déjeuner d'hier vous a séduit, — car vous nous restez, n'est-ce pas ?

— Aux regrets, répondit le journaliste, je suis contraint d'aller déjeuner en tête-à-tête avec le bon duc de N... qui est de passage à Paris et qui m'a fait prier il y a deux jours.

— Mais il reviendra me prendre pour l'accompagner

à la Bourse, dit Pierre en enflant sa voix d'un accent féroce.

— A la Bourse ! quelle drôle d'idée...

— Que tiens-tu donc là ? interrogea le jeune peintre, une lettre ?

— Oui, et bien étonnante, va ; tu ne devinerais jamais de qui. »

Pierre, en effet, donna sa langue aux chiens.

« Attendez ! fit Chantecroix, je vais deviner.

— Dites.

— De Népomucène, le vaincu d'hier.

— Juste.

— Il serait possible ? s'écria Pierre, mon oncle t'a écrit ?

— Lis. »

Pierre prit la lettre et lut ce qui suit :

« Ma chère belle-sœur,

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai songé à renouer avec vous des rapports de famille qu'un peu de fierté de votre part, permettez-moi de vous le dire, a rompus il y a trop longtemps. J'ai suivi des yeux, j'ai vanté partout les progrès, la marche si rapide, si glorieuse de mon neveu Pierre. Mais les charges de la politique, le tourbillon des affaires, m'ont chaque jour distrait d'une démarche que je considérais comme un devoir, je dirai plus, comme une réparation. Tombé du pouvoir, *sous les coups d'un piège* inique, j'ai demandé un congé à la Chambre. Je vais avec ma chère famille, avec ma femme qui n'a cessé de vous estimer, avec ma fille qui se rappelle son enfance et ses jeux avec Pierre, me retremper dans notre vieux Morvan. Il est même possible que je renonce à la carrière politique, si le verdict des élec-

teurs m'indique qu'il est temps de songer à la retraite. Nous comptons partir vers les premiers jours de la semaine prochaine. J'ai su que mon neveu avait fait délicieusement restaurer votre petite maison de la Seulette, distante de ma maison de Luzy d'un kilomètre à peine. L'automne s'annonce magnifique. Il est probable que vous vous proposez d'aller inaugurer une villégiature toute pleine de souvenirs avec notre Vernet en herbe. Me permettrez-vous ce jour-là de me présenter chez vous pour vous rappeler que nous sommes presque frère et sœur, et pour vous demander pardon d'un long oubli ? »

« Il y vient ! s'écria Chantecroix, lorsque Pierre eut achevé la lecture. Rien n'est tel que de réussir pour attendrir les bourgeois qui ont de la fortune. Mais quel style !

— Tu trouves ? Ce n'est pourtant pas mal ; il a dû s'appliquer.

— « Les coups d'un piège ! » fit Chantecroix gaiement ; il est tombé sous « les coups d'un piège ». Ce piège qui distribue des coups est une trouvaille.

— Que veux-tu ! c'est une image.

— Jolie, l'image ! Et il t'appelle Vernet, Vernet en herbe. Il croit te flatter : Horace sans doute, l'homme aux tableaux de bataille, qui sont des rendez-vous de chasse. Quel idéal ! »

Pierre se mit à rire, puis redevenant sérieux :

« N'importe ; nous le recevrons, car nous partons bientôt pour la Seulette, n'est-ce pas, maman ?

— Quand tu voudras ! répondit M^{me} Dastugue. Nous ferez-vous l'honneur de nous accompagner, comme vous nous l'avez laissé espérer, mon cher Chantecroix ?

— Je ne sais encore, fit le journaliste qui parut réflé-

chir; cela dépendra de certaine circonstance qui, peut-être, ne se produira pas. »

Ni M^{me} Dastugue ni Pierre ne crurent devoir insister pour connaître la circonstance à laquelle Chantecroix faisait allusion. Chantecroix, à ce moment, consulta sa montre et cria :

« Je m'oublie avec vous, mes amis ! Dix minutes pour aller d'ici à la rue de Varennes, à l'hôtel du duc. Un fiacre ! Mon royaume pour un fiacre ! »

Et, serrant la main à ses amis, il s'enfuit en criant à Pierre :

« A tantôt !

— Tu vois, dit M^{me} Dastuge quand il eut disparu, tu as dompté même ton oncle.

— C'est la revanche du juste ! » répondit Pierre simplement.

Deux heures plus tard, les deux hommes gravissaient le grand escalier de la Bourse, assourdis déjà par le tumulte de vociférations qui s'élevait jusqu'aux voûtes. Chantecroix avait pensé avec raison que, ne comprenant rien à la langue de la finance, on jugerait mieux la situation d'en haut.

Arrivés à la galerie, ils s'accoudèrent à la balustrade et contemplèrent ce spectacle inouï de quinze cents hommes hurlant, rugissant, dressant des bras exaltés, brandissant de petits bouts de papier et proférant des paroles auprès desquelles le sanscrit eût été clair. Les allures violentes, le sans-gêne et l'inculture des uns, gros, trapus, le poing fermé, les yeux hors de la tête, contrastaient avec la désinvolture élégante et dédaigneuse des jeunes agents de change, courbés sur la corbeille et donnant, impassibles, leurs ordres. Un voisin de Chantecroix, accoudé aussi à la balustrade, murmura :

« Décidément, le Formose file un mauvais coton.

— Ah ! ah ! fit Chantecroix. Merci du renseignement, monsieur. Vous comprenez le grec, vous ! »

Mais, au même instant, le bruit redoubla ; ce furent des cris, comme une panique, puis un triomphe.

« Écoutez, dit l'inconnu. Entendez-vous ?

— Non.

— Il y a une surprise. Tenez, on crie : « A bureau ouvert ! On rembourse à bureau ouvert ! » Cambasse a trouvé un bailleur... Tenez ! tenez ! ça remonte !... Ah ! le veinard... »

L'inconnu disait vrai : une Compagnie anglaise, désireuse de confisquer les résultats, possibles après tout, d'une exploitation exotique, avait tendu la perche à Cambasse et sauvé la situation. Formose clôtura à quinze francs de hausse.

« Feu de paille ! fit l'inconnu en se retirant. Mais c'est tout de même fort. »

Chantecroix n'avait plus rien à apprendre ; il descendit avec Pierre, assez soucieux de cette apparence de triomphe de son rival. Comme il arrivait sous le péristyle, il s'arrêta : Cambasse était devant lui.

Le financier toucha légèrement son chapeau et dit :

« Je vous salue, monsieur Chantecroix ; je pars pour le Morvan dans vingt-quatre heures, M. Dastugue m'ayant fait l'honneur de m'inviter à voir son beau pays. »

Une rougeur légère parut aux pommettes du journaliste. Mais il se contint et répondit d'une voix froide :

« J'y serai avant vous. »

Cambasse disparut. Chantecroix serra fiévreusement le bras de Pierre et dit :

« Préviens ta mère que je ne vous accompagnerai pas; je vous devance. Demain soir je serai à Château-Chinon. »

XXXVIII

Chantecroix s'était séparé de Pierre Dastugue sans échanger avec lui aucune explication de son départ pour le Morvan. Fidèle à sa discrétion habituelle, le jeune peintre n'avait adressé à son ami aucune question. Il devinait à l'expression de volonté, de colère concentrée, du visage ordinairement si calme de Chantecroix, au pli amer du coin de sa lèvre, enfin à l'accent un peu sourd de sa voix, que l'heure venait de sonner pour lui des résolutions suprêmes. Ces résolutions, sans bien les connaître, il en savait l'objet, car M^{me} Dastugue avait raconté à Pierre, d'une part, la passion invincible de Chantecroix pour Henriette Dastugue; d'autre part, la rivalité établie entre le journaliste et Cambasse par l'imprudente sympathie de l'ancien ministre pour l'aventurier.

En quittant son jeune ami, Chantecroix, par un caprice assez bizarre, au lieu de tourner du côté des boulevards, prit par la rue de la Banque, coupa par la rue Coquillière et gagna les Halles. Quelle idée prenait ce Parisien raffiné de se mettre à explorer, par cette belle journée de fin d'été, un quartier populeux et marchand, où il était certain, non seulement de ne pas rencontrer un seul visage connu, mais même de n'avoir sous ses yeux rien qui flattât ses goûts ni ses habitudes? Il fallait cependant que cet itinéraire eût un but nettement défini à l'avance dans la pensée de Chantecroix, car le journaliste marchait d'un pas assuré et ferme, sans la moindre hésitation.

Il parvint ainsi, après avoir traversé les Halles et les grandes voies qui servent de comptoir général au trafic de ce qu'un écrivain contemporain a appelé « le ventre de Paris », il parvint ainsi à la place du Châtelet. Il prit alors les quais à gauche, puis le pont Notre-Dame et, arrivé devant le parvis de la grande basilique parisienne, il s'arrêta.

Il contempla pendant quelques minutes l'édifice sublime qui dresse au ciel ses deux tours colossales, pareilles à deux orgues géantes prêtes à lancer dans l'infini, en notes vibrantes, les louanges de Dieu ; puis se dirigeant vers le portail rouge, brodé d'arabesques de fer, dont un battant était entr'ouvert, il entra.

Un silence morne, une solitude presque absolue régnaient à Notre-Dame. Il était environ cinq heures du soir ; on se trouvait en semaine et il n'y avait aucun office. Comme une nécropole du passé, la vieille cathédrale ne semblait contenir que le parfum froid, mortuaire des souvenirs. A peine çà et là un passant, un promeneur, un touriste, plutôt qu'un fidèle, errait-il sous ces voûtes où se sont répercutés, pendant tant de siècles, tous les échos de la gloire française, des renaissances successives de la patrie. Chantecroix fit le signe de la croix et, le chapeau à la main, prit lentement à gauche, longeant le bas côté désert où presque chaque chapelle présente un tombeau, un monument funèbre, une statue.

Au bout de quelques pas, il s'arrêta, et, s'enfonçant dans l'angle d'un pilier, il baissa la tête et parut s'abîmer dans une profonde contemplation intérieure.

Toute sa vie, tout le mystère effrayant et tragique de sa destinée reparaissaient dans son cerveau et défilaient devant ses regards qu'il tenait à demi voilés...

Il revit son père, encore jeune, mais les cheveux tout blancs, qui lui disait (c'était son plus ancien souvenir) :

« Ta mère est morte en te mettant au monde. »

Il parlait français, il était Français, et cependant ce n'était pas en France que l'enfant recevait ces premières confidences ; c'était dans un pays lointain, au fond de la Suède, dans une petite résidence entourée de forêts, où la neige couvrait tout durant l'hiver, comme un immense linceul. C'est là qu'il grandit, n'ayant d'autre professeur que ce père, grave et triste, recevant de lui, à mesure que l'enfant faisait place à l'homme, l'enseignement du sang d'où il sortait, et apprenant enfin la cause sinistre de cet exil volontaire auquel ce Français de grande race s'était irrémédiablement condamné.

« Nous expions tous en ce monde, disait le père, des fautes que nous n'avons pas commises ; ainsi le veut la loi de la solidarité humaine. Lorsque je quittai la France, avec le serment de ne jamais rentrer sur cette terre ingrate et adorée, je ne croyais pas que mon cœur fût encore capable de tendresses, d'amour, ni même de pitié. Dieu en décida autrement : une vision blonde, une fée m'apparut ; je crus que ma vie allait recommencer et je me mariai. C'était ta mère ; elle me donna une année de bonheur et d'oubli, puis elle mourut en te léguant à mon désespoir, maintenant inguérissable. L'exil, où j'avais cru trouver la paix, m'écrasait d'une dernière douleur et m'interdisait même le droit de mourir, en m'imposant un devoir. »

L'enfant grandit dans cette atmosphère de souvenirs désolés, puis un jour son père le conduisit dans une grande ville, siège d'une université renommée, où il fit ses études, après quoi il voyagea et parcourut l'Europe. Une seule nation lui était interdite, et c'était cependant

celle où l'enfant, instruit maintenant, et nourri de science, de poésie et d'histoire, eût préféré porter ses observations et son expérience chaque jour croissante ; c'était la terre où ses aïeux étaient nés, avaient vécu, s'étaient illustrés, étaient morts : c'était la France.

« Attends ! disait le père ; tu verras un jour ce pays dont je t'ai appris la langue et d'où j'ai tiré mon nom. Mais l'heure n'est pas encore venue. »

Un jour, comme l'enfant qui devenait homme regagnait, après une excursion lointaine, la maison paternelle, une lettre le rejoignit, qui l'avait poursuivi depuis plusieurs jours. Cette lettre ne contenait que ces mots :

« Reviens vite, je vais mourir. »

Lorsqu'il arriva, le père, qui n'était plus que l'ombre de lui-même, n'avait plus, en effet, que quelques heures à vivre. Il pria le prêtre et la religieuse qui le veillaient de le laisser seul, pendant une heure, avec son fils, et alors commença cette confession sinistre et terrible dont Chantecroix, en ce moment debout, la tête penchée sur sa poitrine, enfoui dans un angle obscur de Notre-Dame, repassait dans sa mémoire les moindres détails.

« Marquis de Cantecroix, dit le père, car tu le seras avant une heure, tu vas connaître le secret de cet exil qui m'a fait fuir la France il y a dix-huit ans, comme on fuit la terre du crime et de l'ingratitude. Pendant quatre siècles, tes pères et les miens ne se sont pas contentés de donner le plus pur du sang de leurs veines pour cette patrie dont ils étaient les fils : ils se sont constitués les bienfaiteurs du coin de la terre où Dieu avait placé leur berceau et leur patrimoine. Ils ont mis en commun avec les pauvres leur fortune et leur cœur. La Révolution même ne put rompre cette union des grands et des petits, et se brisa les dents à essayer de pousser ceux-ci à un crime. Tu connais l'histoire de la nation dont tu



parles la langue ! L'Empire succédant à la Révolution, la Restauration succédant à l'Empire et promettant à la patrie le recouvrement de sa grandeur ; enfin 1830. J'étais pair de France ; je me retirai, comme c'était mon devoir, et j'attendis.

« J'attendis longtemps. Enfin un jour, c'était le 24 février 1848 au soir, la nouvelle me parvient que le régime nouveau venait de s'effondrer à son tour. Pendant les dix-huit ans écoulés entre le roi Charles X détrôné et le roi Louis-Philippe obligé de prendre, lui aussi, un chemin qu'on ne rebrousse jamais, j'en atteste Dieu qui nous écoute, j'avais fait comme mes pères avaient fait ; j'avais été, dans ce Morvan dont les chênes et les rochers ne sont pas plus solides que ma volonté, un des lieutenants de la Providence ; pas un être vivant n'y avait connu ni la faim, ni le froid, ni la misère. Ce jour-là donc, par une après-midi froide, à peine éclairée d'un triste soleil d'hiver, j'entendis les gens du pays qui couraient les chemins se répétant la nouvelle. J'ouvris la porte qui donne sur le balcon du château et d'où l'on embrasse le parc ; — tu verras peut-être, tu connaîtras tout cela un jour ! — je m'avançai et j'écoutai.

« Au même instant, une glace placée juste derrière moi et appliquée au mur de l'appartement vola en éclats, et j'entendis un bruit auquel mon oreille de chasseur ne pouvait se méprendre : c'était un coup de fusil ; quelqu'un avait tenté de m'assassiner et m'avait manqué.

« Je refermai la fenêtre. Le lendemain soir, j'avais quitté la France pour toujours, et depuis dix-huit ans, par mon ordre, légalement rédigé et notarié, le château de Cantecroix, ses dépendances, parcs, terres et forêts, représentant une fortune de six millions, restent abandonnés, incultes, inutiles, au milieu d'une population

qui expie par la misère, à elle inconnue pendant quatre siècles, le crime d'un ingrat. »

Chantecroix, en revivant cette scène, en s'en répétant mot à mot les paroles, frissonnait. Il revoyait son père, se soulevant, effrayant de pâleur sur son lit d'agonie, et accentuant encore d'un geste de malédiction impitoyable la vengeance de son honneur.

« Que dois-je faire ? demanda l'enfant.

— Si je ne me fusse pas marié, répondit le marquis, j'eusse en mourant légué cette fortune aux pauvres, à tous les pauvres, c'est-à-dire à l'Église. Mais tu es né ; j'ai décidé que je laisserais à Dieu le soin de faire de cet héritage ce qu'il croira le meilleur. Je vais mourir. Dès ce moment, non seulement tu es libre d'entrer en France et d'y vivre selon tes goûts ; sans être riche, tu seras, avec ce que je possède ici, toujours indépendant. Mais de plus, je t'autorise à te rendre trois fois dans ce Morvan, duquel il me semble en ce moment me séparer en arrachant ma chair de la sienne. Tu choisiras à ton gré les époques de ces trois visites. Tu es mon portrait vivant : si, au cours de l'une d'elles, l'homme qui a voulu me tuer, et qui, autant que je l'ai distingué dans sa fuite, était jeune alors ; si cet homme se trouve sur ta route, te reconnaît, te confesse son crime et t'en demande pardon, alors, mais alors seulement, fais ouvrir la grille du parc, entre dans le château la tête haute : tu seras chez toi, et cette fortune, endormie depuis tant d'années, tu seras libre d'en jouir de nouveau à ta fantaisie, comme ont fait nos pères, car alors c'est que Dieu aura fait clairement entendre sa volonté de pardon et d'oubli. »

Près de quinze ans s'étaient écoulés depuis le jour où Chantecroix (qui avait pris ce nom de guerre) avait reçu ces confidences et cet ordre suprême ; deux fois il

avait parcouru le Morvan, erré de longues heures autour du parc désolé et muet : nul ne l'avait reconnu.

« Allons ! murmura-t-il, pour la dernière, puisqu'il le faut ! »

Il allait sortir, il s'arrêta ; une force étrange le retenait : il se souvint tout à coup de sa mère, dont le marquis de Cantecroix se plaisait à lui rappeler le charme et la grâce mélancoliques, la touchante piété, la dévotion particulière, presque extatique, à la Vierge. Lentement, le journaliste, brûlé à tous les feux de la vie parisienne, se dirigea vers le chœur, suivant toujours le bas-côté de la cathédrale. Une voix le fit tressaillir :

« Monsieur veut voir le Trésor ? »

Chantecroix leva la tête et vit un suisse qui, le prenant pour un curieux, lui offrait ses services.

« Non, mon ami, répliqua-t-il ; mais vous n'y perdrez rien, tenez ! »

Et mettant un louis dans la main du suisse de Notre-Dame, il poursuivit sa route. L'employé suivit des yeux cet homme jeune, à la mine cavalière, qui venait si tard prier dans une cathédrale ; il fit même quelques pas pour voir où il allait. Il le vit s'arrêter devant la chapelle de la Vierge, située, comme on le sait, au fond du chœur, derrière le maître-autel, mettre les deux genoux en terre et prier.

Le soleil couchant, à ce moment, versait ses derniers rayons et faisait resplendir les vitraux à couleurs éclatantes, retraçant la vie de la mère du Christ, et qui décoraient la chapelle dans toute son étendue. L'un des rayons vint frapper sur la tête penchée du fidèle, abîmé dans une contemplation intérieure et dans une prière ardente.

« Monsieur, fit le suisse en touchant légèrement Chantecroix à l'épaule, il se fait tard, on va fermer. »

Chantecroix releva la tête : la nuit tombait ; il ne s'en était pas aperçu. Il sortit, le visage rasséréné, l'espérance au cœur, et rentra chez lui faire les préparatifs de son départ, arrêté pour le lendemain, au petit jour.

XXXIX

Il convient de rendre cette justice à Népomucène Dastugue, il ne se cramponna pas, comme tant d'autres, aux cordons et aux franges du pouvoir. Renversé, il n'eut pas une seule minute l'idée d'aller se tapir au fond d'une niche, ou si on aime mieux d'un groupe parlementaire, pour de là aboyer à son heureux successeur, le mordre aux jambes à l'occasion et tâcher de le faire choir à son tour les quatre fers en l'air.

Non. Népomucène Dastugue prit, quoique simple marchand de bois flotté, son parti en philosophe. Le lendemain de sa chute, il retourna au Palais-Bourbon, la tête haute, distribuant, sans ombre de fiel ni de rancune, sourires et poignées de main aux députés qu'il savait avoir le plus énergiquement contribué à sa disgrâce. Il poussa le désintéressement (il se trouva quelques intransigeants pour dire : le cynisme) jusqu'à aller complimenter Simon Doguet, que la voix publique et l'opinion unanime des journaux désignaient déjà comme le chef de la prochaine combinaison ministérielle. Le *Temps*, qui fait loi sur l'immense majorité des indécis, écrivait : « La netteté de vues, la franchise de programme, une élocution facile et abondante qui nous a rappelé le regretté et illustre homme d'État fondateur de la République, désignent impérieusement M. Simon Doguet à une succession tombée, — qu'on nous passe le mot à propos du commerce exercé par son prédéces-

seur, — en radeau à la dérive. » Cette fine allusion au bois flotté de Némopucène Dastugue fit, dit-on, sourire M. le président Grévy.

Vingt-quatre heures après la constitution du nouveau ministère, Simon Doguet en tête, comme le *Temps* l'avait prédit, l'ancien ministre prit l'express de la Nièvre, en compagnie de sa femme et de sa fille. M^{me} Dastugue était mélancolique. A l'âge déjà avancé qu'elle avait atteint (s'étant mariée sur le tard), on ne se sépare pas sans quelque déchirement d'une position presque souveraine. Quant à Henriette, elle était partagée entre la joie de quitter cette fournaise parisienne où ses goûts de simplicité, de méditation, de réflexion avaient été constamment contenus et froissés, et une arrière-pensée amère, qui donnait à son visage, à son regard surtout, une expression découragée, presque douloureuse. Un instant, M^{me} Dastugue s'était émue de cette étrange attitude. Mais aussitôt Henriette avait affecté une joie bruyante, et sa mère comme son père s'étaient décidés à mettre sur le compte d'une sorte d'état fiévreux cette tristesse intermittente et inexplicable.

On arriva à Luzy, ou pour mieux dire à la propriété de Népomucène Dastugue, distante de Luzy de deux kilomètres, dans un grand landau à deux forts chevaux, mandé télégraphiquement par l'ancien ministre. La maison n'avait aucune prétention à prendre le nom de château, bien qu'elle fût vaste et eût reçu d'importantes annexes, depuis la fortune grandissante de son propriétaire. C'était une vaste bâtisse blanche, en forme de ferme, au centre de laquelle on avait improvisé un grand perron tournant, à rampe de fer forgé. Les écuries et les communs se trouvaient derrière, à demi cachés sous les arbres. La seule satisfaction de parvenu que s'était

donnée Némopucène Dastugue consistait dans la construction d'une grosse tour à clocher d'ardoise en poivrière qu'il avait fait accoler au vieux bâtiment principal. Cette tour lui avait même valu force brocards de la presse royaliste, et on se souvient encore à Château-Chinon d'une chanson en trente-cinq couplets : *la Tour, prends garde!* qui faillit jadis faire échouer la candidature de l'homme considérable. Henriette avait son appartement dans cette tour, qui lui plaisait beaucoup pour tout ce que la forme circulaire produisait de dispositions originales.

Le premier soin de Népomucène Dastugue, en rentrant chez lui, fut de faire préparer un appartement pour l'hôte qu'il attendait : pour M. de Cambasse. Il éprouvait une sorte de volupté à prononcer le nom de l'aventurier en lui prodiguant son titre : « Monsieur le comte mon ami par-ci, cet excellent jeune comte de Cambasse par-là. » Lorsque Henriette assistait à une de ces sorties, elle prenait une expression d'impassibilité glacée, comme si elle n'entendait pas. Elle se sentait forte, M^{me} Dastugue ayant été, comme on dit, fort secouée par les mauvaises nouvelles des dernières fluctuations de la Bourse, et flairant vaguement dans le protégé de son mari un personnage inconsistant et dénué de sérieuses garanties. Mais, quoique faible et mou de caractère, Népomucène Dastugue savait commander dans son ménage, et les deux femmes n'avaient pas même essayé de le faire revenir sur une invitation que ni l'une ni l'autre ne voyaient d'un bon œil.

« Je vous dis, répétait l'ex-ministre, que c'est un homme charmant, spirituel, de grande naissance, sachant les finances sur le bout du doigt et qui doublera notre fortune. »

Comme il voulait, quoique tombé du pouvoir, ou

plutôt parce que, ne pas négliger son arrondissement, il se mit, en attendant Cambasse, à parcourir le pays. Un jour, comme il rentrait pédestrement, une grosse canne à la main, car il était bon marcheur, une ombre humaine bondit plutôt qu'elle ne s'avança sur le chemin, encaissé d'arbres, où il venait de s'engager. Bien qu'il fit encore jour, Népomucène Dastugue crut un instant à un guet-apens. Il recula et, la canne levée, se mit en défense.

« Pas peur ! fit une voix éraillée ; pas peur, not' député, je demande la parole. »

L'ex-ministre connaissait à peu près tous les visages de son arrondissement. Il se remit aussitôt.

« C'est toi, Laballe ; je ne t'avais pas reconnu d'abord. Tu as à me parler ? »

L'être hirsute et hagard, en guenilles, les jambes et les pieds enveloppés de chiffons et de cordes, qui est déjà apparu deux ou trois fois au cours de ce récit, souleva la coiffure sans nom, toque, bonnet, casquette ou chapeau qui emboîtait son crâne bas et creusé par les rides, puis il répliqua :

« Un député, ça sait tout ; l' maire de Luzy l'a dit encore l'autre jour sur le marché. Hé ben ! not' député, c'est une chose que je veux vous demander.

— Parle, mon ami, fit Népomucène avec bonté ; car après tout, ce sordide vagabond, s'il n'était pas électeur, pourrait avoir une influence relative [dans les cabarets borgnes où se forment souvent les votes décisifs.

— Hé ben ! reprit Laballe, c'est pour savoir s'y a encore, oui ou non, des Cantecroix vivants. »

L'ex-ministre haussa les épaules ; l'échec qu'il avait subi à propos de son intempestif projet de loi lui restait sur le cœur. Il dit :

« Va demander ça à M^e Miron, le notaire, mon vieux

Laballe. Il n'y a que lui qui peut te répondre là-dessus.

— J'y suis-t-été, fit le braconnier ; il m'a fait dire que ça ne me regardait pas, et par-dessus le marché, quand je suis parti, son chien m'a mordu.

— J'espère que tu lui as administré un bon coup sur la tête.

— Non, répondit Laballe, qui baissa sa trogne tragique et dont la voix devint sourde ; si elle m'a mordu, cette bête, c'est qu'elle avait ses raisons. Y a des choses qu'il faut comprendre. »

Népomucène, devant cette réflexion en effet plus qu'énigmatique, se dit que le pauvre diable avait le cerveau fêlé, et, pour rompre un entretien superflu, il dit, en adressant à Laballe un geste de la main :

« Adieu, mon ami, adieu. Tu sais, le jour des pauvres, le lundi, il y a toujours deux sous à la maison pour toi.

— Comme ça, vous ne savez pas s'y a encore des Cantecroix vivants ? répéta Laballe avec une obstination singulière.

— Il y en a peut-être, mais ils ne sont guère pressés de se montrer, répliqua Népomucène en riant, et tu peux être sûr d'une chose, mon vieux Laballe, c'est que tu seras mort avant de les revoir. »

Et il reprit sa route d'un pas rapide.

S'il eût regardé derrière lui, il eût vu le vagabond tout à coup devenir blême, chanceler sur ses vieilles jambes torses, gagner avec peine, appuyé sur une épine noueuse, un petit talus et s'y laisser tomber la tête entre les mains.

Il pleurait...

Le jour même de cette rencontre, il arrivait à Henriette Dastugue une vision étrange, dont le souvenir ne devait plus la quitter.

En compagnie de quelques amis, elle avait accepté

une excursion en breack, du côté de Montsauche et de la Brèche aux loups. L'âpreté des chemins obligea les promeneurs à laisser l'équipage sur le plateau et à poursuivre à pied leur exploration. Comme on longeait le ravin d'où la terrasse du château de M. de Chanvallon, à gauche, surplombait d'une hauteur de cent cinquante pieds, Henriette, comme poussée par une force invincible, leva la tête : elle étouffa un cri ; il lui avait semblé, ou plutôt elle était sûre, que son regard s'était croisé avec celui d'un homme penché sur la balustrade, et dans cet homme elle avait cru reconnaître celui dont, malgré elle, sa pensée et son cœur étaient maintenant remplis, l'homme dont les traits demeuraient toujours présents à ses yeux, qui lui avait dit un jour qu'il donnerait tout son sang pour lui épargner une douleur, une larme. Elle avait fermé les yeux ; quand elle les rouvrit, la vision avait disparu, et un instant elle crut avoir été le jouet d'un rêve.

Ses amis la rejoignirent et furent frappés de sa pâleur.

« Ce n'est rien ! fit Henriette. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas aperçu là-haut quelqu'un qui regardait ? Un homme ? »

— M. de Chanvallon ne reçoit personne, lui répondit-on. Vous avez aperçu son jardinier ou quelque garde, voilà tout. »

Henriette rentra, en proie à une anxiété étouffante.

Elle savait que M. de Chanvallon avait une fille, et elle savait que Marthe était jolie et plus jeune qu'elle de quatre à cinq ans.

Jusqu'à l'heure du dîner, Henriette Dastugue demeura enfermée seule, dans sa chambre. La cloche, elle ne l'entendit pas, et il fallut qu'un domestique allât frapper à sa porte pour lui apprendre que Monsieur, Madame et

un invité du « château », — les domestiques appelaient château la maison de Népomucène Dastugue, — se trouvaient à table depuis cinq minutes déjà.

Henriette se dressa, debout, le front plissé.

« Un invité ? Qui cela ?

— La personne que monsieur attendait et qui est arrivée sans prévenir de l'heure : M. le comte de Cambasse. »

Henriette ne répondit pas, mais elle eut besoin de toute sa volonté pour retenir un sanglot. Le valet sortit. Un instant après, elle pénétrait dans la salle à manger, où elle entendit l'ex-ministre prononcer ces mots d'une voix un peu gouailleuse :

« Qu'il prenne garde à lui, le curé de Saint-Barthélemy de Montsauche ; on en a brisé de plus malins et de plus forts. Moi, j'étais bon enfant, on ne m'en a su aucun gré, pas même ma femme, pas même ma fille ; je fermais les yeux quand un curé contrecarrait la loi sur l'enseignement, mais Simon Doguet ne badine pas, lui ; je ne donnerais pas deux sous du traitement du curé de Saint-Barthélemy. »

Henriette entraît.

Cambasse se leva vivement et inclina la tête dans l'attitude la plus respectueuse. La jeune fille lui répondit par un mouvement imperceptible.

« M. le comte de Cambasse, ma chère Henriette, dit Népomucène Dastugue, qui a tenu absolument à nous surprendre, malgré ma recommandation.

— De quoi parliez-vous, mon père, au sujet de M. le curé de Montsauche ? fit Henriette en s'asseyant à la table et sans paraître avoir entendu la présentation.

— Ah ! petite curieuse. »

M^{me} Dastugue prit la parole :

« C'est un bruit du pays que je viens d'apprendre à ton père. M. le curé de Saint-Barthélemy, l'abbé Basset, que tu connais, a toujours refusé, comme tu le sais, de se soumettre à la nouvelle loi de l'enseignement qui défend de faire le catéchisme dans l'école. Il vient, à la suite d'une menace du nouveau ministre, de rédiger une protestation qu'il a fait imprimer et qui court dans tout le pays. Je te la montrerai tantôt, j'en ai reçu un exemplaire.

— M. le curé de Saint-Barthélemy a fait son devoir ! » dit gravement Henriette.

Cambasse eut une inspiration :

« En ma qualité de nouveau venu, d'hôte de ce beau pays, fit-il avec une certaine noblesse, je vous demanderai, à vous, mesdames, et à monsieur Dastugue, une grâce : c'est d'assurer le sort de ce bon prêtre, si vraiment on a l'indignité de le frapper. »

Henriette regarda fixement M. de Cambasse et répliqua d'une voix glacée qui fit courir un frisson sur l'épiderme de l'aventurier, cependant rompu aux émotions :

« Ce serait inutile, monsieur ; je connais M. le curé de Montsauche ; il n'accepterait pas. »

On eût entendu une mouche voler, et le dîner, malgré les efforts de l'ex-ministre pour y ramener la gaieté, s'acheva comme un repas de funérailles.

XL

Henriette Dastugue ne s'était pas trompée ; c'était bien Chantecroix dont elle avait aperçu la silhouette au-dessus de la balustrade de la terrasse de la Brèche aux loups.

Mais, avant d'expliquer la présence du journaliste en un tel lieu, il est nécessaire de résumer les événements qui avaient précédé.

Lorsque M. de Chanvallon prenait une décision, il l'exécutait vite; en peu de jours, il accomplit toutes les formalités légales du mariage qu'il avait résolu et manda à la Brèche aux loups maître Miron, qui s'empressa de s'y rendre. La première publication des bans eut lieu le dimanche suivant, et on peut penser si la nouvelle produisit sensation dans un pays où jamais rien n'arrive d'extraordinaire ni seulement d'imprévu.

L'homme le plus stupéfait de l'événement fut Goraille. L'absence de toute poursuite, de toute recherche contre le malfaiteur qui s'était subrepticement introduit dans le château, lui avait démontré que M^{lle} Bernard ne s'était ouverte à personne du vol doublement cruel accompli à son préjudice. Pour avoir gardé le silence sur un tel incident, concluait Goraille avec logique, il fallait donc que décidément la photographie fût compromettante et qu'on n'en pût avouer l'existence à personne.

Donc, il tenait M^{lle} Bernard plus que jamais.

Et voilà que M. de Chanvallon prenait pour femme une personne contre laquelle lui, Goraille, n'aurait eu qu'un mot à dire pour la précipiter du haut d'une fortune acquise évidemment par le mensonge et l'hypocrisie.

Goraille courut à la sous-préfecture, fit passer son nom en disant qu'il venait pour affaire de la dernière urgence, et fut aussitôt introduit.

La manœuvre déloyale d'Hector Dastugue, se servant de son influence de fonctionnaire pour démolir son père dans l'arrondissement de Château-Chinon, avait pleinement réussi. Le soir même du vote qui avait jeté

son père à bas du pouvoir, il adressait à Simon Doguet un télégramme de félicitations, l'assurant de son entière sympathie politique et d'un dévouement absolu. En même temps, il rédigeait à l'adresse de ce même Doguet une lettre dans laquelle il protestait respectueusement contre la mauvaise opinion que l'orateur avait témoignée de lui à la tribune, et assurait le futur ministre de sa coopération zélée et convaincue, coopération qu'il lui avait toujours répugné, ajoutait-il, de donner à son propre père, Népomucène Dastugue, homme « des vieux errements libéraux » et au fond « orléaniste ». Simon Doguet, touché de cette amende honorable, avait donc épargné Hector, qui trônait à Château-Chinon plus triomphant que jamais.

« Vous savez la nouvelle ? fit Goraille en entrant, le front en sueur, dans le cabinet du sous-préfet.

— Quelle nouvelle ?

— Le mariage prochain du vieux Chanvallon avec M^{lle} Bernard.

— Oui.

— Si vous le savez, je ne vous l'apprends donc pas, reprit Goraille un peu piqué. Mais je suppose, monsieur le sous-préfet, que voici le moment de tirer de cette aventureuse une vengeance éclatante.

— De quelle façon ?

— Mais en envoyant à M. de Chanvallon le portrait de l'enfant, accompagné d'une lettre contenant seulement ces quelques mots : « Avant de donner son nom à une indigne créature, M. de Chanvallon est prié de vouloir bien demander à M^{lle} Bernard quel est l'original du portrait ci-joint et quels liens l'unissent audit original. »

Hector Dastugue semblait réfléchir.

« Écrire cela... c'est bien gros ! » murmura-t-il.

Goraille haussa les épaules, d'un air impatient.

« Monsieur le sous-préfet ne m'a pas compris ; je parle, cela va sans dire, d'une lettre non signée, d'une lettre anonyme. »

La lettre anonyme était depuis vingt ans l'un des principaux moyens d'action de Goraille. Il en avait joué vingt fois, en collaboration avec M^{me} Soy, l'odieuse pie-grièche du bureau de poste de Montsauche, contre le pauvre Lomer, et il avait compromis, par le même procédé, la réputation de M^{me} Egro, la fermière du Guiane, ruinée par lui. Aussi prisait-il fort ce moyen facile, peu dangereux et sûr, et fut-il au comble de l'étonnement en voyant Hector Dastugue secouer la tête et réfléchir.

« Les lettres anonymes sont un piètre instrument qui ne mord que sur les imbéciles. Du reste, je tiens surtout maintenant à ne pas compromettre M^{lle} Bernard, à ne froisser en rien ses intérêts et ses ambitions. Vous voyez, cher monsieur Goraille, que nous ne nous entendons plus. »

L'étonnement du misérable devint de la stupeur. Quoi ! il aurait exposé sa précieuse peau, risqué la honte, le scandale, la prison, uniquement pour se donner le plaisir de déshonorer une femme jeune, belle, qui ne lui avait jamais rien fait, mais qu'il exérait précisément pour sa beauté et pour la sérénité calme de sa vie, et tout à coup ce sous-préfet maudit, qu'il s'était figuré haïr cette femme autant que lui, disait :

« Vous n'y toucherez pas ; je ne veux pas qu'on y touche. »

La vipère eut un accès de révolte.

Goraille redressa sa tête torve et squameuse et dit d'une voix rogue, où perçait une certaine menace :

« Permettez ! monsieur le sous-préfet, permettez !

— Que je permette quoi ? fit Hector dédaigneux.

— Vous oubliez qu'en cette affaire je n'ai pas seulement agi en acteur, en instrument pur ; j'ai agi aussi comme intéressé, comme ayant à me plaindre, autant que vous-même, des airs hautains, des procédés insolents de M^{lle} Bernard. Je ne peux pas admettre que, maintenant que nous la tenons, nous devions la respecter comme une madone.

— Vous l'admettrez cependant ! » répliqua le sous-préfet d'une voix brève et impérieuse qui fit flageoler Goraille sur ses jambes cagneuses, malgré son énorme dose d'aplomb.

Hector Dastugue, en même temps, se dirigea vers un meuble, l'ouvrit, en tira deux billets de cent francs et les tendant au misérable :

« Tenez, dit-il, avec ce que je vous ai déjà donné, cela fait sept cents francs. Continuez à me servir, à observer, tâchez de me trouver les origines, la filière, le lien de ce portrait avec M^{lle} Bernard, et je ne compterai pas avec vous. Mais n'essayez pas d'aller contre mes projets en faisant quelque bêtise, quelque éclat, car alors vous m'obligeriez à me souvenir de certaine affaire... vous savez bien ?... votre prétendue participation à l'insurrection contre le Deux-Décembre, qui ne fut qu'une tentative de vol... »

Le sous-préfet frappa de la main sur son bureau et acheva :

« J'ai là le dossier. »

Goraille était devenu vert.

« Ah ! gémit-il d'une voix étranglée, je ne dirai rien, je ne ferai rien, je veillerai même sur M^{lle} Bernard comme sur une enfant, monsieur le sous-préfet, je vous en donne ma parole d'honneur.

— C'est bien.

— Mais, ajouta Goraille, qui alla reprendre son chapeau grasseyé posé sur une chaise, vous pouvez-vous vanter, monsieur le sous-préfet, d'étonner un homme qui n'a pas l'habitude d'être surpris de quoi que ce soit. Vous me lancez dans une entreprise où je risquais ma peau, uniquement pour vous rendre maître de la photographie d'une petite fille, et à présent que vous l'avez... va te promener : la femme que vous vouliez tenir à votre merci devient pour vous une sainte. Vous me faites donner ma langue aux chiens ; vous êtes le premier. »

Hector souriait. Allait-il répondre, allait-il congédier Goraille sans lui donner le secret de sa conduite ? L'amour-propre, l'orgueil de se sentir plus fort, plus retors que ce vieux chevronné du mal et du vice, l'emporta ; il dit :

« Vous n'êtes pas malin, monsieur Goraille, si vous ne comprenez pas.

— Comment, je ne suis pas malin !

— Vous devriez savoir, puisque vous me connaissez depuis mon enfance, que je suis difficile à marier, d'un placement excessivement ardu. J'ai déjà manqué, tel que vous me voyez, quatre partis. Et vous voudriez que je déshonorasse une femme qui est destinée à devenir, non devant les hommes, mais d'elle à moi, ma belle-mère ? »

En prononçant ces derniers mots, Hector Dastugue éclata de rire. Goraille se frappa le front, et confondant sa gaieté avec celle du sous-préfet :

« Compris ? s'écria-t-il en battant des mains.

— Ce n'est pas sûr. Voyons, qu'est-ce que vous avez compris, dites ? fit Hector, que cette scène cynique amusait.

— La mère, en épousant le vieux Chanvallon, devient riche, naturellement.

— Bon. Ensuite ?

— Devenant riche, l'enfant naturel qu'elle a eu avant son mariage et dont elle a caché la naissance à son vieux galantin de mari devient un parti excellent, puisqu'elle a intérêt d'abord à la caser le plus tôt possible, ensuite à mettre une pierre sur le passé en s'assurant la complicité intéressée du mari de la jeune personne. »

Hector asséna, de sa large main de garçon boucher, une tape familière sur l'épaule souffreteuse de Goraille, qui fléchit.

« Allons ! mon vieux Goraille, vous avez décidément l'esprit délié. Vous ne devinez pas toujours du premier coup, mais dès qu'on vous met sur la voie, ça va tout seul. Continuez à me servir ; nous nous entendrons et vous serez content de moi. »

Cependant Goraille ne s'en allait pas ; il se gratta le bout du nez, geste qui chez lui indiquait un dernier scrupule.

« A quoi pensez-vous ? demanda Hector.

— A ceci : que vous avez dans les vingt-huit ans bien sonnés et que la petite n'en a guère que sept à huit. Vous attendrez quelque temps.

— Qu'importe d'attendre une affaire sûre.

— Et puis elle vous trouvera bien vieux. »

Hector poussa Goraille vers la porte en haussant les épaules. Le vieux coquin disparut.

Pendant que cette conspiration contre son passé se tramait entre les deux hommes, Antonine avait à lutter contre une bien autre douleur, car celle-ci s'adressait aux fibres les plus intimes de son être et menaçait de ruiner en elle sa dernière espérance, sa suprême affection.

Un soir, Marthe de Chanvallon, qui avait, sous prétexte de migraine, refusé de descendre au repas du soir, entra dans la chambre de M^{lle} de Prélac.

Il était onze heures du soir et tout le monde dormait au château.

À l'entrée de Marthe, Antonine, qui priait agenouillée, leva la tête. Avant qu'elle eût le temps de prononcer une parole, M^{lle} de Chanvallon dit d'une voix vibrante, empreinte d'une dureté cruelle que M^{lle} de Prélac ne lui avait jamais connue :

« Tu épouses mon père, je le sais, il me l'a dit. C'est une infamie ; qui t'a poussée à la commettre ? »

Pâle, mais dominant l'émotion accablante qui l'écrasait et troublait ses yeux voilés de larmes comme si elle devenait aveugle, Antonine se leva, se dirigea vers Marthe en se retenant à un guéridon et aux fauteuils, et répondit enfin d'une voix douloureuse et brisée :

« C'est toi ! toi qui me parles ainsi ?... toi !

— Que dois-je donc croire ? reprit l'impétueuse jeune fille, dont les yeux si doux d'ordinaire lançaient des flammes. Vas-tu, oui ou non, toi étrangère, prendre ici la place de ma mère, de ma pauvre mère qui n'y a connu que chagrin, injustice et douleur ? Vas-tu, oui ou non, porter le nom de l'homme qui ne me croit pas sa fille et ne m'a jamais témoigné aucune affection, aucune pitié ? Pourquoi ferais-tu cela, sinon pour satisfaire une ambition que tu as réussi à me cacher pendant des années !... Ah ! termina M^{lle} de Chanvallon dans un éclat de rire strident et terrible de mépris, voilà donc pourquoi tu refusais Planteseigle : pas assez haut, pas assez noble pour toi, Planteseigle, pas assez riche ! »

Sous cette injure sanglante, Antonine jeta un cri ; elle joignit les mains, et les tordant vers le ciel, elle cria :

« Mon Dieu ! mon Dieu !

— Mais parle donc ! explique-toi, excuse-toi, trouve une raison, quelque chose, reprit Marthe, dont la voix d'or sonnait comme une trompette de bataille ; dis-moi pourquoi tu as fait cela, moi qui n'avais que toi à aimer en ce monde, moi qui t'adorais, moi qui voyais en toi ma mère et ma sœur ! »

A ce moment, les sanglots la suffoquèrent et, fermant les yeux, elle alla s'abattre, anéantie, sur un fauteuil.

Antonine se précipita : agenouillée devant la jeune fille, elle couvrit ses mains de baisers ; puis, bondissant vers un meuble, elle en tira un flacon et en humecta les tempes et les lèvres de la jeune fille, dont elle dégrafa légèrement la robe. M^{lle} de Chanvallon rouvrit les yeux ; mais, en reconnaissant Antonine, elle jeta un cri atroce de haine et de colère :

« Va-t'en ! Va-t'en ! »

Et sans écouter, sans vouloir entendre les supplications de la malheureuse femme, elle s'enfuit et disparut, frappant avec violence la porte derrière elle.

Depuis ce jour, jamais Marthe de Chanvallon n'assista à un seul repas en compagnie de son père et d'Antonine, et ne se trouva plus en présence de cette dernière. Elle se faisait accompagner d'un garde dans ses promenades et ses visites, et demeurait enfermée dans son appartement le reste du temps.

Le mariage, selon la volonté expresse et d'accord de M. de Chanvallon et d'Antonine et par bref spécial, fut célébré dans l'église Saint-Barthélemy de Montsauche, à minuit. Quatre personnes seulement y assistèrent, les témoins : MM. de Brionne, de Montaureau, de Verteuil et de la Glandaye, tous quatre gentilhommes du Morvan, petits propriétaires voisins et vieux amis du marié.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis cette

cérémonie qui avait ressemblé à un service mortuaire, lorsque Antonine, en allant rêver sous les ormes de la route, que tant de fois elle avait suivie avec Marthe, vit venir à elle le pauvre Lomer qui l'aborda d'un air inquiet, regardant de tous côtés si personne ne l'épiait derrière quelque arbre ou quelque buisson touffu.

« Mademoiselle, dit Lomer, c'est une lettre qu'un honnête homme !... oh ! oui, allez, un honnête homme ! ça ne trompe pas, ces figures-là, et sans ça je ne me serais pas chargé de la commission, m'a chargé de vous remettre. »

Antonine hésita d'abord, arrêta sur ses lèvres une question sur le point d'en sortir, prit la lettre et dit :

« Merci, mon ami ; voici pour vous. »

Lomer empocha les cinq francs qu'on lui tendait et disparut.

Antonine, restée seule, regarda la suscription de l'enveloppe ; l'écriture lui en était inconnue.

Elle brisa le cachet, timbré d'un casque au-dessus d'un C, et lut ce qui suit :

« La fille du commandant de Prélac court en ce moment un double danger : un homme qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vu, mais qui sait sa vie de douleur, d'abnégation, de devoir, s'est promis de la sauver et tiendra parole. Il n'aurait qu'un mot à dire pour s'introduire, la tête haute, chez M. de Chanvallon ; ce mot, il le dira bientôt, mais auparavant il a besoin d'entretenir seule M^{lle} de Prélac pendant un quart d'heure. Il la supplie de lui ouvrir la nuit prochaine, à minuit, la porte vitrée donnant sur la terrasse ; il l'en supplie au nom de son père, au nom de son honneur, au nom de sa fille qui n'est pas morte, qui a survécu à la terrible crise ; il le lui affirme, il l'a embrassée. »

« Si elle revient... si elle revient... elle verra l'enfant... Mais elle ne reviendra jamais; elle n'osera pas. »

Lorsque Chantecroix, qui connaissait le commandant Guiscard et sa femme comme les uniques anciens amis d'Antonine de Prélac, se fut procuré au ministère de la guerre l'adresse du vieil officier, il imagina une fable, se présenta devant Guiscard comme le fils d'un ancien compagnon d'armes; cette recommandation le fit accueillir à merveille. Le commandant alla même jusqu'à lui dire de confiance :

« Cré nom ! comme vous lui ressemblez ! »

Mais en se retirant, Chantecroix, bien certain que le commandant, en ce moment pris de douleurs de sciatique qui l'obligeaient à demeurer la jambe étendue sur un tabouret haut, ne gênerait pas ses projets, se fit connaître à M^{me} Guiscard, lui apprit quel danger probable la présence de M. de Cambasse allait faire courir à Antonine et lui demanda, pour commencer, la permission de donner un peu de joie à cette femme accablée par le sort, en lui apprenant le rétablissement de son enfant. Non seulement l'excellente femme, soulagée elle-même d'un poids douloureux, donna toute licence à Chantecroix, mais encore elle conduisit le journaliste dans le jardin de l'habitation où l'enfant, encore un peu pâlotte, mais en parfaite convalescence, jouait au ballon.

« Voici, dit M^{me} Guiscard, un monsieur qui va loin, bien loin, voir ta mère. Il lui dira que tu l'aimes bien, n'est-ce pas ? »

Les yeux de l'enfant brillèrent et s'emplirent de larmes. Elle murmura :

« Oh ! oui, monsieur, vous le lui direz, vous me le promettez ? »

— Oui, ma chérie, répondit Chantecroix très ému.

— Attendez. »

Louise courut à une corbeille de pensées, en arracha une, et la tendant au visiteur :

« Tenez, je n'ai pas autre chose ; vous lui donnerez ça et vous lui direz que je mets dedans tout mon cœur... Mais il faut un bout de papier... Je cours en demander à parrain. »

Elle s'élançait déjà.

« Chut ! fit M^{me} Guiscard, un doigt sur les lèvres ; il ne faut rien dire au commandant de tout ça, sans quoi jamais, jamais tu ne reverrais ta maman. »

Louise resta un instant pensive ; puis :

« Alors je ne dirai rien. Vous aurez tout de même bien soin de ma petite fleur, n'est-ce pas, monsieur ?

— Soyez tranquille, mon petit ange, répondit Chantecroix qui tira son portefeuille ; tenez, je la place entre deux cartes : elle arrivera intacte, comme dans un livre. »

Et, ainsi qu'il l'avait écrit à Antonine, il embrassa l'enfant avec force, comme si dans ce baiser chaste il dépensait enfin tout ce que son cœur contenait de tendresse et de passion.

Tel était le parti que visait à longue échéance le fils de Némopucène Dastugue. Hector calculait qu'il n'avait guère plus de huit ans à attendre, et la politique lui donnerait le temps de s'occuper durant ces huit ans. Il avait un peu plus de vingt-huit ans ; il en aurait trente-six, tout irait bien. Il ne s'agissait que de dénicher la demeure de l'enfant, et pour cela Goraille ferait l'affaire.

Le sous-préfet de Château-Chinon venait d'expédier quelques affaires courantes avec son secrétaire, lorsque l'huissier frappa à la porte et entra, présentant une carte sur un petit plateau :

« Cambasse ! s'écria Hector. Il est ici ?

— Ce monsieur a même l'air très pressé de voir monsieur le sous-préfet.

— Faites entrer ! » reprit Hector, qui congédia le secrétaire.

M. de Cambasse entra ; il était très agité, nerveux, et son visage, ordinairement d'un blanc d'ivoire, montrait des taches rouges aux pommettes, indice certain d'impatience et de fièvre.

« Pardon, mon cher Hector, dit Cambasse en serrant vivement la main du sous-préfet et sans autre préambule ; je viens à vous comme à un ami, vous seul pouvez me sauver. »

Hector recula :

« Vous sauver ?

— Du moins me soulager d'une affreuse inquiétude.

— Parlez. »

Cambasse, comme suffoqué subitement, tira son mouchoir et s'épongea le front.

« Pardonnez-moi... je suis venu de Luzy à franc étrier... sur un cheval de votre père... Je n'en puis plus... Dites-moi, vous avez ici un télégraphe particulier, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il faut que vous me le prêtiez pendant dix minutes ; là-bas, à Luzy, on n'est pas libre. Je ne peux pas tout dire, et je suis sûr qu'on n'ose pas me répondre la vérité.

— Sur quoi ?

— Sur le Formose, pardieu !... Vous savez bien, la maison Thompson and C^o, qui avait couvert la panique ? On m'écrit qu'elle s'est défaite de toutes ses obligations au-dessous du cours... C'est impossible ! ce serait la ruine ; ce n'est pas vrai. »

Hector jeta un cri :

« Mais si c'est vrai, c'est deux cent mille francs perdus pour papa et vingt-cinq mille pour moi.

— Je vous dis que c'est impossible ! rugit Cambasse, dont les yeux noirs semblaient égarés.

— Télégraphiez ! reprit Hector en introduisant Cambasse dans une pièce voisine, où se tenait, attendant, un employé. Voici monsieur l'agent ; mais je vous prévienne, mon cher ami, qu'il faut au moins une heure et demie pour que la réponse revienne de Paris. »

Cambasse frappa du poing sur un meuble avec colère.

« Enfin ! » dit-il.

Et il dicta une dépêche courte, précise à la maison Thompson.

« Et maintenant, dit Hector, qu'est-ce que vous faites ?

— J'attends.

— Puisque je vous dis que vous en avez au moins pour une heure et demie. Demandez plutôt à monsieur.

— Au moins ! » répéta l'employé.

Cambasse frissonnait.

« Vous avez le feu à la tête, reprit Hector. Savez-vous ce que vous devriez faire ? Un petit tour. Votre cheval est las ; mais j'en ai ici deux excellents. Je vais les faire seller et je vous accompagne.

— Ah ! s'écria le fondateur de la Société des mines de Formose, je n'ai guère le cœur à la promenade. »

Mais déjà Hector, sans l'écouter, avait sonné et donné des ordres. Il ajouta :

« Nous serons revenus avant la réponse de Paris. Cette petite promenade me fera du bien. Nous irons du côté de Montsauche. Connaissez-vous Montsauche ?

— Je ne connais rien de ce pays.

— La route est charmante.

— Vous paraissez gai aujourd'hui ! fit Cambasse du ton envieux des gens malheureux devant l'allégresse des autres.

— Oui, je suis assez content. Je le serai moins si vous craquez, et mon argent avec vous... mais enfin on n'en meurt pas... Seulement, dites donc... »

Il eut un rire perfide.

« Si vous craquez, savez-vous que ça peut fortement déranger vos petits projets sur ma sœur ? »

— Ma fortune personnelle n'en serait pas atteinte, répliqua effrontément M. de Cambasse, ni mon honneur, puisque j'aurai succombé à une trahison de jaloux. Or, comme j'aime passionnément mademoiselle votre sœur... »

Hector regarda Cambasse, et il est impossible de rendre le ton de sarcasme, d'ironie, avec lequel il jeta ce mot :

« Farceur ! »

Cambasse redevint tout blanc.

« Prenez garde, Hector ! dit-il ; je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à me laisser insulter... même par un ami. »

Au même instant, l'huissier rentrait, annonçant que les chevaux de ces messieurs étaient prêts.

« Allons ! fit Hector sans s'émouvoir, venez, grand financier ; nous causerons en route. Vous savez bien que je ne dis que du bien de vous à papa. Vous m'allez. Vous ne croyez à rien, comme moi. Je suis sûr que nous ferons quelque chose ensemble. »

Cambasse réussit à avaler sa colère. Dix minutes plus tard, les deux hommes, un cigare aux lèvres, suivaient une route ombragée qui va dans la direction de Montsauche.

La réconciliation s'était opérée ; les deux cavaliers causaient à présent comme de bons amis. Cambasse expliquait que, si la catastrophe, à laquelle il ne pouvait pas croire, s'était produite, c'était un coup de l'Angleterre qui avait feint de s'intéresser à l'affaire de Formose pour l'étouffer, ne voulant pas accepter d'influence rivale dans l'extrême Orient.

« Si vous saviez cela, répliqua judicieusement Hector, vous êtes aussi naïf que Napoléon I^{er} allant se livrer lui-même à ces bons Anglais.

— Oh ! mais tout n'est pas fini ! dit Cambasse, et dès ce soir je quitte le Morvan. Nous verrons si... »

Il s'arrêta.

Au milieu d'un léger tourbillon de poussière blanche, une victoria découverte, attelée en poste, à deux chevaux conduits par un postillon, venait en droite ligne en sens inverse des deux cavaliers, au grand trot. Cambasse regarda ; deux personnes étaient assises dans la voiture : un homme assez âgé, à moustache et à barbe blanches tombantes, une femme encore jeune et jolie, le visage pâle, l'air triste, et entièrement vêtue de noir.

La voiture passa comme le vent et s'éloigna dans la direction de Château-Chinon.

Les deux cavaliers avaient machinalement porté la main à leur chapeau et salué ; mais, au moment où Cambasse croisa le regard de l'inconnue, la main de l'aventurier trembla, et il dut recourir à tout son sang-froid pour ne pas pousser un cri.

La commotion avait été si forte, si inattendue, si brusque, qu'il arrêta net son cheval.

« Eh bien ! demanda Hector, que diable faites-vous là, planté comme une statue équestre ?

— Je vous demande pardon, balbutia Cambasse.

— Ah ça ! qu'est-ce qui vous prend?... Vous tremblez... Seriez-vous malade ?

— Non, rien... Dites-moi seulement, je vous prie... quelles sont ces deux personnes que nous venons de croiser.

— A votre émotion, répliqua le sous-préfet, qui ne manquait pas d'une certaine observation, on croirait que vous les connaissez ?

— Si je les connaissais, dit Cambasse tout à fait remis, je ne vous demanderais pas leurs noms ; mon émotion, si émotion il y a, vient de la fatigue, voilà tout.

— Au fait, reprit Hector, dont le léger soupçon se dissipa, comment connaissiez-vous, vous Parisien du boulevard, M. de Chanvallon, qui n'a presque jamais quitté le Morvan ?

— Ah ! ce vieillard est M. de Chanvallon ?

— Chasseur enragé, à rendre des points à Nemrod et à saint Hubert, misanthrope, rageur... un peu toqué même...

— Pourquoi toqué ?

— Dame ! trouvez un autre qualificatif pour un homme qui, à près de soixante-dix ans, se met en tête d'épouser l'institutrice, la dame de compagnie, — le nom que vous voudrez enfin, — de sa fille ; une femme d'à peine vingt-huit ans. »

Si résolu que fût Cambasse à ne plus trahir la moindre émotion, il ne put retenir une exclamation, qui pouvait d'ailleurs être mise sur le compte de l'approbation des paroles d'Hector.

« Quoi ! s'écria-t-il... cette jeune femme... c'est la femme... de M. de Chanvallon ?

— Textuellement ! confirma le sous-préfet, employant une des absurdes locutions parisiennes à la mode.

— Il y a longtemps qu'ils sont mariés ?

— Ah ! ah ! elle vous intéresse, mon gaillard, la jeune baronne?... Car, vous savez, le vieux est baron, tout ce qu'il y a de plus sérieux : 1215, s'il vous plaît, bien qu'il ne porte pas son titre. Vous n'êtes pas dégoûté, vous !

— Oui, fit Cambasse, elle est encore jolie...

— Comment, encore ?

— Je veux dire... malgré l'âge que vous lui prêtez ! se hâta de rectifier Cambasse.

— Je ne lui prête absolument rien, elle l'a parfaitement ; mais, vous savez, moi je trouve que les meilleures maîtresses sont les plus mûres, et les meilleures femmes les plus jeunes. »

Cambasse tressaillit :

« Est-ce que, par hasard ?... » commença-t-il.

Hector haussa les épaules :

« Hélas ! non, répondit-il à l'insinuation. Mais ce n'est pas de ma faute : l'envie ne m'a pas manqué.

— Une vertu, alors ? fit Cambasse ironique.

— Vous l'avez dit... Mais, si vous le voulez bien, nous allons rentrer en ville ; votre réponse doit être arrivée. »

Les deux cavaliers, qui, après la rencontre de la victoria, avaient poursuivi leur route pendant environ un kilomètre, rebroussèrent chemin et, toujours au pas, reprirent la direction de Château-Chinon.

Mais Cambasse n'eut pas besoin de monter consulter le télégraphe particulier du sous-préfet pour connaître la vérité ; dès son entrée dans la cour de l'édifice officiel, il aperçut un homme gros, la figure rouge de fureur, la tête nue, qui accourait à lui.

« Tiens, papa ! s'écria Hector.

— Monsieur Dastugue !

— Ah ! malheureux, s'écria l'ex-ministre, et j'ai cru en vous, et j'allais vous donner ma fille en mariage ! Vous nous ruinez ! »

XLII

Antonine avait reconnu M. de Cambasse, comme M. de Cambasse l'avait reconnue.

Seulement sur Cambasse la rencontre de son ancienne victime avait produit un effet de stupeur, tandis qu'Antonine, avertie par Chantecroix de la présence imminente du beau financier dans le Morvan, ne s'était pas émue outre mesure de sa vue. Dans l'état de crise extrême, de danger menaçant où elle se trouvait, elle avait passé la limite des souffrances humaines et désormais s'en remettait à Dieu.

Mais comment Antonine, autrefois si amoureuse de solitude, soit au vieux château désert, soit dans les grands bois silencieux et sourds, s'était-elle rencontrée courant pour ainsi dire la poste sur la route de Montsauche à Château-Chinon ? Comment M. de Chanvallon, qui, depuis quinze à vingt ans, ne connaissait plus que ses chiens et son garde, s'était-il décidé à une pareille promenade ?

Il était bien changé, M. de Chanvallon. Il voulait, disait-il avec orgueil, montrer sa femme ; il parlait d'un voyage à Paris au prochain hiver, et d'une loge à l'Opéra, et d'un abonnement aux Français. Son tailleur de la rue de la Paix, qu'il n'avait pas fait travailler depuis 1867, avait reçu une commande énorme. C'était comme un regain de jeunesse chez ce vieillard, qui cependant, quand il se trouvait seul (et maintenant, à la Brèche aux loups, il se trouvait toujours seul) avec Antonine,

tenait strictement la foi jurée, ne lui parlait qu'avec respect et ne lui demandait que la faveur de lui baiser le bout des doigts deux fois par jour : en la saluant le matin, en lui souhaitant bonne nuit le soir.

Ce projet de voyage à Paris, contre lequel M^{me} de Chanvallon avait essayé vainement de lutter, avait provoqué entre le père et la fille une scène violente. On se rappelle que Marthe, se jugeant atteinte dans sa dignité et dans son cœur par le brusque mariage de son ancienne amie, avait déclaré sa résolution formelle de ne plus jamais s'asseoir à la même table que cette belle-mère exécrée et méprisée par elle. M. de Chanvallon, tout en doutant du sang de sa fille, la connaissait : il savait qu'elle se laisserait briser plutôt que de céder. Il n'insista pas. Il se borna à répondre à l'ultimatum par un éclat de rire, et le soir, il tortura comme à plaisir du récit de cette scène Antonine brisée de douleur.

Quand il apprit à Marthe son dessein d'aller passer la saison d'hiver à Paris, la jeune fille répondit simplement :

« En ce cas, vous voudrez bien, mon père, m'autoriser à résider, durant votre absence, soit au couvent des Dames de l'Espérance à Nevers, soit à celui des Dames de Saint-Paul de Chartres à Luzy.

— Comme vous voudrez ! répliqua froidement M. de Chanvallon, qui laissa partir Marthe sans ajouter un mot. »

Il raconta cette scène à Antonine comme il lui avait raconté l'autre, et comme il vit que la malheureuse femme allait défaillir, il se mit avec une volubilité, une ardeur de paroles qui témoignait chez lui d'une fiévreuse recrudescence de force, à vanter les plaisirs de Paris, les satisfactions de la fortune, les jouissances que procure l'argent.

« Mais vous n'y pensez donc pas ! s'écria-t-il. Vous ne voulez donc pas comprendre qu'à présent vous êtes riche, vous êtes libre ? Qu'à Paris vous trônerez, aux théâtres, aux courses, aux ventes de charité, aux concerts de bienfaisance, où vous éclipseriez tous les pianistes au boisseau ? Je commanderai une calèche à Binder, vous irez au Bois, je reprendrai mon titre et on dira : « C'est la baronne de Chanvallon qui passe ; vous « savez bien, la femme de ce vieil ours, son dernier « amour... » Oh ! ne vous fâchez pas ! reprit Chanvallon, — remarquant un geste involontaire de révolte échappé à Antonine : vous savez bien que c'est vrai, que je vous aime comme je puis, d'imagination et de souvenirs... Laissez-moi cette dernière joie d'être fier en vous du nom que je porte et que je vous ai donné. Baronne de Chanvallon, laissez-moi finir ma vie en vous regardant, en vous l'ouvrant brillante, riche, souveraine, en me disant : j'ai bien souffert, mais je suis vengé.

— Oh ! s'écria Antonine écrasée par ces paroles, où Satan, par la bouche du vieillard, semblait verser ses tentations les plus dissolvantes. Oh ! oui, monsieur, vous devez bien souffrir pour dire tout cela ! »

Les visites quotidiennes mais courtes de Chantecroix au château étaient l'unique adoucissement à l'état de désespoir et de cruelle anxiété où vivait maintenant Antonine.

Reconnaissant la grandeur sereine de ce cœur, déchiré comme le sien, elle s'était confiée à lui.

« Si je fuyais ! lui dit-elle un jour ; si je lui disais tout : si je me tuais !

— Une fois déjà vous avez voulu mourir ! répliqua Chantecroix d'une voix solennelle ; Dieu vous a sauvée. Croyez, espérez, il vous sauvera encore, je le jure, j'en suis sûr ! Comment ? je ne le sais ; mais cela sera. Au

lieu de résister, feignez d'entrer dans les vues de M. de Chanvallon. La résistance excite ses nerfs, la résignation les brisera en les fatiguant faute d'aliments. Encore une fois, laissez faire Dieu. »

Et c'est pourquoi Antonine ne refusa pas à M. de Chanvallon le caprice du voyage en poste à Château-Chinon, pendant lequel elle avait rencontré, sur la route de Montsauche, l'homme qui avait anéanti sa vie.

Chantecroix était parvenu à voir Marthe et à fléchir la volonté de réclusion de la jeune fille. Marthe connaissait, comme son père, le secret de Chantecroix ; elle finit par l'accueillir comme un ami de son rang, c'est-à-dire de race égale. Un jour, elle lui dit en souriant :

« Où vous êtes-vous logé ? »

— J'ai trouvé, répondit Chantecroix, un joli petit rez-de-chaussée donnant sur des jardins et limitrophe de la maison qu'occupe la receveuse des postes de Montsauche, M^{me} Soy.

— Vous avez là une méchante voisine, marquis.

— Oui, j'en ai en effet entendu parler assez mal.

— Pourquoi n'avez-vous pas accepté l'hospitalité de M^{me} de Paradèze, la nôtre, puisque toutes deux vous ont été offertes ?

— Parce que je trouve bien plus drôle d'habiter chez une brave femme de paysan qui me conte des histoires et m'apprend celle du pays sur le bout du doigt. Et puis, j'entends parfois des conversations amusantes dans le jardin de la receveuse des postes ; elle a pour confident intime un certain Goraille dont un de mes bons amis m'a parlé... Cet ami l'a même vertement corrigé à son dernier voyage... »

Marthe rougit :

« Ah ! fit-elle... un ami.

— Oui, un jeune peintre dont on parle même beau-

coup en ce moment dans les journaux... Mais, au fait, vous le connaissez aussi... il me l'a dit : il est venu un soir à la Brèche aux loups. »

Marthe était sur des charbons ardents. Elle balbutia :

« Un ami du docteur Planteseigle... M. Pierre Dastugue... le neveu de l'ancien ministre.

— Oh ! pour ce qui est de sa parenté, vous pouviez vous dispenser de vous en souvenir ; il n'en est pas fier.

— Il a beaucoup de talent, n'est-ce pas ?

— C'est tout simplement le génie de demain ! répliqua Chantecroix avec sincérité.

— Adieu ! monsieur, fit M^{lle} de Chanvallon qui se leva vivement ; je vous demande la permission de vous quitter ; j'allais oublier une pauvre fille, presque entièrement paralysée, que j'aide à vivre, et c'est l'heure de ma visite.

— Je la connais, dit Chantecroix ; c'est la fille de Lomer, du facteur.

— Vous connaissez déjà tout, alors ?

— Pas tout, mais pas mal de choses et de gens. Allez, mademoiselle, semer vos bénédictions dans ce pauvre logis ; seulement, pour ce qui touche Lomer et sa fille, vous me permettrez bien d'être votre collaborateur, n'est-il pas vrai ?

— Très volontiers.

— Et même, tenez ! reprit Chantecroix, il me vient une idée : pendant que vous allez rendre la fille heureuse, moi, je vais travailler pour le père.

— Pour Lomer, le facteur ?

— Précisément.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je vous conterai ça demain : ça vous amusera. »

Il salua et partit. Comme il traversait le vestibule, il

aperçut Antonine qui semblait l'attendre. Il lui glissa rapidement ces mots :

« M^{lle} de Chanvallon vient de me donner une excellente idée; je remettais de jour en jour pour l'exécuter, mais je vais m'y mettre tout de suite. Je vais travailler un peu pour vous, en travaillant pour la justice. »

Et sans donner le temps à Antonine, très intriguée, de répondre, il s'apprêtait à sortir quand une servante accourut, l'air effaré :

« Madame! madame! cria cette femme, monsieur vient d'être pris d'une syncope; venez vite. »

Chantecroix revint sur ses pas. Antonine lui jeta un adieu de la main et gravit d'un pas rapide l'escalier conduisant à l'appartement du vieux chasseur, qui, en effet, ce jour-là, gardait la chambre, s'étant, disait-il, « mal levé ».

Trois minutes après, par la porte laissée sans doute ouverte, Chantecroix entendit ces mots prononcés avec colère par Chanvallon :

« Ils sont tous fous! Je vous dis que ce n'est rien! Je ne me suis jamais senti plus vert. J'ai eu un éblouissement, voilà tout; un verre d'eau et c'est passé. »

Chantecroix sortit enfin en hochant la tête; il murmura :

« Ça peut être dangereux, à l'âge de M. de Chanvallon, les éblouissements. Pauvre femme! Voilà un événement qui compliquerait singulièrement les choses au profit de ce misérable Cambasse; car, maintenant qu'il est chassé de chez les Dastugue, il jouera le tout pour le tout. »

Il marcha, pensif, pendant quelques minutes, suivant le chemin du bourg, et reprit enfin, comme en lui-même :

« Tout cela est décidément trop triste; amusons-nous un peu. »

Les premières maisons de Montsauche apparurent; il entra dans le village, gagna la maison de paysan, petite et basse, mais gaie à l'œil par une treille de vigne vierge, qu'il habitait, et, traversant un petit corridor, pénétra dans son logis. La fenêtre, donnant sur un jardin assez boisé et fleuri, était demeurée ouverte.

Comme Chantecroix, qui venait d'échanger son chapeau rond contre un chapeau haut de forme (indice de la solennité du projet qu'il méditait), allait ressortir, un bruit de voix le retint.

Il ouvrit doucement la porte donnant sur le jardin et écouta.

« Tout est bien ainsi, disait une voix qui était celle de Goraille. Cette fois, ce misérable Lomer est bien perdu; non seulement il n'aura pas sa pension de retraite, mais il sera honteusement cassé. Je vais de ce pas rédiger le rapport au ministre des postes sur les faits que nous avons arrangés, et je vous le rapporte.

— Enfin! répliqua joyeusement la voix aigre de M^{me} Soy, il va donc sauter, l'affreux scélérat.

— Décidément, pensa Chantecroix, ce sera encore plus gai que je ne l'espérais. »

Il entendit le bruit d'un baiser.

« Oh! oh! fit-il; l'amour aussi? Bah! il est connu des crapauds eux-mêmes. »

Cinq minutes plus tard, jugeant Goraille parti, il sortit à son tour. Il aperçut l'ancien huissier qui filait devant lui, à cinquante mètres au plus, d'un pas pressé, le pas de l'homme qui a hâte de commettre une mauvaise action. Chantecroix suivit et avec tant d'habileté qu'au moment où Goraille venait d'ouvrir la porte de sa maison, le journaliste se trouva entre lui et la porte, qui se ferma d'un seul coup.

Goraille fit un soubresaut.

« Qui êtes-vous ? »

— Un homme qui ne vous veut que du bien ! répondit Chantecroix. Entrez, monsieur Goraille, j'ai absolument besoin de causer avec vous pendant dix minutes.

— Mais je ne vous connais pas... Mais je vais appeler...

— Vous n'appellerez pas, il y a de l'argent à gagner. »

Goraille se tut, pénétra dans une pièce sordidement meublée, désigna un escabeau de bois, mobilier d'avare, au visiteur, et reprit :

« Qui êtes-vous ? »

— On me nomme Chantecroix.

— Ah !... c'est vous qui passez votre vie à la Brèche aux loups ? fit Goraille ironique.

— J'y vais en effet quelquefois, répliqua Chantecroix avec douceur, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. En votre qualité d'ancien officier ministériel, cher monsieur Goraille, vous devez avoir ici du papier, une plume, de l'encre... Justement voici tout cela sur une table... Veuillez vous asseoir et écrire sous ma dictée ceci...

— Ah, ça ! monsieur, vous êtes fou.

— Monsieur, reprit Chantecroix devenu très grave, ne m'obligez pas à me souvenir que Dieu, dans sa bonté infinie à l'égard des honnêtes gens contre les drôles, a créé le coup de pied au derrière. Vous le savez par expérience. Veuillez vous asseoir et écrire. »

Maintenant Goraille tremblait.

« Oh ! murmura-t-il ; c'est un guet-apens.

— Écrivez ! répéta Chantecroix impassible.

— Mais écrire quoi ?

— Un rapport au ministre des postes et télégraphes, dont je vais vous fournir le texte et les arguments justificatifs, attestant : 1° que le facteur Lomer est l'employé le plus honnête, le plus dévoué, le plus infatigable de

toute l'administration; 2° que vous vous repentez et demandez humblement pardon de vous être fait le complice de M^{me} Soy, receveuse des postes de Montsauche, en accumulant contre ce brave homme de misérables calomnies; enfin 3° que vous en appelez à l'équité du ministre pour faire liquider au plus vite la pension de retraite due à cet honnête facteur depuis deux ans. »

La sueur coulait entre les cheveux gris de Goraille, sous sa perruque. Il glapit, exaspéré, furieux.

« Moi... écrire ça... moi !

— Vous, et tout de suite. »

Goraille se sentit perdu. Sa rapacité lâche et vile vint à son aide :

« Vous m'avez promis de l'argent... Si je fais ça, que me donnerez-vous ?

— Pour ça, rien; pour une autre affaire dont je vous parlerai ensuite, nous débattons le prix.

— Soit, dit enfin Goraille, qui s'essuya le front avec un mouchoir honteusement souillé de taches de tabac. Ça fera sauter la Soy; ma foi, ce sera comique ! »

Et il éclata de rire; le misérable n'avait pas même la fidélité du complice.

Il écrivit, sous la dictée de Chantecroix, la missive exigée, la signa, la mit sous enveloppe et rédigea l'adresse. Puis cachetant :

« Je m'en charge, dit-il, ça partira ce soir. »

Chantecroix sourit :

« Allons, donnez, monsieur Goraille; c'est moi qui m'en charge, et ce ne sera pas dans la boîte aux lettres de Montsauche que je jetterai votre chef-d'œuvre... La confiance manque. Et maintenant, passons à la seconde affaire. »

Goraille attendait, anxieux :

« Vous vous êtes introduit, reprit Chantecroix, au

château de la Brèche aux loups : escalade, effraction peut-être, crime prévu par le Code pénal ; vous y avez volé une photographie, représentant le portrait d'un enfant : il me faut, dans vingt-quatre heures, cette photographie. »

Cette fois Goraille se mit à hurler :

« Mais je ne l'ai plus ; mais elle n'est plus entre mes mains !

— A qui l'avez-vous remise ?

— A M. le sous-préfet de Château-Chinon, M. Hector Dastugue.

— Ah ! ah ! fit Chantecroix, qui pensa en lui-même :

« Encore un homme fort. »

Et tout haut il reprit :

« Hé bien ! cher monsieur Goraille, il n'est pas plus difficile de reprendre une photographie à la sous-préfecture de Château-Chinon que de la prendre au château de la Brèche aux loups. Je vous avais donné vingt-quatre heures, je vous en donne quarante-huit ; si, dans quarante-huit heures, vous m'apportez chez moi la photographie, il y a cinquante louis pour vous. Mais si vous ne me l'apportez pas, rappelez-vous qu'indépendamment de ce que Dieu a créé dans sa bonté infinie à l'adresse de gens tels que vous, les hommes ont créé la cour d'assises. Adieu, monsieur Goraille, à après-demain. »

Et Chantecroix sortit, dans le plus grand calme, tandis que Goraille s'affalait sur un siège en murmurant :

« Oh ! c'est le démon ! »

XLIII

Lorsque Antonine était entrée chez M. de Chanvallon, elle avait trouvé le vieillard debout, se cramponnant au

dossier d'un fauteuil, de ses deux mains sèches, crispées et raidies, et les lèvres entr'ouvertes, comme s'il étouffait. En voyant entrer M^{lle} de Prélac, il avait puisé dans un accès de colère subit la force de jeter l'exclamation de défi entendue par Chantecroix, mais il ne se serait pas moins laissé choir tout de son long sur le parquet, si la jeune femme, en lui présentant son bras robuste pour s'y appuyer, ne l'eût ainsi conduit, lentement mais sûrement, jusqu'à une sorte de chaise-longue où il s'étendit piteusement.

Antonine ne s'était pas laissée convaincre par le cri de M. de Chanvallon ; elle fut frappée de la pâleur livide du vieillard, qui maintenant qu'il était presque couché paraissait en proie à un tremblement fébrile. Ses yeux demeuraient fixes, et on voyait ses mâchoires à demi édentées se choquer l'une contre l'autre, dans un mouvement effrayant.

« Vous avez besoin de repos, dit la jeune femme ; je vais appeler, et quelques heures de sommeil vous feront du bien.

— Vous... voulez... absolument... que je sois malade... fit Chanvallon, qui résistait encore malgré son mal. »

Sans répondre, Antonine sortit ; sur son ordre, on coucha M. de Chanvallon, et un exprès courut chercher le docteur Planteseigle. Il restait encore à la jeune femme une tâche cruelle à remplir : il fallait prévenir Marthe, toujours enfermée dans son appartement, du malaise subit qui venait de saisir son père. Antonine n'hésita pas ; elle se dirigea vers la partie du château occupée par le logis de M^{lle} de Chanvallon et frappa.

« Qui est là ? demanda la jeune fille.

— Votre père vient d'être pris d'une crise, répliqua Antonine sans se nommer ; peut-être va-t-il mourir. »

La porte, à ces mots, s'ouvrit violemment, et Marthe parut, les joues pâles, la voix frémissante :

« Mourir ! répéta-t-elle, mourir?... Qu'a-t-il donc?... Il se portait si bien depuis quelques jours... Que lui avez-vous donc fait ? »

Antonine étendit la main et d'une voix solennelle :

« Marthe ! dit-elle, au nom de notre ancienne affection injustement brisée, au nom de votre mère, au nom de la mienne, au nom de la pitié due même aux coupables, seul sentiment que j'ose, bien qu'innocente, revendiquer de vous, je vous jure que je donnerais avec joie tout mon sang pour vous conserver votre père. Si j'ai consenti à un affreux sacrifice que vous avez pris pour une trahison, et dont vous reconnaîtrez l'objet véritable lorsque Dieu me donnera le droit de parler, je m'imaginais apporter du moins un peu de calme dans ce pauvre cerveau épuisé de visions et d'inquiétudes. Je me suis trompée ; l'agitation d'esprit de M. de Chanvallon n'a fait que croître. Il s'est exalté chaque jour davantage, et je crains que cette crise ne lui soit fatale.

— En effet, murmura Marthe, il a complètement transformé sa vie ; ces promenades, ces veillées, ces projets de séjour à Paris... Oh ! c'est vous, c'est vous qui avez amené le malheur sous ce toit ! acheva-t-elle avec douleur !

— Le malheur?... répéta Antonine d'un ton de mélancolie résignée. Est-ce moi qui ai versé dans le cœur de M. de Chanvallon ce soupçon amer et menteur, seule cause de son trouble d'esprit, de ses insomnies et de ses souffrances physiques ? Étais-je donc à la Brèche aux loups quand les premiers symptômes s'en sont produits ? Qui donc m'obligeait à subir cette existence de solitude qui est devenue tout à coup une existence maudite, si je n'y avais vu l'exécution d'un devoir ? »

Marthe haussa les épaules avec mépris.

« C'est par devoir que tu as consenti au caprice de mon père de te donner son nom ? »

— Oui.

— Mais alors, reprit la jeune fille avec un élan furieux, explique-toi, donne-moi des raisons ; s'il y a au fond de cette aventure qui m'a brisée, s'il y a quelque mystère, avoue-le-moi ; qui sait ! je te pardonnerai peut-être. »

Antonine secoua sa belle tête grave.

« Ne souhaitez pas que je parle ! répliqua-t-elle, car si je parlais, c'est que vous seriez devenue orpheline, et mieux vaut encore la vie de votre père, malgré l'injustice de ses pensées, qu'une catastrophe où il ne trouverait même pas l'apaisement des derniers moments. »

Marthe contempla longuement Antonine et dit :

« Que Dieu vous juge et vous punisse si vous mentez. Je consens à veiller mon père avec vous ; mais êtes-vous sûre qu'il y consente ? »

— Il y consentira, fit Antonine ; et peut-être ce mal subit, en amenant une réaction dans son esprit, produira-t-il le résultat que je n'ai cessé de demander à Dieu. »

M^{lle} de Chanvallon était ébranlée ; les paroles de sa compagne étaient empreintes d'un tel accent de sincérité douloureuse, qu'il était impossible de croire à l'hypocrisie ou au calcul. Elle se confina néanmoins dans l'attitude glacée et toujours défiante qu'elle avait désormais adoptée à l'égard de M^{lle} de Prélac. Toutes deux, sans plus échanger de paroles, sortirent pour se rendre auprès de M. de Chanvallon ; en entrant, elles aperçurent le docteur Planteseigle penché sur le malade et occupé à saisir les battements de sa respiration halelante et sourde.

La vue de Planteseigle, qui, depuis les scènes auxquelles il avait été mêlé, ne s'était plus jamais rencontré avec Antonine, produisit sur cette dernière une impression facile à comprendre. Marthe, comme si elle le devinait à l'émotion douloureuse, à la contraction du visage de son ancienne amie, prit la parole :

« Eh bien, demanda-t-elle à voix basse, que pensez-vous de ce malaise subit ?

— Très grave ! répondit le docteur ; le cerveau se prend. »

On entendit M. de Chanvallon murmurer en essayant de mouvoir ses membres.

« Pourquoi m'a-t-on couché?... Je ne suis pas malade... je veux me lever... je veux... sortir... »

Il ferma les yeux. Antonine, debout, se tenait à l'écart, comme si en un tel moment elle n'eût pas jugé que sa place fût auprès du vieillard. Marthe s'avança et, s'agenouillant près du lit, se mit à prier.

Planteseigle prescrivit alors une ordonnance qu'un domestique partit immédiatement chercher, à cheval, à Montsauche, tandis qu'un autre, encore sur l'ordre de Planteseigle, courait à Château-Chinon pour en ramener les deux principaux médecins de la ville, en consultation.

La nuit venait peu à peu.

Une impression de solitude, de désarroi, de sauve-qui-peut régnait maintenant dans ce château qui, même au temps où M. de Chanvallon se portait bien, n'avait jamais été gai, assurément, mais où se continuait cependant on ne sait quelle tradition de grande vie, d'activité, de confiance en l'avenir. On savait par Planteseigle que M. Chanvallon n'était même pas victime d'une maladie ordinaire ; que son moral était atteint plus encore que n'était atteinte sa constitution physique, et que la médecine est impuissante contre les

affections morales. Le personnel de la Brèche aux loups était peu nombreux, mais tous ceux qui en faisaient partie, gardes, valets, servantes, s'étaient habitués à cette vie facile, presque oisive, chez un maître qui n'avait plus ni besoins ni exigences et laissait faire à leur fantaisie les gens qui étaient censés le servir.

Et voilà que tout allait s'effondrant. Que deviendrait-on, si M. de Chanvallon mourait, entre une femme qui ne manquerait pas de faire maison nette pour écarter les témoins de la pénible mésintelligence existant entre elle et M^{lle} de Chanvallon, et la fille de la maison elle-même qui, on le devinait, se trouverait, au lendemain de la catastrophe redoutée, dans une situation exceptionnelle d'isolement et d'abandon ?

Cependant les docteurs s'étaient concertés, et leur conclusion avait été pessimiste. Il était onze heures du soir lorsqu'ils se retirèrent. M. de Chanvallon, qui avait étrangement battu la campagne, sommeillait maintenant. Marthe, brisée de fatigue et de désespoir, était assise dans un fauteuil, près du lit de son père, et ses yeux, brûlés par la fièvre, se fixaient à terre, sur le tapis.

Qu'allait-elle devenir, si son père mourait ? Elle n'avait que des parents éloignés que M. de Chanvallon avait cessé de voir depuis plus de vingt ans. Et cependant elle était bien résolue à ne pas demeurer seule un jour de plus sous le même toit que la femme qui avait pris, elle le croyait, la place de sa mère, et mené à fin un plan évidemment ténébreux, puisqu'elle refusait de se justifier. Comme elle rêvait, frissonnante, à ces choses, elle sentit le souffle d'Antonine passer sur son cou et la voix de la jeune femme murmurer :

« Je vous en conjure, Marthe, rentrez chez vous et prenez un peu de repos ; je suis forte, je veillerai seule.

— Non, répondit brièvement la jeune fille ; si mon

père doit mourir, je veux être là pour recueillir son dernier soupir, c'est à moi qu'il appartient. »

Antonine n'insista plus, et c'était un spectacle funèbre que celui de ces deux femmes, jeunes et belles, veillant ce moribond dans une chambre à coucher immense, éclairée seulement par une lampe dont on avait baissé la flamme, encore atténuée par un abat-jour épais, descendu très bas.

Tout à coup, M. de Chanvallon, jusque-là immobile et inerte comme un cadavre, fit un mouvement, et, par un effort dont on ne l'eût plus cru capable, se souleva sur son coude. Il regarda, de ses yeux fixes et hagards, et la première personne qu'il aperçut fut Marthe, assise près de son lit et le contemplant dans une attitude de prostration et de désespérance profondes.

Un cri rauque sortit de la gorge de M. de Chanvallon.

« Toi ici... toi... balbutia-t-il. »

Marthe, quoique épuisée par la fatigue et l'anxiété, se dressa et répliqua d'une voix grave :

« Vous souffrez, mon père, et la place de votre fille est auprès de vous. Je suis votre fille et je vous aime ; et si Dieu voulait me faire la grâce de sauver votre vie en prenant la mienne, je bénirais Dieu !... »

Chanvallon eut un tressaillement brusque ; d'un dernier effort, il se souleva tout à fait. Il dominait maintenant de tout son buste, pareil à une effrayante statue de l'agonie :

« Ma fille... répéta-t-il... tu mens... Je n'ai pas d'enfant... j'ai vécu seul... sans affection... loin du monde... maudit !... »

— Ah ! s'écria Marthe en poussant un sanglot déchirant et en tombant à genoux sur le parquet : ma mère ! A moi ! Au secours ! pardonnez à mon père, et délivrez-le de cette angoisse pire que la mort ! »

A ce cri, à cette prière surhumaine et sublime, Antonine bondit. Tout l'amour dont son cœur était plein lui reflua au cœur ; elle entourra de ses deux bras la jeune fille et dit :

« Qu'elle vienne ! oui, qu'elle vienne, celle que tu appelles, et qu'elle me juge, moi que tu as condamnée ! »

Un cri effrayant retentit ; on vit Chanvallon, tremblant de tous ses membres, battre l'air de ses deux bras amaigris et, en proie à une vision subite, murmurer avec épouvante :

« Grâce !... Pardon !... J'ai été fou !... Ma fille !... Ma fille !... Ah ! qu'ai-je fait ? »

Marthe s'était relevée, toute frémissante. Le moribond attira à lui la tête blonde et la baisa ardemment ; mais en même temps il aperçut Antonine, et il cria avec un accent de fureur folle :

« La donation !... La fortune !... Malheureux que je suis !... Qu'on appelle... je veux dicter... je veux... »

Antonine, sans répondre, quitta précipitamment la chambre, et moins de trois minutes après elle y rentrait, tenant à la main un cahier couvert d'écritures.

Elle y mit le feu et, le jetant dans la cheminée où il acheva de se consumer, elle cria :

« Dormez en paix, monsieur de Chanvallon, votre fille sera riche, et ma vie aura du moins servi à quelque chose en ce monde. »

Puis se tournant vers Marthe, qui contemplait cette scène avec stupeur :

« Me pardonneras-tu maintenant ? »

Marthe jeta un cri. Au même instant, les yeux de M. de Chanvallon se fermèrent. Il murmura une dernière fois : « Ma fille !... » et expira doucement, sans secousse, laissant retomber sa tête inerte sur l'oreiller.

Il était mort.

Les deux femmes allèrent l'une à l'autre et se tinrent pendant quelques minutes étroitement embrassées.

Le jour était venu. Antonine courut avertir de la catastrophe les domestiques, restés à veiller au dehors.

« Madame, lui dit une servante, j'ai oublié hier, dans le trouble où nous a jeté l'événement, de vous remettre une carte d'une personne qui s'est présentée au château.

— Donnez », dit Antonine.

Elle prit la carte et y lut ces mots :

« Gaston de Cambasse. »

XLIV

Lorsque Cambasse avait déposé sa carte au château de la Brèche aux loups, il ignorait le léger malaise qui devait conduire M. de Chanvallon à une fin aussi rapide. La nouvelle de la catastrophe ne devait pas tarder à le rendre encore plus audacieux ; mais pour le moment, réfléchi, de sang-froid, sous le rude assaut que venait de lui infliger le sort, il était résolu à manœuvrer sans passion, sans colère, sans impression hâtive. Tombant du haut d'une fortune, le hasard lui désignait une revanche. Il n'était plus rien. Il avait toute sa vie tâché d'être quelque chose. Il avait dépensé ses forces, sa santé, son intelligence. En vain. Pourquoi la femme qu'il avait séduite jadis serait-elle plus que lui, trônerait-elle, lorsqu'il serait forcé de recommencer une carrière ; connaîtrait-elle toutes les douceurs de l'existence, quand il serait, lui, peut-être obligé d'en expérimenter

de nouveau les difficultés? Elle avait réussi, il avait échoué : part à deux.

La résolution de M. de Cambasse avait été prise en un clin d'œil. Il est juste de dire qu'il n'avait plus à choisir. Pour un homme de la trempe de Népomucène Dastugue, aucune douleur n'était comparable à celle provenant d'une perte d'argent. Or, Cambasse venait de faire perdre deux cent mille francs à Népomucène Dastugue. Cela ne se pouvait pardonner. En vain, Hector, qui était ce qu'on appelle un bon enfant, avait-il essayé de plaider la cause de l'ancien fondateur de la Société Formose. L'ex-ministre s'était montré inflexible, et la séparation s'était accomplie dans des termes violents. L'étonnement avait été du reste aussi vif de la part d'Hector que de la part de son père de voir Cambasse se rendre à Montsauche, y louer un petit logis meublé et s'y enfermer, au lieu de courir à Paris par le plus prochain train, comme semblaient le lui commander impérieusement les nouvelles néfastes et malheureusement irrémédiables de la Bourse.

Nous ne tarderons pas à retrouver M. de Cambasse en pleine exécution du projet *in extremis* qu'il avait conçu. Mais il convient de revenir d'abord à celle dont il avait rêvé de faire sa femme, et qui s'était sentie délivrée comme d'une chaîne pesante en apprenant la désagréable perte d'argent subie par son père. La nouvelle avait même provoqué, de la part d'Henriette, une exclamation dont Népomucène ne pouvait parvenir à se remettre.

« Tu sais bien, ton Cambasse ! s'était écrié l'ancien ministre en venant trouver sa fille occupée à arroser un plant de dahlias ; eh bien, il est joli !

— Mon Cambasse ? répliqua Henriette. Oh ! papa, il est vrai que vous avez voulu me le donner, mais

je n'en ai jamais voulu. Il est à vous tout seul; gardez-le!

— Que je le garde! rugit Népomucène Dastugue avec colère. Je viens de le mettre à la porte. Sais-tu ce qu'il me fait perdre dans la Banque de Formose? Deux cent mille!

— C'est pour rien, répliqua Henriette. Ne te plains point, papa; j'aurais volontiers sacrifié ma dot entière pour ne plus voir ce monsieur. »

L'ex-ministre demeura confondu.

Le sang-froid avec lequel parlait Henriette désorientait toutes ses idées. Il eut cependant une lueur et reprit :

« Tu aimes donc quelqu'un ?

— Pourquoi cette question ?

— Quand une jeune fille hait un homme à ce point, c'est qu'elle en aime un autre.

— Je n'aime personne, répondit Henriette avec calme. Qui aimerais-je, et à quoi bon, puisque personne ne voudrait de moi ? »

Népomucène Dastugue se dressa comme un coq en colère :

« Comment, personne ne voudrait de toi ! la fille d'un millionnaire !... d'un homme considéré, estimé... car il n'y a pas une tache sur le nom de Népomucène Dastugue, tu le sais bien... d'un ancien ministre... »

Henriette étendit la main :

« Oh ! papa, fit-elle en riant, arrêtons-nous ici, comme dit M. Scribe dans le *Chalet*. C'est justement ce dernier titre qui fait tort aux premiers. Vous connaissez mes idées là-dessus ; je vous les ai dites un jour, et Dieu sait s'il m'en a coûté. Ne revenons plus sur ces choses. Je vous aime, mon petit père ! ajouta la charmante fille en jetant ses deux bras au cou du gros

homme; mais je ne me marierai jamais, jamais. »

Elle resta ainsi pendant quelques secondes, sa tête sérieuse et pensive appuyée au cou trapu du forestier morvandiau. Brusquement, celui-ci, très rouge, cria :

« Mais tu pleures ? »

Et tout sec, tout épais, tout égoïste qu'il était, Népomucène Dastugue sentit ses yeux se remplir de larmes.

« Toi, mon Henriette, toi, ma chérie, pleurer ! Mais alors j'ai gâché ma vie ! je suis une brute ! une vieille bête ! Toi pleurer?... Oh ! c'est épouvantable... mais tu as donc un chagrin?... Sont-ce mes idées, mes opinions?... Veux-tu que j'aille à la messe?... »

Il jeta cette dernière exclamation avec un tel accent de désespoir, que la jeune fille n'y tint pas : elle éclata de rire.

« Non ! s'écria-t-elle, tu iras tout seul quand tu en auras envie ; il ne faut forcer personne. Je n'ai jamais demandé qu'une chose : c'est qu'on ne disgracie pas ceux qui y vont ; quant à ceux qui n'y vont pas, ça les regarde.

— Mais enfin qu'est-ce que tu as?... ajouta Dastugue.

— Rien... la joie.

— La joie de quoi ?

— De ce que tu n'es plus ministre... »

Népomucène allongea le nez. Il avait eu beau affecter de prendre en brave la perte de son portefeuille, il conservait au cœur une blessure cuisante, surtout à l'idée qu'il avait cédé la place à une nullité de l'envergure de Simon Doguet.

Mais il comprit qu'Henriette lui cachait quelque chose ; il s'en ouvrit à sa femme et la chargea d'interroger adroitement la jeune fille pour tâcher de découvrir son

secret. M^{me} Dastugue eut beau s'y prendre par tous les moyens, elle se heurta au sourire indifférent d'Henriette, répétant toujours :

« Je vous assure que vous vous trompez tous deux ; je n'aime personne et je ne me marierai jamais. »

Sur ces entrefaites, il se produisit chez les Dastugue un incident qui acheva de les plonger dans la plus cruelle perplexité.

On venait de déjeuner en famille, et Hector avait même pris part à ces agapes paternelles. Il avait mis l'ex-ministre fort en colère en lui déclarant que ses idées libérales et conservatrices à la façon des « perruques de 1830 » n'étaient plus « de notre temps ». Le père protestait et commençait un discours dans lequel il invoquait le souvenir de M. Thiers, lorsque M^{me} Dastugue, pour mettre fin à cette conversation fastidieuse, crut devoir prendre la défense de son mari.

Elle dit à son fils :

« En tout cas, ton père n'aurait jamais consenti à signer l'arrêté qui prive de son traitement un malheureux prêtre comme l'abbé Basset. »

Henriette, jusque-là silencieuse, tressaillit comme si elle eût reçu un coup violent ; elle regarda son frère en face et dit :

« Tu as fait cela, Hector ? »

— Hé ! répliqua le sous-préfet, ce n'est pas moi, c'est le ministre ; j'ai obéi, voilà tout.

— On n'obéit pas à un ordre dont l'exécution vous rend infâme », reprit Henriette d'une voix grave.

Hector pâlit :

« Les femmes n'entendent rien à la politique, dit-il ; le curé de Montsauche n'a que ce qu'il mérite. La loi est la loi ; il devait s'y soumettre. Il ne l'a pas fait : le vin est tiré, il doit le boire.

— L'eau claire, tu veux dire, et pas de pain ! » s'écria la jeune fille, les pommettes rouges, les yeux étincelants.

Elle se leva, se dirigea vers la porte, et là, étendant la main, ajouta :

« Heureusement, contre toi et tes pareils et tes maîtres, il y a les femmes, et nous vous briserons. »

Et elle disparut.

Le père, la mère et le frère demeurèrent un instant pétrifiés.

« Qu'est-ce qui lui prend ? s'écria enfin Hector. A-t-on jamais vu cette petite qui se mêle de donner des leçons aux agents du gouvernement ! »

Madame Dastugue appuya fermement sa fille :

« Elle a raison. Je ne discute pas les formes du gouvernement, je n'entends rien à ces choses ; mais je dis qu'il est ignoble de retirer le pain de la main d'un prêtre qui vit de rien, qui porte des soutanes rapiécées, va donner le viatique, l'hiver, aux pauvres, à travers les neiges et les glaces du Morvan, et trouve encore le moyen de soulager les misères qui l'entourent. Et cela pourquoi ? Parce qu'il refuse de renier sa foi, de déclarer comme vous l'en enjoignez, que Dieu n'existe pas et que l'enseignement religieux est inutile. Mais vous ririez s'il s'abaissait à cela !... Allons, Hector, ne défends pas de semblables vilenies ; au fond, tu les réprouves comme moi, comme ton père.

— Hé ! que voulez-vous, fit le sous-préfet avec un geste découragé ; on est fonctionnaire ou on ne l'est pas : j'aime mieux hurler avec les loups qu'être mangé par eux. Ce n'est pas moi qui ai amené les choses où elles en sont. Vivons d'abord et tant pis pour ceux qui meurent. »

L'ex-ministre était fort agité ; mais la cause de cette agitation n'était pas la discussion pénible engagée entre

sa femme et son fils : elle avait pour cause la brusque sortie de sa fille.

« Elle ne revient pas, dit-il ; où peut-elle être allée ? »

— Elle se sera retirée dans sa chambre, répliqua M^{me} Dastugue, comme elle fait quand elle a ses nerfs. Tu sais combien, depuis quelque temps, elle est prompte à s'agacer pour rien.

— Allons la voir, la consoler, fit le pauvre homme. Quand elle n'est pas là, je ne vaudrais pas une coque de noix. Pour moi, tout est triste et morne. »

Hector haussa les épaules :

« Oui, papa, vous êtes le dernier sentimental. N'en faut plus. La raison, la froide raison, la lutte pour la vie ; Hegel, Büchner : voilà la vérité, voilà l'avenir. Donnez votre démission de député, papa ; c'est ce que vous avez de mieux à faire ; c'est moi votre fils, votre meilleur ami, qui vous le dit.

— Et qui me remplacera ?

— Moi, papa, si vous n'y voyez pas d'inconvénient ; je suis dans le mouvement, moi, et je réponds du vote.

— Serpent ! fit Népomucène, flatté malgré lui au fond du cœur d'avoir produit un tel fils.

— Vous savez, reprit Hector, moi je retourne à Château-Chinon, je file. Il va y avoir une crise de larmes à propos du curé sur la paille ; je ne veux pas voir ça. Adieu, papa ! Adieu, maman ! A bientôt. Et vous, papa, comme disait je ne sais plus quel roi d'Espagne : *Remember !* »

M. Dastugue père était incapable de rectifier l'erreur historique contenue dans cette citation bien inopportune. Il serra la main de son fils, M^{me} Dastugue embrassa Hector en l'appelant tendrement « mauvais sujet » et, dix minutes plus tard, le sous-préfet galopait sur la route de Château-Chinon en murmurant :

« Ouf! assez de Berquin comme ça pour un homme seul! »

Henriette n'était pas chez elle.

« Où peut-elle être? demanda M^{me} Dastugue à un valet.

— Je n'ai pas vu mademoiselle. »

On trouva enfin la femme de chambre.

« Je croyais mademoiselle partie en promenade avec vous; elle a mis un chapeau de paille, jeté une mante sur ses épaules et elle est sortie.

— Mon Dieu! s'écrièrent ensemble, avec angoisse, les deux époux, où peut-elle être allée?

— Je ne sais pas. »

Pendant que M. et M^{me} Népomucène Dastugue, au désespoir, cherchent quel chemin a pu prendre leur fille et quelle étrange lubie lui a passé en tête, suivons la fugitive, qui en ce moment n'était pas encore loin et roulait vers Montsauche dans une carriole conduite par un paysan de Luzy, nommé Célestin Baguche, l'un des plus mauvais drôles du canton. Baguche achevait son déjeuner quand il vit entrer chez lui Henriette, la fille de son député :

Tout mal élevé qu'il était, il se leva très flatté et dit :

« M^{lle} Dastugue chez moi ! Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

— Voici dix francs, répliqua Henriette brièvement. Attendez immédiatement votre carriole ; j'ai affaire à Montsauche tout de suite. »

Le paysan fit un geste de surprise. Il étendit la main du côté de la fenêtre ouverte et dit :

« Oh! oh! mademoiselle... savez-vous qu'il y a de l'orage dans l'air?... La journée est lourde... Ça me connaît, moi, ces temps-là... Vous feriez mieux de rester à Luzy... Mais pourquoi ne prenez-vous pas la voiture

couverte de notre député, si c'est si pressé que ça ?

— Voulez-vous me conduire, à l'instant, oui ou non ? répéta Henriette. Voici encore dix francs ; cela fait vingt. Voulez-vous ? »

Baguche se leva :

« Oh ! si c'est comme ça, partons, et tout de suite, mademoiselle. »

Dix minutes après, la carriole attelée roulait vers Montsauche, emportant Henriette et Baguche, qui poussait son vieux cheval blanc au trot accéléré.

« Où faut-il vous descendre ? demanda le paysan.

— Au presbytère ! » répondit Henriette.

Baguche fit la moue. Libre-penseur, ennemi des prêtres, il se dit :

« Ah ! si j'avais su ! Plus souvent que je t'aurais conduite, bigote. »

Il répliqua :

« Si ça vous est égal, à cause des opinions, je me remiserai à l'auberge ; c'est à cinq minutes du presbytère. Vous n'aurez qu'à venir m'y retrouver.

— Soit », dit Henriette.

Elle descendit, se fit annoncer chez le curé. L'abbé Basset était un homme d'une soixantaine d'années, petit, gros, très droit, l'œil vif, les cheveux frisés assez rares, l'œil bleu pétillant, le visage exprimant un mélange de bonté et de résolution inébranlables. Il s'avança vers la visiteuse et dit :

« Qui me vaut, mademoiselle, l'honneur ?... »

— Monsieur le curé, répondit Henriette, j'ai appris l'iniquité qui vous frappe. Je ne suis pas riche, je n'ai rien à moi ; mais je veux du moins réparer le mal dans la mesure de mes moyens : voici douze louis, ma bourse de jeune fille et tous mes bracelets et bijoux. Acceptez-les au nom de Dieu, au nom de tout ce qui m'est le plus

précieux en ce monde, ma foi, ma conscience, mon honneur. »

Très ému, le prêtre prit l'or et les bijoux, mania le tout avec embarras et répondit :

« Mon Dieu, mademoiselle, le mal est déjà réparé ; M^{me} la marquise de Paradèze, à la nouvelle de la mesure administrative qui me frappait, m'a fait tenir dix mille francs. »

Des larmes jaillirent des yeux d'Henriette. L'abbé Basset jeta un cri :

« Mais ça ne fait rien ! se hâta-t-il d'ajouter : j'accepte cette offrande, mademoiselle ; elle fera des heureux et je vous bénis. »

Henriette se leva radieuse ; puis s'agenouillant :

« Oui, dit-elle, donnez-moi votre bénédiction, mon père, et priez pour moi, car jamais créature humaine n'a eu plus besoin du secours de Dieu. »

Le prêtre étendit la main et, un quart d'heure après, la jeune fille quittait le presbytère, calmée et réconfortée.

Le temps, clair à son arrivée à Montsauche, était devenu sombre et noir. Célestin Baguche avait préjugé juste : un orage se formait.

Les orages dans le Morvan, pays de forêts, sont terribles. Henriette frissonna ; elle courut à l'auberge où Célestin Baguche avait promis de remiser.

« Mademoiselle, répondit l'aubergiste d'un air go-guenard qui prouvait la complicité, il y a une demi-heure que Célestin Baguche est parti ; il m'a dit : « C'est plus fort que moi, j'ai peur de l'orage ; je m'en vais avant qu'il n'éclate. Tu diras à M^{lle} Dastugue d'attendre « ici ; c'est le plus sûr. »

— Attendre ! s'écria Henriette. C'était à lui d'attendre, le misérable ! »

Elle s'éloigna en courant, affolée, exaspérée, criant en elle-même : « Dieu ! Dieu ! mais où donc est la pitié ! où est la justice ! » Quel chemin suivait-elle ? Elle l'ignorait. Elle allait tout droit devant elle. Elle descendait, descendait toujours. Un ravin se trouvait à ses pieds. Elle s'y engagea. Le ciel devenait comme de l'encre. Plus un bruit, plus un chant d'oiseau, plus rien. La mort, et tout à coup un frémissement dans les feuilles ; l'eau commençait à tomber : la cataracte furieuse du ciel allait s'abattre sur la terre chaude.

« Dieu ! cria la jeune fille ; Dieu ! Dieu ! où suis-je et que vais-je devenir ?

— Ma foi, mademoiselle, dit une voix jeune et joyeuse, le plus galant homme du monde, comme la plus jolie fille, ne peut donner que ce qu'il a. J'ai un parapluie : voulez-vous me faire la grâce d'en accepter la moitié ? »

Henriette recula, étouffant un nouveau cri : Chantecroix, souriant, le parapluie tendu, était devant elle.

XLV

Le chemin creux et désert où s'était engagée M^{lle} Das-tugue dans son affolement pouvait mériter le nom de ravin, par sa flore sauvage, par son encaissement entre des rejets d'arbres poussant à leur gré, et enfin par son défaut absolu d'entretien. Cependant, un observateur aurait remarqué, sous cette végétation, sous cet envahissement de la nature livrée à elle-même, une ancienne route abandonnée. Il existe dans certaines localités montueuses ou boisées de la France plus d'un chemin de ce genre, et même plus d'une grande route, jadis sillonnée par les chaises de poste, les fermiers, les touristes, et maintenant délaissée au profit d'une route

neuve, d'un accès moins ardu, ou d'un tracé plus favorable à la facilité des communications.

Ce qui était certain, c'est que le ravin où Henriette venait d'apercevoir Chantecroix avait l'air de ne conduire à rien, tellement il était encaissé à son extrémité entre les branches luxuriantes qui semblaient le boucher. L'automne venait de commencer, et le sombre rideau que l'orage avait étendu tout à coup sur la nature rendait plus triste encore le spectacle des feuilles mortes déjà tombées et tapissant le sol.

La rencontre de Chantecroix produisit sur la jeune fille une émotion double et contradictoire. Le premier mouvement d'Henriette fut un élan joyeux, et sa première pensée fut : « Je suis sauvée. » Mais aussitôt et sans transition elle eut peur, et eût voulu pour tout au monde que la terre s'ouvrît sous ses pas.

Pendant Chantecroix, son parapluie toujours grand ouvert au-dessus de sa tête, venait droit à Henriette, qu'il avait certainement reconnue; la jeune fille s'arrêta. Au moment même où le promeneur se trouva tout près d'elle, l'orage, qui jusque-là avait été peu prodigue d'eau, se mit en fureur, et la cataracte éclata, faisant sonner le taffetas du parapluie à grand bruit.

Chantecroix, d'une main inébranlable, maintint l'instrument préservateur au-dessus de la tête de la jeune fille, de façon à ce que tout son corps fût garanti et que l'impulsion du vent de l'orage rencontrât une résistance solide. Tout cela s'était accompli en quelques secondes, et ni l'un ni l'autre n'avaient encore prononcé une parole. Chantecroix seulement avait salué, aussi bas que s'il se fût trouvé dans un salon, et Henriette, très rouge, avait répondu d'une inclination de tête.

Ce fut Chantecroix qui prit le premier la parole, et sa voix tremblait légèrement :

« Je bénis, dit-il, le hasard providentiel qui m'a fait nous rencontrer ici, mademoiselle. Nous sommes à plus de vingt-cinq minutes de toute habitation... habitée, ajouta-t-il. Et il n'eût pas fallu moitié de cela, vêtue comme vous l'êtes, pour vous donner une pleurésie mortelle. »

En effet, l'automne s'annonçant chaud, Henriette Dastugue portait une robe de toile garnie de dentelles de fil et un chapeau de paille léger, le vrai costume de la fluxion de poitrine quand on est saisi par l'eau, comme avait dit Chantecroix.

« Oh ! monsieur, balbutia-t-elle, vous me rendez en effet un grand service. Qui aurait prévu cela pourtant, il y a deux heures ?

— Ces orages du Morvan sont subits et terribles, dit Chantecroix ; mais veuillez... je vous demande humblement pardon, mademoiselle... veuillez prendre mon bras. Il y a là-bas un massif qui, je crois, pourra vous fournir un abri de quelques minutes, ce qui est à considérer.

— Oh ! monsieur ! fit Henriette qui recula.

— Vous avez raison, reprit Chantecroix, dont la voix parut encore plus émue qu'elle ne l'avait été jusque-là ; prenez le parapluie, mademoiselle, et veuillez me suivre. Moi, je m'en passe fort bien. »

Et avant qu'elle eût le temps de répondre, il lui mit entre les mains le manche de l'ustensile qu'elle prit machinalement et prit le pas devant elle, répétant :

« Par ici, mademoiselle, par ici. »

En voyant les flots de pluie tomber sur Chantecroix, qui cependant ne semblait en éprouver nul souci, Henriette eut un réveil. Oubliant tout, elle se mit à courir, rejoignit le jeune homme et lui passa le bras sous le sien en criant, haletante :

« Je ne veux pas que vous vous rendiez malade pour moi, je ne le veux pas ! »

Sous cette étreinte dont il sentait la chaleur électrique, Chantecroix frissonna. Il dit :

« Vous n'aurez pas cette corvée longtemps, mademoiselle : voici le massif, attendez. »

D'une main robuste et sûre, il écarta les branches, et une sorte d'oasis, parquée de mousse et de feuilles sèches que l'orage n'avait pas encore traversées, apparut. Sur un signe de Chantecroix, Henriette s'y glissa et murmura :

« Ah ! on est bien ici !

— Je voudrais, reprit le jeune homme, pouvoir vous donner une hospitalité plus digne de vous. Malheureusement, je crois bien qu'il en sera cette fois-ci comme des deux autres. »

Il avait prononcé la deuxième partie de cette phrase comme se parlant à lui-même et d'une voix basse.

Mais Henriette l'avait entendu.

« De quoi parlez-vous donc, monsieur ?

— Oh ! rien ! un souvenir, fit Chantecroix en secouant la tête... »

Et, sans doute pour couper court à une nouvelle question, il interrogea lui-même à son tour :

« Maintenant, dit-il, affectant un air de bonne humeur, souffrez que je vous dise, mademoiselle, que vous avez été un peu imprudente de vous hasarder par ici. Excepté moi et les chasseurs endurcis, je ne crois pas que personne y passe plus jamais.

— Je me suis perdue, dit Henriette.

— Vous étiez donc seule ?

— J'étais seule.

— Je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous demander par suite de quelle circonstance...

— Il n'y a aucune indiscretion, interrompit Henriette, qui fixa son regard loyal et clair sur son compagnon. Je suis venue seule à Montsauche réparer, dans la mesure de mes moyens, une infamie.

— Une infamie ?

— Offrir à M le curé de Montsauche tout ce que j'ai à moi, pour remplacer le traitement qu'on vient de lui voler parce qu'il a fait son devoir. »

Les yeux de Chantecroix brillèrent ; il dit simplement :

« Vous êtes un grand cœur, mademoiselle ; je vous aimais, je vous admire maintenant. »

Sous cette déclaration brève, prononcée d'une voix ardente et devenue ferme tout à coup, Henriette recula sous le fourré où elle s'était réfugiée et balbutia :

« Vous... avez dit...

— J'ai dit que je vous aimais et que maintenant je vous admire », répéta Chantecroix avec calme.

Il y eut un silence de quelques secondes, long comme un siècle. Elle étendit la main et dit :

« Je crois que cela cesse. Voulez-vous me faire la grâce de m'indiquer le plus court chemin pour regagner la route de Luzy.

— Il n'y en a qu'un, répliqua Chantecroix ; il faut passer devant le parc désert... vous savez bien... le château de la Belle au bois dormant.

— Ah ! oui... le nom ressemble au vôtre... Cantecroix.

— Il lui ressemble beaucoup, en effet ! » dit le journaliste en souriant.

L'orage s'était apaisé. L'eau ne tombait plus que par intermittence. Chantecroix avança le bras. Henriette se plaça de nouveau sous le parapluie, et tous deux, mais cette fois sans que la jeune fille touchât le bras du jeune homme, continuèrent silencieusement leur route.

On gagna ainsi l'ancien chemin de Cantecroix, la

route jadis brillante où paraient tant d'équipages et sonnaient tant de fanfares.

Les immenses peupliers garnissant la ligne frontière du parc apparurent, mornes et immobiles.

Puis la grille, surmontée de son écusson de fer forgé, dévoré par la rouille.

« Pauvre château ! dit Henriette.

— Vous plaignez Cantecroix, mademoiselle ?

— C'est la mort vivante, un tel abandon... Ah ! mon Dieu, voici que l'orage reprend. »

En effet, le ciel, un instant éclairci, redevenait noir. Un éclair brilla, sinistre, et un coup de tonnerre fit trembler le sol.

En même temps, l'eau se mit à tomber avec une recrudescence de rage.

Au même instant, une forme étrange, un homme évidemment, bondit du mur du parc sur le chemin. Cet être allait sans doute s'enfoncer dans les bois placés de l'autre côté de la route, lorsqu'il aperçut le groupe de Chantecroix et d'Henriette, étroitement serré, sous le parapluie ruisselant.

Il s'arrêta.

C'était un homme d'une soixantaine d'années ; nu-tête, les cheveux gris en broussailles drues, pour tout vêtement une méchante veste sur une chemise de toile grise écrue, sans cravate, un pantalon de toile en lambeaux et les pieds nus.

Il s'était arrêté, droit comme une statue, immobile sous la pluie qui lui fouettait les yeux et la chair ; on eût dit du bronze ou un mort.

Chantecroix cependant s'approchait, avec Henriette, sans prêter au pauvre diable d'autre attention que celle d'un cœur sensible qui se propose de soulager en passant une misère, au moyen d'une pièce de monnaie.

Mais au moment où deux pas à peine le séparaient du vagabond, celui-ci jeta un cri terrible, battit l'air de ses deux bras, et tombant à deux genoux sur le cloaque d'eau, de terre jaunâtre et de feuilles mortes qui jonchaient le sol, il cria, les mains jointes, comme un fidèle devant une apparition surnaturelle, il cria par deux fois :

« Monsieur le marquis!... monsieur le marquis! »

Chantecroix s'arrêta.

Henriette le regarda et fut effrayée.

« Qu'avez-vous ? mon Dieu!... Vous êtes blanc comme le marbre.

— Mademoiselle, répliqua gravement Chantecroix, je crois que vous allez assister à une scène qui prouve combien les grandes choses savent naître des petites; sans le parapluie que voici, et qui m'a fourni l'occasion de repasser par ce chemin afin de vous accompagner, sans ce parapluie, instrument ridicule qui a aidé à la chute d'un gouvernement, je n'aurais pu vous offrir l'hospitalité dont je vous parlais tout à l'heure. Du reste, ajouta Chantecroix, l'orage se calme encore une fois. Veuillez me faire l'honneur de m'attendre quelques minutes. »

Henriette, comme pétrifiée, se tut et demeura debout, immobile.

Le vagabond demeurerait toujours agenouillé dans la boue, mais il avait baissé la tête sur sa poitrine et semblait en catalepsie.

Chantecroix s'approcha et, lui touchant l'épaule, dit d'une voix retentissante :

« Lève-toi ! »

L'homme releva sa tête hagarde, vit Chantecroix, jeta un nouveau cri d'angoisse et de joie farouche tout ensemble, et se trouva debout.

« Parle, reprit Chantecroix, calme et impassible. Qui suis-je et qui es-tu ?

— Je suis Laballe... un surnom qu'on m'a donné parce que je ne manque jamais mon coup de fusil... Et vous êtes le marquis de Cantecroix... le fils... pour sûr, de celui que j'ai voulu tuer... le 24 février 1848... oui, que j'ai voulu tuer... et que j'ai manqué... faisant mentir mon surnom pour la première et l'unique fois de ma vie... Oui, c'est moi, Laballe, qui ai fait ça... qui ai jeté le pays dans plus de trente ans de misère... Ah ! j'ai bien pâti... j'ai eu bien froid... bien faim... Mais ce n'est pas assez... Prenez-moi... arrêtez-moi... menez-moi à la justice... qu'on me coupe la tête... je veux qu'on me coupe la tête... oui, qu'on me coupe la tête... comme à un assassin ! »

Il parlait avec une exaltation furieuse et délirante en même temps. Aux derniers mots, qu'il répétait avec volubilité et dont il se grisait, il se jeta de nouveau à genoux dans la boue, et cria :

« Pardon !... monsieur le marquis !... pardon !... Pardonnez-moi et prenez ma vie ! »

Henriette avait suivi toute cette scène ; elle courut à Chantecroix et dit d'une voix suffoquée d'émotion :

« Vous, monsieur... c'était donc vous ?... Et voilà le secret de cette énigme, de cette légende.

— Vous l'entendez », répondit Chantecroix, toujours calme.

Il toucha de nouveau l'épaule de Laballe, et lui dit :

« Je te pardonne, mais tu m'appartiens ; tu es à moi. J'ai justement besoin d'un dogue, ajouta Chantecroix d'une voix tonnante et joyeuse. Veux-tu être à moi, me servir, être mon chien qui protège et qui mord ? Réponds, le veux-tu ? »

Laballe, sans répondre, s'approcha, prit la main de

Chantecroix et la baisa, ou plutôt la lécha comme eût fait le chien auquel s'adressait l'allusion précédente. Puis il cria avec extase :

« Pardonné!... je suis pardonné!

— Écoute, reprit Chantecroix, tu es fort, vigoureux, énergique; peux-tu sauter par-dessus ce mur et ouvrir la grille du parc?

— Oh! fit nettement Laballe, j'y ai passé souvent derrière le mur, et j'ouvrirai la grille quand je devrais m'y briser les dents et les ongles.

— Je ne pense pas que tu sois obligé de recourir à cette extrémité, dit Chantecroix; trente ans passés d'abandon amollissent même le fer. Va! et ouvre à son maître le château de Cantecroix! »

Henriette tressaillit.

« Grand Dieu! que voulez-vous faire! » s'écria-t-elle.

On entendit Laballe déjà occupé, derrière la grille enchevêtrée de lianes et de fleurs parasites, à trouver le secret de la clôture. Avant même que Chantecroix eût répondu à Henriette, il se fit un grincement sourd et criard, et la grille, entraînant avec elle les fleurs et les tiges brisées, s'ouvrit à deux battants.

« Suis-nous! » dit Chantecroix à Laballe, qui essayait d'un revers de main son front ruisselant de sueur.

Et offrant, avec une galanterie charmante, son bras à Henriette, il ajouta :

« Maintenant, nous sommes trois, mademoiselle, et vous ne refuserez pas, par cet affreux temps, au marquis de Cantecroix de vous faire les honneurs de sa maison. Vous êtes chez moi. »

XLVI

Toute grande, avec un bruit clair et prolongé de fer broyant de la rouille, la grille, sous l'effort des muscles encore puissants de Laballe, s'était ouverte, laissant apparaître béant ce qui, jadis, avait été l'entrée d'honneur du château de Cantecroix, l'allée, l'avenue conduisant au bâtiment d'habitation.

Mais sous l'accumulation des années, et par suite de l'absence de tout être humain à fouler ce sol déserté, une végétation luxuriante, incessante, inouïe avait poussé de tous côtés, partout, laissant à peine, non pas un sentier praticable, mais une ligne de passage entre les deux anciennes bordures d'arbres de l'avenue, aujourd'hui impossible à distinguer sous l'accumulation des buissons, des massifs sauvages, des fleurs parasites et des herbes sauvages, envahisseurs ordinaires de tout manoir, fût-ce un palais de marbre, où l'homme a cessé de poser le pied et d'établir sa demeure.

« Marche devant nous, Laballe, commanda Chantecroix, et brise les ronces ou les rejets qui pourraient embarrasser mademoiselle. Nous aurons certainement le temps de gagner le château avant que la pluie ne reprenne. »

Sans répondre, Laballe s'engagea dans le fouillis, arrachant, sans s'inquiéter des piquants ni des nœuds inextricables, les touffes les plus obstinées. Mue par un sentiment de curiosité, d'entraînement involontaire qui lui faisait perdre la conscience de l'étrange situation où elle se trouvait, Henriette s'était avancée à son tour.

Un coup d'œil suffit à lui faire embrasser le spectacle merveilleux de cette nature farouche, sous laquelle était

enfoncé, car on n'en entrevoyait encore nulle trace, le vieux château de Cantecroix.

Son esprit hardi et aventureux, son imagination brûlante furent séduits, électrisés.

Elle s'écria :

« Voilà donc Cantecroix, dont on avait si peur. Oh ! monsieur, comme vous avez dû être malheureux de n'avoir pas le droit d'y rentrer plus tôt. Car il y avait là une défense, un vœu, quelque chose de tragique, n'est-ce pas ? »

— Oui, répondit Cantecroix, je vous conterai tout cela, mademoiselle. Pour le moment, faites au dernier marquis de Cantecroix la grâce de franchir la première la porte de la demeure où tous ses ancêtres ont vécu ; que le parfum de votre grâce et de votre beauté soit la première expression de vie qui réveille ces murs, où, seul de ma race, il ne m'a pas été encore permis de vivre... et d'aimer. »

Henriette, les pommettes allumées, les yeux ardents et fixes, ne songeait plus à reculer. Elle l'eût voulu que c'eût été difficile, et peut-être ne fût-elle pas venue à bout de revenir seule en arrière. Chantecroix, qui la suivait à quelques pas, observait d'ailleurs une attitude si protectrice et si respectueuse, que la jeune fille ne pouvait conserver dans l'âme aucune velléité de défiance et de crainte.

Tout à coup elle jeta un petit cri effrayé ; quelque chose venait de glisser dans les herbes et s'enfuyait en produisant un bruit léger de branches froissées.

« Une vipère ! s'écria-t-elle.

— N'ayez peur, dit Laballe, ce n'est qu'une couleuvre. Il n'y a jamais de vipère de ce côté-ci du pays.

— Quand les hommes s'en vont, les bêtes les remplacent ; il faut bien que tout le monde vive, fit Chante-

croix en riant... Mais je crois que nous arrivons. »

En effet, par une éclaircie assez large qui maintenant rendait l'approche facile, on vit apparaître à cent pas tout au plus une façade grisâtre, sur laquelle le rouge de la brique employée il y a deux siècles aux constructions seigneuriales jetait encore un certain éclat. On apercevait une porte ronde, surmontée d'un écusson de pierre, autour duquel grimpaient des lianes, des fleurs et des lierres. En s'avancant encore, les trois explorateurs se trouvèrent en pleine lumière, et Chantecroix, levant la tête, vit au-dessus de la porte le balcon large et monumental sur lequel, plus de trente années auparavant, son père avait entendu siffler à son oreille la balle du vagabond.

Un espace assez vaste, jadis probablement cour sablée ou émaillée de corbeilles de fleurs et de massifs, précédait cette entrée du corps de logis principal. Aujourd'hui la flore sauvage s'était épanouie là comme partout ; les fougères, les acanthes, les groseilliers, l'arbousier mêlaient leurs ramifications inextricables à celles des pousses d'arbres qui avaient jailli du sol, et cette végétation touffue rendait encore plus grave, plus froide, plus imposante l'immense façade du château, aux angles de laquelle une mousse verdâtre saillait çà et là, attestant avec quelle rigueur les ordres de complet abandon du feu marquis de Cantecroix avaient été exécutés.

« Cette porte ronde, en dessous de ce balcon, demanda Chantecroix à Laballe, est-ce l'entrée principale, l'entrée d'honneur ?

— Oui, répondit le vieux braconnier, il y a une autre entrée à droite, qui aboutit dans la cour intérieure, pour les voitures et pour le retour des chasses, au temps où Cantecroix était vivant ; mais ici, c'est l'entrée de famille, l'entrée du grand salon.

— C'est donc par celle-ci qu'il me convient de rentrer chez moi ! » fit Chantecroix d'une voix grave.

Et s'inclinant profondément devant Henriette, qui tout à coup, frappée de la solitude et du silence morne qui régnaient autour d'elle, venait de s'arrêter très émue, il ajouta :

« Pour la première fois, mademoiselle, je vous demanderai la permission de passer devant vous, afin de vous faire accueil. »

Il alla droit à la porte et s'apprêtait à en briser la serrure d'une poussée, ce qui ne pouvait être bien difficile, car c'était une grande porte-fenêtre vitrée, à petits carreaux, sur laquelle on avait même oublié de rabattre deux volets, transformés aujourd'hui en espaliers de plantes grimpantes. Mais sous la pression de la main de Chantecroix, le pêne, quoique rouillé, céda, et le double battant s'ouvrit. Une bouffée d'air humide, d'une saveur pénétrante, prit Chantecroix à la gorge et il ne put retenir un cri au spectacle qui se présentait à ses regards.

« Oh ! dit-il avec une sorte d'extase, venez voir, mademoiselle, ce que fait Dieu d'une demeure abandonnée par les hommes. »

Henriette franchit le seuil d'un pas un peu hésitant et entra. La même impression qui avait frappé Chantecroix la saisit.

Elle se trouvait dans une pièce immense qui avait été un salon, qui en conservait, masqué, enlacé, et il faut bien le dire aussi, consumé et moisi sous les mousses et les lichens, l'ameublement somptueux, bahuts d'ébène à incrustations d'ivoire et d'argent, glaces, torchères, fauteuils à dossiers hauts, grande table à pieds droits, chef-d'œuvre de Boule, sièges dont la tapisserie luxueuse était à demi effacée ou usée, et

dans un angle sombre, un grand piano et une harpe aux cordes rompues ; tout cela entouré, comme si on se fût trouvé sur le sol nu, au lieu de se trouver dans une chambre parquetée de bois, tout cela entouré de végétations étranges, de rejets forestiers et de fleurs sauvages.

Mais ce qui avait surtout frappé d'admiration et de surprise Chantecroix et Henriette, c'était un arbre, un chêne, qui avait brisé en le faisant éclater sous son effort ascendant le parquet du salon, et qui, déjà grand et solide, se dressait au centre, jusqu'au plafond. Là, arrêté dans leur progression, ses branches, ne pouvant percer l'obstacle, s'étaient courbées, étendues horizontalement, et formaient un dais naturel de feuilles vertes et de nervures étranges, enchevêtrées et tordues. Ce chêne prisonnier, ce géant des forêts captif d'une chambre toute pleine d'objets de luxe et de meubles précieux semblait avoir pris la forme de sa prison, s'être soumis au supplice de Procuste que l'inflexible arrêt du plafond et des murs lui imposait, comme un pied de Chinoise se soumet au brodequin étroit et en garde à jamais la forme.

« Oh ! s'écria Henriette, que cela est beau !

— Vous conserveriez ce chêne dans votre salon, n'est-ce pas mademoiselle ? fit Chantecroix en riant. Eh bien ! votre admiration est un ordre, et jamais, moi vivant, on n'en élaguera une branche et on n'en enlèvera une feuille. »

En achevant ces mots, il se dirigea vers un escabeau de bois sculpté, seul meuble qui, vu son absence de décor et d'étoffe, eût résisté à la destruction du temps, l'approcha de la jeune fille et lui dit :

« Vous devez être bien lasse d'une telle course, reposez-vous un peu et pardonnez-moi de vous offrir un

siège aussi incommode ; mais, ajouta-t-il, les autres, comme vous le voyez, sont devenus des parterres de mousse et de fleurs. »

Henriette fit un geste de refus.

« Oh ! monsieur, répliqua-t-elle, l'ouragan s'est calmé tout à fait. Je vous demande en grâce de me laisser partir. L'homme qui vous a ouvert la grille de Chantecroix doit être un bon guide, car il a, je crois, passé sa vie à errer dans la contrée. Dites-lui, dites-lui, je vous en conjure, de me reconduire chez moi, où mon père et ma mère doivent se trouver dans une affreuse inquiétude. »

Debout devant la jeune fille, dans une attitude d'extase et d'amour, Chantecroix la contemplait en silence.

Il inclina la tête et répondit :

« Vous le voulez?... Songez, mademoiselle, que c'est peut-être le seul moment de ma vie où je me trouverai seul avec vous, loin du bruit, loin du monde, loin du mal !

— Il le faut », murmura Henriette d'une voix sourde.

Chantecroix appela :

« Laballe ! »

Rien ne répondit.

Chantecroix alors se dirigea vers la porte et, doublant sa voix, répéta l'appel.

Alors il entendit ramper dans les fourrés, et le vagabond apparut, le front ruisselant.

« On vient, dit-il.

— Comment, on vient ? fit Chantecroix. Qui cela ?

— Des gens... répondit Laballe... J'ai entendu marcher dans l'avenue que nous avons suivie...

— Eh bien ! reprit Chantecroix, la grille était ouverte ; ils ont bien fait d'entrer. Va au-devant d'eux et souhaite-leur la bienvenue de ma part. »

Laballe, toujours obéissant et muet, s'éloigna.

Chantecroix rentra dans le salon, alla droit à Henriette, s'arrêta à trois pas de la jeune fille, et là, mettant un genou en terre, il dit :

« J'ai reconquis mon nom, mon rang, ma fortune, je vous aime : voulez-vous être ma femme ? »

Henriette se dressa toute pâle, jeta un grand cri, et, oubliant tout, courut à Chantecroix agenouillé ; elle lui posa ses deux mains sur l'épaule, plongea ses yeux ardents dans le regard de cet homme qui n'avait jamais aimé qu'elle au monde, et cria :

« Ah ! que m'importe votre nom, votre fortune, votre rang ! Ils creusent un abîme entre nous, maintenant, et le marquis de Cantecroix ne peut épouser la fille du député Dastugue. »

Au même instant, il se fit un bruit de pas au dehors. Une voix haletante cria :

« Elle est ici ! »

Henriette recula :

« Mon père !... »

— C'est Dieu qui l'envoie », fit Chantecroix avec calme.

Et allant de nouveau vers la porte, demeurée grande ouverte, du salon, il ajouta à voix haute :

« Entrez, monsieur Dastugue ; le marquis de Cantecroix vous salue et vous remercie de l'honneur que vous lui faites de franchir la porte de sa maison. »

L'ex-ministre recula ; il était tout défait, tout trempé d'eau, on voyait qu'il avait accompli une course longue et fatigante.

« Vous... monsieur... vous... balbutia-t-il ; mais ma fille... avez-vous vu ma fille ?... »

Henriette s'élançait au même instant ; le pauvre homme faillit suffoquer de joie et tomber.

« Ah ! s'écria-t-il, méchante enfant, que tu nous as fait du mal ! C'est par hasard que j'ai su, d'un paysan,

la direction que tu avais prise en quittant Montsauche. Mais comment te trouves-tu ici? Comment ce château, après plus de trente années, s'est-il ouvert?

« Il s'est ouvert par un miracle! répliqua Henriette.

— Un miracle de l'amour! » ajouta Chantecroix.

M. Dastugue fit un pas en arrière :

« De l'amour, répéta-t-il étonné.

— Monsieur Dastugue, reprit Chantecroix d'une voix solennelle, moi Artus, marquis de Cantecroix, remis aujourd'hui, par la volonté de Dieu, en possession de mon nom, de ma fortune et de mon titre, j'ai l'honneur, dans ce château où se sont succédé dix générations de mes aïeux, de vous demander la main de M^{lle} Henriette Dastugue, votre fille, si toutefois elle consent à unir sa vie à la mienne. »

Henriette jeta un cri, voulut parler et tomba pâmée entre les bras de son père.

XLVII

Pierre Dastugue et sa mère suivirent à peu de jours de distance Chantecroix dans le Morvan. Le départ précipité du journaliste avait fait croire avec raison au jeune peintre qu'il pourrait être, à l'occasion, d'un secours utile au protecteur de sa jeunesse. Rien ne le retenait plus à Paris. L'État venait de lui offrir dix mille francs de sa *Marie de Bourgogne*, au moment même où un Américain voulait lui en donner le double. Pierre préféra manquer une bonne affaire plutôt que de laisser partir à l'étranger une toile qu'il avait exécutée avec amour, avec passion. Les journaux firent grand bruit de ce désintéressement, et le peintre hâta son départ avec plus d'activité encore,

afin de se soustraire aux visites et aux lettres que lui valait sa résolution.

Il se trouva que l'arrivée de la mère et du fils coïncida avec la journée d'orage dont on connaît les épisodes et qui était le lendemain de la mort de M. de Chanvallon, mort encore inconnue aux alentours. L'habitation du docteur Planteseigle étant placée sur la route de la Seulette, Pierre et sa mère avaient toujours projeté de s'y arrêter en passant. L'orage ne fit que les confirmer dans ce dessein. La première parole de Planteseigle, après avoir embrassé Pierre et M^{me} Dastugue, fut :

« M. de Chanvallon est mort cette nuit. »

Le peintre regarda Planteseigle, et alors seulement remarqua le changement profond, presque tragique, qui s'était opéré en lui.

La bonne grosse figure du docteur avait littéralement fondu ; ses joues étaient décolorées, et des fils argentés se mêlaient sur ses tempes et sur son front à ses cheveux plantés droits, touffus et épais.

Tout le corps avait subi la même épreuve, et le robuste médecin, type de vigueur et de santé, semblait diminué de moitié.

En regardant Planteseigle, et bien qu'il ne pût deviner la cause d'une telle transformation, Pierre comprit pourquoi le docteur, depuis le départ du peintre pour Paris, avait laissé sans réponse les lettres de celui-ci. Il fallait qu'il eût été écrasé par quelque lourde douleur.

Mais à cette nouvelle subite, foudroyante :

« M. de Chanvallon est mort », Pierre se montra d'abord, comme tous les amoureux, inconsciemment et cruellement égoïste. Sans s'occuper de la mine allongée de Planteseigle, il s'écria avec un élan joyeux :

« Mais alors Marthe est libre ! »

Planteseigle inclina la tête, en homme que le bonheur

des autres ne rendra jamais envieux ni méchant, mais que ce bonheur attriste plus profondément encore par la comparaison de sa propre misère. Il répliqua :

« M^{lle} de Chanvallon est libre, et M^{lle} Antonine se nomme M^{me} de Chanvallon. »

Pierre jeta un cri de surprise.

Planteseigle lui expliqua en peu de mots ce qui s'était passé, lui communiquant, cela va sans dire, ses soupçons, ses craintes, son désespoir, et concluant par ces mots :

« Je me suis trompé sur elle : c'était une ambitieuse ; ma vie est perdue. Dans quinze jours, j'aurai quitté ce pays pour n'y jamais remettre le pied. »

M^{me} Dastugue, muette depuis le commencement de la conversation, secoua la tête et prit la parole :

« Vous aurez tort de partir, dit-elle, comme je crois que vous avez tort de porter un tel jugement sur cette jeune femme.

— Eh ! quel autre jugement pourrais-je porter sur elle, s'écria Planteseigle, les yeux humides à ce souvenir ; n'était-elle pas libre, maîtresse de ses actions, lorsque je lui ai dit que je l'aimais, que l'unique rêve de ma vie, ma joie suprême serait de lui donner mon nom ? Non seulement elle m'a repoussé, mais peu de temps après elle était devenue la femme de ce vieillard.

— Avez-vous vu notre ami Chantecroix ? demanda Pierre, essayant de faire diversion aux sombres pensées de Planteseigle.

— Le temps juste de faire connaissance, répliqua le docteur ; il paraît très affairé dans ce pays, et s'est précisément logé à Montsauche, près de la Brèche aux loups... »

Au même instant, on entendit au dehors la voix de Grididou qui disait joyeusement :

« Oui, monsieur, oui, monsieur le docteur est ici, et aussi de bons amis qui tout à l'heure prononçaient votre nom ; vous allez vous trouver en pays de connaissance. »

Pierre avait bondi :

« Mais c'est Chantecroix ! » s'écria-t-il.

Il s'élança au dehors et reçut Chantecroix dans ses bras, Chantecroix haletant et comme transfiguré :

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'as-tu ?... On dirait que tu viens d'éprouver une émotion, une frayeur.

— Dis une joie ! répliqua Chantecroix radieux, dis le ciel ! Amis, Dieu m'a entendu. Je te dirai le drame de ma vie ; mais, pour le moment, qu'il te suffise de savoir que je suis le plus heureux des hommes, que j'ai peur de mon bonheur : je suis aimé, aimé, et dans un mois ta cousine Henriette Dastugue devient marquise de Cantecroix.

— Marquise de Cantecroix ! s'écria Pierre complètement ahuri. Tu es donc ?...

— Je t'ai dit que je te conterais ça plus tard, interrompit le journaliste, qui entraîna Pierre à l'intérieur de la maison de Planteseigle et de M^{me} Dastugue. »

Quoiqu'une joie surhumaine éclairât le visage de Chantecroix, le docteur y démêla une grande fatigue.

« Vous paraissez fort las, dit-il. Je vous garde ce soir chez moi, ainsi que Pierre et sa mère. Ma maison, Dieu merci, est assez grande pour vous loger tous. »

Chantecroix secoua la tête :

« Non, répliqua-t-il ; je n'ai pas le droit de me reposer avant d'avoir fini ma tâche.

— Quelle tâche ? » fit Planteseigle.

Chantecroix et Pierre échangèrent un regard.

« Je vous demanderai seulement un service, reprit Chantecroix, sans répondre ; c'est de me prêter votre

cheval pour arriver ce soir plus vite à Montsauche ; j'y ai affaire et la nuit va tomber.

Planteseigle appela :

« Grididou ! »

La servante parut.

« Attelle, tout de suite, » commanda-t-il.

La voiture légère dont le docteur se servait pour ses visites et qu'on a déjà vue emporter Pierre à la gare, quelque temps auparavant, fut prête en quelques minutes.

Chantecroix y monta et prit au grand trot la route de Montsauche.

Il avait appris par M. Dastugue, qui lui-même l'avait su par hasard, la mort de M. de Chanvallon, et il avait le pressentiment que jamais Antonine de Prêlac n'avait eu plus besoin de protection et n'avait couru un danger plus imminent.

Quelque puissant et actif que fût l'esprit de Chantecroix, il ne pouvait deviner que les choses eussent marché encore plus vite qu'il ne les prévoyait, et qu'en ce moment même Antonine, puisant dans la hauteur de sa grande âme une énergie surhumaine, se décidait à un sacrifice risquant d'anéantir à jamais sa dernière espérance de bonheur en ce monde.

Voici en effet ce qui s'était passé.

A onze heures du matin, sans égard pour les circonstances funèbres qui venaient de se produire, M. de Cambasse se présenta au château de la Brèche aux loups et remit sa carte à un valet, insistant pour être immédiatement reçu ; il appuya sur les mots : « par M^{me} la baronne de Chanvallon. »

Antonine fit répondre qu'elle ne pouvait, en un tel moment, recevoir personne.

« C'est bien, dit Cambasse ; prévenez M^{me} de Chan-

vallon que j'aurai l'honneur de revenir à trois heures de l'après-midi, et que j'espère que l'importance des nouvelles que j'ai à lui transmettre la décidera sans doute à m'accorder l'entrevue sollicitée vainement jusqu'ici. »

Cela se passait au moment où commençaient les préparatifs des funérailles de M. de Chanvallon, au milieu du va-et-vient des domestiques, transformant la chambre mortuaire en chapelle ardente, et du défilé des voisins, qui, bien que fréquentant peu le châtelain de la Brèche aux loups, avaient conservé pour lui beaucoup de considération.

Cambasse revint à l'heure indiquée et fut introduit dans un petit salon, dont les fenêtres ouvraient sur la terrasse surplombant les rochers à pic de la Brèche proprement dite.

Il ne connaissait pas encore ce côté du château et se mit à en examiner avec attention la situation topographique.

Comme il était plongé dans cet examen, la porte s'ouvrit et Antonine parut.

Entièrement vêtue de noir, elle était très pâle, mais calme, comme si une résolution soudaine lui avait tout à coup montré la ligne qui lui restait à suivre, le but qu'il lui restait à atteindre ; elle dit simplement, en demeurant immobile près de la porte :

« Que me voulez-vous ? »

— Rien que du bien, » répondit Cambasse en grimaçant un sourire et en faisant mine de s'approcher pour saisir la main pendante de la jeune femme.

Antonine recula vivement. Il s'arrêta, se mordit les lèvres et reprit :

« Soit ; vous préférez une explication ; elle sera courte. Qu'est devenue notre enfant ? »

— Elle est morte ! répliqua Antonine, mentant pour la première fois de sa vie.

— Si elle est morte, vous devez avoir en main l'acte de décès. Veuillez me le montrer. »

Antonine ne bougea pas.

Cambasse haussa les épaules.

« Vous voyez bien que notre fille est vivante ! reprit-il d'un ton ironique. Où se trouve-t-elle ? Je veux le savoir et je le saurai.

— Je ne vous répondrai plus, dit Antonine impassible.

— C'est ce que nous allons voir, reprit Cambasse. Écoutez-moi bien, Antonine : j'ai manqué ma vie, le sort a trahi chacune de mes entreprises. Au moment où je n'ai plus le choix qu'entre l'exil au loin ou le suicide, le hasard, — car vous savez que c'est pour moi la seule puissance de ce monde, — le hasard m'offre un moyen de salut ; si je le laissais échapper, je serais un sot. Vous avez épousé M. de Chanvallon sans lui révéler que vous aviez un enfant ?... »

Antonine étouffa un cri entre ses deux mains tremblantes.

« Vous voyez bien... je devinais juste, poursuivit Cambasse. Devenue baronne de Chanvallon, vous avez joui et jouissez encore ici de l'estime et de la considération publiques. Veuve du maître de cette maison, vous y demeurez investie certainement d'une autorité souveraine, au moins sur la fille du défunt, qui est mineure et n'a plus de parents ; j'ai réuni là-dessus des renseignements précis. Eh bien, j'ai un peu plus de trente-cinq ans, je porte un nom de gentilhomme et je vous dis : Antonine, il dépend de vous que cette considération dont vous jouissez dans ce pays continue à vous demeurer acquise et que nous soyons sauvés tous deux. »

M^{lle} de Prélac regarda M. de Cambasse avec un mé-

lange de terreur et de stupeur ; elle ne comprenait pas : il est des abîmes de perversité dont la profondeur échappe à certaines âmes.

« Que voulez-vous dire ?... balbutia-t-elle.

— Je veux dire, reprit Cambasse d'une voix brève et tranchante, que le comte de Cambasse peut épouser M^{lle} Marthe de Chanvallon, et que vous avez, si vous le voulez, l'autorité suffisante pour mener ce mariage à fin. »

Un cri de dégoût, d'indignation jaillit des lèvres de la jeune femme :

« Vous avez cru... murmura-t-elle. Vous avez pu supposer... qu'en un tel moment ?... »

Suffoquée, elle ne trouvait plus les mots qu'à grand-peine. M. de Cambasse étendit la main.

« Oh ! fit-il, vous ne m'avez pas compris ; je ne vous mets nullement le couteau sur la gorge, ma chère Antonine. Je sais ce que je dois aux convenances, à vous, à moi-même. Je vous donnerai tout le temps qui convient. Si vous consentez, ce qui est, je le répète, autant de votre intérêt que du mien, dans une heure j'aurai quitté le Morvan, et je retournerai à Paris, où il vous sera aisé de me venir retrouver bientôt avec M^{lle} de Chanvallon. Cette mort, en effet, va rendre trop funèbre à une jeune fille le château de la Brèche aux loups, et rien ne sera plus naturel que de distraire M^{lle} Marthe de ses souvenirs par un séjour à Paris, rendu aisé par sa fortune. »

Cambasse s'arrêta.

Une transformation subite s'était accomplie dans toute la personne d'Antonine. Écrasée tout à l'heure d'émotion et de honte, la jeune femme maintenant semblait l'image de l'indignation et de la colère. Les pommettes rouges, les yeux étincelants, elle fit deux pas en

avant, forçant M. de Cambasse à reculer malgré lui; et, désignant de son doigt la porte, elle cria :

« Sortez... sortez... misérable !... Ou devant tout le monde je dis qui vous êtes... qui je suis... et je vous étouffe dans mon déshonneur. »

Cambasse eut un tremblement. Il inclina la tête et répondit :

« C'est bien. On enterre demain M. de Chanvallon; je vous accorde quarante-huit heures de réflexion après les obsèques, et je viendrai chercher moi-même votre réponse ici.

— Sortez ! » répéta Antonine.

Cambasse disparut.

Alors, Antonine courut au cordon d'une sonnette et le tira violemment.

Un valet entra.

« Faites atteler à l'instant ! commanda Antonine, et priez M^{lle} Marthe de se rendre près de moi. »

Quelques minutes plus tard, M^{lle} de Chanvallon parut; elle venait de prier auprès du corps de son père et était pâle et abattue.

« Marthe ! dit Antonine d'une voix vibrante, tu as confiance en moi maintenant, n'est-ce pas ?

— Comme si tu étais ma mère, répondit la jeune fille.

— Eh bien ! tu ne peux demeurer ici une heure de plus ; il y a dans ce pays, tout près, une demeure sacrée, une femme noble et sainte. C'est dans cette demeure, c'est chez cette femme que se trouve ta place désormais, et je t'y conduis à l'instant.

— Mon Dieu ! s'écria Marthe éperdue, que se passe-t-il donc ? quel danger nous menace... Oh ! du moins, explique-moi...

— Tu sauras tout bientôt ! fit Antonine d'une voix pleine de sanglots ; mais au nom de notre amitié, au

nom de tant de souvenirs, de tant d'affreux sacrifices, ne m'oblige pas à rougir devant toi dans cette maison.

— Rougir devant moi ! répéta M^{lle} de Chanvallon ; mais tu deviens folle ! Est-ce possible ! Mais je t'adore ! Mais tu m'as rendu l'amour de mon père, sa fortune, tout !... et je te mépriserais... »

On frappa doucement.

« Silence ! commanda Antonine.

— La voiture est attelée ! » dit le valet reparaissant.

Dix minutes après, les deux femmes roulaient vers le château de Paradèze, sans échanger une parole.

Lorsque Chantecroix arriva à la Brèche aux loups, il devina tout :

« Ah ! pensa-t-il, la malheureuse, l'admirable femme ! Je la sauverai malgré elle. »

Il quitta le château, s'enfonça dans un des ravins qui le bordait et là siffla d'une certaine façon.

A cet appel, un homme apparut, hâve et déguenillé.

« C'est toi, Laballe ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Tu connais ce Parisien, ce nouveau venu, qui erre dans le pays ?

— Le Càmbarasse ? oui.

— Eh bien ! surveille les alentours du château et vois si cet homme ne cherche pas à s'y introduire cette nuit du côté de la terrasse.

— S'il l'essaye, dit Laballe, dois-je le tuer ?

— Non, répliqua Chantecroix ; garrotte-le seulement et siffle. Je serai là. »

Laballe fit un signe d'acquiescement énergique.

« Et maintenant, fit Chantecroix en lui-même, à Paradèze ! Le pauvre poney de Planteseigle va voir du chemin. »

XLVIII

Le château de Paradèze s'élevait à cinq ou six kilomètres de Luzy, à l'entrée ou plutôt au-dessus d'un hameau qui lui empruntait son nom. Il dressait sa façade pittoresque, moitié moyen âge par ses tours rondes, moitié Louis XV par son corps de logis élégant à hautes fenêtres rondes au sommet, sur le côté droit d'un pont antique, à vieux bastions crénelés et tourelles d'angle, qui enjambait d'une seule arche, presque aiguë, un petit torrent plus bruyant que dangereux. On devinait qu'au temps des guerres féodales et des grandes revendications de la patrie meurtrie par le Bourguignon et l'Anglais, Paradèze et ses seigneurs avaient été le boulevard de ce coin de France. Aujourd'hui, avec la pacification et les années ce n'était plus que la résidence de la charité et de la vertu. La prière y remplaçait les fanfares de bataille, et la générosité inépuisable les coups de main aventureux et les défenses héroïques.

En gravissant, dans leur victoria découverte, le petit pont historique, Antonine, les yeux fixés sur cette demeure où elle avait été plus d'une fois accueillie avec empressement et sympathie par la châtelaine, apercevait, à travers les interstices des rideaux des fenêtres hautes percées sur la façade moderne, un va-et-vient de sœurs et de gardes-malades. Depuis qu'elle était devenue veuve, M^{me} de Paradèze s'était vouée exclusivement à soigner les pauvres. Ceux qu'elle ne pouvait faire secourir à domicile, — par la raison qu'ils n'avaient qu'un taudis, — elle les faisait transporter au château, dont elle avait converti trois magnifiques salons du premier étage en hôpital. Et rien ne devait être plus étrange

et d'un contraste plus touchant que ces lits blancs de malades entre ces boiseries sculptées des motifs chers au temps de Boucher, de Rameau et de Philidor : masques, flûtes de Pan, lyres et amours, sans parler de tableaux de chasse, par Oudry et Desportes, et d'autres toiles de la même époque, dont les personnages devaient regarder avec un certain dédain cette transformation du château seigneurial.

La voiture, tournant à droite, s'engagea dans la cour sablée du château et deux valets en livrée s'élancèrent; l'un prit le cheval par la bride; l'autre vint offrir respectueusement aux deux voyageuses le secours de son bras.

Marthe descendit la première. Antonine suivit. Elle dit :

« M^{me} la marquise de Paradèze est-elle visible ? »

— Madame la marquise, répliqua le valet, homme à cheveux gris, comptant probablement une quarantaine d'années de services dans la maison, est toujours visible pour madame la baronne et pour mademoiselle de Chanvallon. »

Antonine avait fait sa question d'une voix légèrement émue ; en effet, il était possible et elle redoutait que le même soupçon, qui avait déchiré naguère le cœur de Marthe et le sien, à propos de son mariage, se fût fait jour dans l'esprit si robuste et si droit de la marquise.

La réponse du valet, évidemment préparée et dictée par une volonté supérieure, remplit d'une joie bien courte, mais profonde, le cœur de la jeune femme. Tandis que le domestique précédait les deux femmes vers la porte d'honneur du château, elle se tourna vers Marthe et lui dit :

« C'est toi.... tu as pensé encore à cela... »

— Oui, répliqua simplement la jeune fille à voix basse ; M^{me} de Paradèze a appris de moi, par une lettre, la noblesse de ton sacrifice et ce que je te dois.

— Merci, dit Antonine ; ce qu'il me reste à lui dire m'en sera moins cruel. »

Marthe tressaillit. Ce mystère dont elle ne pouvait rien pénétrer la torturait. Mais elle n'eut pas le temps de répondre : la porte s'ouvrait, et le valet, debout au pied d'un escalier à sculptures gothiques, tournant sur lui-même autour d'une spirale de pierres, dit respectueusement :

« Si ces dames veulent prendre la peine de monter au premier, dans la salle des portraits, madame la marquise, que je vais prévenir à l'instant et qui se trouve en conférence avec M. le docteur Planteseigle, ne tardera pas à les rejoindre. »

Au nom de Planteseigle, Antonine frissonna légèrement ; mais elle se dit que sans doute le docteur éviterait avec soin sa présence, et, rassurée, elle gravit avec Marthe les quarantes marches de pierre conduisant au premier.

Les deux femmes entrèrent.

C'était la première fois qu'elles entraient dans cette salle, haute, voûtée de nervures de pierre, tenant le milieu entre l'église et le retraits guerrier du moyen âge, et le long des murs de laquelle s'étagaient les portraits des Paradèze, depuis la première Croisade jusqu'au défunt dernier marquis Agénor de Paradèze, en passant par Jacques de Paradèze tué à la bataille de Ravenne, et Paradèze-Mahon, ainsi surnommé à cause de ses faits d'armes à côté du maréchal de Richelieu. Douze fois, à la jonction des nervures et des colonnettes, se répétait, fouillé dans la pierre dure, l'écusson de la maison, avec ses émaux resplendissants de couleurs : *D'azur à l'agneau pascal d'argent, au chef cousu de gueules chargé de trois croisettes du second métal* ; pour supports deux anges vêtus d'argent, pour cimier la couronne de mar-

quis avec la calme et fière devise : *Com Diex el volt*. Cette salle était à la fois un sanctuaire, un reliquaire et un musée.

Le sang d'Antonine lui reflua au cœur : fille de grande race, elle aussi, elle demanda avec une sorte d'épouvante quel hasard marqué de toute éternité, quel ordre de Dieu avait fixé cette salle où revivait l'âme de six siècles de gloire et d'honneur comme théâtre de la scène qu'elle méditait.

Marthe l'observait :

« O ma chérie ! ô ma sœur, murmura-t-elle ; que venons-nous faire ici ? Ne me diras-tu pas ce que rêve ton âme, à quel sentiment tu obéis ?

— Attends, tu le sauras bientôt, » répliqua Antonine.

Cependant le valet, enfilant un petit escalier de service, avait frappé discrètement à la porte de ce cabinet où M^{me} de Paradèze discutait en ce moment avec Plante-seigle les plans et les devis d'un véritable hôpital à fonder, soit à Luzy, soit dans le bourg même de Paradèze. Le valet entra :

« Madame, dit-il, M^{me} la baronne de Chanvallon et M^{lle} de Chavallon sont là.

— Là ? fit la marquise, en désignant une porte qui communiquait directement avec la salle des portraits.

— Madame la marquise sait que le salon moderne est un peu encombré, répliqua le valet ; alors j'ai pensé...

— Vous avez bien fait. J'y vais. »

Le valet sortit.

Philippe de Champagne, le peintre des ascètes et de la prière extatique, aurait peint avec sa passion ardente de janséniste la figure de cette femme, encore belle, à peine âgée de quarante-deux à quarante-trois ans, le corps emprisonné dans une robe de mérinos noir, sans

aucun ornement ni aucun bijou, la tête à la fois hautaine et douce, au nez légèrement aquilin, à la lèvre bonne, aux yeux d'un bleu faïence étincelants, au front haut, sans une seule ride, surmonté de deux bandeaux de cheveux noirs, épais et lisses.

Elle regarda Planteseigle sans prononcer un mot.

Le pauvre homme avait pâli. Il essaya en vain de balbutier quelques mots. Elle vint à son secours et dit :

« Pourquoi cette visite en un pareil moment... la veille des funérailles?... Qu'en pensez-vous, Planteseigle ? »

— Je ne sais, répliqua enfin le docteur. Mais vous allez recevoir ces dames, n'est-il pas vrai ?

— Vous savez, mon ami, reprit la marquise sans répondre, que cette femme a été sublime dans cette horrible aventure qui vous a brisé le cœur.

— Je le sais ! fit Planteseigle en baissant la tête.

— Vous savez que c'est à elle que Marthe doit, non seulement le retour de sa fortune, ce qui serait peu, car l'argent n'est rien devant Dieu, mais le repentir et le dernier baiser de son père.

— Je le sais.

— Planteseigle, poursuivit la sainte femme en fixant sur le docteur frémissant son regard profond où semblait se refléter l'infini, ne l'oubliez pas ! Quoi que vienne me dire aujourd'hui cette femme, dont les paroles peut-être traverseront cette porte, ne l'oubliez jamais. »

Planteseigle fit un pas en arrière.

« Je me retire, dit-il vivement.

— Non, restez, je le veux, répliqua avec une douceur impérieuse M^{me} de Paradèze. Vous aimez Antonine de Prélac, devenue malgré elle baronne de Chanvallon ; vous l'aimez toujours ? »

On entendit à peine le pauvre homme répondre d'une voix noyée de larmes.

« Je l'adore et j'en meurs.

— Vous avez donc le droit d'entendre ce qu'elle vient me dire ! ajouta d'un ton bref M^{me} de Paradèze. Res-
tez, je vous l'ordonne, je vous en prie, mon ami, et
écoutez. »

Et posant un doigt sur ses lèvres, elle alla dans la
salle des portraits, en laissant retomber derrière elle
une épaisse portière de tapisserie de Bruges, don de
Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à Jean-Luc-Herman-
gard de Paradèze, qui lui avait sauvé la vie pendant une
mission.

« Me voici, madame, dit d'une voix calme et douce
comme une musique, l'apparition rayonnante de vertu
et de bonté. »

Antonine s'avança et se mit à genoux.

Marthe étouffa un cri.

« Que faites-vous, madame ? s'écria la marquise.
Relevez-vous : on ne s'agenouille que devant Dieu.

— C'est devant lui, en effet, que je m'agenouille ici,
répliqua Antonine, car j'ai à lui faire la confession de
ma vie, de ma faute. »

Marthe sanglotante cacha entre ses mains son visage
inondé de larmes. Antonine reprit :

« Un homme, il y a près de dix ans, m'a perdue. J'ai
cru expier par la solitude, le travail, la prière, la faute
de ma jeunesse. Je me suis trompée ; cet homme, que
j'espérais ne plus jamais revoir, ne plus jamais ren-
contrer dans ma vie, a reparu tout à coup... »

Elle s'arrêta, suffoquée, obligée de respirer pour re-
prendre des forces.

Chose étrange et d'une hauteur sublime, pas un mou-
vement du visage de M^{me} de Paradèze n'avait, durant

cette première partie d'une confession terrible, trahi le moindre étonnement; on eût dit qu'elle prévoyait ces aveux déchirants, qu'elle s'attendait à ces révélations écrasantes.

Debout, haletante, Marthe cria :

« Grâce ! Oh ! laissez-moi partir, madame ! laissez-moi partir. Je souffre trop ! C'est trop horrible ! »

Antonine releva la tête et dit amèrement :

« Je savais bien que votre mépris, mademoiselle, serait le dernier châtiment de ma vie; je l'accepte, je m'y sou mets, je le bénis. »

M^{me} de Paradèze, d'un geste maternel, apaisa Marthe qui allait répondre, et se penchant vers Antonine, toujours agenouillée :

« Pourquoi êtes-vous venue me dire cela, et en présence de M^{lle} de Chanvallon ?

— Parce que, répliqua la jeune femme dont la voix brisée tout à l'heure prit tout à coup une énergie vibrante et résolue, parce que cet homme, ce misérable qui m'a perdue, déshonorée, s'est présenté chez moi et a osé me proposer un marché infâme pour cacher le passé; ce marché, je vais vous le dire : c'est que j'userais de mon pouvoir, de l'autorité qu'il me suppose, pour unir le sort de M^{lle} Marthe de Chanvallon à celui du comte Gaston de Cambasse, le lâche, le voleur, l'infâme ! »

Si forte qu'elle fût, la marquise de Paradèze ne put retenir un cri de stupeur.

Marthe semblait changée en statue.

« Alors poursuivit Antonine avec une exaltation qui croissait à chaque mot, alors je suis venue à vous comme je serais allée à Dieu même s'il n'était pas si haut, et je vous ai amené cette enfant, pure et adorable, et je vous ai dit : Gardez-la sous votre toit, que personne n'y touche, que cet homme ne puisse pas même la souil-

ler d'un regard. Soyez sa mère, puisque j'ai perdu, ou plutôt je n'ai jamais eu, par la faute de mon passé, le droit d'être seulement sa sœur. Et moi, chassez-moi honneusement, madame, de cette maison, où ma seule présence est une tache, et quand demain j'aurai accompli, les genoux sur les dalles de Saint-Barthélemy, mon dernier devoir envers l'homme dont je porte le nom et dont la vie a été un martyre, je disparaîtrai et, soyez tranquille, mademoiselle de Chanvallon, et vous, marquise de Paradèze, soyez tranquille, personne au monde n'entendra plus parler jamais de celle qui fut Antonine de Prélac. »

M^{me} de Paradèze tremblait. Il y eut un silence de deux secondes ; elle saisit violemment les deux mains jointes d'Antonine et, d'une voix de commandement et de passion tout ensemble, elle cria :

« Baronne de Chanvallon, levez-vous ! Dieu vous pardonne et nous vous aimons.

— Oui ! ajouta Marthe à travers ses larmes, oui, je t'aime, mais je n'ai rien à te pardonner. »

Éperdue, muette, Antonine promenait son regard atone de la marquise à Marthe.

M^{me} de Paradèze se dirigea vers la portière de communication, la souleva et appela :

« Planteseigle ! »

Le docteur parut. Il avait tant pleuré que ses yeux paraissaient clos.

Antonine jeta un cri douloureux.

« Planteseigle ! dit gravement la marquise, vous pouvez adorer cette femme ; c'est une martyre et c'est une sainte. »

L'émotion avait été trop forte : Antonine battit l'air de ses deux bras et tomba inanimée sur la dalle de la vieille salle gothique.

Vivement, M^{me} de Paradèze sonna : le vieux domestique parut.

« Vite, dit-elle, aidez M. Planteseigle à porter chez moi M^{me} de Chanvallon qui vient de s'évanouir.

— Oui, madame... fit le valet. Mais il y a là, dehors, un ami de madame... M. Chantecroix... Il m'a même suivi...

— Chantecroix ! s'écria la marquise ; qu'il entre ! Oh ! nous n'aurons jamais ici assez de grands cœurs. »

A peine le valet avait-il franchi la porte que Chantecroix s'élança. Un coup d'œil lui suffit pour deviner la scène qui venait de se passer.

« Elle vous a tout dit ? » fit-il à voix basse à la marquise.

M^{me} de Paradèze inclina la tête.

« Je voulais la devancer, reprit Chantecroix, mais Dieu fait mieux les choses que ses créatures. Rien ne vaut la vérité loyale et franche.

— Et maintenant, cet homme ?

— Rapportez-vous-en à moi ! dit Chantecroix d'un ton que le sang-froid rendait terrible : je le tuerai !

— Mais s'il s'échappe... s'il parle?...

— Il n'échappera pas, riposta le marquis du même ton rude et ferme : mon dogue le garde. »

XLIX

A neuf heures du soir, la voiture qui avait amené Antonine au château de Paradèze la ramenait, remise de son évanouissement, à la Brèche aux loups. Vainement, la marquise avait insisté pour la garder auprès d'elle, et Marthe avait joint ses instances à celles de la noble femme. Antonine déclara que sa place était sous le

même toit que la dépouille de M. de Chanvallon, jusqu'au moment où la terre en recevrait les restes. Vu l'heure avancée, M^{me} de Paradèze réussit cependant à faire accepter à Antonine un valet robuste et sûr, qui prit place sur le siège à côté du cocher et assurait la sécurité du voyage.

Chantecroix et Planteseigle, retenus par M^{me} de Paradèze, avaient dîné au château. Marthe, aussi brisée d'émotion qu'Antonine, mais moins forte à dompter ses nerfs, se retira de bonne heure dans l'appartement que la marquise lui avait fait préparer, et les deux hommes prirent enfin congé de la grande châtelaine.

Comme ils roulaient dans la voiture du docteur, qui devait ramener Chantecroix à Montsauche, ce dernier fut frappé de l'expression de gravité sombre du visage de Planteseigle. Il en fit la remarque.

« Où se trouve M. de Cambasse en ce moment? » demanda le docteur, sans répondre.

Chantecroix comprit. L'indiscrétion superbe, héroïque d'audace, commise par M^{me} de Paradèze, avait abouti, en associant Planteseigle à la confession d'Antonine, à faire absoudre la jeune femme; mais elle avait eu aussi pour résultat fatal la résolution prise par Planteseigle de supprimer un homme dont l'existence lui était intolérable.

A la question du docteur, Chantecroix appela à son aide tout son sang-froid, toute son énergie, et on sait qu'il en avait beaucoup. Il répliqua avec aplomb :

« M. de Cambasse a quitté le pays.

— Vous me trompez ! fit Planteseigle avec un haussement d'épaules impatient.

— S'il ne l'a pas quitté, il l'aura quitté demain, reprit Chantecroix ; je vous en donne ma parole. Croyez-moi, monsieur Planteseigle, ne compliquons pas ces choses

déjà assez tragiques. Du reste, j'en fais mon affaire. Je l'ai dit à M^{me} de Chanvallon : cela me regarde seul. Elle a accepté mon aide ; vous n'avez pas le droit de me refuser ce que m'a accordé la femme qui, à l'expiration de son deuil, portera votre nom.

— Eh ! s'écria Planteseigle, que pourriez-vous faire ? C'est à moi seul qu'il appartient de punir... de tuer ce misérable...

— M. de Cambasse, répliqua Chantecroix, m'appartient. Je sais comment il faut parler à ces sortes de gens. Avez-vous confiance en moi, oui ou non ? Croyez-vous, oui ou non, que votre honneur et celui de la femme que vous aimez me soient aussi chers que mon propre honneur ?

— Oui, fit Planteseigle en baissant la tête, je sais qui vous êtes et je vous connais depuis longtemps par Pierre.

— Alors, reprit Chantecroix, tenez-vous tranquille ; je réponds de tout. »

Le plan de Chantecroix était celui-ci : il irait trouver Cambasse. Que voulait Cambasse, après tout ? De l'argent ; rien que de l'argent. Désormais Chantecroix, redevenu le marquis Artus de Cantecroix et remis en possession de son château, de ses terres, de ses revenus, était riche. Il offrirait à Cambasse cent mille francs, à la condition que Cambasse disparaîtrait à tout jamais. Et si l'aventurier refusait... A cette hypothèse invraisemblable, un geste violent complétait la pensée de l'héroïque jeune homme, et il murmurait : « Ça me fera un duel de plus, voilà tout ; et, comme ce sera le dernier, je tâcherai qu'il soit sérieux. »

Il était fort tard lorsque Planteseigle déposa Chantecroix à mi-chemin de Montsauche, ce dernier n'ayant pas voulu lui laisser gravir la côte. Tous deux se donnè-

rent rendez-vous pour le lendemain, aux obsèques de M. de Chanvallon. Chantecroix, dont les muscles étaient d'acier, traversa le village, prit le chemin de la Brèche aux loups et ne tarda pas à apercevoir le château, dont trois fenêtres, celles de la chambre où était déposé le corps, jetaient une lueur sinistre à travers les arbres. A ce moment, il se souvint de la recommandation qu'il avait faite à Laballe : de veiller ; il était possible, probable même, que l'aventurier eût appris la démarche d'Antonine au château de Paradèze et le départ de Marthe. Si, porté au comble de l'exaspération par cette démarche, il allait tenter un effort nouveau, une suprême entreprise, une visite qui compromît, déshonorât, il le craignait du moins, dans des circonstances aussi funèbres, son ancienne victime !

Chantecroix eut comme un pressentiment. Il descendit le chemin conduisant au ravin qui bordait les fondations du château, et, arrivé là, il siffla.

Rien ne répondit.

« C'est étrange ; Laballe n'est pas là. Je croyais ce pendant pouvoir compter sur lui, » murmura le nocturne promeneur.

L'appeler à voix haute, il n'y fallait pas songer.

Chantecroix allait remonter et reprendre tranquillement la route de Montsauche, lorsqu'un cri terrible retentit, suivi d'un sifflement aigu.

Au cri répondit un autre cri, puis des rugissements fauves, puis le bruit d'une lutte silencieuse, puis plus rien.

« C'est Laballe qui a sifflé... Que se passe-t-il, grand Dieu ! » murmura Chantecroix, terrifié malgré lui.

Doué d'une agilité de mouvements, d'une élasticité de muscles prodigieuse, Chantecroix s'arc-bouta aux arbres qui longeaient le ravin, réussit à gravir la pente

à pic en se déchirant les mains aux ronces et aux aspérités de rochers, et parvint ainsi, lentement, longuement, après plus de vingt minutes d'efforts, à la naissance du plateau de granit au milieu duquel était pratiquée l'étrange et profonde coupure dite : la *Brèche aux loups*.

Il regarda.

Il ne vit rien, ni personne.

Aucun bruit, aucun son, et cependant, en donnant à son oreille toute l'acuité d'audition dont elle était capable, il sembla à Chantecroix percevoir comme un râle sourd, lointain, étouffé.

Mais la nuit était noire.

Se risquer au milieu de cet abîme, c'était la mort assurée. Chantecroix revint sur ses pas, se laissa glisser dans le ravin, le remonta jusqu'à la route, et, au lieu de rentrer dans Montsauche, se dirigea rapidement vers le château.

Tout le monde veillait. Un homme vint à Chantecroix; c'était Saintex, le garde favori de M. de Chantavallon.

« Vous, monsieur le marquis ! fit le garde, qui connaissait déjà par les on-dit l'aventure du nom et de la fortune retrouvés ; vous, à pareille heure ?

— Oui, répondit Chantecroix, écoutez-moi, Saintex ; je crois qu'il s'est accompli cette nuit un drame tragique sur les roches de la Brèche aux loups. Au petit jour, il y aura une exploration à tenter de ce côté. Vous avez bien ici un coin, une chambre perdue, une écurie où je pourrai dormir deux heures jusqu'au jour ? »

Saintex étendit les deux bras :

« Oh ! monsieur le marquis, venez chez moi, ici tout près ; vous vous reposerez à l'aise... Mais de quel drame parlez-vous ?

— Nous le saurons dans deux heures, » fit Chantecroix.

Deux heures plus tard, le jour naissait.

Saintex, armé à tout hasard, et Chantecroix, auquel deux heures de sommeil avaient suffi pour lui rendre des forces, gagnèrent sans bruit la terrasse du château donnant sur les roches, franchirent la balustrade et s'avancèrent avec précaution le long du précipice naturel creusé, comme par des géants, entre les deux énormes masses de pierres aiguës.

Tout à coup, le garde poussa un cri :

« Par ici ! dit-il, il y a un homme... non il y en a deux ! »

Chantecroix s'approcha.

Le soleil, qui commençait à briller, éclaira la scène et montra deux cadavres au fond du précipice : un homme jeune, vêtu de noir, la barbe courte et noire, les yeux tournés vers le ciel, et étroitement enlacé à un autre, hâve, en guenilles, aux cheveux en broussailles ; tous deux sanglants et immobiles.

C'étaient les cadavres de Laballe et de M. de Cambasse.

L'aventurier avait voulu jouer sa dernière partie en tentant de pénétrer auprès d'Antonine, qui, il l'espérait, dans une telle nuit, ne résisterait plus...

Ne pouvant s'introduire par l'entrée du château, il s'était rappelé la terrasse et les rochers qu'il avait examinés lors de sa visite. Il avait fait le tour de l'édifice et péniblement gravi ses défenses naturelles ; là il avait rencontré Laballe. Que s'était-il passé entre ces deux hommes ? Il était facile de reconstituer la scène : fidèle à sa consigne de dogue, comme avait dit Chantecroix, Laballe s'était opposé au passage de Cambasse, et celui-ci, ayant essayé de résister, avait payé de sa vie

son dernier crime en entraînant dans sa chute et dans la mort, — car il était vigoureux et jeune, — le vieux vagabond, qui venait de payer ainsi toute sa dette aux Cantecroix.

Sur l'ordre formel du marquis, la mort de M. de Cambasse fut tenue secrète jusqu'après les obsèques de M. de Chanvallon, qui furent célébrées, avec apparat, à l'église Saint-Barthélemy de Montsauche ; après quoi le corps, placé dans un fourgon, fut transporté dans le caveau de famille, situé au village de la Roche, ancien siège de la châtellenie de Chanvallon, qui se divisait, ainsi qu'il a été dit ailleurs, en Chanvallon-la-Brèche et en Chanvallon-la-Roche.

La justice fit, comme l'événement l'exigeait, une descente et une enquête. Le juge d'instruction conclut que l'infortuné Parisien, M. de Cambasse, s'étant probablement aventuré à la nuit tombante dans les défilés de la Brèche aux loups, y avait été traîtreusement attaqué par le vagabond Laballe, « dangereux malfaiteur, dont la mort, justement méritée, était une délivrance pour le pays ».

Environ quinze jours après cet événement, il y avait grand mouvement et grande liesse dans l'ancien parc abandonné. Une nuée d'ouvriers s'occupait de déblayer et d'assainir les salles du vieux château, envahies par les floraisons parasites. Tous les pauvres du pays, tous les bûcherons, tous les ouvriers inoccupés trouvaient leur vie à ce travail de résurrection. Chantecroix, — car il nous en coûte de lui retirer le nom sous lequel il a éclairé les épisodes de ce récit, — surveillait tout, dirigeait tout, allait de l'un à l'autre, répétant :

« Surtout, mes amis, attention au chêne ! respectez le chêne qui a poussé dans le salon ! Il faudrait du temps pour en faire venir un pareil, et, si vous le coupez, la

marquise de Cantecroix ne vous le pardonnerait pas. »

Des cris de : « Vive Cantecroix ! » ébranlèrent les échos des forêts et des ravins avoisinants. Quelques heures plus tard, Chantecroix gagnait, à cheval, Luzy, où toute la famille Dastugue, réconciliée, à l'exception d'Hector, qui s'était fait excuser pour affaires urgentes, devait fêter les fiançailles d'Henriette et de l'homme qui avait transformé sa vie.

Sans être un château, la propriété de Népomucène Dastugue était une habitation des plus confortables, et l'ex-ministre, enivré de l'honneur de l'alliance que le sort venait de lui ménager, avait fait des prodiges. Des caisses de fleurs remplissaient les allées, et il alla lui-même au-devant de son futur gendre, à deux kilomètres de l'habitation. Chantecroix dut mettre pied à terre et continuer le chemin côte à côte avec l'ancien ministre, qui répétait :

« Ah ! mon ami, qui eût prévu tout cela il y seulement un mois ? »

Ce « mon ami » inondait de volupté l'ancien ministre.

Au tournant d'un chemin, les deux hommes virent une carriole qui arrivait au petit trot d'une rosse. A mesure qu'elle approchait, il semblait à Chantecroix qu'il en reconnaissait le conducteur.

« Mais je ne me trompe pas, s'écria-t-il ; c'est M. Goraille. »

La carriole s'arrêta.

« C'est moi-même, monsieur le marquis, dit l'ex-huissier qui salua. Tel que vous me voyez, je quitte le pays. Il devient trop difficile pour moi, le pays. Et puis, je vais me marier.

— Vraiment ? s'écria Chantecroix, et, sans indiscretion, pourrait-on savoir le nom de l'heureuse personne ?...

— Il n'y a aucune indiscretion, répliqua Goraille ; je

dois bien cela à une malheureuse femme qui vient d'être révoquée par votre... (il se reprit) par ma faute de sa place de receveuse des postes... et qui possède d'ailleurs quelques petites économies. M^{me} Soy me viendra retrouver, ses petites affaires réglées, dans huit jours.

— Bon voyage ! » cria Chantecroix en riant.

Goraille salua de nouveau et disparut.

Toute la famille se trouvait réunie, lorsque M. Dastugue et Chantecroix arrivèrent à la maison de l'ex-ministre. Les deux belles-sœurs, M^{me} Pierre et la femme du député, s'entretenaient amicalement sous un massif. Pierre, sombre, préoccupé, semblait errer comme une âme en peine.

« Qu'as-tu ? dit Chantecroix en allant à lui.

— C'est fini, murmura Pierre. Planteseigle est heureux, lui, on l'aime ! Moi, on ne m'a jamais aimé. Je ne la reverrai plus ! »

Le marquis haussa les épaules et dit ce seul mot :

« Nigaud ! »

Puis, tirant de sa poche une lettre, il ajouta :

« Lis. »

C'était une lettre de la marquise de Paradèze, priant « son ami, le marquis Artus », de vouloir bien lui amener à dîner, le surlendemain, le jeune peintre Pierre Dastugue, ajoutant qu'une jeune fille dont il avait illustré les traits dans un tableau célèbre serait heureuse de le revoir.

Pierre se jeta au cou de son ami et l'embrassa.

Comme on allait se mettre à table, le bruit d'un galop de cheval retentit et, trois minutes plus tard, Hector fit irruption dans la salle en criant :

« Dégommé ! ils m'ont dégommé !... Simon Doguet m'a lâché ; ce n'était qu'un traître ! un vil réac ! »

Chantecroix éclata de rire :

« Allons, dit-il, c'est au mieux : voilà tout le monde redevenu libre. »

Et, se penchant vers Henriette assise près de lui, il murmura :

« Oh ! que vous êtes charmante et que je vous aime !

— Mais la carrière parlementaire me reste ! cria Hector en s'asseyant, et, sur ce terrain-là, je serai fort. »

Chantecroix secoua la tête :

« Mon cher beau-frère, dit-il d'une voix grave et douce, dans un an d'ici nous aurons le scrutin de liste ; je dois vous dire que j'ai de grandes chances d'être élu si je me porte, et je me porterai.

— Allons, fit Hector, qui demeura un instant bouche bée, je vois que ma carrière politique est finie. Je vais me mettre à la culture et au flottage, comme papa. »

Le dîner, au château de Paradèze, réunit, deux jours plus tard, à la table de la marquise, Antonine, Plante-seigle, Marthe, Pierre Dastugue, la mère de Pierre Dastugue et Chantecroix. Quand on eut passé au salon, M^{me} de Paradèze alla à Pierre, lui prit la main et le conduisant devant Marthe, tout émue, lui dit :

« M^{lle} de Chanvallon est libre ; n'avez-vous rien à lui dire, monsieur ? »

Pierre, éperdu, faillit tomber ; il baisa la main que Marthe lui tendait. M^{me} de Paradèze se tourna vers M^{me} Dastugue et reprit :

« Convenez, madame, qu'il eût été dommage de ne pas faire le bonheur de ces deux enfants. »

Un mois plus tard, Henriette Dastugue devenait marquise de Cantecroix, et l'hiver de l'année suivante, son deuil expiré, Marthe de Chanvallon épousait Pierre Dastugue, le lendemain du jour où un décret paru à

l'Officiel enregistrait la nomination du peintre dans la Légion d'honneur.

Et dans cette chambre du château de la Brèche aux loups où Antonine avait tant pleuré, la jeune femme, toujours en deuil, attendant l'heure de la liberté, du bonheur si chèrement gagné, considérait, les yeux pleins de larmes, le bon Planteseigle, passant sa main dans la chevelure blonde d'une petite fille aux yeux bleus, en murmurant d'une voix pénétrante :

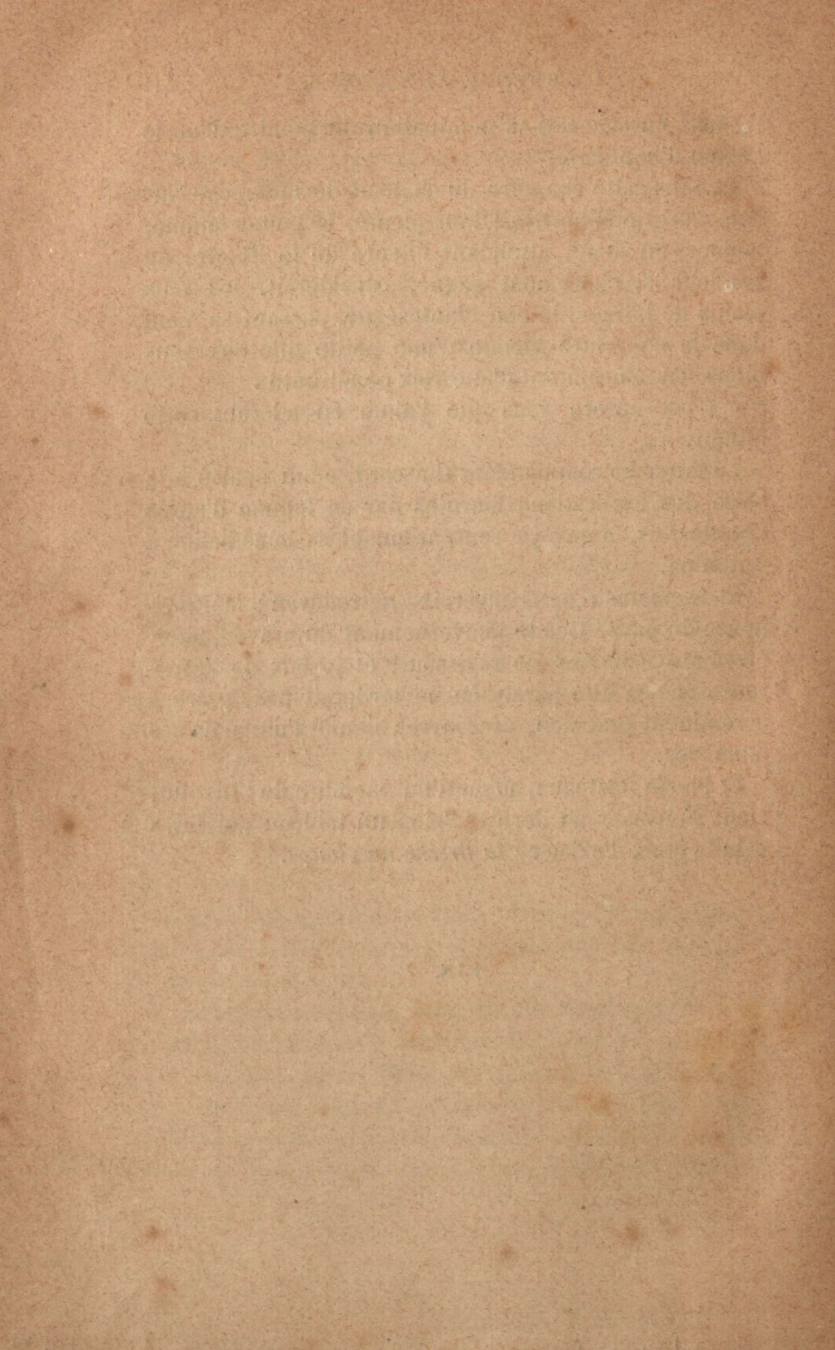
« C'est encore vous que j'aime en adorant cette enfant. »

Le farouche commandant Guiscard, enfin apaisé à la suite des explications fournies par sa femme d'après Chantecroix, a envoyé son pardon et sa bénédiction à Antonine.

Et le château de Cantecroix est redevenu la Providence du pays, sous le gouvernement du brave Lomer, élevé aux fonctions de régisseur, et joyeux de l'espérance que sa fille paralysée ne tarderait pas, grâce à un éminent praticien, à recouvrer bientôt l'usage de ses membres.

Et Pierre Dastugue, aujourd'hui membre de l'Institut, vient d'envoyer au dernier Salon un tableau qui lui a valu la croix d'officier : *la Brèche aux loups*.

FIN.



GB L 263

Sig.: G.B. L. 263

Tít.: La brèche aux loups

Aut.: Racot, Adolphe

Cód.: 1008436



